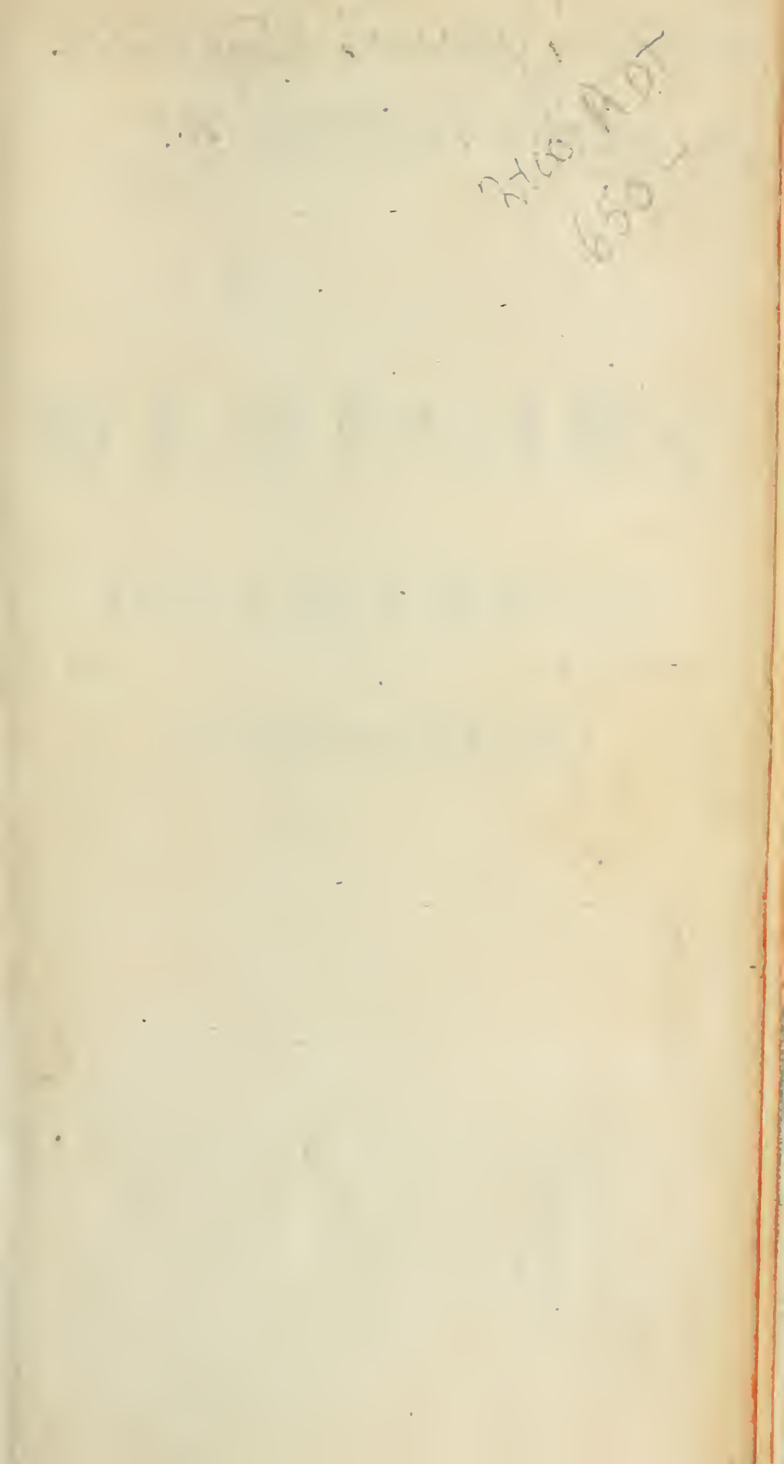






ex Libris Joannis Baptista —
Sigeneste mibielle n°

MÉDECINE
DE L'ESPRIT.

TOME PREMIER.

MÉDECINE
DE L'ESPRIT;

Où l'on cherche 1°. le méchaniſme du corps qui influe ſur les fonctions de l'ame. 2°. Les cauſes phyſiques qui rendent ce méchaniſme ou défectueux, ou plus parfait. 3°. Les moyens qui peuvent l'entretenir dans ſon état libre, & le rectifier lorqu'il eſt gêné.

PAR M. LE CAMUS,

Docteur Régent de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Paris, ancien Profeſſeur des Écoles, Aggrégé Honoraire du College Royal des Médecins de Nancy, Membre des Académies Royales d'Amiens, de la Rochelle & de la Société Littéraire de Châlons ſur Marne.

Nouvelle Édition, revüe, corrigée, & augmentée.

TOME PREMIER.

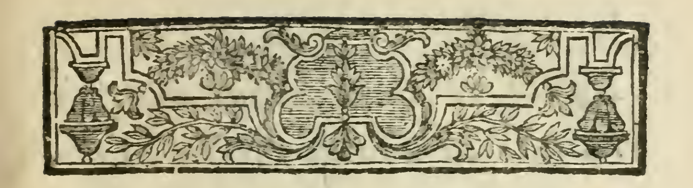


A PARIS,

Chez GANEAU, Libraire, rue S. Severin, près l'Égliſe, aux Armes de Dombes & à S. Louis.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



A MONSEIGNEUR

DE VOYER

D'ARGENSON,

MARQUIS DE PAULMY,

Miniſtre d'Etat, Commandeur des Ordres du Roi, Chancelier des Ordres Royaux de S. Louis & de S. Lazare, l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe, Honoraire de l'Académie des Belles-Lettres, & de celle des Sciences, des Académies de Berlin & de Nancy, Ambaſſadeur à Veniſe.

ONSEIGNEUR,

VOTRE naiſſance, vos talens & la confiance bien méritée d'un

Monarque chéri, vous ont fait remplir en France les plus éminentes dignités. Vous passez chez l'Etranger pour y faire éclater de plus en plus les qualités de votre esprit & de votre cœur. Vous répandez la lumiere partout où vous vous faites connoître. C'est sans doute à la faveur de votre nom que la premiere édition de mon Ouvrage a dû son succès. Daignez encore l'honorer de votre protection.

Je suis avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur
LE CAMUS. D. M. P.

PRÉFACE.

Le Public ayant accueilli mes idées ſuivant qu'elles avoient été expoſées dans la premiere édition de cet Ouvrage, j'ai héſité longtems pour me déterminer à y faire quelque changement; parce qu'ayant plû d'une maniere, on n'eſt pas ſûr de plaire d'une autre. Mais l'envie d'atteindre à un plus haut point de perfection, & de ne préſenter au Public qu'un fruit encore plus digne de lui, m'a fait paſſer ſur cette premiere conſidération. En conſéquence, j'ai travaillé de nouveau cet Ouvrage, j'ai ôté ce qui n'étoit que le produit de l'imagination, j'y ai ſubſtitué tout ce que m'a ſuggéré une expérience acquiſe depuis vingt-cinq années que cet

Ouvrage a été composé. Desorte qu'il ne reste que l'ordre suivi d'abord dans le premier Livre, tandis que le fond des choses a été absolument changé. Je donne moi-même ici un exemple frappant des vicissitudes qui arrivent à l'esprit à mesure que l'âge apporte des changemens au corps. Ceux qui auront la premiere édition, auront, en faisant l'acquisition de cette seconde, deux ouvrages pour ainsi-dire dissemblables; je dis pour ainsi-dire, car si cette seconde édition n'est pas semblable à la premiere par la maniere dont les principes sont exposés, elle est semblable par l'objet qu'on se proposoit d'enseigner & de démontrer. Voici en quoi consistoit & consiste encore cet objet.

Après avoir réflechi attentivement sur les causes physiques

qui modifiant différemment les corps, varioient aussi les dispositions des esprits, j'ai été convaincu qu'en employant ces différentes causes, ou en imitant avec art leur pouvoir, on parviendroit à corriger par des moyens purement méchaniques les vices de l'entendement & de la volonté. Cette certitude n'étoit que l'aurore d'un plus grand jour. Tous les hommes qui réfléchissent sur la nature de leur être auroient pû en penser autant : il restoit encore le plus difficile à faire. Il s'agissoit de tracer une méthode par laquelle on pût déraciner les défauts qu'on pense appartenir à l'ame, de la même maniere que les Médecins guérissent une fluxion de poitrine, une dysenterie, une hydropisie & toutes les autres maladies qui n'attaquent, ou ne

paroiſſent attaquer que les corps. L'envie d'être utile aux hommes, m'a donné de la hardieſſe. Je ſuis entré dans tous les détails qui m'ont paru néceſſaires pour accomplir mon deſſein, j'en ai tiré des conſéquences qui m'ont fait atteindre au but que je me propoſois. Heureux ſi j'ai réuſſi en pluſieurs points; je ne penſe pas que mon Ouvrage ſoit parfait; la perfection eſt au-deſſus de la condition humaine. Je compte ſur l'indulgence du Public qui me pardonnera en faveur de la nouveauté de l'idée & des ſentimens dont je lui fais part. Je la mérite n'ayant rien négligé pour corriger ce qu'il y avoit de défectueux, pour changer en mieux ce qui n'étoit que bien, pour ajouter ce qui paroiſſoit manquer, ou ôter ce qui étoit ſuperflu.

Tous les avis ont été bien reçu de ma part lorſqu'ils étoient fondés en raiſons, & donnés avec les égards que ſe doivent entre eux les gens de lettres. Quant à ceux qui ne cherchent qu'à répandre leur fiel ſur tous les objets qui s'offrent à leurs regards ; j'ai ſouffert qu'ils me saliſſent de leur venin ſans en murmurer. J'ai eu encore aſſez d'humanité pour croire que cela a pû les ſoulager. Je croirai encore leur répondre aſſez amerement, en ſachant me taire.

Je fais voir dans le premier Livre de cet ouvrage qui étend ſi loin le domaine de la Médecine, que les fonctions de l'entendement & les reſſorts de la volonté ſont méchaniques. J'en développe en même tems le méchaniſme ſans m'attacher aux ſentimens des Philoſophes qui

ont vécu avant moi. On y trouvera des choſes abſolument neuves & l'on ſera ſurpris de voir les actions & les paſſions de l'ame confinées autrefois dans des raiſonnemens abſtraits, réduites à des idées ſi ſimples.

Dans le ſecond Livre, j'examine les cauſes phyſiques & générales dont le pouvoir ſur l'eſprit eſt inconteſtable. Ce ſont des cauſes matérielles qui forcent l'ame & le corps à exercer des fonctions conformes à leur nature. On y remarquera ce que peut la génération ſur les eſprits, la maniere dont les climats différencient les génies, s'il faut tout attendre de l'éducation morale ſans avoir égard à l'éducation corporelle; comment l'âge, le tempérament, le régime de vivre, les ſaiſons diſpoſent des inclinations de l'ame en variant

les diſpoſitions des corps. Si ces idées ne ſont pas nouvelles, elles ont du moins l'avantage d'être raſſemblées ſous le même point de vue, & de former un tout beaucoup plus grand & beaucoup plus vaſte qu'on ne ſe le ſeroit imaginé.

Enfin dans le troiſieme Livre, je rapporte les défauts des opérations de l'entendement & de la volonté, qui dépendent des vices de l'organiſation, comme il eſt prouvé dans le premier Livre, & j'emploie pour les détruire les mêmes cauſes phyſiques dont j'ai fait mention dans le ſecond Livre. C'étoit là le ſujet de mes recherches, & l'objet de l'attente de mes lecteurs. Cette méthode étoit le vrai moyen de trouver la vérité & de la faire connoître clairement aux autres (*a*).

(*a*) *Ex quo triplex ille animi fœtus exiſtit :*

Ainſi pour bien comprendre notre doctrine il faut en ſaiſir l'enſemble, & comparer cet Ouvrage à un arbre dont j'ai repréſenté les racines, le tronc & les fruits. On peut cueillir les fruits ſans avoir égard au tronc & aux racines. Mais ſi l'on veut avoir une entiere connoiſſance de l'hiſtoire naturelle de cet arbre, on doit en diſtinguer toutes les parties, en examiner la nature, & en découvrir les propriétés.

Afin de ſatisfaire plus pleinement la curioſité des lecteurs, j'ai ajouté à la fin de cet Ouvrage une hiſtoire ſuivie des ſentimens des Auteurs qui ont paru vouloir traiter le même ſujet que moi.

unus in cognitione rerum poſitus, & in explicatione naturæ : alter in deſcriptione expetendarum, fugiendarum ve rerum : tertius in judicando quid cuique rei ſit conſequens, quid repugnans ; in quo in eſt omnis tum ſubtilitas differendi, tum veritas judicandi. Cicero. *Tuſcul. Quæſtionum lib. V. verſus medium.*

On y trouvera les traits de reſſemblance & la différence avec cet ouvrage. Cette généalogie d'idées qui ſe ſont ſuccédées de ſiécles en ſiécles, peut devenir intéreſſante & fixer le point où l'on doit commencer ſa carriere lorſqu'il s'agit de faire de nouvelles découvertes.

Comme j'entreprenois d'expliquer d'une façon méchanique les fonctions de l'ame unie au corps; comme les ſecours que j'indiquois pour remédier aux vices des corps qui occaſionnent la mauvaiſe diſpoſition des ames, ſont tous phyſiques; des eſprits mal inſtruits, ou mal intentionnés vouloient inférer de-là que je donne à penſer que l'ame n'eſt qu'une ſimple machine qui ne va que par reſſorts, ou du moins une ſimple modification de la matiere ſi elle n'eſt matiere elle-même.

A Dieu ne plaiſe que je penſe ainſi, ou que j'induiſe jamais les autres à le croire. Je ſai que l'ame n'eſt pas une modification de la ſubſtance divine, comme l'a prétendu *Spinoſa* (*b*). Je ſoutiens que l'ame n'eſt pas une modification du corps comme le penſoit *Epicure* (*c*). J'avoue que l'ame n'eſt pas un corps comme l'ont aſſuré *Tertullien* (*d*), *Hobbes* (*e*) & quelques autres Philo-

(*b*) Dans ſon *Tractatus Theologico politicus*, imprimé à Amſterdam en 1670. Voyez ſurtout dans ſes Œuvres poſthumes ce qu'il a intitulé *Ethica*.

(*c*) *Vacuum neque facere aliquid, neque pati poteſt, ſed motum tantùm per ſe corporibus præbet. Itaque qui incorpoream dicunt eſſe animam, deſipiunt. Nihil enim aut facere poſſet aut pati ſi eſſet hujuſmodi.* &c. Diogenes Laërt. *in vitâ* Epicuri

(*d*) *Definimus animam dei flatu natam, corporalem effigiatam* Q. Septimii Florent. Tertulliani *lib. de animâ, cap.* 22.

(*e*) Dictionnaire de *Bayle*, Article *Hobbes*, note N.

ſophes, s'imaginant que tout ce qui eſt ſubſtance eſt matériel. Je n'ignore pas que l'ame eſt une ſubſtance contingente, raiſonnable, ſpirituelle & immortelle; mais je ſai auſſi que par des cauſes vraiment méchaniques l'ame eſt aidée, ou contrainte dans ſes opérations, que ſouvent par des cauſes de la même nature, elle eſt détournée dans ſes fonctions indépendamment de ſa volonté. Des exemples rendront ſenſible ce que je viens d'avancer. Certaines perſonnes deviennent comme ſtupides à cauſe du ſeul empêchement de la circulation du ſang dans les viſceres. Ceux-ci ſont plus ſpirituels après avoir bu un peu plus de vin qu'à l'ordinaire; ceux-là ſont mélancoliques par des affections purement corporelles, la cauſe augmentant de

force, ils deviennent hypocondriaques & finiſſent par être fols, degrés qui dépendent abſolument de l'économie animale plus ou moins viciée. Voici donc des états où l'aſſiete de l'ame ſe trouve changée, ſans que l'ame dans ſon eſſence ſoit ſuſceptible d'aucun changement, & ſans que l'ame ceſſe pour cela d'être un eſprit. C'eſt cette variation ſeule qui fait tout mon principe & le fondement ſur lequel tout l'édifice eſt bâti.

Pour ôter toute reſſource aux eſprits malins, ou à ceux qui, trop prompts dans leurs concluſions, prétendroient m'accuſer de matérialiſme, je le dis en termes non équivoques, qu'il exiſte une ame raiſonnable & immortelle; que ſans elle, c'eſt-à-dire, ſans ſa préſence, nous ne pourrions avoir aucune idée,

faire aucun raiſonnement, ni porter aucun jugement; que par ſa nature elle n'eſt pas capable d'errer dans ſes raiſonnemens, de renverſer l'ordre de ſes idées, ni de tirer de fauſſes conſéquences; que tout ceci ne peut provenir que des mauvaiſes diſpoſitions des corps; que les ames ſeront ſujettes à ces vices tant qu'elles ſeront unies à la matiere; que les cauſes Phyſiques modifiant les corps, modifient néceſſairement les ames; que Dieu ſeul eſt le médiateur qui diſpenſe ces modalités, puiſque lui ſeul peut agir immédiatement ſur les ſubſtances ſpirituelles & les ſubſtances corporelles.

Où ſont donc à préſent ces idées de matérialiſme? L'on ne peut pas plus m'en accuſer que M. *Flechier* dont je n'ai fait pour ainſi dire, qu'étendre l'idée.

» Qu'eſt-ce que l'eſprit, ſe de-
» mande-t-il à lui-même (*f*)
» dont les hommes paroiſſent ſi
» vains? ſi nous le conſidérons
» ſelon la nature, c'eſt un feu
» qu'une maladie & qu'un acci-
» dent amortiſſent ſenſiblement,
» c'eſt un tempérament délicat
» qui ſe déregle, une heureuſe
» conformation d'organes qui
» s'uſent, un aſſemblage & un
» certain mouvement d'eſprits
» qui s'épuiſent & ſe diſſipent,
» c'eſt la partie la plus vive & la
» plus ſubtile de l'ame qui ſemble
» vieillir avec le corps, &c.

Je ſens bien que c'eſt le méchaniſme des opérations attribuées à l'ame, qui effraie d'abord: mais la Philoſophie nous met à portée de rendre raiſon de beaucoup de phénoménes.

(*f*) Oraiſon Funebre de Madame la Ducheſſe de Montauſier. *Pag.* 16.

Dieu ayant imprimé le mouvement aux cauſes ſecondaires, il les laiſſe agir ſelon leur détermination, & s'il emploie ſa toute-puiſſance pour s'y oppoſer, ce n'eſt que lorſque ſa bonté obtient des miracles de ſa juſtice. Laiſſons les Théologiens traiter ces vérités : pour nous, ne nous écartant point de la ſphére de notre ſujet, contentons-nous de ſuivre un méchaniſme que la raiſon peut connoître. Un ſeul exemple renferme toute notre doctrine ſur cet article. *Xantus*, le maître d'*Eſope*, fut interrogé par un Jardinier. Cet homme avoit obſervé que les herbes qui viennent de leur gré en plein champ, étoient beaucoup plus belles que celles qui étoient cultivées avec grand ſoin. Il en demanda la raiſon au Philoſophe. Dieu le veut ainſi, répondit

Xantus. *Eſope* ſe mocqua d'une pareille réponſe, & ce fut avec raiſon, puiſque cette queſtion étoit du reſſort de la Phyſique, dont ſon maître faiſoit profeſſion. L'on ſait bien que tout ſe fait par la volonté de Dieu : mais la Philoſophie doit rendre des raiſons propres & particulieres, comme fit enſuite *Eſope* (g). Je ſens bien que par ignorance, par facilité, ou par pareſſe, on a plutôt recours à la raiſon du Philoſophe, qu'à celle du Fabuliſte; comme ſi la cauſe générale ne renfermoit pas ſous elle des cauſes particulieres ; comme ſi reconnoiſſant des corps mus par d'autres corps, cela empêchoit de reconnoître un premier moteur. Erreur inexcuſable, & qui doit être bannie dans un ſiécle auſſi éclairé que le nôtre.

(g) Voyez la vie d'*Eſope* par *la Fontaine*.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier un Ouvrage qui a pour titre *Médecine de l'Eſprit*, avec les Additions & les Corrections faites ſur l'Edition du même Ouvrage en l'année 1753, & je l'ai jugé très-digne de l'impreſſion. A Paris, ce 27 Avril 1767.

POISSONNIER.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT : Notre amé LOUIS-ETIENNE GANEAU, Ancien Conſul, Libraire & Sindic de ſa Communauté, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire réimprimer & donner au public : *La Médecine de l'Eſprit*, par M. LE CAMUS ; s'il Nous plaiſoit lui

accorder nos Lettres de renouvellement de Privilége pour ce néceſſaire. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de cinquante années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende, contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts: A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui

du dix Avril 1725, à peine de déchéance du préſent Privilége ; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès-mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier, & Garde-des-Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons, & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant, & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers, Secrétaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le dixieme jour du mois de Juin, l'an de grace mil ſept cent ſoixante ſept, &

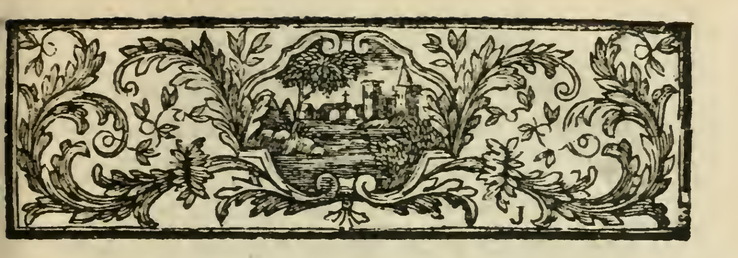
de notre regne le cinquante-deuxiéme. Par le Roi en son Conseil.

Signé LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1316, fol. 235, *conformément au Réglement de* 1723. *A Paris le* 23 *Juin* 1767.

GANEAU, *Syndic.*

MÉDECINE



MÉDECINE DE L'ESPRIT;

Où l'on traite des dispositions & des Causes Physiques qui influent sur les opérations de l'ame ; & des moyens de maintenir ces opérations dans un bon état, ou de les corriger lorsqu'elles sont viciées.

INTRODUCTION.



EUX qui tendent à l'universalité des connoissances, ou qui veulent s'appliquer à quelque genre d'étude utile & avantageux, doivent regarder la Médecine comme une de ces Sciences, Erendue de la Medecine.

qui naiſſant du concours de toutes les connoiſſances humaines, mérite d'autant plus d'être cultivée, qu'un eſprit qui ſçait déduire avec juſteſſe ſes conſéquences, en peut retirer les plus grands avantages ſoit pour la vie animale, ſoit pour la vie civile.

Un de ces avantages, la connoiſſance de ſoi-même.

Si c'eſt elle qui nous préſente le livre entier de la nature à lire & à méditer, c'eſt auſſi par ſon ſecours que nous exécutons le précepte de cet ancien Philoſophe qui fut mis au nombre des ſept Sages pour avoir prononcé ces judicieuſes paroles, *Connoiſſez-vous vous-même* (*a*). Précepte qui lui paroiſſoit de difficile exécution, & qui l'étoit auſſi, puiſque perſonne n'a reçu pareil honneur pour l'avoir pratiqué. Ouvrons la barriere; applaniſſons le chemin, & pénétrant dans les labirintes les plus ſecrets de notre conſtitution, ſaiſiſſons, s'il ſe peut, le méchaniſme de nos corps, déchirons le voile qui couvre nos ames, développons les

(*a*) Thaletis *illud eſt*, noſce te ipſum. *Quod* Antiſthenes *in ſucceſſionibus ait fuiſſe* Phemonoës, *idque ſibi uſurpaſſe* Chilonem. Diogenes Laertius *de vitâ & moribus Philoſophorum, lib.* 1. *in vitâ* Thaletis.

loix de l'union de ces deux ſubſtances hétérogenes, & bientôt nous parviendrons à cette connoiſſance de nous-mêmes.

En effet qu'eſt-ce que ſe connoître ſoi-même ? ſinon ſçavoir au juſte l'hiſtoire des différentes opérations de la plus noble partie de ſon être, & connoître tous les reſſorts qui font mouvoir & ſentir cette machine qu'on appelle à juſte titre le petit monde. A-t-on acquis ces connoiſſances ? l'ouvrage n'eſt que commencé, le plus difficile reſte encore à faire. Il faut par ſes recherches découvrir ce que peut produire la combinaiſon des actions réciproques de ces deux ſubſtances dont l'une eſt étendue, matérielle, viſible, incapable de ſentiment, de raiſonnement, de jugement, de paſſions & de vertus ; & l'autre au contraire inétendue, immatérielle, inviſible, capable de ſentir, raiſonnant ſurtout, jugeant de tout, le jouet des vices & des paſſions ; enfin le champ où germent, croiſſent & fructifient les vertus.

Ce que c'eſt que la connoiſſance de ſoi même.

Ici la Phyſique & la Méthaphyſique ſemblent s'unir ſi intimement,

Union de la Médecine

& de la Métaphysique.

qu'en voulant les séparer on ne peut atteindre le but qu'on s'étoit proposé. Il n'appartient qu'à la science qui doit connoître également & les esprits & les corps, de traiter de ces combinaisons abstraites. Or cette science n'est autre chose que la Médecine; dont le pouvoir s'étend soit médiatement, soit immédiatement sur les deux substances qui composent notre individu. Ce seroit à tort que l'on contesteroit le pouvoir de la Médecine sur les corps. Cette multitude infinie de personnes délivrées des maux les plus cruels, & arrachées des bras de la mort, met le fait tellement en évidence, qu'il ne seroit pas raisonnable même d'en douter. Il n'en est pas de même de sa puissance sur l'esprit. Ceux dont les lumieres ne sont pas assez étendues, croiroient peut-être pouvoir la lui contester; mais qu'ils jettent les yeux sur tant de personnes qui livrées à la folie ou à l'humeur la plus noire, ont été rendues par son secours à la raison la plus saine & la plus libre.

Objet de la Médecine tiré de ce principe.

Après ces réflexions préliminaires, on sent qu'il est de l'objet de la Méde-

cine de remedier non ſeulement aux vices du corps, mais encore à ceux de l'eſprit; ou du moins de découvrir les moyens qui ſont propres à entretenir le commerce le plus exact qu'il eſt poſſible, entre l'ame & le corps. C'eſt cette derniere partie auſſi négligée que ſi elle étoit inconnue en Médecine, que j'entreprens de mettre dans un certain jour. Je le ferai d'autant plus volontiers, que chacun doit tendre à perfectionner la profeſſion qu'il a embraſſée, & que l'illuſtre *Deſcartes* nous aſſure (*b*) que ſi l'on pouvoit trouver quelque moyen pour rendre les hommes plus ſages & plus ingénieux, ce ne ſeroit que dans l'art des *Chirons* & des *Eſculapes*. Sans doute que ſi tant de célebres Médecins qui ont paru depuis ce grand Philoſophe, avoient fait attention à cette ſage réflexion, les eſprits lents ou effrenés, foibles ou violens, abrutis, &c, ſeroient plus rares, & l'on ne regarde-

(*b*) *Animus adeò á temperamento & organorum corporis diſpoſitione pendet, ut ſi ratio aliqua inveniri poſſit, quæ homines ſapientiores & ingenioſiores reddat, quam actenùs fuerunt, credam illam in Medicinâ quæri deberi.* Cartheſius *diſſ. de methodo* 6. §. 2.

roit pas aujourd'hui comme incurables mille défauts qui obſcurciſſent l'entendement, & dépravent la volonté. Ce n'eſt pas que je prétende par là relever le prix de cet Ouvrage, & faire entendre ici que de toute éternité l'être ſuprême ait attendu juſqu'à ce moment pour éclairer & corriger par mes leçons l'entendement humain. Je connois trop ma foibleſſe, & ſi je haſarde cet Ecrit, l'orgueil ni l'intérêt ne m'ont pas mis la plume à la main; le deſir d'être utile aux hommes m'a engagé à tracer & à arranger les réflexions contenues dans ce livre.

Ce n'eſt peut-être pas mal-à-propos que j'avoue ici ma foibleſſe. Pluſieurs peut-être penſent-ils déja que c'eſt manquer d'eſprit que de prétendre en donner. Je le veux: & peu m'importe, pourvû que pluſieurs perſonnes ſentent les bons effets des préceptes que je compte donner dans la ſuite de cet Ouvrage. S'ils ont de l'eſprit, je les en félicite; ce n'eſt pas pour eux que j'écris. Serai-je repréhenſible pour vouloir ſoulager le foible, & tendre une main ſecourable à ceux qui, pour ainſi dire, déſavoués

par une nature maratre, languiſſent dans des ténébres qui ne peuvent être diſſipées que par le flambeau que je leur préſente (*c*). Je ne ſuis pas aſſez aveuglé par l'amour propre, pour croire que j'aie tout détaillé exactement dans cet Ouvrage, & que pluſieurs aidés des lumieres qu'il peut fournir, réuſſiſſent dans leurs entrepriſes. Pour remédier à cet inconvénient, il faut conſulter les Médecins, qui par l'étude particuliere qu'ils font de l'homme, connoiſſent les vices des organes qui empêchent les fonctions de l'ame; & par l'étude qu'ils font de toute la nature, ſont en état d'indiquer les moyens qui peuvent remedier à ces vices.

Remedier aux vices des ames, ce n'eſt pas une choſe dont les difficultés ſoient inſurmontables. Ce n'eſt préciſement que remedier aux vices des corps. Cette réflexion ſeule doit éloigner toute idée d'impoſſibilité. En effet ſi l'on conſidere que Dieu a dû créer les ames eſſentiellement les mê-

Fondement de cet Ouvrage; que les ames ſont eſſentiellement les mêmes.

(*c*) *Quòd ſi illi freti ingenio, noſtrâ preceptione non indigerent, tamen juſtâ de cauſâ daretur quare iis qui minùs ingenii habent adjumento velimus eſſe.* Cic ad Herennium, lib. 3.

mes, comme ſa bonté nous engage à le croire (*d*), les ames ne doivent être différemment modifiées que par leur union avec les corps. D'ailleurs ſi Dieu n'a mis aucun vice dans les ames, comme ſa juſtice nous le perſuade, les défauts que nous apercevrons dans notre entendement & dans notre volonté, ne pourront être rejettés que ſur les vices de notre organiſation. Car ſi nous conſiderons l'ame en faiſant abſtraction des corps, nous la concevrons totalement livrée à l'intelligence la plus pure, & poſſedée par l'amour de l'infiniment beau & de l'infiniment bon.

Ces principes ne ſont pas avancés ici comme purement ſpéculatifs : on doit en retirer les plus grands fruits

(*d*) *Omnes hominum animæ dignitate naturæ omninò uniformes ſunt, nec inter ſtultiſſimi cujuſpiam & ſapientiſſimi hominis animos ulla planè diverſitas reperiri poteſt . . . Quod ſi interdùm videamus hominem alterum alteri ingenii acumine, & intelligendi vi excellere, hanc varietatem certum eſt, non à majori, minorivè intellectûs præſtantiâ oriri, ſed ex organi diſpoſitione & aptitudine diverſâ proficiſci.* Ant. Zara. *anat. ingenior Sect.* 1. *membro* 2. Il cite Ariſtot. *lib.* 3. *Metaphyſ. cap.* 4. Durandum *in* 2. *Sentent. diſt.* 32. *queſt.* 3. Zimara *theor.* 54. Sotum *in prædicam. cap. de Subſtantiâ, quæſt.* 2. Sonſinat. *lib.* 8. *Metaph. quæſt.* 26. & Argentinat. *in* 2. *Sentent. diſtinct.* 32. *quæſt.* 1. *artic.* 2.

pour la pratique. Car l'ame d'un homme ſtupide eſt immortelle, immatérielle, capable de penſer, & égale à celle du plus grand Mathémathicien ; celle de ce Mathématicien endormi ou en délire, n'en eſt pas moins tout ce qu'elle étoit auparavant. Il n'y a donc que les différentes façons d'être des corps qui modifient les ames différemment. Si elles ne ſont différenciées que par leur union à la matiere à laquelle Dieu les a attachés ; tout ce qui pourra modifier differemment cette matiere, variera auſſi les opérations de l'ame qui lui eſt unie. Or nous pouvons agir ſur la matiere d'une façon déterminée ; nous pouvons donc retablir l'ame de ce ſtupide dans tous ſes droits, & lui faire exécuter toutes ſes fonctions avec autant de liberté & de juſteſſe que le pourroit faire le plus bel eſprit.

Afin de parvenir à cette fin, & de rectifier mille autres défauts ſoit de l'entendement, ſoit de la volonté, voici le plan de notre ouvrage dans lequel on trouvera la ſolution d'un grand nombre de difficultés qu'on auroit pû placer ici, mais qui exi-

geoient la connoiſſance de nos principes avant de les réſoudre.

Diviſion de tout l'Ouvrage.

1°. Pour ne rien laiſſer à deſirer & pour éclaircir la méthode que nous propoſerons, nous expoſerons le méchaniſme qui contribue aux opérations de notre ame. Cette partie peut s'intituler *La Logique des Médecins.* Nous l'appellons ainſi parce qu'après avoir examiné la partie Méthaphyſique de l'entendement & de la volonté, comme on le fait ordinairement dans les écoles, nous ferons voir la part que prennent nos organes dans l'exercice de ces facultés de notre ame. Or ce détail appartient abſolument aux Médecins.

2°. Nous aſſignerons les cauſes générales qui peuvent différencier les eſprits; c'eſt ce que nous comprendrons ſous le titre de *Cauſes Phyſiques qui influent ſur les eſprits.*

3°. De ces deux premiers livres nous tirerons des conſéquences qui ſeront autant de préceptes ſoit pour acquerir de l'eſprit, ſoit pour remedier à ſes vices. Nous intitulerons cette partie *la Médecine de l'Eſprit.*

Cette expoſition de notre deſſein

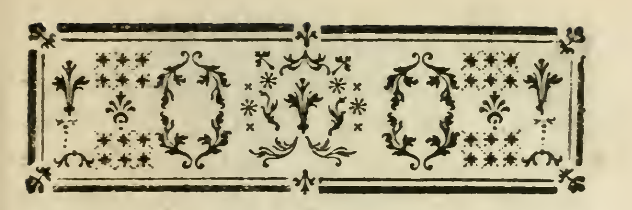
fait voir combien notre Ouvrage différe du projet d'*Antiphon* un des dix Orateurs dont *Plutarque* a écrit la vie (*e*). Cet homme dont le langage étoit exquis & plein de persuasion, composa un art de remedier aux ennuis & aux maladies de l'esprit, de même que les Médecins guérissent les maladies & les douleurs du corps. Pour mettre en pratique ses préceptes, il fit construire une petite maison à Corinthe sur la place avec cette inscription audessus de la porte, *qu'il faisoit profession, & avoit le moyen par ses paroles de guérir les ames chargées d'ennuis & de tristesse.* Il y réussissoit le plus souvent, mais il dédaigna par la suite un art qui ne lui parut pas bien supérieur. Nous ne prétendons pas par la morale & par des consolations purement spirituelles relever les ames abbatues par les chagrins, la tristesse & les inquietudes; nous voulons, en operant directement sur les corps, rendre plus libres & plus parfaites les fonctions de l'esprit. C'est pourquoi nous ne mettrons pas audessus de notre porte l'inscrip-

(*e*) Vie des dix Orateurs par *Plutarque*.

tion d'*Antiphon*. Elle ne nous convient pas plus qu'à tout autre Médecin dont les cabinets ſont auſſi bien que la bibliothéque d'*Oſymandias*, MEDICA ANIMÆ OFFICINA (*f*).

(*f*) *Oſymandias* qui ſucceda à Buſiris Fondateur de Thébes, avoit fait mettre audeſſus de ſa Bibliotheque cette inſcription Ψυχῆς ἰατρεῖον. *Diodorus ſiculus*, lib. 1. pag. 45.





LIVRE PREMIER.

LA LOGIQUE DES MÉDECINS.

NOUS appercevons, nous raisonnons, nous jugeons & nous nous rappellons les idées que nous avons déja eues. Tous ces pouvoirs appartiennent à l'entendement qui est le genre suprême auquel se rapportent toutes les puissances qui nous font connoître les objets. Nous avons encore une faculté qui seule suffit pour faire soupçonner en nous un être libre & immatériel, je veux dire la volonté à laquelle doivent se rapporter toutes les déterminations possibles. Ainsi toutes les puissances actives de l'ame se réduisent donc à deux générales, l'entendement & la volonté, dont nous allons traiter en deux parties distinctes.

L'ame a deux puissances actives générales, l'entendement & la volonté.

Notre intention n'eſt pas de donner ici un Traité de Logique, où l'on diſcute les loix du ſillogiſme. Nous tâcherons ſeulement de développer le méchaniſme par lequel agiſſent les deux puiſſances dont nous venons de faire mention, ou pour parler ſelon le langage reçu des Médecins, le méchaniſme par lequel s'exécutent les fonctions animales.





PREMIERE PARTIE.

De l'Entendement.

L'ENTENDEMENT *eſt la faculté générale de connoitre.* Cette faculté part de trois grandes ſources : les ſens, la réflexion & un principe compoſé de ces deux premiers. Qu'on remarque bien cette vérité. Si elle a dû couter bien des travaux & des méditations à celui qui a été aſſez heureux pour la découvrir ; elle n'en a pas moins couté à celui qui eſt aſſez hardi pour l'étendre à toutes les opérations de l'ame. En effet ſi nous n'avions pas une certaine lumiere à répandre ſur cette grande vérité, ou ſi nous n'avions rien de nouveau à communiquer aux Logiciens, & aux Phyſiologiſtes, nous renverrions ſeulement à *Locke*, ce chef des Philoſophes, qui ſembloit avoir épuiſé la matiere au ſujet des connoiſſances humaines. Mais il n'en eſt pas ainſi, nous cherchons à terminer toutes les controverſes des Philoſophes, &

Principes d nt réſulte l'Entendement.

nous voulons enfin propoſer une meſure fixe à laquelle puiſſent s'appliquer toutes les ſpéculations que l'on a faites, & que l'on fera ſur l'entendement humain. De ſorte que cette meſure fixe ſoit le ſigne certain de la vérité.

Les Sens.

1°. Les Sens fourniſſent à l'ame une infinité d'idées ſi claires, ſi diſtinctes & ſi ſimples, qu'il lui ſeroit impoſſible de les acquerir par une autre voie que par les Sens. Telles ſont, par exemple, les idées de couleurs & de ſons qu'un aveugle, ni un ſourd ne peuvent jamais acquerir par cette raiſon qu'ils ſont privés des ſens qui devroient leur communiquer ces idées. Ce ſont ces idées qu'on appelle *appréhenſions*, *perceptions*.

La Réflexion.

2°. La Réflexion qui eſt *cette facilité que nous avons d'appliquer de nous-même notre attention tour à tour à divers objets*, produit dans l'ame une autre eſpece d'idées que les objets extérieurs ne lui fourniſſent point immédiatement : il ne faut pas cependant regarder ce principe comme indépendant de toute motion corporelle, puiſqu'il tire ſon origine de l'attention

l'attention aux opérations de l'ame ſur les idées qu'elles a reçues des ſens, & que cette *attention* elle-même *n'eſt que la conſcience que nous avons de notre maniere d'être actuelle.*

Cette maniere de connoitre, la plus noble par elle-même, puiſqu'elle produit en nous l'intelligence & la conception dépend donc des ſens. Elle en dépend tellement qu'il eſt impoſſible de l'en ſéparer, comme on peut s'en aſſurer en examinant le développement des idées des enfans. C'eſt pourquoi nous n'en traiterons pas particulierement dans cet Ouvrage. Nous nous contenterons de faire remarquer ſon alliance avec toutes les opérations de l'ame, ſes progrès lorſque celles-ci ſe développent, & ſa perfection lorſque les autres deviennent plus libres & plus parfaites.

Un principe composé des deux premiers.

3°. Le Principe composé des ſenſations & de la réflexion fournit à l'ame de telles impreſſions qu'elles ne ſeroient plus les mêmes s'il n'y avoit qu'un ſeul de ces principes qui agiſſe. C'eſt une coopération des ſens & de la réflexion. Telles ſont ces ſituations combinées de l'ame & du corps, dont

résultent des idées, ou des sentimens soit tristes, soit agréables; de sorte qu'il est fort difficile de distinguer si c'est l'ame ou le corps qui influent davantage dans ces momens. Comme il n'y a aucune partie de l'entendement dans laquelle cette coopération ne se rencontre, nous pourrons souvent en donner des exemples; il nous suffit ici de la faire remarquer.

Cette grande distinction dont peut-être on n'entrevoit pas encore toute l'utilité, étant une fois bien conçue, nous allons examiner par ordre chacune des opérations de l'entendement; nous éviterons par ce moyen toute obscurité. Ce n'est peut-être pas la chose la plus facile d'un ouvrage de ranger chaque chose à sa place. La méthode est aussi utile, & peut-être plus difficile que l'invention.



CHAPITRE PREMIER.

De la Senſibilité & des Senſations.

AVANT de connoître il faut ſentir; avant de ſentir il faut être ſenſible. Il eſt donc néceſſaire de parler de la ſenſibilité avant d'examiner les ſenſations qui ſont le principe de nos connoiſſances. Matiere difficile, mais digne des recherches de tout Philoſophe. Si l'on ne doit pas ſortir de ſoi-même pour la ſaiſir, il faut avoir médité ſur toute la nature pour en traiter pertinemment.

ARTICLE I.

De la Senſibilité.

LA *Senſibilité eſt l'aptitude à recevoir les impreſſions des objets.* D'où vient cette aptitude? c'eſt-là le point de la queſtion.

Ce que c'eſt que Senſibilité.

Toutes les ſubſtances créées ſont organiſées, ou ſans organiſation. Les premieres ſont compoſées de fi-

bres, jouissent de la vie, & sont connues sous les noms d'animaux & de végétaux. Les dernieres sont massives, n'ont que des particules appliquées les unes contre les autres & sont *inertes*. Elles constituent le regne minéral.

Les fibres qui composent les substances organisées, ont d'abord été fluides. Elles sont sorties d'une matiere seminale qui a circulé dans le corps des animaux & des végétaux. Imaginés cette liqueur gluante & transparente qui sort des mammelons ou filieres des vers à soie, des chenilles, des araignées; qui se durcit à l'air en conservant sa souplesse, & qui forme un fil solide. Ces fibres, ou ces fils dans leur simplicité primordiale sont élastiques, c'est-à-dire que, comme tous les autres corps élastiques, ils ont une tendance à revenir dans leur premier état lorsqu'ils ont été courbés, ou comprimés.

Plusieurs de ces fibres sont unies entre elles, & forment différens tissus. Les uns sont solides, les autres sont souples & flexibles. C'est dans les tissus solides, tels que les os & les

cartilages qu'on remarque particuliérement l'élasticité : propriété qui leur est commune avec les autres corps non organisés de la nature, & qui ne les en distingue pas, puisqu'elle ne leur donne pas le sentiment.

Action tonique principe de la Sensibilité.

Si l'assemblage de ces fibres unies forme un tissu souple & flexible qui se roulant sur lui-même, donne naissance à un petit tuyau ou un petit vaisseau à travers lequel puisse passer un fluide plus ou moins tenu; alors on commence à entrevoir l'action d'un solide élastique sur un fluide mis en mouvement, & la réaction de ce fluide agité sur un solide élastique. C'est là le premier point de la vie, qui ne consiste que dans l'action réciproque des solides sur les fluides, & des fluides sur les solides. C'est dans ce petit vaisseau, qu'outre les propriétés générales du ressort, on découvre une propriété particuliere connue sous le nom de force tonique. Cette force est une tendance continuelle au racourcissement, quelquefois-même un racourcissement actuel. Action qui est inséparable de la vie, qui ne dure qu'autant que la vie sub-

ſiſte & qui eſt le premier principe de la ſenſibilité.

Réuniſſez pluſieurs de ces petits vaiſſeaux, formez-en des membranes, des muſcles, des organes propres à exécuter différens mouvemens, vous y obſerverez toute l'étendue de la force tonique. En effet coupez tranſverſalement une maſſe charnue ; les portions diviſées s'écartent d'elles-mêmes. Cette force ne paroît convenir particulierement qu'aux animaux & aux parties ſenſibles : car on n'obſerve pas cette rétraction ſpontanée lorſqu'on fend une pierre, lorſqu'on ſcie un os, lorſqu'on caſſe un morceau d'acier qui jouit du plus grand reſſort. Plus les parties ſont douées de cette force de rétraction, plus elles ſont ſenſibles. Les nerfs, les ligamens, les tendons ſont les parties qui ont le ſentiment le plus exquis, parce qu'elles ſont dans les animaux les parties ſuſceptibles de la plus grande rétraction.

Nous avons dit que cette force tonique ne paroiſſoit convenir qu'aux animaux, parce que nous n'oſons pas affirmer que les végétaux aient des

fibres dépourvues de toute force tonique, & qu'ils ſoient abſolument privés de tout ſentiment. Ils nous paroiſſent languir & périr par les impreſſions trop fortes du froid & du chaud, ſouffrir de la trop grande humidité & de la trop grande ſechereſſe. Ils ont une vie, & nous penſons que le ſentiment eſt inſéparable de la vie. On ne peut pas dire que les minéraux vivent : auſſi ne jouiſſent-ils d'aucune force tonique. Tout ce que nous pouvons aſſurer, c'eſt que les fibres des végétaux ont une force tonique bien inférieure à celle des animaux. Leurs fibres ſont plus dures & plus roides, elles ſont ligneuſes & approchent de la nature des os & des cartilages qui en perdant leur flexibilité ont perdu leur ton, pour ſe rapprocher de l'élaſticité qui eſt la qualité intrinſéque des corps organiſés. Que cette force tonique au contraire eſt vive dans les animaux! Nous en verrons des exemples frappans en portant nos regards ſur les cauſes déterminantes qui la mettent en action. Ces cauſes ſont ou une impreſſion extérieure, ou une impreſſion intérieure.

Si l'impreſſion extérieure eſt legere & ne fait qu'un doux chatouillement; les fibres palpitent, & par leur trémouſſement occaſionnent un ſentiment de plaiſir; plaiſir qui doit accompagner tout mouvement proportionné à la force vitale & tendant à la conſervation de l'individu. Si l'impreſſion extérieure eſt trop forte, elle excite une eſpéce de convulſion dans les fibres, qui les force à expulſer la cauſe irritante qui tend à les détruire. Delà l'éternuement occaſionné par le tabac, le vomiſſement produit par l'émétique, les criſes dans toutes les maladies, ou ſi vous voulez les efforts que fait la conſtitution animale pour ſe débarraſſer des cauſes morbifiques.

Les impreſſions intérieures ſont produites par les paſſions. Dans les affections douces & tranquilles il ſe repand dans tout le corps de l'animal une volupté qui lui fait chérir ſon exiſtence actuelle & qui lui fait deſirer de la prolonger dans cet état. Au contraire dans les paſſions vives & tumultueuſes, telles que la crainte & la colere, toutes les fibres frémiſſent, elles ſe reſſerrent de façon que la reſ-

piration

piration eſt gênée, que le mouvement du cœur eſt embarraſſé, que les machoires par leur conſtriction & colliſion font grincer les dents, que les yeux deviennent menaçans, &c, tout annonce la tendance des fibres au raccourciſſement.

Il eſt une troiſieme force qu'on obſerve dans les fibres, c'eſt la force muſculaire. Elle eſt la plus conſiderable de toutes les forces des ſubſtances animales, & elle eſt propre à l'animal ſeulement. C'eſt une contraction très-forte des fibres charnues deſtinée à produire quelque mouvement. Elle eſt de trois eſpéces; méchanique, volontaire, mixte. 1°. L'action muſculaire méchanique eſt celle qui eſt indépendante de l'ame, tel que le mouvement du cœur. 2°. L'action muſculaire volontaire eſt celle qui dépend de la volonté, tel que le mouvement du bras, ou de la jambe. 3°. L'action muſculaire mixte eſt celle qui s'exécute par les loix générales du méchaniſme, & qui peut être augmentée ou diminuée par la volonté, tel que le mouvement de la reſpiration & celui des paupieres.

Cette matiere qui ſera la baſe de notre doctrine, eſt aſſez intéreſſante pour être reſumée ici en peu de mots. Les fibres animales ſont douées de trois eſpéces de forces ; la force élaſtique, la force tonique, la force muſculaire.

1°. La force élaſtique convient tant aux ſubſtances organiſées, qu'aux maſſes non organiſées. Quoiqu'elle contribue beaucoup à l'entretien de la vie des animaux & des végétaux, elle ſubſiſte même après leur mort, parce qu'elle dépend de la cauſe générale de l'élaſticité.

2°. La force tonique ne convient qu'aux ſubſtances organiſées. Elle périt avec la vie. C'eſt elle qui pendant la vie donne la ſenſibilité qui eſt abſolument détruite avec la vie. Elle eſt donc incompatible avec les ſubſtances inertes & inſenſibles.

3°. La force muſculaire ne convient qu'aux ſeuls animaux. Eux ſeuls peuvent faire volontairement des mouvemens locaux. Cette force les diſtingue des végétaux & des minéraux. Elle differe de la force tonique parce que celle-ci n'eſt pas ſou-

mise à l'empire de la volonté & exerce son pouvoir sur toutes les parties sensibles ; tandis que celle-là dépend le plus souvent de la volonté & n'a lieu que dans les parties musculaires, ou charnues.

Il résulte de cette doctrine que les minéraux, tels que les pierres & les métaux, n'ont aucune connoissance, parce qu'ils ne sentent pas ; que les végétaux peuvent avoir quelque conscience de leur existence, parce qu'ils peuvent avoir quelque sentiment ; mais c'est-là où doivent se borner toutes leurs connoissances, puisqu'ils manquent des organes des sens qui leur fourniroient les idées des sons, des couleurs, &c ; que les seuls animaux connoissent parfaitement, parce qu'ils ont ce sentiment exquis qui leur donne la conscience de leur existence & qui leur fait appercevoir les relations qu'ils ont avec les autres objets.

Il résulte encore de cette doctrine que c'est dans la partie même où se fait l'impression, qu'est le sentiment même de cette impression, puisque cette partie est sensible par elle-même ; Sensibilité ne dépend pas du sens commun.

qu'il eſt inutile de faire propager cette impreſſion juſqu'au cerveau par le moyen des nerfs & d'inventer un *Senſorium commune* qui n'exiſta jamais. *Sens commun* auquel on n'a jamais donné une place ſtable dans le cerveau. *Deſcartes* le plaça dans la glande pinéale, *Villis* dans les corps cannelés, quelques modernes dans le corps calleux (*a*), d'autres auroient pu le fixer ailleurs encore avec autant de fondement. Il ne faut pas beau-

(*a*) Celui qui nous paroît avoir expoſé le plus clairement cette matiere (ſi cependant elle eſt ſuſceptible de clarté) c'eſt M. *Queſnay* dans ſon *Eſſai Phyſique ſur l'Œconomie Animale*; imprimé à Paris chez Cavelier 1747, où il dit *Tome* III. *pag.* 196, » Toutes » les Senſations que nous recevons d'un objet par » les différens organes des Sens, ſe réuniſſent tellement dans l'idée que nous avons de cet objet, que » nous les appercevons toutes diſtinctement les unes » dans les autres; d'où il paroît que les modifications » du mouvement des eſprits animaux de nos différens » ſens, ſe réuniſſent & ſe pénetrent ſans ſe détruire » & ſans ſe confondre, pour former en quelque ſorte » & comme en un point, à l'endroit du ſiége de » l'ame (le corps calleux) une eſpéce de *Confluent* » où ſont raſſemblés tous ces mouvemens qui cauſent » à l'ame des idées ſi diſtinctes & ſi compoſées. Je me » ſert du mot *Confluent* pour exprimer ce concours » des eſprits, nommé par les Anciens *Senſorium commune*, où ſont raſſemblées, ſuivant leur langage, » toutes les *eſpéces impreſſes* qui nous cauſent toutes » les idées que nos facultés animales peuvent nous » procurer ». Toute cette doctrine eſt interpretée dans le *Chap.* 17 *pag.* 248, où il eſt poſitivement queſtion du *Senſorium commune*. Après qu'un Auteur a admis

coup de place pour loger un être imaginaire ; peu importe l'endroit où on le place ; & ce ne feroit pas avoir le fens commun, dans le fens moral, que de foutenir de bonne foi qu'il réfide plutôt dans une partie du cerveau que dans une autre.

Ni du cerveau. Ce qu'eft le cerveau, & fes ufages.

Nous le déclarons ici, le cerveau n'eft pas un organe compofé de la maniere dont on l'avoit imaginé, & ne fert pas aux ufages auxquels il fembloit qu'on l'avoit deftiné. Le cerveau eft une maffe pulpeufe où l'on ne voit pas plus d'organifation que dans du lait caillé ou de la bouïllie. Auffi cette maffe eft elle infenfible comme toutes les expériences le démontrent. Comment donneroit-elle donc le fentiment, en étant elle-même dépourvue ? Sa molle confiftence eft entretenue par des vaiffeaux fanguins qui l'arrofent & qui femblent fe perdre dans fa fubftance,

de pareil principes, on ne doit plus être étonné qu'il foit étonné lui-même, *pag.* 250, » que *Locke* ait été » fi diffus & fi obfcur fur la nature de nos idées qui » avoit été traitée fi favamment par le Pere *Malebranche*; & *p.* 252, » après une lecture ennuieufe, » on s'apperçoit que l'Auteur, *Locke*, n'avoit fur » l'entendement humain, que des notions obfcures, » imparfaites, fort vagues & fort confufes. «

pour y dépoſer une limphe bien travaillée dans les routes de la circulation & dans tous les organes qu'elle a traverſé. A ſa baſe naiſſent differens faiſceaux médullaires qui ſont l'origine des nerfs. Tous les cordons des nerfs en ſortant par les trous du crane & par ceux des vertébres, ſont accompagnés des allongemens particuliers de la dure mere & de la pie mere. Ceux de la dure mere leur ſervent de gaines dans leur paſſage par les ouvertures oſſeuſes. Ceux de la pie mere non ſeulement accompagnent & enveloppent tout au long chaque cordon de nerfs, mais ils forment encore des cloiſons internes entre tous les filets dont chaque cordon eſt compoſé. Ces filets ſe diſtribuent à toutes les parties du corps, s'y épanouiſſent & ſont peut-être les premiers rudimens des parties organiques, & ſenſibles ; car c'eſt dans les filets nerveux qu'on remarque la plus grande force élaſtique , & la plus grande force tonique.

Le cerveau ne doit donc pas être conſidéré comme un aſſemblage de fibres qu'on peut mouvoir & fléchir

en tout ſens. Erreur que nous avions adopté dans la premiere édition de cet Ouvrage, ſur la foi de pluſieurs Phyſiologiſtes. L'inſpection, & les expériences que nous avons fait ſur cet organe dont la texture paroiſſoit ſi obſcure, nous ont détrompé & nous ont démontré que ces fibres n'exiſtoient pas (*b*). C'eſt un filtre à travers lequel ſe ſépare une ſéve que les nerfs ſucent de la même maniere que les racines des plantes pompent de la terre la ſéve qui leur eſt analogue. C'eſt une pulpe dans laquelle ſe prépare un ſuc gélatineux propre à l'accroiſſement, la nutrition, la conſervation, la reproduction de l'animal ; lequel ſuc coule à travers les nerfs pour être diſtribué à toutes les parties & leur donner la force, la nourriture & la vie.

En effet liés, comprimés, coupés un nerf ; que ce nerf ſoit paraliſé ; la partie à laquelle il ſe diſtribuoit, maigrit, perd ſa force, ſon mouvement & ſa ſenſibilité. Il ne lui reſte plus

(*b*) Voyez les Mémoires ſur le cerveau dans les *Mémoires ſur différens ſujets de Médecine*, imprimés chez Ganeau, 1760.

que cette vie végétative que toutes les autres parties reçoivent également par le torrent de la circulation : de même que la séve qui circule dans un arbre lui donne la fraîcheur & la vie sans lui donner la sensibilité. Le sang circule dans un homme endormi, cependant il ne sent pas, il n'a que la puissance d'être sensible. Par la circulation les organes des sens sont toujours tendus, & dans une espéce d'érétisme qui favorise la tendance au raccourcissement ou la force tonique inséparable de la vie. Force qui est éminente dans les nerfs & qui donne la sensibilité partout où ils se distribuent sans être gênés ou comprimés.

On objectera que la circulation cessant, la vie cesse & en même tems toute sensibilité. Donc, dira-t-on, la sensibilité dépend entierement de la circulation. Cette conclusion est trop générale ; ce n'est qu'en la restraignant qu'elle deviendra vraie. Les modifications qu'on doit y mettre, rentrent dans notre doctrine, & la rapprocheront de la vérité. Le cœur, un des premiers mobiles de la vie,

eſt un muſcle creux qui tend ſans ceſſe au raccourciſſement par ſes contractions multipliées tant que l'animal exiſte, indépendantes de la volonté de l'animal, & ſuffiſantes pour chaſſer avec violence le ſang dans les artéres juſqu'à leurs extrêmités capillaires. Artéres qui ont elles-mêmes un mouvement de ſiſtole ſurmonté à chaque inſtant par l'effort du ſang ſur leurs parois. Le ſang ainſi lancé par le cœur, pouſſé, briſé, attenué par les artéres, parvient à tous les organes ſécrétoires & aux extrêmités les plus reculées des corps animaux. Arrivé au cerveau, il le gonfle, y dépoſe ſa matiere la plus ſubtile qui y ſubit une nouvelle élaboration. Le cerveau fait alors la fonction d'une terre où ſe prépare la féve qui doit être pompée par les racines & envoyée du tronc dans toutes les branches de l'arbre. Le ſuc qu'il a préparé, qu'on nomme ſuc nerveux, eſprits animaux, eſt repris par toutes les racines des nerfs & diſtribué dans toute l'étendue des filets nerveux pour conférer à tous les organes la force & la ſenſibilité. Empêchez cet

influx vers les organes, d'une maniere quelconque, vous leur ôtez la sensibilité & le mouvement. Ici l'on voit un cercle d'actions qui se soutiennent mutuellement : l'une ou l'autre cessant, toutes les deux cessent : toutes deux sont causes & effet en même tems. C'est le cœur qui donne la vie au cerveau ; c'est le cerveau qui donne la vie au cœur. Aussi le grand *Hippocrate* s'écrioit-il en considerant les rapports qu'ont toutes les parties entre elles, *Conspiratiouna, consentientia omnia.* Ici l'on voit que dans le moment de la circulation toutes les parties sont dans le plus grand érétisme, le cœur & tout le systême artériel se contractent, c'est-à-dire, qu'ils sont dans la plus grande force tonique. C'est cette force qui donne la vie & qui la conserve. C'est elle qui donne la sensibilité, puisque la sensibilité subsiste avec elle, & périt avec elle, puisque la sensibilité ne dure qu'autant que la vie, & que la vie ne dure qu'autant que subsiste l'action tonique.

ARTICLE II.

Des Senſations.

L'ORGANISATION des corps les diſpoſant à être ſenſibles, nous diſons que *le ſentiment eſt une impreſſion excitée dans l'ame par les ſenſations*, & que *les ſenſations ſont des affections du corps causées par un changement qui lui eſt arrivé à l'occaſion d'un mouvement produit par la préſence des objets, ou équivalent à celui qu'exciteroit la préſence des objets.*

Définition du Sentiment & des Senſations.

Il y a trois choſes à conſidérer dans les ſenſations. 1°. L'objet qui frappe ſoit médiatement, ſoit immédiatement. 2°. Le milieu qui communique le mouvement. 3°. L'eſpéce d'impreſſion qui ſe paſſe alors en nous. Dans le ſon, par exemple, la maſſe ſonore qui eſt frappée, tranſmet à l'air ſon agitation. L'air agité remue les organes de l'ouie, & les organes de l'ouie ébranlés occaſionnent dans l'ame une certaine impreſſion. Nous abandonnons aux Phyſiciens les deux premiers articles à examiner. Comme

nous ne parlons ici des ſenſations que pour découvrir lès rapports qu'elles ont avec les fonctions de l'ame & les uſages avantageux qu'on en peut tirer pour l'eſprit, nous nous contenterons d'examiner la nature de cette impreſſion quelconque ſur nos corps par la préſence des objets, ou par un mouvement équivalent à la préſence des objets.

Nous diſtinguons trois genres de ſenſations ; les *directes*, les *réflechies*, & les *mixtes*. Nous allons entrer dans un détail particulier ſur chacun de ces points qui méritent toute notre attention.

Nature & méchaniſme des Senſations *directes*.

I°. Les Senſations *directes* ſont celles qui ſont excitées par la préſence des objets. Telle eſt la nature de ces ſenſations, qu'il faut abſolument la préſence des objets pour les produire. Ce ſont eux qui excitant un certain mouvement à l'extrêmité des nerfs diſtribués à la ſuperficie des organes, avertiſſent pour ainſi dire l'ame de ce qui ſe paſſe au dehors. Par cette définition on voit qu'en général toutes les ſenſations *directes* ſe rapportent au tact. Chacun peut

s'en aſſurer par un examen particulier, & pour peu qu'on ſoit Phyſicien on en trouvera mille preuves inconteſtables.

Comme il y a une infinité d'objets qui peuvent nous toucher, & que ces objets différent par la maſſe, la figure, le froid, la chaleur, l'humidité, la ſéchereſſe, le mouvement, &c; comme la diſpoſition organique des parties différe elle-même en tant de manieres, ici plus compacte, là moins ſerrée; ici plus tendue, là moins lâche, &c; comme cette multitude infinie d'objets modifiés différemment à l'infini peut être combinée avec la différence infinie de texture des parties, il eſt vraiſemblable que le nombre des ſenſations *directes* eſt infini. Cependant l'uſage a voulu qu'on les réduiſit à cinq, à cauſe des différens organes qu'elles affectent. On a donné à ces organes ſpécialement le nom de ſens. Tels ſont les ſens de l'ouie, de la vue, du goût, de l'odorat & du toucher. Cette diviſion n'eſt pas exacte; car il y a encore des organes qui ont leurs ſenſations particulieres leſquelles n'ont rien de commun en-

tre elles, & ſont très-diſtinctes des autres : telles ſont les ſenſations de la ſoif, de la faim & de l'appetit vénérien. Au reſte, notre intention n'étant pas de traiter de chacun des ſens en particulier, peu nous importe d'en connoître exactement le nombre.

C'eſt dans la partie même frappée qu'eſt le ſentiment.

C'eſt à l'endroit même frappé par la préſence des objets, qu'eſt la ſenſation directe. Il eſt inutile de faire remonter juſqu'au cerveau cette impreſſion par l'entremiſe des nerfs, afin d'attirer ſur la partie frappée un influx plus abondant de ſuc nerveux. C'eſt une hypothéſe que preſque tous les Phyſiologiſtes ont adopté ſoit pour rendre raiſon du ſouvenir qu'on a des ſenſations, ſoit pour expliquer pourquoi elles n'exiſtent que lorſque les nerfs ſont libres & ſans être altérés. C'eſt une ſuite de notre doctrine, puiſque nous n'admettons pas de *ſenſorium commune*, & que nous le regardons comme un être chimérique. Voyons ſi cette doctrine s'accorde avec la nature des ſenſations directes, & ſi elle peut ſatisfaire à toutes leurs modalités. Cet examen ne peut être exact qu'en nous inter-

rogeant nous-mêmes, & en écartant tous les préjugés que nous aurions pû recevoir.

En effet la partie frappée par les objets est vivante, c'est-à-dire douée de sensibilité. Le sang y circule avec aisance, les nerfs y sont dans leur intégrité, les fibres ont toute leur force tonique; cette partie est donc susceptible de toutes les impressions que peut y faire la présence des objets. Si un objet se présente à notre vue, l'image s'en peint sur la retine, & c'est-là où nous allons en chercher l'empreinte. Si nous nous piquons, si nous nous brulons le doigt, c'est au doigt même que nous avons le sentiment de piquure, ou de brulure. Il n'est pas nécessaire que cette impression se propage jusqu'au cerveau, ou jusqu'à ce *sens commun* qui n'existe pas. La vie & la sensibilité sont répandues par tout le corps; l'ame, cet être inétendu, est présente à tout, & vivifie jusqu'à la plus petite parcelle de l'animal. Le cerveau ne participe aux sensations faites sur toute autre partie que lui-même, qu'en ce que les autres parties cesse-

roient d'avoir la ſenſibilité & la vie s'il ne faiſoit ſes fonctions. Les corps animaux ſont des machines ou tout ſe correſpond ; ôtez le cœur, tout mouvement ceſſe ; ôtez le cerveau, toute action tonique diſparoît ; ôtez toute autre partie organique qui ſert à préparer, digérer, élaborer des ſucs, tout l'ordre eſt interverti. Il en eſt du méchaniſme des corps organiſés, de même que du méchaniſme d'une montre ; ſi vous ôtez une roue, le reſſort, ou toute autre piece eſſentielle, il n'y a plus de mouvement.

Il n'y a pas de théorie où l'on puiſſe rendre compte avec plus de vraiſemblance de la promptitude des ſenſations. Elles doivent être inſtantanées. Auſſitôt que l'objet frappe l'organe vivant, l'ame eſt avertie de ſa préſence. Elle n'en peut douter auſſi-bien que de la nature de l'impreſſion qu'il lui fait.

Senſations *directes* ſont vraies.

De-là nous diſons que toutes *les ſenſations directes* ſont vraies. Elles ſuppoſent la préſence des objets : or l'impreſſion cauſée par la préſence & l'exiſtence de ces objets, eſt tellement réelle & diſtincte, qu'elle ne peut

être

être confondue avec toute autre. Auſſi nous pouvons juger, ſans crainte de nous tromper, des rapports que les choſes ont avec nos corps, & non pas de ce qu'elles ſont en elles-mêmes. Les rapports des choſes avec nous ſont toujours intimes & actuels, tandis que ſouvent l'eſſence des choſes échappe à nos ſens, & n'eſt que le fruit de nos conjectures. Ainſi nous pouvons affirmer, ſans crainte d'erreur, qu'une tour quarrée placée dans l'éloignement nous paroît ronde; qu'un aviron droit nous paroît courbe dans l'eau; que la terre nous ſemble être en mouvement lorſque nous ſommes embarqués ſur la mer; que dans certaines maladies toutes les couleurs nous paroiſſent jaunes, ou rouges comme du ſang. Toutes ces ſenſations ne ſont pas fauſſes, puiſque l'ame éprouve réellement alors ces impreſſions, & qu'elles ne fait que déclarer la maniere dont elle eſt alors affectée. La diſtinction des ſenſations en *vraies* & en *fauſſes*, comme on l'a avancé juſqu'à préſent, eſt donc chimérique. Une ſenſation fauſſe

n'eſtrien ; car elle ceſſe alors d'être ſenſation.

C'eſt ſans doute le défaut d'attention à ces principes qui a fait dire à preſque tous les Philoſophes que nos ſens étoient trompeurs. Qu'ils diſent plutôt que nous n'exprimons pas toujours exactement les relations que les objets ont avec nos corps, & que par conſéquent nous leur attribuons quelquefois pluſieurs propriétés qu'ils n'ont pas. C'eſt de là que ſont venues les erreurs de placer la chaleur dans le feu, les couleurs & le ſon dans les objets, l'odeur dans les aromates, le goût dans les mets. Ce ne ſont, il eſt vrai, que divers ſentimens excités dans l'ame ; mais ces ſentimens ne peuvent être excités que par la préſence de certains corps qui par leur action forment en nous une impreſſion qu'ils n'ont pas, & que nous leur accorderions gratuitement. Par ce moyen on peut, ſuivant notre façon de penſer, terminer le grand procès qu'on a intenté aux ſens avec tant de vigueur, ſurtout depuis *Deſcartes* & *Mallebranche*. Procès que

Lucrece (c) & *Ciceron* (d) sembloient avoir décidé depuis longtems d'une maniere si formelle contre les nouveaux Académiciens.

Quand à la nature des *sensations directes* dont l'ame ne peut pas douter, elle est agréable ou désagréable; nous ne connoissons que ces deux modes dans le sentiment, ou la douleur, ou le plaisir. Si, comme nous l'avons déja dit, les sensations tendent à la conservation de notre être, elles ne peuvent manquer de nous causer un certain plaisir. Elles sont de cette espéce quand le corps qui touche, frappe doucement, excite un leger chatouillement, donne aux fibres un mouvement proportionné à leur tension & à leur ressort. Au contraire si ce corps frappe rudement, avec impétuosité & violence, sans ménagement, il déchire les parties,

Sensations *directes* sont agréables ou désagréables.

(c) *Invenies primis ab sensibus esse creatam.*
Notitiam veri neque sensus posse refelli....
Quid majore fide porrò quam sensus haberi.
Debet Lucret. *de rerum naturâ* lib. 4.

(d) *Qui omnem sensibus denegant fidem in deos vel cont* [illegible] *existunt, quasi rebus intelligendis vel dispiciendis fallaces ac mendaces internuncios profecerint* Voyez le Livre 4, *Academicarum quæstionum* tout entier.

ou les diſtend trop ; alors la ſenſation eſt déſagréable, ou accompagnée de douleur : car l'ame eſt trop intimement unie au corps pour que tout ce qui peut tendre à rompre l'équilibre dans la machine animale ne lui occaſionne un ſentiment fâcheux.

Chaque partie des êtres organiſés a ſon plaiſir & ſa douleur qui lui ſont propres. Cette différence vient de ſa texture, de ſon reſſort, de ſon office. Ce plaiſir & cette douleur ont auſſi leur degré d'intenſité à raiſon & de la force qui les cauſe, & de la diſpoſition de la partie qui les reçoit. Ce qui peut varier nos plaiſirs & nos tourmens en mille manieres.

Chaque Sens a ſon plaiſir & ſa douleur.

Que chacun des ſens ait des plaiſirs qui lui ſoient propres, il ſuffit pour s'en convaincre de jetter un regard ſur ſoi-même. L'œil eſt affecté agréablement par la préſence ou l'image d'un objet gracieux. L'oreille eſt enchantée par les ſons harmoniques. L'odorat eſt flatté par la ſuavité des émanations des corps odoriferans. Le chatouillement qu'éprouvent les nerfs dans ces inſtans, réveille doucement l'attention & fait appercevoir une

douce existence. Mais ce qui a charmé l'ouie ne peut rien sur les yeux, & ce qui a fait la satisfaction de l'œil ne peut rien sur l'odorat. Chacun des sens a son département au-delà duquel il ne peut aller. Cela n'empêche pas que le contentement de tous les sens ne puisse être réuni. Alors l'émotion est plus forte, l'ébranlement des sens passe jusqu'au cœur, le cœur se dilate avec plus d'aisance, le sang circule avec plus de liberté, le visage s'anime, le front porte l'empreinte de la satisfaction & de l'allégresse, quelquefois les douleurs en sont suspendues, ou engourdies.

Il est un sens plus général que les autres, on le croiroit plus exquis, & aller plus directement à l'ame pour lui occasionner des émotions voluptueuses. C'est le *tact* qui semble résider plus particulierement au bout des doigts, & sur les levres. Il est d'autres parties où il est encore plus vif & plus délicat; mais la pudeur qui les a fait cacher, nous défend de les nommer. Il nous suffira de rappeller au souvenir les extases délicieuses de Vénus entre les bras d'Adonis, d'A-

pollon qui se pâme sur le sein de Daphné, de Jupiter qui trouve le lit d'Io, ou de Danaé meilleur que le Ciel qu'il a abandonné. Nous nous servons du stile figuré pour peindre ici honnêtement la volupté, pour ne pas dire la lascivité, sans laquelle les hommes qui forgeoient des dieux, auroient crû qu'il auroit manqué quelque chose au bonheur de la divinité.

Mais les mêmes sens dans différens individus ont des diversités dans leur organisation, qui les rendent susceptibles de plaisir, ou de douleur en recevant les mêmes impressions. La musique qui plait aux uns, déplait aux autres; telle couleur agréable à l'un, est détestée par l'autre; celui-ci recherche telle odeur avec empressement, tandis que celui-là la fuit avec horreur. Les mets sont plus ou moins délicieux, plus ou moins mauvais selon les différens palais. L'âge qui change toutes les constitutions, change en même tems la maniere de sentir des mêmes organes des mêmes individus. De-là vient que les goûts changent, & qu'on n'a plus les mê-

mes affections. Les fibres qui étoient molles dans l'enfance, ſont plus vibratiles dans la jeuneſſe & touchent au plus haut degré d'élaſticité ; peu-à-peu elles ſe durciſſent avec le tems juſqu'au point de devenir inſenſibles dans la vieilleſſe. C'eſt pour toutes ces raiſons qu'on peut dire que chaque être organiſé a ſa maniere de ſentir. Ajoutez encore que dans les animaux, les poils, les plumes, les écailles, doivent néceſſairement donner des diverſités eſſentielles dans le tact.

Quand à la douleur elle eſt très-proche voiſine du plaiſir. Un plaiſir trop vif, ou trop prolongé devient douleur. Elle a auſſi ſes différences ſuivant les parties qu'elle affecte. Elle eſt vive & aigue dans les membranes, dans les tiſſus nerveux & tendineux ; elle eſt ſourde dans les parenchimes & les tiſſus cellulaires ; lancinante dans les muſcles ; cuiſante & brulante à la peau ; térébrante dans les os. Comme le plaiſir elle différe ſuivant les ſujets, & l'âge de ces ſujets ; elle varie à raiſon du degré de leur ſenſibilité.

II°. Les ſenſations *réfléchies* ſont Nature & méchaniſme

des Sensations *réflechies.*

celles qui ſont excitées par un mouvement équivalent à celui que produiroit la préſence des objets. Nous appellons ces impreſſions ſenſations *réfléchies*, parce qu'elles ſemblent avoir la réflexion pour principe, ou partir du même point que la réflexion. Or *la réflexion eſt l'attention que l'ame porte à ſes idées en les comparant entre elles*. Que cette comparaiſon ſoit bien faite, ou non, il en réſulte un ſentiment qui la détermine & qui la touche. Si ce ſentiment eſt vif & impétueux il augmente l'action tonique, le cœur précipite ſes mouvemens, & les organes des ſens ſont ébranlés de même que par la préſence des objets. Nous allons en citer les exemples les plus frappans, afin qu'on puiſſe juger plus poſitivement de ces ſortes de ſenſations produites en l'abſence des objets par des cauſes internes.

Un malade agité par les redoublemens d'une fievre violente voit mille monſtres qu'il veut combatte. Il ſe leve, s'élance ſur eux, leur porte les coups les plus rudes. Aux yeux des aſſiſtans, il ne fait que battre l'air; tandis qu'aux ſiens, les monſtres paroiſſent

roiſſent terraſſés & expirans dans la pouſſiere. Fier de ſa victoire il ſe couche, les ſens encore émus & le corps couvert de ſueur.

Les réves ſont produits par des mouvemens intérieurs, ou, ſi l'on veut, *ſont de legers tranſports.* Les ſenſations qu'ils procurent ſont égales en force à celles qu'occaſionne la préſence des objets. Voyez ce jeune homme à la fleur de ſon âge, dont l'imagination riante pendant la veille l'a fait voltiger ſur les plaiſirs, il dort entre les bras des amours & des ſonges voluptueux, il ſe figure donner des baiſers laſcifs à quelque prêtreſſe de Vénus. Tous ſes membres éprouvent un doux trémouſſement, toutes ſes entrailles ſentent un leger treſſaillement, & il reſſent toute la ſuite de la volupté qu'il auroit goûté dans la réalité. Il en donne des marques ſi certaines, qu'il n'en peut douter à ſon reveil.

Toutes les paſſions tumultueuſes troublent la circulation du ſang, la reſpiration & les ſécrétions. Il en réſulte mille ſimptômes qu'on ne peut attribuer qu'à tous ces déſordres

occaſionnés par des troubles de l'ame. Voyez les perſonnes attaquées de vapeurs, du mal hypocondriaque, de l'affection hiſtérique, combien elles ſouffrent, & qu'elle eſt la biſarrerie de leurs maux. Les émotions trop vives de l'ame en ſont preſque toujours les cauſes primitives & les cauſes qui les entretiennent. L'amour, la haine, la jalouſie, la colere, la crainte, les chagrins, les inquiétudes & toute la ſuite des paſſions effrenées enfantent cette iliade de ſimptômes qui n'épargnent aucune partie du corps. La tête ſouffre des douleurs cruelles, elle éprouve des vertiges & des tiraillemens ſinguliers; la poitrine eſt affectée d'une toux continuelle ſans aucune expectoration; la reſpiration eſt ſi difficile que le malade craint d'être ſuffoqué, les fréquentes palpitations lui font appréhender la mort à chaque inſtant; le bas ventre eſt attaqué de coliques, de douleurs vagues, de conſtrictions particulieres, de battemens d'artére; les membres ſe refroidiſſent, & entrent ſouvent en convulſion; la peau eſt teinte tantôt d'une couleur pâle

& livide, tantôt d'un jaune foncé, ou d'un rouge fort vif. Mais nous ne finirions pas s'il falloit faire une énumération exacte de tous les phénoménes si variés qu'on observe dans ces maladies. Le plus grand mal c'est que l'esprit est affecté & cause au corps mille sensations aussi réelles que s'il étoit tourmenté par des causes évidentes.

Nous ne citerons pas ici toutes les idées bisarres & soutenues qu'ont enfanté les vaporeux, les hypocondriaques & les mélancoliques; idées qui produisoient chez eux de vraies sensations. Plusieurs se sont imaginés qu'ils étoient de vrais loups & des loups garoups ; maladie à laquelle on a donné le nom de *lycantropie* (*e*). D'autres se sont persuadés qu'ils étoient de vrais sorciers & qu'ils assistoient au sabat. Ceux-ci s'imaginoient avoir la tête de verre & n'osoient faire le moindre mouvement de peur de la briser ; ceux-là pensoient avoir une mouche sur le nez, avoir

(*e*) *Vid.* Plinium *lib.* 8. *cap.* 28. Martinum *de cultu* Mithræ *per adscitias ferarum & pecudum formas*, *lib.* 2. *cap.* 35. *de Sacris Virginibus in insulâ senâ. lib.* 4. *cap.* 13. *de lunâ lotharingicâ*, *lib.* 4. *cap.* 20.

des grenouilles dans l'eſtomac, ou d'autres ſingularités qui n'étoient que l'effet de leur imagination dérangée.

La peur, cette paſſion qui fait craindre les maux futurs, les fait quelquefois regarder comme préſens. Voyez ce jeune homme livré aux préjugés de ſon enfance, & d'une imagination remplie de chimeres dont l'a bercé ſa nourrice & que la raiſon caduque de ſon ayeule a fortifié. S'il ſe trouve ſeul, le ſoir, dans un endroit écarté, expoſé aux ſifflemens des vents, & couvert des plus épaiſſes ténebres, quels monſtres ne ſe repréſente-t-il pas? il voit, il touche, il ſent tous les phantômes que ſon imagination lui ſuggere, il tremble, il pâlit, ſes cheveux s'hériſſent ſur ſa tête, ſon cœur bat irrégulierement, ſa bouche s'ouvre d'une maniere horrible, il ne peut ni crier, ni s'enfuir. Toutes ces ſenſations ne partent pas d'un autre principe que celui de la réflexion.

Jettez maintenant les yeux ſur cet Acteur qui doit-être agité de quelque violente paſſion. S'il joue bien ſon rôle, il prend la place du perſonnage

qu'il repréſente. C'eſt *Oreſte* furieux à l'aſpect des manes ſanglantes de ſa mere qu'il vient d'égorger : c'eſt *Egiſthe* que l'ombre de *Thieſte* excite à la vengeance & à maſſacrer *Agamemnon :* c'eſt *Œdipe* tourmenté par les remords d'avoir tué *Laïus* ſon pere. En un mot, c'eſt un organe où toutes les paſſions ſe ſuccedent tour-à-tour, y produiſent leurs effets & ne doivent s'amortir que quand ceſſe la réflexion. L'enthouſiaſme produit dans les Poëtes ce que l'imagination échauffée produit dans les Acteurs. Il leur met ſous les yeux les objets qu'ils veulent peindre, il les agite des paſſions dont ils veulent imprimer les mouvemens.

Mais ces exemples doivent ſuffire, & prouvent évidemment qu'il y a une eſpéce de ſenſation qui provient de cauſes internes, laquelle doit être exactement diſtinguée de celles qui ſont excitées par les objets extérieurs. Au reſte, ces ſenſations que nous nommons *réflechies* n'ont pas le même avantage que celles que nous appellons *directes ;* elles ne ſont pas auſſi certaines. Il ne faut pas cepen-

Senſations *réflechies* ſont trompeuſes.

dant s'imaginer auſſi qu'elles ſoient fauſſes : elles ſont auſſi réelles que celles qu'on éprouve par quelque objet extérieur. Autrement nous pourrions prouver par ce ſyſtême que dans preſque toutes les maladies il n'y auroit pas de douleurs, ou du moins que ces douleurs ſont fauſſes & idéales, puiſque la plupart ſont produites par des mouvemens internes. Nous ne penſons pas qu'il exiſte encore des Pyrrhoniens ſur l'article de la douleur.

Si par ſenſation fauſſe on entend une ſenſation trompeuſe & induiſant à erreur, nous ne diſputons pas des termes, & nous avouons ingénuement que toutes nos ſenſations *réflechies* peuvent être rangées dans cette claſſe, puiſqu'il eſt vrai qu'il n'y en a pas une ſeule ſur laquelle les plus célebres Philoſophes mêmes ne ſe ſoient trompés, ayant ſouvent pris les apparences pour la réalité. Oui nous pouvons être trompés par les ſenſations réflechies. C'eſt ainſi que dans une violente agitation de colere nous n'entendons ni ne voyons l'objet tel qu'il eſt ; c'eſt ainſi que préoc-

cupés d'un amour paſſionné, l'objet que nous aimons nous paroit charmant & ſans défauts : c'eſt ainſi que dans l'ennui & dans l'affliction la clarté du jour nous paroit obſcurcie. Mais cela n'empêche pas que ces ſenſations ne ſoient réelles dans les rapports qu'elles ont avec nous-mêmes, quoiqu'elles puiſſent nous tromper ſur la nature des choſes qu'elles nous repréſentent.

Nature & méchaniſme des ſenſations *mixtes*.

III°. Les ſenſations *mixtes* ſont celles qui ſont excitées tant par la préſence des objets, que par la réflexion. Souvent nous appercevons un objet & l'imagination nous fait accroire que c'eſt préciſément tel ou tel objet. Cette ſenſation eſt donc en partie l'ouvrage des ſens, & en partie l'effet de l'imagination. Ainſi les ſenſations *mixtes* ſont le réſultat d'un méchaniſme compoſé de celui des ſenſations *directes* & de celui des ſenſations *réflechies*. D'abord les ſens ſont frappés d'un objet, mais l'émotion excitée eſt combinée par l'ame qui en juge ſelon ſes affections.

Les Senſations *mixtes* ſont douteuſes.

Toutes ces ſenſations ſont douteuſes. En effet elles réſultent d'un prin-

cipe vrai, & d'un principe qui peut induire en erreur; les conséquences n'en sont donc pas certaines. Supposons une personne qui se promene à la campagne lorsque le jour commence à tomber: elle apperçoit un animal au coin d'un bois, la sensation est certaine jusqu'alors; mais elle juge de cet animal selon sa passion, voila la partie incertaine de cette sensation. Si la personne est timide, elle juge que c'est un loup, tandis que c'est un chien: si elle est peu craintive, elle pense que c'est un chien, tandis que c'est un loup. Ainsi l'erreur n'est pas dans la sensation, mais dans la conjecture. Ainsi les sensations *mixtes* ne sont pas fausses, quoiqu'elles soient moins évidentes que les sensations *directes*, & moins certaines que les sensations *réflechies*. Au reste comme elles sont mêlées de conjectures, elles ne devroient pas être d'une grande utilité dans les sciences; cependant elles ne laissent pas que d'être d'un usage fort étendu. C'est sur elles que l'on bâtit ordinairement les systêmes & les hypothéses. Que n'a-t-on pas vû dans

le ſoleil & dans la lune : que de raiſonnemens n'a-t-on pas fait pour peupler les planetes, pour diſcuter les mœurs & les coutumes de leurs habitans, pour fabriquer une religion à ces citoyens imaginaires? Tant de beaux ſyſtêmes ne ſeront jamais démontrés, puiſque nous n'en aurons jamais des ſenſations *directes*.

ARTICLE III.

Opinions de divers Auteurs ſur le méchaniſme des Senſations.

NOUS avons cru devoir rapporter les opinions de ceux qui ont vécu avant nous, tant pour expoſer les motifs qui nous en ont écarté, que pour qu'on vit d'un ſeul coup d'œil la différence de notre ſentiment, & les longs circuits que ſouvent prennent les hommes pour parvenir à la vérité. Ce travail épargnera bien de la peine à ceux qui ſont curieux de remonter aux ſources mêmes, & de connoitre ce qui appartient en propre à l'Auteur qui propoſe ſes idées.

Le cœur regardé comme l'organe immédiat des ſenſations.

L'opinion la plus ancienne ſur l'organe immédiat des ſenſations eſt celle des Philoſophes qui, comme *Ariſtote*, ont regardé le cœur comme le principe du ſentiment (*a*). Il n'y a ſelon le chef de la doctrine Péripatéticienne que les parties qui ont du ſang qui puiſſe ſentir (*b*) : or, dit-il, le cerveau n'eſt qu'une maſſe compoſée d'eau & de terre, qui ne contient aucun ſang & qui eſt privée de tout ſentiment (*c*). Il eſt la partie la plus froide du corps & ne ſert qu'à tempérer la chaleur du cœur (*d*). Ce

(*a*) *Senſuum principatus in corde ſanguinariis omnibus eſt. Nam in corde omnium ſenſoriorum commune ſenſorium haberi neceſſe eſt. Ariſtoteles lib. de Juventute & Senectute cap. 3. ex edit.* Guillelmi Du Vallii *in-fol. tom. 2. pag.* 132.

(*b*) *Vis ſentiendi nulli exangui data eſt parti .... ſenſus enim provenit a corde .... ſentire tantum modo poſſunt partes quæ ſanguinem obtinent. id. lib. 2. de partibus animalium cap. 10. tom. 2. pag. 503. vis ſentiendi primò cordi tribuitur quod primum ſanguine præditum ſit. ibid. lib. 3. cap. 4. tom. 2 pag.* 521.

(*c*) *Quod cerebrum nihil ſanguinis habeat, frigidum eſt, ſqualore obſitum atque horridum .... cum tangitur nullum efficit ſenſum ibid. lib. 2. cap. 7. tom. 2. pag. 495. Cerebrum aquâ & terrâ componi conſtat ex eo quod ei accidit &c. ibid. pag.* 496.

(*d*) *Cerebrum enim partium omnium corporis frigidiſſimum eſt .... Calorem, fervoremque cordis moderatur & temperiem affert. ibid. lib. 2. cap. 7. tom. 2. pag. 495 & 496.*

ſont les artéres, & non les nerfs, qui diſtribuent l'eſprit *vital* (*e*) ou le ſang, & qui donnent par conſéquent le ſentiment. *Platon*, *Hérophile*, *Arétée* & pluſieurs autres étoient de

(*e*) *Porrò arteriam ſolam ſpiritum ſuſcipere recipiendum eſt, nervum non ſuſcipere. id. lib. de ſpiritu cap.* 5. *tom.* 2. *pag.* 180. Pour entendre exactement ce paſſage & ne pas tomber dans l'erreur de quelques interpretes, ou de quelques commentateurs qui faiſoient parler *Ariſtote* autrement qu'il ne penſoit, il faut ſe ſouvenir que les anciens admettoient trois eſpeces d'eſprits; l'eſprit *vital* qui avoit ſa ſource dans le cœur, l'eſprit *animal* qui partoit du cerveau, & l'eſprit *naturel* qui ſe filtroit dans le foie. C'eſt pourquoi il faut entendre ici le ſang ſous le nom d'eſprit qui eſt porté par les artéres, & non pas le fluide nerveux, comme l'ont donné à penſer pluſieurs qui n'étoient pas au fait de la doctrine des anciens.

Entendez auſſi par le mot de nerfs qu'*Ariſtote* prétend tirer leur origine du cœur, les ligamens & les tendons. *Nervorum mox ordinem*, dit-il, *perſequemur. Origo eorum quoque in corde eſt. Id enim nervulos ſuo ampliore ventriculo continet. Et vena aorta appellata nervoſa eſt, & poſtrema ejus nervo omninò conſtant. Quippe quæ nullo intùs cavo diſtinguantur, tendanturque modo nervorum quâ deſinunt. Id. de hiſtoriâ animalium lib.* 3 *cap.* 5. *tom.* 2. *pag.* 246. Ce qui prouve qu'il parle des ligamens & des tendons dans cet endroit, c'eſt qu'il ajoute plus bas *nervis plurimis pedes, manus & ſcapulæ continentur, atque etiam cervices & lacerti. ibid.* C'eſt dans les ouvrages mêmes du chef de la ſecte Péripatériciene qu'il faut puiſer ſa doctrine, & non dans ſes commentateurs. La meilleure maniere de ſaiſir le ſens d'un auteur eſt de l'interprêter par lui-même. Le même mot chez les Grecs, νεῦρον, ſignifioit nerf, ligament, tendon, de même qu'en France le peuple donne encore aujourd'hui le nom de nerf aux tendons & aux ligamens.

cet avis, ils ont tous placé le siége de l'ame dans le cœur (*f*).

Le cerveau regardé comme l'organe immédiat des sensations.

Cette opinion étoit déja établie du tems d'*Hippocrate* né 76 ans avant *Aristote*, puisqu'il la réfute & se déclare absolument contre elle (*g*). C'est, selon lui, le cerveau qui est le principe du sentiment (*h*). C'est lui qui nous donne la sagesse, l'intelligence, le discernement du bien & du mal, la faculté de voir & d'entendre, &c (*i*). Cette doctrine du pere de la Médecine d'observation a été perpetuée jusqu'à nos jours, & peu

(*f*) Galenus *lib. 2. de placitis Hippocratis & Platonis.*

(*g*) *Quidam nos corde sapere dicunt, quodque ipsum tristitiam & curam sentit. Verùm non ita se res habet, sed contrahitur velut septum transversum, atque etiam magis easdem ob causas. Ex toto enim corpore ad ipsum venæ tendunt .... Quam obrem cor præcipuè & septum transversum sentiunt, neutrum tamen jus prudentiæ habet, sed horum omnium cerebrum author est.* Hippocrates *sect. 3. lib. de morbo sacro pag. 93. ex edit.* Fœsii, *in-fol. 1595. Franco furti.*

(*h*) *Hanc ob causam primum sentit cerebrum, quia in ipsum, ut censeo, gravissimi, maximi, præcipuèque lethales morbi incidunt, quique apud inexpertos difficillimum habent judicium. id. ibid.*

(*i*) *Hac parte (cerebro nempè) præcipuè sapimus, intelligimus, videmus, audimus, turpia & honesta cognoscimus, malaque & bona, itemque quæ jucunda sunt & injucunda discernimus. Eâdem ipsâ parte insanimus & deliramus* &c. *Hæc omnia ex cerebro nobis contingunt* &c. *id. ibid.*

de Phyſiologiſtes s'en ſon écartés. Preſque tous ont penſé qu'il falloit que l'impreſſion faite ſur les organes fut communiquée au cerveau ſoit par le trémouſſement des nerfs, ſoit par le reflux du ſuc contenu dans les nerfs.

Le Prince de la Philoſophie Péripatéticienne & le Prince de la Médecine pratique, ainſi que leurs ſectateurs, ont raiſon en partie. Le cœur & le cerveau étant les principes de la vie par leur réciprocité d'action, ſont auſſi les principes du ſentiment. Mais il faut conſiderer ces deux viſcéres comme unis d'intérêts entre eux, de maniere que ſi ils ſont iſolés, ils perdent toute leur puiſſance. Le cœur ſeul en faiſant abſtraction du cerveau, le cerveau ſeul en faiſant abſtraction du cœur, n'ont plus le pouvoir de donner la vie & par conſéquent la ſenſibilité. C'eſt par la réunion de ces deux forces qu'exiſte la ſenſibilité ; faculté qui exiſte dans un plus ou moins grand degré dans tout organe vivant.

Fondés ſur cette théorie nous avons cru qu'il étoit plus raiſonna-

ble d'attribuer à la partie vivante le ſentiment de l'impreſſion ſans le faire remonter juſqu'au cœur, ou juſqu'au cerveau. Il ne pouvoit être tranſmis juſqu'au cœur que par le moyen des vaiſſeaux ſanguins, ou le reflux du ſang vers ce viſcére. Les ſectateurs de cette doctrine ne ſe ſont pas expliqués clairement ſur cet article. En tout cas cette doctrine n'étoit pas ſoutenable. Nous leur prêtons cette façon de penſer parce qu'elle ſe trouve parallele à l'idée de ceux qui font parvenir juſqu'au cerveau par le moyen des nerfs, l'impreſſion faite ſur les organes. Ceux-ci, comme nous l'avons déja obſervé, & ce ſont les Cartéſiens, diſent que c'eſt à cauſe de la vibratilité des nerfs; ceux-là, & ce ſont les Gaſſendiſtes, ſoutiennent que c'eſt à cauſe du reflux du ſuc nerveux que l'impreſſion ſe propage juſqu'au cerveau. Soit de l'une, ſoit de l'autre maniere la propagation de l'impreſſion eſt impoſſible.

Réfutation de l'opinion des Cartéſiens.

I°. Ceux qui prétendent que le mouvement de la partie ébranlée ſe communique au cerveau par les vi-

brations des fibres nerveuſes, ſe trompent. Ils ſe ſervent de la comparaiſon d'une corde bien tendue dont les ſecouſſes faites à une extrêmité ſe tranſmettent bientôt à l'autre. De même auſſi, ajoutent-ils, la commotion excitée ſur un nerf, à l'extrêmité qui ſe diſtribue aux organes des ſens, doit ſe prolonger à l'autre extrêmité qui eſt dans le cerveau. La comparaiſon n'eſt pas juſte : ce qui arrive à une corde élaſtique & bien tendue ne peut arriver aux nerfs dont l'origine eſt médullaire, auſſi bien que leur intérieur, comme on peut le voir dans les grands nerfs. D'ailleurs ces oſcillations ſuppoſées ne pourront ſe faire lorſque les nerfs ſeront relâchés. Cependant nous ſentons les impreſſions faites ſur la main, quoique le nerf du bras ſoit détendu dans la flexion du coude. On comprend bien comment une corde qui ne touche à rien par ſes côtés, peut avoir des vibrations : mais qui pourra croire qu'un nerf enveloppé d'une multitude de parties molles, ait quelques oſcillations ſans qu'elles ſoient amorties dans l'inſtant. Au reſte en

ſecouant un ſeul nerf, il y auroit une infinité de fibres nerveuſes ſecouées par communication, ce qui mettroit une confuſion ſinguliere dans les ſenſations. Nous penſons bien que la vibratilité des nerfs contribue à la vivacité des impreſſions, mais nous ne croyons pas qu'on doive l'admettre comme le moyen propre à tranſmettre au cerveau l'impreſſion faite ſur les organes.

Réfutation de l'opinion des Gaſſendiſtes

II°. Ceux qui admettent le reflux du ſuc nerveux vers le cerveau pour y tranſmettre la qualité & l'intenſité de l'impreſſion, ſont auſſi dans l'erreur : car 1°. on a conteſté l'exiſtence des eſprits animaux, & c'étoit avec raiſon vis-à-vis certains Auteurs qui donnoient à ces eſprits une nature tendant continuellement à bleſſer & à détruire la conſtitution tendre & délicate du cerveau. Tels ſont ces eſprits ſulphureux qu'admettoit *Borelli* (*k*) ; ces eſprits nitreux & aëriens qu'admettoient

(*k*) *Diverſus ergò videtur eſſe ſuccus nerveus nutritius à ſpiritibus loco motivis, & ſenſitivis quoad temperiem, & energiam operandi ; hi quidem nobiliſſimi, aeres, ſulphurci, ſalinique activiſcimi ſunt, ut ſpiritus vini ; illi verò dulciſſimi & ſoporiferi, potius quietem ſuavem, quàm diſſolutionem & v rium*

qu'admettoient *Mayow* (*l*) & *Vieussens* (*m*) ; ces esprits de la nature de la lumiere que soutenoit *Willis* (*n*) ;

languorem inferentes. Joan. Alphonsi Borelli *de motu animalium in* 4°. *Romæ* 1681. *tom.* 2. *propos.* 108. *pag.* 326.

(*l*) *Undè sequitur particulas nitro aereas à cerebro provenire, & consequenter ipsos spiritus animales esse.* Joan. Mayow *Londinensis Doct. Med. operæ omnia Medico Physica tractatibus quinque comprehensa in-*12. *Hagæ comitum* 1681. *Tractatus quartus de motu musculari & de spiritibus animalibus* &c. *cap.* 4. *pag.* 318.

(*m*) J'entens par esprit animal, *une substance éthérée, qui est l'organe immédiat de tous les sens, & la cause principale de tous les mouvemens des parties solides, & même des liquides du corps.* J'ai avancé que l'esprit animal étoit une substance éthérée non-seulement pour faire entendre qu'il est une liqueur insensible, pour ne pas dire une espéce du soufre très-subtil, séparé du sang artériel dans le cerveau & répandu dans tout le genre nerveux, mais encore pour marquer qu'il est composé de cet air fin qui s'insinue dans les vaisseaux sanguins, par la respiration & par les pores de l'habitude du corps. *Œuvres Françoises* de Raymond Vieussens. *in-*4°. *à Toulouse* 1715. *Traité de la structure du cœur, chap.* 18. *des causes de son mouvement naturel pag.* 134.

(*n*) *Spiritus animales, velut lucis radios, per totum systema nervosum diffundi supponimus : atque radii isti, nisi humidæ aeris particulæ iisdem admisceantur, rerum iconas sive simulacra non facilè transmittunt : prout obvium est in scenographiâ opticâ, quæ à nimio solis fulgore & claro jubare obfuscatur.* Thomæ Willis *Med. Doct. opera omnia studio* Gerardi Blasii, *in* 4°. *Amstelædami* 1682. *tom.* 1. *de cerebri anatomia cap.* 19. *pag.* 65. *Hæ particulæ subtilissimæ spiritus animales dictæ . . . . . alteram & nobiliorem animæ corporeæ partem, vulgò sensitivam, a nobis lucidam sive etheream dictam, constituunt. tom.* 2. *De animâ brutorum cap.* 4. *pag.* 21. *vid. etiam librum de fermentatione cap.* 5.

ces eſprits ignés ou ſalins que propoſoient quelques autres. Mais ſuppoſons le ſuc nerveux tel que nous croyons devoir le reconnoitre : regardons-le comme *une limphe douce, légerement viſqueuſe, ſemblable ou à-peu-près ſemblable à la matiere ſéminale, filtrée dans le cerveau après la plus grande élaboration poſſible dans tout le ſyſtême vaſculaire.* Un pareil fluide peut être ſéparé dans le cerveau qui eſt un organe ſécrétoire, ſans en bleſſer la molle conſtitution. C'eſt lui qu'on voit couler ſous cette forme lorſqu'on coupe un grand nerf; il eſt par conſéquent ſuffiſamment démontré, & ce n'eſt plus un être imaginaire que pluſieurs Phyſiologiſtes prenoient plaiſir autrefois à combattre. Mais ce fluide en même tems n'eſt plus aſſez mobile pour jouer les rôles qu'on exigeoit de lui avec autant de célérité qu'on le penſoit. Il coule & doit couler lentement dans les nerfs, il n'eſt pas ſuſceptible de ce flux & de ce reflux inſtantané qu'on lui prêtoit gratuitement. Ses parties ſont trop cohérentes entre elles, & il circule dans des

Nature du ſuc nerveux.

canaux trop embarrassés, souvent repliés sur eux-mêmes, & divisés en une infinité de ramifications.

Nous ne nions pas qu'il y ait dans le sang des parties spiritueuses, c'est-à-dire, très-subtiles & très-pénétrantes; l'huile animale de *Dippel* & les sels volatils urineux en sont des exemples frappans. Le sang est un fluide très-propre à fermenter, & l'on sait que de toute liqueur sujette à la fermentation on en retire des esprits; mais ces esprits sont répandus dans toute la masse, ils y sont bridés par des parties plus grossieres, ils y sont noyés dans un grand volume de sérosité, ils y sont comme l'ether, l'esprit de vin, l'eau-de-vie, sont contenus dans le vin, avec cette différence que le vin est une liqueur végétale qui n'est devenue vineuse que par la fermentation qu'on pourroit nommer acide & spiritueuse, tandis que le sang est une liqueur animalisée qui n'est susceptible que d'une fermentation qui tend à l'alcalescence ou putridité, ce qui ne doit pas arriver dans l'état de santé.

2°. Les nerfs sont un amas de fi-

brilles réunies entre elles : il ne faut pas les regarder comme des tuyaux dont l'axe eſt vuide & abſolument libre. En aſſimilant la machine humaine aux autres machines conſtruites par l'induſtrie des hommes, on doit prendre garde aux différences qui s'y rencontrent. On conçoit bien comment dans un canal dont les parois ſont roides & inflexibles, & qui eſt exactement plein, en ajoutant une goute de liqueur à une extrêmité, il en ſort une goute à l'extrêmité oppoſée ; & comment en comprimant une extrêmité, il en ſort de l'autre autant de liqueur qu'il y a eû d'eſpace comprimée. Tel étoit le méchaniſme qu'on accordoit aux nerfs. On s'imaginoit qu'en touchant à leur extrêmité qui ſe diſtribue à la ſuperficie des organes, on faiſoit refluer vers leur origine avec une viteſſe & une force égales à l'impulſion, une portion des eſprits animaux pour exciter des ébranlemens dans le cerveau & avertir l'ame de ce qui ſe paſſoit au dehors. Le cerveau de ſon côté toujours obéiſſant à l'empire de l'ame envoyoit avec rapidité ou len-

teur, ſuivant les paſſions & les conceptions une partie des eſprits animaux à l'origine des nerfs, afin que l'autre partie qui ſe trouvoit à leur extrêmité y imprimât un ſentiment quelconque. Mais les nerfs qui ſont médullaires dans leur principe, ne ſont plus que des faiſceaux de fibres aſſemblées en ſortant du crâne & des vertébres. Ces faiſceaux ſont humectés dans leur intérieur par une limphe qui paroit couler lentement entre chaque paquet de fibres pour en empêcher la réunion & en entretenir la ſoupleſſe. Ainſi ce qui étoit vrai ſelon les loix de l'hydraulique dans une machine telle que celle de Marly, n'eſt pas exact dans l'œconomie animale (*o*).

Pie-mere regardée comme l'organe immédiat des ſenſations.

Les nerfs qui ſont des cordons médullaires tant qu'ils tiennent à la moëlle allongée, ſont, en ſortant du

(*o*) Nous n'avons rien trouvé de plus clair & de mieux détaillé ſur le flux & le reflux des eſprits, l'action & la réaction des fibrilles du cerveau, que la Théſe que M. *Nougués* ſoutint à Montpellier, le 14 Juillet 1728, ſous la Préſidence de M. *Haguenot*. Elle eſt intitulée *Diſſertatio Phyſiologica de ſenſationibus externis, earumque differentiis*. On y verra toute la doctrine que l'école de Montpellier a enſeigné depuis ſur les ſenſations & les autres fonctions qui ſe paſſent dans le cerveau.

crâne, revêtus d'une des meninges qu'on appelle *pie-mere*. Cette membrane accompagne les nerfs dans tout leur trajet, & jusqu'au plus petit point des parties solides, où les nerfs finissent alors en s'épanouissant en maniere d'une toile fine & legere, ou d'une pulpe molle & délicate. C'est ce qui a donné lieu à quelques Médecins de regarder la pie-mere comme l'organe immédiat des sensations. Ce systême réfuté plusieurs fois, n'est pas destitué de fondement. Si au moment de la conception le cerveau est la graine d'où germe la pulpe des nerfs, si au moment de ce développement les enveloppes du cerveau fournissent des gaines à cette pulpe, si ces enveloppes, par leur expansion, donnent naissance aux membranes & aux fibres tant musculaires, que tendineuses, certainement elles deviennent les principes constitutifs de la fibre organisée & vivante, & par conséquent l'organe immédiat sur lequel se fait l'impression. Mais il faut encore admettre le concours d'autres causes néceſsaires pour donner le ton aux fibres, les rendre vi-

vantes & ſenſibles, comme la circulation du ſang, le libre cours des eſprits, l'intégrité des organes; ſans cela les parties ſont mortes & inſenſibles. Mais il ne faut pas croire auſſi que l'impreſſion faites ſur l'organe vivant ſoit tranſmiſe juſqu'au meninges mêmes, parce que cette propagation de l'impreſſion eſt inutile & impoſſible.

Le diaphragme regardé comme l'organe immédiat des ſenſations.

Hippocrate après avoir établi que le cerveau étoit le principe des ſenſations, détruit un autre ſentiment qui a trouvé de zelés défenſeurs dans le ſiecle préſent. C'eſt ainſi que les opinions anciennes déja abandonnées ſe renouvellent & reparoiſſent quelquefois ſous un autre aſpect. *Multa renaſcentur quæ jam cecidere, cadentque quæ nunc ſunt in honore.* Horat. *art. poët. verſ.* 70. » Le Diaphragme » n'eſt pas l'organe immédiat des ſenſations, dit le Prince des Médecins » Grecs (*p*), je ne ſai par quel pri-

(*p*) Voyez la note *g* ci-deſſus. Puis il ajoute *At ſeptum tranſverſum* φρένες *dictum, temerè ac fortuitò ſortitum nomen videtur, & ex inſtitutione, non reverâ, neque à naturâ, neque ſanè video quamnam vim ad prudentiam & intelligentiam ſeptum tranſverſum habeat, præterquam ſi quis ex inſperato ni-*

» vilége on y fixeroit le ſiége de l'in-
» telligence & de la raiſon. S'il treſ-
» ſaille dans les momens d'une joie
» inopinée, s'il eſt gêné dans la triſ-
» teſte, ce n'eſt que par rapport à ſa
» foibleſſe. Il n'a rien qui le diſpoſe
» plus particulierement à être ſuſcep-
» tible du bien & du mal «.

Quelques modernes ſans faire attention à ces raiſons d'*Hippocrate*, & ſans en faire mention, ſe ſont perſuadés & ont affirmé que toute la ſuite des fonctions dependoit autant de la région épigaſtrique que du cerveau, ce qui arrivoit par le moyen du grand nerf ſimpathique qui ſe diſtribue à toutes les parties du corps & au cerveau même où il ſemble ſe terminer; que de quelque maniere que la choſe ſe paſſât il n'en étoit pas moins vrai que la région épigaſtrique étoit le centre des forces ſenſitives (*q*).

mio gaudio aut triſtitiâ affectus fuerit, ſalit & anxietatem præ tenuitate exhibet, & quod in corpore vehementer diſtenditur; neque ventriculum habet in quem vel bonum vel malum illapſum ſuſcipiat, ſed ab eorum utroque propter nativam imbecillitatem perturbatur. ſub fin. libri de Morbo Sacro.

(*q*) *Specimen novi medicinæ conſpectûs. in-8°.* 1749. Cet Ouvrage ſans nom ni d'Auteur, ni d'Imprimeur eſt attribué à M. *De la Caze* Médecin. *Conſtat functionum ſyndromem non ſolum à cerebro,*

Le

Le Commentateur de cette doctrine varie quelquefois ſur l'étendue du domaine qu'il accorde à l'organe des ſenſations, tantôt il donne à l'eſtomac ce qu'il attribuoit à la juriſdiction du diaphragme (*r*). » Être heu» reux, dit-il, (*Préface pag.* 18) c'eſt » avoir le ſentiment le plus complet » & le plus favorable de ſon exiſtence. » Le ſentiment ne peut réſulter que » de l'accord parfait du jeu des orga» nes, & par conſéquent d'un équi-

ſed etiam à regione epigaſtricâ, ſicut à retinenti fulcro, alteroque ut ita dicamus cerebro motum inire, (*pag.* 17). *Quod quidem perficitur magno ſimpathico nervo qui exindè ad ſingulas corporis partes pertingit, ne cerebro quidem excepto ubi nervus ille deſinere videtur* (*pag.* 20). *Cæterum quocumque modo fiat commercium ſenſitivarum impreſſionum ab epigaſtrio ad caput, viciſſimque à capite ad epigaſtrium, videtur ſanè indubium, ſuadente ſedulâ obſervatione, atque autopſiâ anatomicâ certum eſſe in regione epigaſtricâ vis ſenſitivæ centrum atque emporium ex quo ſenſiferâ determinatione cientur motus requiſiti ſecundùm varias œconomiæ animalis tum circumſtantias, tum egeſtates*, &c. (*pag.* 44). On trouvera ces mêmes idées bien plus étendues & avec une ſuite de preuves dans les autres Ouvrages du même Auteur intitulés *Idée de l'Homme phyſique & moral* & *Inſtitutiones Medicæ ex novo Medicinæ conſpectu.*

(*r*) *Mélanges de Phyſique & de Morale*; contenant l'extrait de l'homme phyſique & moral, des réflexions ſur le bonheur, &c; nouvelle édition, Paris 1753. On attribue cet Ouvrage à M. *Théophile de Bordeu* Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris.

» libre exact entre le reſſort de la tête
» & de l'eſtomac, qui par leur anta-
» goniſme continuel ſont comme les
» moderateurs de la machine. Les
» alimens raniment l'activité du reſ-
» ſort de l'eſtomac & des inteſtins,
» (*voyez à ce ſujet les pages* 220 *&*
» 329 *de l'ouvrage*) & le reſſort de la
» tête eſt renouvellé par les ſenſa-
» tions. Car ſans les ſenſations (*pag.*
» 198) qui nous viennent ſans ceſſe
» des objets de nos beſoins & de nos
» deſirs, la tête n'auroit pas à beau-
» coup près le reſſort néceſſaire pour
» entretenir & contrebalancer, com-
» me il convient, le reſſort & l'action
» de tous les autres organes. Vérité
» qui juſqu'à préſent n'avoit été que
» ſuperficiellement connue (*voy. auſſi*
» *la page* 252).

» Le diaphragme (*pag.* 273) eſt un
» organe convexe dans ſon état de
» relâchement. Il s'abbaiſſe & s'ap-
» platit dans ſon état de contraction.
» En comprimant alors la maſſe inteſ-
» tinale qui lui obéit juſqu'à un cer-
» tain point... la puiſſance de reſſort
» & d'action formée par ce mutuel
» effort ſe trouve dans toute ſa force,

» & cet état de force eſt commun à
» tous les organes par leur connexion
» avec ce principal centre. Le Colon
» (*pag.* 166, *voyez auſſi les pag.* 190
» *&* 279) entre pour beaucoup dans
» ce méchaniſme. Par ſon reſſort &
» ſa poſition il tend toujours à ſur-
» monter l'eſtomac, il s'y porte d'au-
» tant plus que les oſcillations du
» diaphragme ſont diminuées. Il ſert
» en maniere de principal arc-bou-
» tant & fournit un appui plus ou
» moins conſidérable ſelon les diver-
» ſes fonctions que le corps a à rem-
» plir.

» Que le diaphragme (*page* 16,
» *voyez auſſi les pages* 182, 214 *&*
» 263) ſoit le centre de toutes nos
» affections, où elles aboutiſſent tou-
» tes, où réſident principalement les
» impreſſions qui en reſtent, & où
» les mouvemens qu'elles produiſent
» ſont tous déterminés, on en a d'a-
» bord pour garant cette ancienne &
» longue ſuite d'obſervation qui a
» placé la conſcience à la poitrine,
» les Grecs y plaçoient même le bon
» ſens; or il eſt évident qu'à la poi-
» trine il n'y a pas d'autre organe que

» le diaphragme auquel on puiſſe
» attribuer ces propriétés dont on
» ſait bien que le cœur n'eſt pas ſuſ-
» ceptible. Les Anciens à la vérité
» n'ont pas vû que le diaphragme eſt
» le centre de toutes nos forces, quoi-
» qu'il ſoit pourtant moins aiſé de
» s'appercevoir qu'il eſt celui de tou-
» tes nos ſenſations. Aucune ſenſa-
» tion faite dans le cerveau (*page*
» 182) ne peut devenir ſentiment
» qu'autant que ſes vibrations ſe ſont
» étendues juſqu'au centre diaphrag-
» matique «.

Il paroit par cet expoſé fidele qu'à la région épigaſtrique il ſe trouve des organes très-ſenſibles, que ces organes étant placés au centre du corps ils correſpondent à tous les autres organes & à toutes les parties, de même que du centre d'un cercle on peut tirer une infinité de rayons qui tendent à la circonférence. Mais nous croyons que c'eſt envain qu'on cherche à fixer un ſiége immédiat aux ſenſations. Nous l'avons dit, tout organe vivant eſt doué de ſentiment & la fibre vivante eſt ſenſible. La partie organiſée & vivante qui re-

çoit immédiatement l'impreſſion eſt le ſiége immédiat de l'impreſſion, & ce n'eſt que par contre-coup ou ſimpathie que l'eſtomac ou le diaphragme ſouffrent dans ce moment.

Syſtême de Van-Helmont.

Van-Helmont, fait pour adopter les opinions les plus ſingulieres, approche beaucoup de ce dernier ſiſtême (*s*). Il place le ſiége de l'ame & le principe du ſentiment dans le *cardia* ou orifice ſupérieur de l'eſtomac (*t*). C'eſt, dit-il, le centre de l'ame, de même que la racine dans les végétaux eſt le principe de la vie (*u*). L'ame immortelle eſt intimement unie à l'ame ſenſitive & doi-

(*s*) Joan. Bapt. Van-Helmont *Ortus Medicinæ id eſt, initia phyſicæ inaudita. Progreſſus Medicinæ novus in morborum ultionem ad vitam longam.* Amſterodami. Elzevir 1648. *in*-4°.

(*t*) *Sic in hominis medio corporis trunco, eſt ſtomachus qui nedum ſaccus vel pera eſt, aut ciborum olla: ſed in ſtomacho præſertim ejus orificio, tanquam centrali puncto atque radice, ſtabilitur evidentiſſimè principium vitæ, digeſtionis ciborum, & diſpoſitionis eorumdem ad vitam.* De ſede animæ. pag 289.

(*u*) *Saltem primi motus, ſive impetus, qui in noſtrâ non ſunt poteſtate, jamdudum admittuntur contingere circà orificium ſtomachi, & ſurſum ad caput ſcandere. Certum eſt autem omnem motum primùm à centro incipere, adeoque centrum animæ eſſe ubicumque ſentitur conceptuum initium.* ibid. pag. 291.

vent occuper la même place (*x*). Il cherche à confirmer ſon opinion par l'expérience. Après avoir gouté du Napel, ajoute-t-il, je me ſuis apperçu que les opérations de mon entendement & de ma conception ne ſe faiſoient plus dans ma tête, comme de coutume, mais j'ai ſenti avec admiration & très-diſtinctement que tout cela ſe paſſoit du côté de mes entrailles & s'étendoit vers l'orifice de l'eſtomac (*y*). Cet Auteur qui venoit de prendre un poiſon qui donne des vertiges, ne s'apperçoit pas qu'il débite un ſonge pour une réalité, & qu'il ne fait que ſuivre le torrent de ſon imagination trop vive & contre laquelle il n'étoit jamais en garde.

Syſtême de l'harmonie préétablie.

C'eſt ici le lieu de parler du ſiſtême du ſavant & profond *Leibnitz*, qui croyant qu'il étoit plus digne de la majeſté divine d'établir plutôt une *correſpondance* entre les corps & les eſprits qu'une *influence*, a, ſuivant

(*x*) *Tum enim anima ſenſitiva motivaque datur, eaque nec alibi ſtabulatur, quam in radice, quâ omne ſibi deinceps fomentum præparat.* ibid. pag. 290.

(*y*) *De ideâ demente*, pag. 279. Cette hiſtoire eſt trop longue pour être rapportée ici, mais elle mérite d'être lue.

ſes propres expreſſions, imaginé des *eſpéces d'automates ſpirituels*, capables de force, d'action & de ſentiment, qui ne ſont dans leurs principes que les atômes indiviſibles d'*Epicure*, les monades de *Platon*, les natures plaſtiques des Péripatéticiens. Il n'en diſconvient pas lui-même. Ecoutons-le, car pluſieurs en ont fait mention ſur la foi d'autrui, & ſans connoitre ſes ouvrages, ce qui l'a ſouvent rendu ridicule & inintelligible.

» Il eſt impoſſible, dit-il dans ſon » premier mémoire (z), de trouver » les principes d'une véritable unité

(z) *Siſtême nouveau de la nature & de la communication des ſubſtances, auſſi bien que de l'union qu'il y a entre l'ame & le corps*, par M. D. L. c'eſt-à dire par *Godefroi Guillaume Leibnitz*. Ce ſont deux Mémoires de ſix ou huit pages chacun inſeré dans le Journal des Savans du 27 Juin & du 4 Juillet 1695. Voyez auſſi l'éclairciſſement du nouveau Siſtême de la communication des ſubſtances pour ſervir de réponſe à ce qui en a été dit dans le Journal des Savans du 12 Septembre 1695, par M. S. F. c'eſt-à-dire, par M. *Foucher*, *Journal des Savans* du 2 & du 12 Avril 1696. C'eſt dans ce Mémoire que *Leibnitz* commence à donner le nom d'*Harmonie préétablie aux efforts qui ſont proprement dans la ſubſtance, & à ce qui s'enſuit dans les autres.* Nous ne connoiſſons pas d'ouvrage particulier de ce ſavant Métaphyſicien où ſoit établi ce fameux Siſtême ſi ſouvent cité & ſi ſouvent refuté. Ce n'eſt que dans

» dans la matiere seule, ou dans ce
» qui n'est que passif, puisque tout
» n'y est que collection, ou amas de
» parties à l'infini. Or la multitude
» ne pouvant avoir sa réalité que des
» unités véritables qui viennent d'ail-
» leurs, & ne sont autre chose que les
» points dont il est constant que le
» contenu ne sauroit être composé;
» donc pour trouver ces unités réel-
» les, on est contraint de recourir à
» un atôme formel, puisqu'un être

les journaux que *Leibnitz* l'a produit & s'est défendu souvent avec avantage à ce sujet. On peut consulter les Dissertations suivantes qui sont toutes de notre Auteur.

Remarques sur l'Harmonie de l'ame & du corps. *Histoire des Ouvrages des Savans*, Février 1696. *pag.* 274.

Eclaircissement des difficultés que M. *Bayle* a trouvé dans le Sistême nouveau de l'union de l'ame & du corps. *Hist. des Ouvrages des Savans*, Juillet 1698. *pag.* 329.

* Considerations de *Leibnitz* sur les principes de vie & sur les natures plastiques. *ibid.* Mai 1705. *pag.* 222.

Réponse aux objections que l'Auteur du Livre de *La Connoissance de soi-même* (Don *François Lamy* Bénédictin) a faites contre le Sistême de l'Harmonie préétablie. *Supplément du Journal des Savans*, Juin 1709. *pag.* 275.

Lettre de M *Leibnitz* à M. *Des Maizeaux* sur son Sistême de l'Harmonie préétablie. *Histoire critique de la Republique des Lettres* de M. *Masson*, *tom.* 2. *pag.* 72.

Réponse aux Réflexions contenues dans la seconde édition du Dictionnaire de *Bayle*, article *Rorarius*, sur le Sistême de l'Harmonie préétablie. *ibid. pag.* 78.

» matériel ne ſauroit être en même
» tems matériel & parfaitement in-
» diviſible, ou doué d'une véritable
» unité. Il fallut donc rappeller les
» *formes ſubſtancielles* ſi décriées au-
» jourd'hui, mais d'une maniere qui
» les rendit intelligibles, & qui ſé-
» parat l'uſage de l'abus qu'on en a
» fait. Je trouvai donc que leur nature
» conſiſte dans *la force*, & que de
» cela s'enſuit quelque choſe d'ana-
» logique *au ſentiment & à l'appetit*;
» & qu'ainſi il falloit les concevoir
» à l'imitation de la notion que nous
» avons des ames. *Ariſtote* les appelle
» *Entéléchies premieres*, je les appelle
» peut-être plus intelligiblement *for-*
» *ces primitives* qui ne contiennent
» pas ſeulement l'acte ou le comple-
» ment de la poſſibilité, mais encore
» une activité originale...... Elles
» ſont les *atomes de ſubſtance*, c'eſt-à-
» dire, les unités réelles & abſolu-
» ment deſtituées de parties, qui ſont
» les ſources des actions & les pre-
» miers principes abſolus des choſes,
» & comme les derniers élémens de
» l'analyſe des ſubſtances. On pour-
» roit les appeller points métaphy-

» ſiques; ils ont *quelque choſe de vital*,
» & une eſpéce de *perception*, &
» les *points mathématiques* ſont leurs
» *points de vue* pour exprimer l'uni-
» vers...... Sans eux il n'y auroit
» rien de réel, puiſque ſans les véri-
» tables unités il n'y auroit point de
» multitude «.

Leibnitz auroit pû s'en tenir à ce principe pour expliquer la ſenſibilité de la matiere organiſée ſans y admettre la préſence de l'ame ſpirituelle. Ce ſiſtême auroit été trop dangereux & favoriſeroit trop le matérialiſme; ce que ne prétendoit pas aſſurément notre Auteur qui a écrit ſi bien ſur la ſpiritualité & la liberté de l'ame, ſur la bonté & la puiſſance de Dieu. D'ailleurs, il y auroit petition de principes en formant de parties ſenſibles les êtres dont on veut expliquer la ſenſibilité. Il a voulu encore pénétrer plus avant & découvrir les loix de l'union de l'ame & du corps. Voici comment il s'explique à ce ſujet dans le Journal des Savans du 4 Juillet 1695. pag. 302.

» Etant obligé d'accorder qu'il n'eſt
» pas poſſible que l'ame, ou quel-

» qu'autre véritable ſubſtance puiſſe
» recevoir quelque choſe par dehors,
» ſi ce n'eſt par la toute puiſſance
» divine, je fus conduit inſenſible-
» ment à un ſentiment qui me ſurprit,
» mais qui paroit inévitable & qui
» en effet a des avantages très-grands
» & des beautés très-conſidérables.
» C'eſt qu'il faut donc dire que Dieu
» a créé d'abord l'ame ou toute autre
» unité réelle, en ſorte que tout lui
» naiſſe de ſon propre fonds, par une
» parfaite *ſpontanéité* à l'égard d'elle-
» même, & pourtant avec une par-
» faite *conformité* aux choſes de de-
» hors. Et qu'ainſi nos ſentimens in-
» térieurs, c'eſt-à-dire qui ſont dans
» l'ame même, & non dans le cer-
» veau, ni dans les parties ſubtiles
» du corps, n'étant que des phéno-
» ménes ſuivis ſur les êtres externes,
» ou bien des apparences véritables
» & comme des ſonges bien reglés,
» il faut que ces perceptions internes
» dans l'ame même lui arrivent par
» ſa propre conſtitution originale,
» c'eſt-à-dire par la nature repréſen-
» tative (capable d'exprimer les êtres
» hors d'elle par rapport à ſes orga-

» nes) qui lui a été donné dès sa
» création, & qui fait son caractere
» individuel. Et c'est ce qui fait que
» chacune de ces substances represen-
» tant tout l'univers à sa maniere, &
» suivant un certain point de vue;
» & les perceptions ou expressions
» des choses externes arrivant à l'ame
» à point nommé, en vertu de ses
» propres loix, comme dans le monde
» à part, & comme s'il n'existoit rien
» que Dieu & elle...... il y aura
» un parfait accord entre toutes ces
» substances, qui fait le même effet
» qu'on remarqueroit si elles commu-
» niquoient ensemble par une trans-
» mission des espéces, ou des qualités
» que le vulgaire des Philosophes
» imagine. De plus la masse organisée,
» dans laquelle est le point de vue
» de l'ame, étant exprimé plus pro-
» chainement, & se trouvant prête
» à agir d'elle-même suivant les loix
» de la machine corporelle dans le
» moment que l'ame le veut, sans que
» l'un trouble les loix de l'autre, les
» esprits & le sang ayant justement
» alors les mouvemens qu'il leur faut
» pour répondre aux passions & aux

» perceptions de l'ame, c'eſt ce rap-
» port mutuel reglé par avance dans
» chaque ſubſtance de l'univers, qui
» produit ce que nous appellons leur
» communication, & qui fait unique-
» ment *l'union de l'ame & du corps.*
» Et l'on peut entendre par-là com-
» ment l'ame a ſon ſiége dans le corps
» par une préſence immédiate qui ne
» ſauroit être plus grande, puiſqu'elle
» y eſt comme l'unité eſt dans le re-
» ſultat des unités, qui eſt la multi-
» tude «.

Tout ceci eſt fort ſubtile & paroit un peu obſcur, mais *Leibnitz* a expliqué ſa penſée par l'exemple de deux pendules qui s'accorderoient parfaitement (&) : c'eſt-à-dire, qu'il ſuppoſe que ſelon les loix particulieres qui font agir l'ame, elle doit ſentir la faim à une telle heure ; & que ſelon les loix qui reglent le mouvement de la matiere, le corps qui eſt uni à cette ame doit être modifié à la même heure, comme il eſt modifié quand l'ame a faim.

» Dieu, ajoute-t-il dans un autre

(&) Hiſtoire des Ouvrages des Savans. Février 1696. pag. 274 & 275 citée ci-deſſus.

» ouvrage (*w*), a créé l'ame d'abord » de telle façon qu'elle doit ſe pro- » duire & ſe repréſenter par ordre » ce qui ſe paſſe dans le corps; & le » corps auſſi de telle façon qu'il doit » faire de ſoi-même ce que l'ame » ordonne. De ſorte que les loix qui » lient les penſées de l'ame dans l'or- » dre des cauſes finales & ſuivant l'é- » volution des perceptions, doivent » produire des images qui ſe rencon- » trent & s'accordent avec les im- » preſſions des corps ſur nos organes; » & que les loix des mouvemens » dans les corps qui s'entreſuivent » dans l'ordre des cauſes efficientes » ſe rencontrent auſſi & s'accordent » tellement avec les penſées de l'ame » que le corps eſt porté à agir dans » le tems que l'ame le veut.

(*w*) Eſſais de Théodicée ſur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme & l'origine du mal, *tom.* 1. *page* 552. *de l'édition de Lauſanne*, 1760. en 2. vol. *in*-12. *de* 600. *pages chacun. Leibnitz* parle ſouvent avec complaiſance de ſon Siſtême de l'*Harmonie préétablie*, dans cet ouvrage. *Voyez la page* 585. & *dans le tome* 2. *les pages* 139. 266. 301. 390. Voyez auſſi l'expoſition qu'en a fait M. le Chevalier *De Jaucourt*; elle ſe trouve pag. 178 de la vie qu'il a donné de *Leibnitz*. Cette vie eſt miſe à la tête des *Eſſais de Théodicée*, de l'édition que nous citons.

» Je considere, dit *Bayle* (*a*), ce » nouveau sistême comme une con- » quête d'importance qui recule les » bornes de la Philosophie. Nous n'a- » vions que deux hypothéses, celle » de l'école & celle des Cartésiens, » l'une étoit une *voie d'influence sur les* » *corps*, l'autre étoit une *voie d'assi-* » *stance*, ou de causalité occasion- » nelle. On ne peut rien imaginer qui » donne une plus haute idée de l'in- » telligence & de la puissance de l'Au- » teur de toutes choses que la *voie* » *de l'harmonie préétablie*; mais je n'y » conçois aucune possibilité. Il y a » autant de difficultés dans ce sistême » que dans celui des causes occasion- » nelles. La spontanéité de l'ame est » incompatible avec les sentimens de » douleur & en général avec toutes » les perceptions qui lui déplaisent. » Enfin comme il suppose avec beau- » coup de raison que toutes les ames » sont simples, on ne sauroit com- » prendre qu'elles puissent être com- » parées à une pendule, c'est-à-dire,

Réfutation de l'harmonie préétablie.

(*a*) Dictionnaire historique & critique, par *Pierre Bayle*, cinquieme édition, Amsterdam 1734. Article *Rorarius*, note L. Voyez aussi la note H.

» que par leur constitution originale » elles puissent diversifiér leurs opé- » rations en se servant de l'activité » spontanée qu'elles recevroient de » leur créateur. On conçoit claire- » ment qu'un être simple agira tou- » jours uniformement si aucune cause » étrangere ne le détourne. S'il étoit » composé de plusieurs piéces comme » une machine, il agiroit diversement » parce que l'activité particuliere de » chaque piéce pourroit changer à » tout moment le cours de celle des » autres ; mais dans une substance » unique où trouverez-vous la cause » du changement d'opération «.

On peut se contenter des raisons de *Bayle*, en y joignant les remarques subtiles dans lesquelles il examine ce qu'auroit été l'ame & ce qu'auroit été le corps de César dans le sistême de l'harmonie préétablie. Elles sont suffisantes pour dissuader tous ceux qui tiendroient encore au parti de *Leibnitz*, qui de son vivant a lutté contre les plus fameux adversaires: Le célébre *Arnaud*, le P. *Lami* Bénédictin (*b*), *Nicolas Hartzoëker*

(*b*) Les principales difficultés qu'il a fait contre

(*c*),

(*c*), *Samuel Clarcke* & plusieurs autres Philosophes modernes égaux au moins en mérite & en génie à ceux qu'avoient enfantés autrefois Athénes & Rome. Comparez la naissance de l'hypothése de *Leibnitz* à l'établissement d'une nouvelle république au centre des états les plus puissans. Chaque Roi voisin lui déclare la guerre, les généraux lui livrent bataille tantôt avec succès, tantôt avec perte. La république succombe enfin sous le nombre, mais il lui reste toujours la gloire de la fierté de son projet, de l'intrépidité de ses entrepises, de la fermeté de sa défense. Toutes ces disputes métaphysiques nous écarteroient trop loin de notre sujet, qu'il nous suffise d'avoir découvert les sources & d'y renvoyer ceux qui voudront puiser de plus amples détails.

Après avoir exposé tant de sistêmes ingénieux, parlerons nous de celui d'un certain Philosophe moderne qui a prétendu rendre raison de tous les

Systême par lequel l'on prétend expliquer la sensibilité par l'écriture.

ce sistême, se trouvent renfermées dans le II. *Traité de la Connoissance de soi-même*, depuis la page 225, jusqu'à la page 243. *édit. de Paris* 1699.

(*c*) Recueil de plusieurs piéces de Physique.

phénoménes de la Phyſique par l'Ecriture Sainte (*d*). Pour expliquer la maniere dont nous ſentons, il ſuppoſe dans tous les animaux une ame ſenſitive : ce qui eſt déja une pétition de principe. L'ame ſenſitive des animaux, dit-il, eſt une lumiere (*e*) dont les rayons ont été approchés proportionnellement & imprimés du caractere qu'il a plu à la toute puiſſance divine pour conſtituer chaque eſpéce d'animal en particulier. Cette ame, comme un ſoleil vital, a ſon ſiége principal dans le cœur de tous les animaux, d'où elle envoie ſes rayons ſpécifiques & vitaux par toutes les parties de l'animal : ce qui eſt très-poſſible, puiſqu'elle jouit de la prérogative de la lumiere qui a une vertu infinie de produire & de multiplier ſes rayons.

C'eſt cette lumiere tenant, ſelon lui, le milieu entre la ſubſtance corporelle & la ſubſtance ſpirituelle, qui

(*d*) Nouveaux Eſſais de Phyſique prouvés par l'expérience & confirmés par l'Ecriture Sainte, *à Paris.* 1684 & 1701. 2. *vol. in* 12.

(*e*) *Tom* I. *Chap.* 8. *pag.* 101. Il ſe trouve fondé ſur ce paſſage de S. Jean. *In ipſo vita erat, & vita erat lux hominum. Joan. cap.* 1.

communique les ſentimens du corps à l'ame, & les mouvemens de l'ame au corps. Selon lui auſſi, le principe des ſenſations eſt dans le cœur; opinion que nous avons deja refutée. Enfin, ſelon lui, cette lumiere au bout d'un certain tems doit ſe décompoſer & retourner à ſon principe qui eſt le ſoleil, la lune ou le feu centrique : de même que le corps qui a été fait d'eau, retourne en eau pour la plupart, & cette eau retourne à ſon origine qui eſt la mer, à la reſerve du peu de pouſſiere qui demeure comme un levain pour reformer le corps de l'homme, lorſqu'il plaira à la toute puiſſance divine de le reſſuſciter.

Cet Auteur penſe d'une façon trop ſinguliere pour n'être pas en garde contre ſa doctrine. Celui qui ſoutiendroit, comme lui, que la terre eſt immobile & qui refuteroit la peſanteur de l'air, ſeroit renvoyé au ſiécle d'*Anaxagore* & de ceux qui admettoient l'horreur du vuide. Chacun ſent aujourd'hui combien les principes avancés ſont biſarres, & que la matiere, quelque diviſée

qu'elle ſoit, eſt toujours matiere à l'égard de l'eſprit. Ainſi la lumiere n'a pas plus de privilége pour agir ſur l'ame, qu'un boulet de canon. Ce ſiſtême tombe en ruine de ce ſeul coup.

CHAPITRE II.

De l'Imagination.

Définition de l'imagination.

LA perception que nous avons des objets en leur préſence eſt un ſentiment : mais il eſt en nous *une force de reproduire ces perceptions pendant l'abſence des objets.* Cette faculté s'appelle *Imagination.* Ces repréſentations, ou ces images des objets abſens s'appellent *Idées.* Il eſt évident que les corps ſouffrent, ou agiſſent dans cette partie de l'entendement; mais qu'elle eſt la maniere dont ils ſouffrent, ou agiſſent? C'eſt le nœud qui a fort embarraſſé les Philoſophes, & qui les a fait tomber dans une multitude de contradictions, comme nous le ferons voir après que nous aurons expoſé notre ſentiment,

ARTICLE I.

Notre ſentiment ſur le méchaniſme de l'Imagination.

Cauſe efficiente & cauſes occaſionnelles des idées.

DIEU ſeul eſt la cauſe efficiente de nos idées, parce qu'il eſt le ſeul être capable de produire par lui-même le mouvement, & d'agir ſur les eſprits & ſur les corps ; mais Dieu n'excite des idées dans nos ames qu'en conſéquence des diſpoſitions de nos corps : les diſpoſitions de nos corps ſont donc les cauſes occaſionnelles de nos idées. Partant de ce terme nous allons chercher le méchaniſme de nos corps qui fait que nous penſons. Pour y parvenir poſons quelques principes.

Organe de l'imagination.

Nous avons vû que les ſenſations ſe faiſoient dans toute l'habitude de nos corps, & qu'il y avoit des organes particuliers pour des ſenſations particulieres. Mais l'imagination ſe paſſe dans la tête ſeule, & l'homme le moins lettré s'apperçoit bien, qu'il ne penſe ni du bras, ni de la jambe. De même quil faut que les organes

ſoient ſains & entiers pour avoir l'aptitude de recevoir les impreſſions ; de même auſſi il faut que le cerveau ſoit bien conformé & d'une bonne conſtitution, ne ſoit ni comprimé, ni enflammé, jouiſſe d'une ſanté parfaite pour recevoir & reproduire des images conformes aux objets, ſans cela il n'a point d'idées, ou il n'enfante que des rêves & des chimeres.

Il y a une imagination indépendante de nous, & une imagination qui paroit volontaire.

Imagination involontaire.

I°. Par cette imagination indépendante de nous, il eſt vraiſemblable que nous ne ſommes pas un moment de la vie ſans penſer. Souvent nous nous ſurprenons réfléchiſſant involontairement ſur les objets ; ſouvent il ſe réveille des idées dans nos ames ſans aucune participation de leurs volontés ; ſouvent nous faiſons tous nos efforts pour rejetter certaines images qui reviennent ſans ceſſe malgré nous, & qui nous fatiguent. Cette imagination involontaire vient ſans doute de ce que les organes qui jouiſſent de toute leur action tonique, qui ſont ſenſibles & vi-

vans, ſont ébranlés en l'abſence des objets par le cours naturel du ſang, de la même maniere qu'ils le ſeroient par la préſence de ces objets. Au moyen de cet ébranlement ils réveillent dans l'ame les idées archétypes qu'elle a déja reçues des ſens lorſqu'ils ont été frappés par la préſence des objets. Ce n'eſt pas une commotion bruſque comme dans les ſenſations directes, ce n'eſt pas une commotion vive comme dans les ſenſations réfléchies, mais c'eſt un mouvement doux & continué qui nous avertit ſans ceſſe de notre maniere d'exiſter actuelle, & qui nous invite à conſiderer avec attention les rapports de notre exiſtence avec celle des autres êtres. Ces mêmes choſes arrivent lorſque nous dormons, nous rêvons, nous ſommes en délire : ce qui montre que la volonté n'a pas toujours part à ces mouvemens.

Imagination volontaire.

II°. Par l'empire de la volonté nous portons toute notre attention aux mouvemens qui ſe paſſent au dedans de nous-mêmes. Cette attention libre de notre part ſemble jetter un calme ſur les ſens extérieurs, &, ſi

elle eſt forte, ſemble ſouvent les faire taire. Une perſonne fortement livrée à ſes méditations ne voit plus les objets préſens, n'entend plus les corps ſonores qui frappent ſes oreilles. Cette attention dépendante de la volonté modifie donc différemment le cours naturel du ſang & des liqueurs, change donc le ton des organes puiſqu'ils ceſſent d'être ſenſibles dans cet inſtant à l'impreſſion des objets environnans; puiſque ſouvent le mouvement du cœur augmente & que le ſang s'échauffe; puiſque la ſécrétion de la bile eſt ſuſpendue; la digeſtion interrompue, la reſpiration plus preſſée. C'eſt dans ces momens de recueillement, ou de paix de ces ſens extérieurs que l'ame amaſſe toutes ſes images, les compare, les met en ordre, les unit & les décompoſe quelquefois de façon qu'on n'apperçoit plus leur filiation, ni les nuances par où elles ont paſſé, & qu'on les regarde comme toutes ſpirituelles. Ce ſont-là les idées qu'on attribue ordinairement à l'*intelligence* & au *génie*. Par le moyen de la volonté, ou par cette attention volontaire nous nous rappellons

rappellons encore les idées que nous avons deja eues : c'eſt ce qui fait la proche parenté de l'imagination & de la mémoire.

En effet notre eſprit relativement au tems s'applique d'abord au preſent, ſe rejette ſouvent ſur le paſſé, & s'élance quelquefois avec impétuoſité ſur l'avenir. Dans le premier cas c'eſt *perception* ; dans le ſecond c'eſt *mémoire*, *ſouvenir*, *réminiſcence* ; dans le troiſieme c'eſt *imagination proprement dite*, *prévoyance*, *intelligence*. Les deux premieres facultés ont pour objet la réalité même des choſes exiſtantes, ou qui ont exiſté. La troiſieme faculté roule ſur la poſſibilité des choſes futures leſquelles peuvent tout auſſi bien n'être pas, qu'elles peuvent être (*a*). La connoiſſance du preſent fait le peuple, celle du paſſé fait le ſavant, celle de l'avenir fait l'homme intelligent & de génie : car le peuple ſent où il eſt, le ſavant ſait d'où il vient, l'homme ſupérieur prévoit où il

(*a*) *Phantaſiologie*, ou Lettres Philoſophiques ſur la faculté imaginative, à *Oxfort*. (*Paris*) 1760. *pag.* 32 & *ſuiv.*

doit aller, & voit même où il va.

Distinction des idées en simples & composées.

Toutes les idées soit dépendantes, soit indépendantes de la volonté sont, quant à leur nature, ou *simples*, ou *composées*. La couleur, l'odeur, le froid, le chaud peuvent faire une impression tellement unique sur nous qu'elle ne puisse être distinguée en différentes idées. Mais ces idées distinctes peuvent être unies ensemble, & alors ce sont des idées composées. C'est ainsi qu'en considerant une ligne on peut faire attention à sa longueur, à sa largeur, & à sa profondeur.

Trois sources des idées.

Ces idées ont trois moyens pour se faire connoitre à nous; 1°. un seul ou plusieurs sens; 2°. la réflexion; 3°. les sensations & la réflexion jointes ensemble (*b*).

Idées simples qui viennent des le Méchanisme qui les produit.

Premierement il y a des *idées simples* qui n'entrent que par un seul sens, lequel est si particulierement disposé à recevoir l'impression qui les communique, qu'il est impossible de s'en procurer aucune notion par

(*b*) Essai Philosophique concernant l'Entendement humain par *Locke*, traduit de l'Anglois par M. *Coste*. Amsterdam 1750. *liv.* 2. *chap.* 3.

tout autre ſens. Les couleurs, les ſons, les odeurs, les ſaveurs, les qualités tactiles ſont des idées ſpéciales introduites par les yeux, les oreilles, le nez, la bouche & le toucher. Le méchaniſme qui les produit eſt entierement uniforme & n'appartient qu'à la partie organique qui communique la ſenſation. C'eſt aux ſeuls nerfs ophtalmiques que nous ſommes redevables des idées de lumiere & de couleurs. Il faut attribuer aux nerfs acouſtiques les idées des ſons, & aux nerfs olfactifs les idées d'odeurs. Ce ſont les nerfs du palais & de la langue qui nous donnent les notions des ſaveurs. Ce ſont enfin les nerfs qui ſe diſtribuent à la peau, qui nous font appercevoir les qualités tactiles. Ces vérités ſont puiſées dans la nature même : car lorſque nous voulons nous repréſenter un objet, nous fermons les yeux, & l'image nous en eſt ſi intime qu'on la croiroit peinte ſur la retine. Imaginons nous quelque ſon ? nous éprouvons un certain bruit dans les oreilles. Cherchons nous à nous rappeller quelque gout ? alors il ſe fait

dans les nerfs du palais une légere constriction qui fait couler quelquefois la salive plus abondamment, desorte que toute la bouche en est arrosée. Pensons nous à quelque objet qui peut reveiller la concupiscence ? aussitôt les nerfs qui se distribuent aux parties génitales, sont irrités & déploient tout leur ressort. Preuves sensibles que le méchanisme général qui excite les idées produites par les sens, est le méchanisme inverse de celui qui produit les sensations directes, & le même, quoiqu'un peu modifié de celui qui produit les sensations réflechies.

Suivant ces principes, on rendra facilement raison pourquoi un aveugle, ou un sourd de naissance ne peuvent avoir, ou recevoir aucune idée de couleur, ou de son, puisqu'ils sont privés, ou qu'ils vivent comme s'ils étoient privés des organes qui seuls auroient pû leur fournir les idées archétypes des choses. On resoudra encore une multitude de problêmes métaphysiques qu'il seroit trop long de détailler ici.

Les *idées simples* qui viennent à

l'eſprit par plus d'un ſens, ſont celles de l'étendue, de la figure, du mouvement & du repos. Toutes ces choſes font impreſſion ſur les yeux & ſur l'organe de l'attouchement; deſorte qu'on peut également par le moyen de la vue & du toucher recevoir les idées de l'étendue, de la figure, du mouvement & du repos des corps (*c*). Nous avons déja dit que toutes ces façons de ſentir ſe rapportoient au tact; ainſi nous pourrons juger par pluſieurs ſens particuliers de quelques manieres d'être communes des objets.

Idées ſimples qui naiſſent de la réflexion.

Secondement il y a des *idées ſimples* qui nous viennent par la *réflexion*. Les corps organiſés ayant été frappés par les objets extérieurs en fourniſſent à l'ame des repréſentations. Alors l'ame ſe repliant pour ainſi-dire ſur elle-même, & conſiderant ſes propres opérations par rapport aux idées qu'elle vient de recevoir, tire de-là de nouvelles *penſées* qui ſont auſſi propres à être les objets de ſes contemplations, que les idées qu'elle reçoit du dehors.

(*c*) *Id.* liv. 2. chap. 5.

C'eſt de-là que nous viennent le *diſcernement* & la *conception* des choſes. On pourroit appeller *penſées* les reſultats de cette faculté ; tandis qu'on nommeroit *idées* les repréſentations formées par les objets. Ces connoiſſances appartiennent tellement à l'*intelligence*, qu'il faudroit développer avec une grande exactitude la nature de cette opération, pour en avoir une notion plus complette : ce qui tient plus à une métaphyſique très-ſubtile, qu'au plan que nous voulons ſuivre dans cet ouvrage. Ce ſeroit un chapitre à faire ſéparément, ou après avoir examiné comment l'eſprit qui s'eſt appliqué au preſent, ſe replie ſur le paſſé, & ſe repreſente des choſes qu'on n'a jamais vues ni entendues ; comment il ſe fait des images qu'aucun objet ne trace, qu'aucun objet ne rappelle puiſqu'elles ne ſont que poſſibles, qu'elles n'exiſtent pas & n'exiſteront peutêtre jamais. C'eſt au poſſible ou l'eſprit doit s'arrêter, s'il paſſe ce poſſible, il s'égare dans l'abſurde, il ſe perd dans les nues ou dans des objets chimériques, il fait des châteaux en l'air, il s'éva-

pore, ſes idées n'ont point de corps, de ſolidité, de conſiſtance : c'eſt un inſenſé qui excite les ris, ou la pitié.

Idées ſimples qui naiſſent des ſens & de la réflexion.

Troiſiemement il y a des *idées ſimples* qui viennent par ſenſation & par réflexion. Ces idées peuvent être miſes pour la plupart au nombre des paſſions, puiſqu'elles reconnoiſſent le plaiſir & la douleur pour principe. Leur méchaniſme ſera ſuffiſamment expoſé lorſque nous traiterons de la volonté. Qu'il nous ſuffiſe de dire ici qu'elles intéreſſent toutes la conſervation de l'être, ou qu'elles ont un intérêt avec le bien être : de-là vient la patience, l'opiniatreté, l'intrepidité qu'elles inſpirent, de maniere que ſouvent on croiroit qu'elles ôtent la ſenſibilité, ou du moins qu'elles ſont en force égale avec elle. Nous liſons dans preſque tous les Auteurs de l'Hiſtoire de France, que dans les cinq premiers ſiécles de la monarchie Françoiſe, pluſieurs ſe ſont ſoumis aux épreuves terribles du feu, du fer chaud, de l'eau froide, ſoit pour ſoutenir leur innocence attaquée, ſoit pour ne pas reveler

des crimes qui leur auroient mérité la mort. On en a vû même qui devenus pour ainſi dire inſenſibles à la douleur ſe faiſoient un metier de s'y expoſer, & ſe loüoient pour d'autres qui n'avoient pas aſſez de fermeté pour tenter ces épreuves inſenſées (*d*). Si, ſans jetter les yeux ſur des coutumes introduites dans des ſiécles barbares, nous portons nos regards ſur ce qui ſe paſſe de nos jours dans le cours d'une procédure criminelle, combien verrons nous d'hommes ſoit coupables, ſoit innocens, qui, par un amour invincible pour la vie, ont reſiſté aux tortures de la queſtion, ſans faire l'aveu qu'on vouloit leur extorquer par une cruauté conſacrée par l'uſage de la plus grande partie des nations (*e*).

Les martirs s'expoſoient aux derniers ſupplices pour ſoutenir la vé-

(*d*) Ces épreuves étoient fort en uſage ſous le regne de *Charles le Chauve*. Voyez l'Hiſtoire générale de France, par *Scipion Dupleix*, en 5 *vol. in-fol.* à Paris, ſixieme édit. *tom.* 1. *pag.* 4 7 Hiſtoire de France par le Pere *Daniel* en 17. *vol. in*-4°. Paris 1765. *tom.* 2. *pag.* 401.

(*e*) Voyez là-deſſus le Traité des délits & des peines, traduit de l'Italien par M. l'Abbé *Morel*, à Lauſanne 1766. *vol. in*-12. *pag.* 67.

rité de la religion. Ils méprisoient la mort la plus douloureuse dans la vue de parvenir à une félicité éternelle. Dans ce monde même y a-t-il quelque félicité sans la réflexion?

O trop heureux le Laboureur
S'il connoissoit tout son bonheur (f).

Parlerons nous ici des nations entieres telles que les Hurons, les Iroquois, les Galibis & autres peuples de l'Amérique. On croiroit leurs ames placées audessus de la douleur & de la mort. On ne sauroit lire sans étonnement avec quelle intrepidité, & presque insensibilité, ils bravent leurs ennemis qui les rotissent à petit feu & les mangent par tranches. Si ces peuples pouvoient garder les avantages du corps & du cœur, & les joindre à nos connoissances, ils nous passeroient de toutes les manieres, dit M. *Leibnitz* (g), ils seroient par rapport à nous ce qu'un géant est à un nain, une montagne

(f) *O fortunatos nimium sua si bona norint. Agricolas. Virgil. Georgic. lib. 2. vers. 457.*
(g) Essais de Théodicée, *tom. 2. pag.* 221; voyez les pages suivantes.

à une colline. Tout ce qu'une merveilleuse vigueur de corps & d'esprit, ajoute-t-il, fait dans ces sauvages entêtés d'un point d'honneur des plus singuliers, pourroit être acquis parmi nous par l'éducation, par des mortifications bien assaisonnées, par une joie dominante fondée en raison, par un grand exercice à conserver une certaine présence d'esprit au milieu des distractions & des impressions les plus capables de le troubler. Une telle école, mais pour un meilleur but, seroit bonne pour les Missionnaires qui voudroient rentrer dans le Japon. Les Gymnosophistes des Indiens avoient peutêtre quelque chose d'approchant ; *Calanus* qui donna au grand *Alexandre* le spectacle de se faire bruler tout vif, avoit sans doute été encouragé par de grands exemples de ses maîtres, & exercé par de grandes souffrances à ne point redouter la douleur. Les femmes de ces mêmes Indiens qui demandent encore aujourd'hui d'être brulees avec les corps de leurs maris, semblent tenir du courage de ces anciens Philosophes de leur

pays. Je ne m'attens pas qu'on fonde ſitôt un ordre religieux dont le but ſoit d'élever l'homme à ce haut point de perfection : de tels gens ſeroient trop audeſſus des autres, & trop formidables aux puiſſances. Comme il eſt rare qu'on ſoit expoſé aux extrêmités où l'on auroit beſoin d'une ſi grande force d'eſprit, on ne s'aviſera gueres d'en faire proviſion aux dépens de nos commodités ordinaires, quoiqu'on y gagneroit incomparablement plus qu'on y perdroit.

Après tant d'exemples généraux, citerons nous les exemples particuliers de *Mucius Scévola* qui ſe brula la main avec tant de conſtance pour ſe punir de la mépriſe d'avoir percé le Secrétaire du Roi, au lieu d'avoir aſſaſſiné *Porſenna* (*h*) ; d'un Précepteur des pages à la Cour d'Oſnabrug, qui mit le bras dans la flamme, & penſa avoir la gangrene, pour montrer que la force de ſon eſprit étoit plus grande, qu'une douleur fort aiguë (*i*). Il nous ſuffit d'avoir prouvé qu'il y avoit des idées filles

(*h*) Titus Livius, *lib.* 4. *cap.* 2.
(*i*) Eſſais de Theodicée, *tom.* 2 *pag.* 534.

& meres quelquefois des paſſions, qui ont une auſſi grande force que celles qui nous ſont fournies par les ſenſations ſeules : de maniere qu'elles ſemblent ſubjuguer les ſens & les faire taire. Elles paroiſſent avoir un méchaniſme inverſe de celui qui produit les ſenſations mixtes : car dans les ſenſations mixtes ce ſont des mouvemens intérieurs qui procurent en l'abſence des objets les mêmes impreſſions qui auroient été excitées en leur préſence, au lieu que dans les idées ſimples qui viennent par les ſens & par la réflexion, ce ſont des mouvemens intérieurs qui font taire & abſorbent la ſenſibilité.

Origine des idées compoſées.

Les idées *compoſées*, ou *complexes* coulent auſſi des trois mêmes ſources, que les idées *ſimples*, comme nous l'avons déja avancé.

Idées compoſées qui viennent des ſens.

Premierement l'idée de ſubſtance, qui eſt un amas d'*idées ſimples* puiſque c'eſt un terme général qui convient à l'homme, au cheval, au fer, à l'eau, &c, eſt une *idée complexe* qui nous eſt communiquée par les ſens. En effet, nous ne l'attachons qu'aux choſes ou étendues ou ſuſcep-

tibles de mouvemens : c'eſt pourquoi cette idée convient tout enſemble aux corps & aux eſprits. Les *idées complexes* n'étant que les reſultats combinés de pluſieurs ſenſations, elles ne peuvent être produites que par l'ébranlement de pluſieurs fibres nerveuſes, ou de pluſieurs organes des ſens. Alors l'ame qui reçoit pluſieurs ſentimens, les raſſemble guidée par l'harmonie & la convenance de ces impreſſions, & n'en forme qu'une idée générale. C'eſt ainſi que d'un très-petit nombre *d'idées ſimples* il en doit réſulter une infinité d'*idées compoſées* : de même que par le divers arrangement des lettres de l'alphabet il en reſulte une infinité de mots.

Secondement l'idée de l'infini eſt une de ces *idées complexes*, qui ne ſe trouve en nous que par la réflexion. Elle appartient par conſéquent à l'*intelligence* dont nous ne parlons pas ſpécialement dans cet ouvrage, notre deſſein étant de donner un traité qui ſerve plutôt aux Médecins qu'aux Métaphyſiciens.

Idées compoſées qui naiſſent de la réflexion.

Troiſiemement les relations qu'ont certains objets avec d'autres, ſont de

ces idées composées qui appartiennent aux sens & à la réflexion. Deux objets excitent dans nous deux mouvemens ; c'est à l'ame à juger si ces perceptions sont semblables, ou dissemblables. Comme ces idées sont un vrai jugement, nous en donnerons le méchanisme lorsque nous traiterons de cette opération de l'entendement.

Distinction des idées en vraies & en fausses est chimérique.

Parmi les distinctions des idées, on apporte celle d'idées vraies & d'idées fausses. Il n'y a pas d'idées fausses en elles-mêmes : car l'idée étant la représentation d'un objet, elle ne peut être que l'image de cet objet, & non pas la représentation d'un autre. Nous avouons cependant que certaines idées peuvent être mal combinées ensemble : alors ce n'est plus fausseté dans l'idée, mais erreur dans le jugement. Nous croyons qu'il vaut mieux distinguer les idées par leur dégré de certitude.

Evidence des idées sensibles.

Il n'y a rien de si évident que les *idées sensibles*, c'est-à-dire, les idées tant simples, que composées qui nous viennent par les sens. Elles ont la même évidence que le sentiment

qui les excite. Or on ne peut pas plus douter raiſonnablement de la vérité de ce ſentiment que de celle de ſon exiſtence actuelle, & caractériſée par ce même ſentiment.

Probabilité des idées réflechies.

Les *idées réflechies*, c'eſt-à-dire les *penſées* tant ſimples que compoſées qui naiſſent de la réflexion, n'ont pas la même certitude. Elles ſont le produit de l'analiſe & de la ſynthéſe. De-là vient que par la décompoſition elles perdent de leur ſolidité, & par la compoſition elles perdent de leur clarté. Ainſi il faut les ranger au nombre de ces probabilités qui nous ſont néceſſaires au défaut des connoiſſances directes.

Incertitude des idées mixtes.

Les *idées mixtes*, c'eſt-à-dire les idées tant ſimples que compoſées qui partent conjointement & des ſens & de la réflexion, ne ſont pas toujours certaines. Souvent les paſſions nous trompent & nous font voir ce que nous deſirons & non pas ce qui eſt. Souvent auſſi ne connoiſſant pas toute l'étendue & toute la multitude des rapports, nous courons riſque de mal juger avec ces notions incomplettes.

Distinction des idées en claires & en obscure n'est pas exacte.

On donne encore pour différence des idées, leur clarté & leur obscurité. Cette distinction ne nous paroit pas exacte. Les idées ne nous ont été données que pour éclairer les ténebres de notre esprit, & plus nous avons d'idées particulieres sur un objet, mieux nous le connoissons: or le contraire arriveroit s'il y avoit des idées confuses. Au reste si l'on entend par les idées confuses le défaut d'attention aux objets partiels qui sont représentés par les idées complexes, nous admettons des idées confuses; quoiqu'à la rigueur ce ne soit qu'un défaut d'attention qui provient de la foiblesse de l'impression, de même que les idées qu'on appelle distinctes ont pour cause la force du mouvement qui les excite.

La foiblesse de l'impression a pour principe 1°. le foible mouvement du sang. 2°. Les fibres lâches & distendues des organes. 3°. La difficulté de ces mêmes fibres à se mouvoir par des causes morbifiques. 4°. Le peu d'énergie de la cause mouvante. 5°. Une seule ou plusieurs de ces causes. Ce qui constitue différens degrés dans

l'imagination

l'imagination qui pêche par ſon peu d'activité, & ce qui différencie un eſprit lent, d'un imbécille.

La vivacité du mouvement qui excite en nous les idées diſtinctes, part auſſi de différens chefs. 1°. De l'impetuoſité du mouvement de toutes les liqueurs, qui tire ſon origine de l'efficacité des cauſes mouvantes nommées ci-deſſus. 2°. De la diſpoſition des fibres à ſe mouvoir qui provient de leur ſtrûcture, de leur ſéchereſſe, de leur tenſion, de leur élaſticité. 3°. De la facilité qu'elles ont à ſe mouvoir à cauſe de certains mouvemens antécédens pluſieurs fois répetés. 4°. De la force impulſive de l'objet ſur l'organe des ſens. 5°. D'une ſeule ou de pluſieurs de ces cauſes. Ce qui peut rendre compte de tous les degrés qui ſe troûvent dans l'intervalle d'un entendement médiocre à un génie heureux.



ARTICLE II.

Sentimens de divers Auteurs ſur le méchaniſme de l'Imagination.

IL n'y a pas, dit *Ciceron*, d'opinions ſi ridicules qu'elles puiſſent être, qui n'aient été avancées par quelque Philoſophe (*k*). Il n'y a pas non plus, ſuivant *Varron*, de ſonge de malades, ſi extravagant qu'il puiſſe être, qui ne ſoit conforme à quelque opinion philoſophique (*l*). Ce qu'il y a d'étonnant c'eſt que toutes ces abſurdités aient trouvé des ſectateurs. Il ſemble que dans l'harmonie des entendemens humains il y ait une conſonance par des cordes montées ſur le même ton; enſorte que toutes les fois qu'une de ces cordes vient à rendre un ſon, même biſarre, tous les eſprits qui ſont à l'uniſſon éprouvent les mêmes vibrations dans tou-

(*k*) *Sed neſcio quomodò nihil tam abſurdè dici poteſt, quod non dicatur ab aliquo philoſophorum.* De divinat. lib. 2. verſus finem.

(*l*) *Poſtremò nemo ægrotus quicquam ſomniat tam infandum quod non aliquis dicat Philoſophus.* Fragmenta Varronis.

tes les cordes qui répondent à celle qui a été remuée (*m*). C'eſt pourquoi *Ariſtote* donne pour précepte de ſe ſervir autant d'argumens apparens, que de ſolides raiſons (*n*) ; parce qu'il y a des eſprits qui ſont plus frappés des apparences, que de la réalité.

Sentiment des Péripatéticiens.

Mais ſes ſectateurs qui ſont en trop grand nombre pour être cités, ſe ſont ils ſervis d'argumens apparens ou ſolides, lorſqu'il s'eſt agi d'expliquer la cauſe efficiente des idées ? De tous les objets de dehors, diſent-ils, il s'échappe une infinité d'eſpéces (*o*) : ces eſpéces entrent par les organes & parviennent juſqu'au cerveau qui en tire des copies. Ces eſpéces étant matérielles & ſenſibles, ſont rendues intelligibles par l'intellect agent, & reçues par l'intellect patient. C'eſt rendre plus obſcure une choſe qui

(*m*) Cette penſée eſt du Docteur *Swift* qui s'en eſt ſervi dans un Ouvrage trop badin & trop critique ſur un objet auſſi ſérieux que celui où il veut porter la reforme. *Conte du Tonneau.* ſect. 9. pag. 216.

(*n*) *Non ſolum certis rationibus, ſed apparentibus ſæpè potius inſiſtere oportet, animumque advertere.* Ethicorum ad Eudemum *lib.* 1. *cap.* 6.

(*o*) *Dico igitur rerum effigies, tenueiſque figuras mittier ab rebus ſummo de corpore earum*, &c. Lucretius. *lib.* 4.

l'étoit déja beaucoup par elle-même. On ne préſenteroit plus de pareils ſiſtêmes dans un ſiécle auſſi éclairé que le notre.

Sentiment des Académiciens.

Pythagore, *Socrate*, *Platon* (*p*), & toute la ſecte des Académiciens ont ſoutenu que nous apportions en naiſſant toutes nos idées, qu'elles étoient nées avec nous & au dedans de nous. *Proclus* plus ſubtile, ſoutient la même opinion (*q*); mais il ajoute que l'homme a des idées éternelles & immuables, comme les idées géométriques, celles des propriétés numeraires, & les axiomes dont la vérité eſt reconnue par tous les hommes & dans tous les ſiécles.

Sentiment de *Loke*.

Loke ſoutient le contraire, & l'on peut dire que c'eſt ici ſon triomphe. En effet, il prouve invinciblement qu'il n'y a pas de principes gravés naturellement dans nos ames, par la maniere dont nous acquerons nos connoiſſances, par l'ignorance de ces principes dans les enfans, les idiots, les fous, les ſtupides & certains peu-

(*p*) *In Memnone* & *Phedro*.

(*q*) Philoſophe Platonicien qui vivoit vers l'an 500 de J. C. a donné des commentaires ſur quelques livres de *Platon* en Grec.

ples, par la raiſon que ces idées qu'on ſuppoſe innées ne ſont connues qu'après qu'on les a propoſées, qu'elles ne ſont pas connues avant toute autre choſe, & qu'elles paroiſſent moins dans ceux où elles devroient ſe montrer avec plus d'éclat (*r*). Nous renvoyons pour les preuves à l'Auteur même où nous avons puiſé ces argumens, & nous penſons qu'il ſera difficile de ſe retirer ſans être convaincu que nous n'avons pas d'idées empreintes primitivement dans nos ames; à moins qu'on n'entende par ces impreſſions naturelles, la capacité qu'ont nos ames de connoitre certaines vérités; alors il n'eſt plus beſoin de diſputer, chacun avouera que nous apportons en naiſſant la diſpoſition convenable de nos corps pour exciter des idées dans nos ames.

Conjectures ſur le ſentiment de *Deſcartes*.

Quoique *Deſcartes* n'ait rien dit que de très-obſcur ſur les idées dans ſes ouvrages; il ſemble approcher de l'opinion de ceux qui prétendent que notre ame produit elle-même ſes

(*r*) Eſſai Philoſophique ſur l'Entendement humain. *Voyez* tout le premier livre.

pensées. Mais si notre ame produit ses pensées, elle les produira ou avant de connoitre, ou aprés avoir connu, ou dans le tems qu'elle connoit. Or dans tous ces cas la supposition est impossible. 1°. Un Peintre ne peut représenter un objet qu'il ne connoit pas. 2°. Si l'ame connoit elle n'a plus besoin d'idées. 3°. Enfin pour connoitre il faut avoir les moyens de connoitre, donc l'ame ne se forge pas elle-même ses pensées. Si cela étoit ainsi, quel est l'obstacle qui empêcheroit un aveugle de naissance de parler de la lumiere & des couleurs? suivant cette hypothése il n'y auroit jamais de fous. L'ame, cette noble partie de nous-mêmes, se formeroit-elle des idées aussi absurdes & aussi ridicules, que celles qu'enfantent les cerveaux des maniaques & des phrénétiques.

Sentiment de *Malebranche* & de *Démocrite.*

Si les opinions ne recevoient d'autorité que du génie de leurs auteurs, & des méditations qu'ils ont fait, certainement le sistême du Pere *Malebranche* seroit un de ceux qui devroient le mieux se soutenir. Ce célébre Metaphysicien, pour contredire

tous les autres Philoſophes, avance qu'*il n'y a point d'idées dans les eſprits créés* (*s*), *que nous voyons toutes choſes dans l'être infini, dans Dieu.* Afin d'appuyer ſon ſentiment il accumule différens paſſages de S. *Thomas* & de S. *Auguſtin.* Malgré l'autorité de ces ſaints peres qui cherchoient plutôt à faire de bons chrétiens que de bons phyſiciens, cette opinion a été refutée tant de fois ſi ſolidement, qu'il ſeroit inutile de la combattre ici par de nouveaux argumens (*t*). La raiſon & l'évidence nous convainquent aſſez de la fauſſeté de ce ſiſtême.

Bayle (*u*) fait voir adroitement que le ſiſtême du P. *Malebranche* n'eſt qu'un développement & qu'une réparation du dogme de *Démocrite.* Ce Philoſophe abdéritain enſeignoit que les images qui s'échappent des objets pour ſe préſenter à nos ſens, ſont des

(*s*) La Recherche de la vérité, par N. *Malebranche* Prêtre de l'Oratoire de Jeſus. *Paris* 1762. *en* 4. *vol. in*-12. *tom.* 3. *part.* 2. *chap.* 6.

(*t*) Voyez le Livre *des vraies & des fauſſes idées contre ce qu'enſeigne l'Auteur de la Recherche de la vérité*, par M. Antoine Arnaud *Docteur de Sorbonne. vol. in*-8°. *imprimé à Rouen.* 1723.

(*u*) Dictionnaire Critique. Article *Democrite*, note P.

émanations de Dieu, & ſont elles-mêmes un Dieu, & que l'idée actuelle de notre ame, eſt un Dieu. Y a-t-il bien loin de cette penſée à dire que nos idées ſont en Dieu & qu'elles ne peuvent être les modifications d'un eſprit créé ? Ne s'enſuit-il pas de-là que nos idées ſont Dieu lui-même ?

Sentiment d'*Abélard*.

Suivant le P. *Bouhours* (x), l'infortuné Philoſophe *Abélard* ſe fondant ſur ces paroles de S. *Paul* que *nous voyons maintenant par un miroir & en énigme* (y), a fait de l'expreſſion de l'Apôtre une hypothéſe ſinguliere. Il prétend que le malheureux amant d'*Héloïſe* penſoit que tous les hommes avoient un miroir dans la tête, que les eſprits groſſiers avoient un miroir tout terni, & que les eſprits ſubtils en avoient un fort éclattant & fort net qui leur repreſentoit très-diſtinctement les objets (z). Le Pere

(x) Entretiens d'Ariſte & d'Eugene, par le P. *Bouhours* Jéſuite. in-4°. Paris. 1671. Entretien 4. *Le bel eſprit.* pag. 209.

(y) *Videmus nunc per ſpeculum in enigmate.* Epiſtola 1. beati *Pauli* ad Corinthios. *cap.* 13. *verſ.* 12.

(z) Nous avons parcouru les œuvres d'*Abélard*, & nous n'y avons pas trouvé la doctrine biſarre qu'on

Bouhours,

Bouhours, pour donner un air de vraiſemblance à ce ſentiment, ajoute qu'il vouloit dire ſans doute que » la » bile mêlée avec le ſang formoit « dans le cerveau une eſpéce de glace » polie & luiſante à laquelle la mé- » lancolie ſervoit comme de fond «. Le commentaire eſt digne du texte. Cependant le P. *Bouhours* ne fait qu'expoſer ici ſa propre doctrine, car il avoit dit plus haut (*pag.* 207) en ſe demandant d'où viennent les qualités du bel eſprit. » Elles vien- » nent, dit-il, d'un temperament » heureux & d'une certaine diſpoſi- » tion des organes : ce ſont des effets » d'une tête bien faite & bien pro- » portionnée ; d'un cerveau bien tem- » péré & rempli d'une ſubſtance dé- » licate ; d'une bile ardente & lumi- » neuſe, fixée par la mélancolie & » adoucie par le ſang. La bile donne » le brillant & la pénétration ; la mé- » lancolie donne le bon ſens & la » ſolidité ; le ſang donne l'agrément » & la délicateſſe .... Ces humeurs,

lui ſuppoſe. *Petri Abelardi Philoſophi & Theologi, Abbatis Ruyenſis & Heloiſæ conjugis ejus, primæ paracletenſis abbatiſſæ opera edita à Franciſco Ambœſio equite &c. Pariſiis.* in 4°. de 1200 pages.

» toutes matérielles qu'elles ſont, » diſoit un Philoſophe Platonicien, » ſont les beaux génies ; de même » à-peu-près que les vapeurs de la » terre font les foudres & les éclairs. » Ce qui veut dire que les eſprits du » ſang & de la bile s'allument dans » le cerveau ainſi qu'une exhalaiſon » chaude s'enflamme dans une nuë « froide & humide : que les eſprits » allumés répandent dans la tête cette » *ſplendeur ſeche* qui rend l'ame ſage » & intelligente, ſelon *Héraclite* : » que comme entre les choſes corpo- » relles il n'y a rien qui ait moins de » matiere & plus de vertu ; qui ſoit » plus pur & plus animé que ces » eſprits, la flamme qui en ſort, eſt » la plus ſubtile, la plus vive & la » plus ardente qui ſoit dans la nature ; » que c'eſt cette flamme qui éclaire » la raiſon & qui échauffe l'imagina- » tion en même tems ; que c'eſt elle » qui rend viſibles à l'ame les eſpéces » des choſes, & qui lui fait voir tous » les objets dans leur jour : en un » mot, que c'eſt à la lueur de ce beau » feu que l'entendement découvre » & contemple les vérités les plus

» obſcures ; & c'eſt peutêtre ce feu » qui brille dans les yeux des per- » ſonnes ſpirituelles, & qui les diſtin- » gue des gens ſtupides, dont les » yeux mornes & ſombres marquent » aſſez qu'ils n'ont dans la tête qu'un » feu noir & obſcur, plus propre à » offuſquer l'ame, qu'à l'éclairer «. Nous ſommes du ſentiment du Pere *Bouhours* qui traite peu après ces idées, de belles viſions. Il ne ſait ſi les rêveries des Poëtes ne méritent pas autant de créance que les idées de ces Philoſophes.

Sentiment de M. *Collet*.

M. *Collet*, dans une Théſe qu'il ſoutint aux écoles de Médecine de Paris, le 27 Janvier 1763, prétend qu'il y a dans le cerveau une fibre deſtinée pour chaque idée (&). Au premier examen de ce ſiſtême on pourroit s'imaginer qu'il faudroit que le cerveau fut immenſe & qu'il contint une infinité de fibres. Ce ſeroit une erreur. De même que par l'arrangement des notes de muſique on peut former une infinité d'airs, de

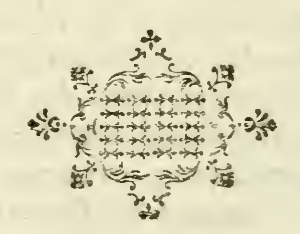
(&) *Ergò ſua eſt in cerebro cuique ideæ fibra.* Nous avons rendu compte de cette Théſe dans le Journal économique du mois de Juin 1763.

même auſſi on peut obtenir une infinité d'idées avec un très-petit nombre de fibres. Pour concevoir cette hypothéſe ; partagés les fibres du cerveau en deux claſſes, l'une repréſentera les ſujets, & l'autre les attributs. La fibre de la premiere claſſe répréſentera tous les ſujets du même genre, & la fibre de la ſeconde claſſe donnera tous les attributs du même genre. Ainſi pour tous les hommes il n'y aura qu'une ſeule fibre, de même que pour tous les cailloux une ſeule fibre, &c. Ainſi il n'y aura qu'une ſeule fibre pour toutes les eſpéces de choſes blanches, noires, &c. Par la ſimple vibration ſimultanée d'une fibre de chaque claſſe, on aura une idée du genre & de la différence, & l'ame aura une connoiſſance exacte de chaque choſe. Par ce moyen on évite la confuſion dans les idées, de même qu'on évite la confuſion dans les ſenſations, en admettant dans chaque organe un grand nombre d'autres petits organes propres à tranſmettre chaque ſentiment approprié à l'organe général. Le nerf optique ſort du cerveau diſtingué en plu-

ſieurs petits filets qui ſe raſſemblent enſuite en un ſeul faiſceau, pour parvenir à la cavité orbiculaire de l'œil: là il s'épanouit en pluſieurs filets pour former la rétine. La viſion ſe fait de telle ſorte, que chaque filet nerveux reçoit le rayon de lumiere qui lui eſt deſtiné, ſans être ému par aucun autre. Chaque filet reçoit l'impreſſion de la couleur dont il doit tranſmettre la perception à l'ame, ſans être ébranlé par la couleur qui ne lui eſt pas propre. S'il y a deux couleurs il y aura deux filets ébranlés; s'il y a trois couleurs il y aura trois filets ébranlés, ainſi de ſuite. Il ne faut pas pour cela admettre dans l'œil une infinité de filets nerveux, il ſuffit qu'il y en ait autant que de couleurs ſimples & primitives.

A cette doctrine M. *Collet* ajoute encore que les ſenſations internes ſe font par les vibrations des fibres ſupérieures des corps cannelés, tandis que les ſenſations externes ſe font par les oſcillations des fibres inférieures des mêmes corps. Les premieres ſont occaſionnées par la volonté & l'empire de l'ame qui pouſſe les eſprits

animaux contre la fibre qui doit représenter l'objet. Les ſecondes ſont occaſionnées par le reflux des eſprits, reflux produit par l'action des objets ſur les organes. Quoique cette hypothéſe ſoit aſſez ſimple, il reſtera toujours un grand nombre d'objections auxquelles il ſera difficile de répondre. Nous ne voyons pas pourquoi l'ame ne ſe formeroit pas plutôt l'idée elle-même, que de lancer les eſprits animaux contre la fibre qui doit repréſenter l'objet : car, pour en agir ainſi, il faut ſuppoſer dans l'ame la connoiſſance de cet objet qu'elle veut que telle fibre lui repréſente : or ſi l'ame a cette connoiſſance, le méchaniſme ci-deſſus indiqué devient ſuperflu.



CHAPITRE III.

Du Raisonnement.

LE Raisonnement est *un acte de l'entendement par lequel nous comparons deux idées*. Suivant cette définition, il est aisé de distinguer le raisonnement de toutes les autres opérations de l'ame. Dans l'imagination nous avons plusieurs idées, il est vrai; mais elles ne sont pas encore absolument unies ensemble, ou absolument séparées. Dans le jugement on compare aussi deux idées; mais on les joint à une troisieme qui en doit faire connoitre les rapports.

Définition & différence des autres opérations.

C'est pour n'avoir pas bien distingué toutes ces opérations entre elles, que les Physiologistes ont traité immédiatement du jugement après l'imagination, confondant le raisonnement avec le jugement. C'est pour cette raison que les Logiciens ont tort de traiter du sillogisme entier quand ils parlent du raisonnement;

Erreur des Physiologistes & des Logiciens.

puiſqu'il faut que le jugement y entre pour tirer la concluſion. De-là le défaut de méthode des Philoſophes qui placent dans leurs traités le raiſonnement après le jugement. Nous raiſonnons toujours avant de juger (*a*), & s'il nous arrive quelquefois de juger de quelque choſe ſans raiſonner dans l'inſtant, c'eſt que ſurement dans un âge moins avancé nous avions raiſonné ſur cette même choſe. Au reſte, il nous paroit dans l'ordre de la nature que l'on doive aſſembler deux idées avant d'en réunir trois. Or dans le raiſonnement il n'y a encore que deux idées, & ce n'eſt que dans le jugement qu'on les compare avec une troiſieme. Ainſi l'on ne doit pas être ſurpris ſi nous ne gardons pas l'ordre des logiques ordinaires pour ſuivre celui des opérations de l'eſprit.

Le raiſonnement dépend autant du corps que de l'ame.

Le raiſonnement dépend autant des diverſes modifications de nos corps, que les ſenſations & les idées. Aujourd'hui nous raiſonnons d'une façon ſur une matiere, demain d'une autre. On ne doit pas rejetter cette

(*a*) Voyez là-deſſus une Diſſertation dans le Mercure du mois de Février 1745.

inconſtance ſur notre ame qui eſt toujours la même, & qui aime la vérité toujours une, mais ſur la diſpoſition de nos corps qui peut varier tous les jours. On voit encore des perſonnes perſéverer dans l'erreur, s'imaginant de bonne foi ſuivre le parti de la vérité : ſans doute que ſi leurs ames étoient dégagées des liens dans leſquels elles ſe trouvent embarraſſées, elles quitteroient bientôt les tenebres pour ſuivre la lumiere; la diſpoſition des organes ſe trouve telle, qu'elles croient avoir l'évidence de leur côté. Ce point ſera éclairci dans le troiſieme Livre.

En quoi conſiſte cette diſpoſition? C'eſt un problême qui n'eſt pas facile à reſoudre. Notre ame eſt auſſi aveugle ſur l'exécution des opérations qui la font connoitre, que ſur l'exécution de celles qui la font ſentir. Semblable, en cette occaſion, à l'œil qui voit tout & ne ſe voit pas lui-même. En vain dira-t-on que l'ame a un commerce fort étroit avec le corps, cela ne fait qu'augmenter notre ſurpriſe, & nous prouver le défaut de moyens que nous avons

pour parvenir à toutes ſortes de connoiſſances.

ARTICLE I.

Sentiment de divers Auteurs ſur le méchaniſme du Raiſonnement.

Sentiment des Anciens.

EMBRASSERONS-nous le ſentiment des Anciens tant Grecs que Latins (*b*) & des Médecins Arabes, qui ont été tellement préoccupés ſur le ſujet des ventricules du cerveau, qu'ils ont pris les ventricules antérieurs pour le ſiége du ſens commun, & deſtiné les poſtérieurs à la mémoire, afin que le jugement, à ce qu'ils diſoient, étant logé dans celui du milieu put faire aiſément ſes réflexions ſur les idées qui lui viennent de l'un & de l'autre ventricule (*c*). Cette opinion n'eſt fondée

(*b*) Galenus, *lib.* 3. *de placitis cap. ultimo & libello de oculis.* Ugo Senenſis *in comment. ad artem medicam Galeni, ſub rubricâ de figurâ capitis.* Alphonſus Mareſcottus *in compendio medicinæ* D. Gregorius Nyſſenus *lib.* 4. *de virtutibus animæ. cap.* 6. & 7. D. Nemeſius *de naturâ hominis cap.* 6. Ant. Zara *anatomia ingeniorum ſect.* 1. *memb.* 5.

(*c*) Avicenna *fen* 1. *primi doct.* 6. *cap.* 5. Averroes *in canticis lib. de Memoriâ & reminiſcentiâ.* Hali Abbas *cap.* 9. *lib.* 3. *Theorices.*

ſur aucune preuve qui puiſſe engager à la croire. Il ſembleroit que le raiſonnement, la mémoire & le jugement ſeroient des êtres vraiment étendus que l'Auteur de la nature auroit placé dans différentes cavités, & qui joueroient leurs rôles ſelon le beſoin. D'ailleurs, cette belle cavité voutée du troiſieme ventricule où ils avoient logé l'ame & établi le principe du jugement, ne s'y trouvant pas, on ſent bien quel fonds on peut faire ſur le reſte du ſiſtême.

Opinion de *Willis.*

Favoriſerons-nous le ſentiment de *Willis* que nous avons déja cité, qui place le ſens commun dans le *corps cannelé*, l'imagination dans le *corps calleux*, & la mémoire dans la *ſubſtance* corticale. Quel garant peut nous donner ce ſavant Anatomiſte que ces trois opérations ſe font ſéparément dans les trois endroits qu'il leur deſtine. Il nous décrit le *corps cannelé* comme s'il y avoit des raies dont les unes montent & les autres deſcendent ; ce qui eſt abſolument faux à l'inſpection même, puiſqu'elles ont toutes la même direction. Ce que nous avons déja dit de l'opinion

précédente doit nous diſpenſer d'un examen plus détaillé de cette hypothéſe.

Siſtême de *Deſcartes.*

Le célebre *Deſcartes* a donné un fameux ſiſtême ſur la *glande pinéale*, qu'il fait pancher tantôt d'un côté, tantôt d'un autre pour nous donner le pouvoir d'acquieſcer à tel ſentiment, ou de le reprouver (*d*). Quoique tout le méchaniſme qu'il ſuppoſe ſoit fort ingénieux, il pêche par le fondement en ne s'accordant pas avec l'anatomie des parties. *Sylvius* & *Stenon* l'ont fait voir très-ſouvent (*e*). Nous montrerons encore dans la concluſion de ce livre, que l'établiſſement du ſiége de l'ame dans la glande pinéale par *Deſcartes*, eſt purement idéal & gratuit.

(*d*) Des Paſſions de l'ame, par *René Deſcartes*, *part.* 1. *art.* 31. *ad.* 45. vol. in-12. Paris 1664.

(*e*) Voyez le Diſcours de M. *Stenon* ſur l'anatomie du cerveau à Meſſieurs de l'Aſſemblée de chez M. *Thevenot* en 1668. Il ſe trouve dans le cinquieme tome de l'Expoſition Anatomique de M. *Winſlow.*



ARTICLE II.

Notre ſentiment ſur le méchaniſme du Raiſonnement.

NOUS n'avons donc pas juſqu'à préſent ſur le méchaniſme du raiſonnement aucune opinion bien fondée. Il s'agit de découvrir maintenant quelque choſe de probable qui s'accorde avec la ſtructure de la machine humaine & qui ſoit conforme à la nature de notre exiſtence. C'eſt ce que nous allons tâcher de faire après que nous aurons développé l'eſſence & l'origine du raiſonnement.

Raiſonnemens naiſſent de trois ſources.

Tous les raiſonnemens ſont compoſés par eux-mêmes, puiſque ce ſont des actes de l'entendement par leſquels on compare deux idées. Ainſi les idées ſoit ſimples, ſoit compoſées partant de trois principes, ſavoir des ſens, de la réflexion & d'un principe combiné de ces deux premiers, il eſt évident que la différence intrinſéque des raiſonnemens doit être priſe d'une de ces trois claſſes ſelon que les idées en ſortiront.

Nature des raiſonnemens ſenſibles.

I°. Les raiſonnemens ſeront *ſenſibles* lorſqu'ils reconnoitront les ſens pour principes. La diſette des termes m'oblige de me ſervir d'un mot équivoque & inuſité dans le ſens où je l'emploie. Cependant je me crois autorité par l'exemple de *Locke* qui appelle connoiſſance *ſenſitive* celle qui établit l'exiſtence des êtres particuliers.

Les ſens ſont agités d'une façon plus ou moins vive ou avec la même vivacité. Ce qui fait que les *appréhenſions* des objets ou les repréſentations qu'on s'en forme ſont égales, ou inégales : car dans tout rapport on ne connoit que l'égalité ou l'inégalité. C'eſt pourquoi l'ame dans tous ſes raiſonnemens ne doit appercevoir que convenance ou diſconvenance dans ſes idées ; ou pour parler avec *Spinoſa* elle ne doit appercevoir que des idées égales, c'eſt-à-dire celles qui ſont conformes aux objets qu'elles repréſentent ; ou des idées inégales, c'eſt-à-dire celles qui ne ſont pas conformes aux objets qu'elles repréſentent (*f*).

(*f*) Voyez la Refutation des erreurs de *Spinoſa*, par M. *Le Comte de Boulainvilliers* pag. 92.

Ainsi lorsque raisonnant *sensiblement*, je dis *un lis blanc*, le sentiment que j'ai du lis & le sentiment que j'ai de la blancheur étant égaux, je les unis ensemble. En effet, les organes ébranlés par la présence du lait, de la neige & de plusieurs autres substances, m'ont fourni l'idée que je me suis fait de la blancheur. A l'aspect d'un lis, ou par la représentation que je m'en forme, mes yeux sont affectés de la même maniere que les auroient affecté les substances qui m'ont donné l'idée archétype de blancheur. Ces sentimens sont donc égaux; je suis donc obligé d'énoncer que le sentiment que j'éprouve par la présence ou par la représentation que je me forme d'un lis est égal au sentiment de blancheur. Voila tout le méchanisme de ce raisonnement, qui fait voir que l'ame n'y agit que par son attention, & le corps par les différentes modalités qu'il a souffert.

Le méchanisme est le même lorsque les sentimens sont inégaux, excepté que nous y joignons le signe de la négation, parce que l'inégalité n'est autre chose que la disconve-

nance, tandis que l'égalité eſt la marque de la liaiſon des idées. C'eſt pourquoi lorſque je dis *un mets non ſalé*, c'eſt la même choſe que ſi je diſois lorſque je goûte de ce mets, je n'éprouve pas la même ſenſation que celle que je reſſens lorſque je mange du ſel. Ce qui forme deux ſenſations, ou, ſi vous voulez, deux idées différentes & inégales entre elles qui ne peuvent pas ſe joindre.

Les raiſonnemens *ſenſibles* ſont vrais.

De tout ceci nous tirerons une conſéquence qui étonnera d'abord; c'eſt que tous les raiſonnemens qui partent des ſens ne peuvent pas être faux. Tous les raiſonnemens *ſenſibles* ſont vrais pour parler ſuivant la préciſion la plus exacte (*g*). Le raiſonnement ſenſible eſt l'acte par lequel nous comparons deux idées intimes & actuelles. Or il n'y a nulle idée fauſſe, comme nous l'avons démontré; or le rapport de convenance & de diſconvenance dans les

(*g*) Voyez les Principes du Raiſonnement expoſés en deux logiques par le P. *Buffier* Jeſuite, *ſecond exercice*, *pag.* 398. Ce ſavant Logicien donne encore plus d'étendue que nous à ce principe; car il l'affirme de tous les raiſonnemens, ce qui n'eſt pas notre ſentiment.

ſenſations

ſenſations, eſt toujours évident & ne peut jamais être faux. En effet ſi l'on a actuellement l'idée *de blanc* & l'idée *de noir*, il eſt impoſſible de ne pas appercevoir que ce ſont deux idées différentes : or appercevoir qu'une idée eſt, ou n'eſt pas une autre idée, c'eſt raiſonner juſte. Donc il n'y a pas de raiſonnement *ſenſible* faux. Ce qui s'accorde parfaitement avec notre théorie, ou nous ne concevons que des rapports d'égalité ou d'inégalité dans les ébranlemens des organes. Ce qui correſpond également à la liaiſon ou à l'oppoſition des idées. Ces rapports ſont intimes, actuels & exiſtans ; il eſt donc impoſſible qu'ils ſoient faux. Cette vérité paroit tenir un peu du paradoxe, mais étant bien réflechie, elle approche de l'évidence des choſes qui nous ſont le mieux connues.

Nature des raiſonnemens *réfléchis.*

II°. Les raiſonnemens ſeront *réfléchis*. Autre expreſſion auſſi obſcure que celle que nous avons employé en parlant des raiſonnemens *ſenſibles*. Elle ne ſignifie ici qu'une union, ou une déſunion des idées particulieres fournies par la réflexion. Nous avons

le pouvoir d'analiſer & de compoſer nos idées par la contemplation & l'attention qui nous eſt propre. Si nous nous livrons à l'analiſe, nous nous formons des idées générales & abſtraites. Si au contraire après avoir diſtingué pluſieurs idées, nous ne les conſiderons que comme faiſant une ſeule notion, c'eſt ce qu'on nomme ſinthéſe, ou compoſition des idées. L'analiſe & la ſintheſe ſont abſolument néceſſaires à des eſprits bornés comme les nôtres. Toutes nos premieres idées ſont particulieres, & les moyens qui ſervent à nous les reveiller ſont ſucceſſifs. Elles demandent tour-à-tour l'attention de notre ame pour être diſtinguées & enſuite être énoncées par des ſignes particuliers. Tout cela demande beaucoup de tems, & il ſeroit à craindre que la vivacité d'une impreſſion n'en fit oublier une plus foible, outre le déſordre qui regneroit dans un auſſi grand détail. C'eſt par le ſecours de ces opérations que l'on renferme dans un ſeul mot ce qui n'auroit pu entrer dans un long diſcours ſans confuſion. On en voit un exemple

ſenſible dans l'uſage qu'on fait des termes de *ſubſtance*, *d'eſprit*, *de corps*, *d'animal*, *d'êtres*, &c. Ne pouvant conſiderer que peu d'idées à la fois, nous ſommes obligés d'en rapporter pluſieurs ſous une même claſſe.

Suivant ce que nous venons de dire, les raiſonnemens *réflechis* ne different des raiſonnemens *ſenſibles*, qu'en ce que l'ame guidant ſon attention ſur pluſieurs idées particulieres, les raſſemble & les déſunit ſelon qu'elles ſont liées ou oppoſées entre elles. Pour en connoitre le méchaniſme, il ſuffit de conſiderer le nombre de modifications que reçoit notre être, la conſcience que nous en avons, & l'attention qu'a notre ame à rapporter les mêmes modifications ſous un même genre, ou à les diviſer en eſpéces, afin de les reconnoitre par tout ſans mêlange & ſans confuſion.

Si l'analiſe & la ſinthéſe ont de grands avantages pour nous guider au milieu d'une multitude d'idées particulieres, elles ont auſſi un grand inconvénient, ſouvent elles peuvent

Quelle eſt la certitude des raiſonnemens *réfléchis*.

nous induire en erreur : car par la premiere il peut arriver que nous ne diſtinguions pas, ou que nous ne diviſions pas nos notions autant qu'elles doivent l'être. On paſſe légerement ſur les plus petites différences que l'on croit devoir négliger, & il arrive la même choſe que celle qui ſe rencontre dans un calcul ou l'on a négligé les fractions; ce calcul eſt faux. Par la ſeconde, les notions ſe raſſemblant par un plus grand nombre d'endroits que nous ne penſons, il eſt à craindre que nous n'en prenions pluſieurs pour une ſeule.

A ces raiſonnemens *réflechis* nous en joindrons d'autres qui ſont du même ordre, & qui ſont d'un uſage très-fréquent dans le cours de la vie. Ce ſont ceux qui ont des tems différens pour baſe. Souvent on compare les circonſtances préſentes avec les circonſtances paſſées, afin d'en tirer des conſéquences pour l'avenir : car le raiſonnement ſemblable à l'imagination ſur laquelle il eſt toujours fondé, roule également ſur le paſſé, le préſent & l'avenir. Comme il eſt une comparaiſon, & que toute com-

paraiſon ne peut ſe faire qu'entre deux termes, il eſt naturel qu'on raiſonne d'un paſſé qu'on n'a pas vû quelquefois, par les faits préſens, & qu'on raiſonne ſur les évenemens futurs par les évenemens ſoit paſſés, ſoit actuels. C'eſt une eſpéce d'analogie qui a un certain degré de certitude dans la morale & dans l'hiſtoire, ou plutôt c'eſt une véritable analogie qui ſert à expliquer un grand nombre de phénoménes dans la Phyſique, & à tenter un traitement particulier dans les maladies difficiles & inſolites.

Nature des raiſonnemens mixtes.

III°. Les raiſonnemens ſeront *mixtes*, c'eſt-à-dire qu'ils dériveront des ſenſations & de la réflexion. Nous ne nous contentons pas de connoire ſimplement les faits & leurs circoſtances; nous en appellons au tribunal de la réflexion qui en cherche les cauſes & les conſéquences. Peu contente de connoitre ce qu'elle voit, elle veut encore connoitre ce qu'elle ne voit pas. De-là elle donne dans les conjectures, elle fabrique des hypothéſes & invente des ſiſtêmes. De-là vient que ſouvent elle s'égare, qu'elle

prend les apparences pour la réalité, & que les raiſonnemens *mixtes* ſont les moins certains de tous. Un méchaniſme composé des deux méchaniſmes antécédens, donnera un méchaniſme moyen qui expoſera ſuffiſamment la nature des raiſonnemens *mixtes*, & en fera voir toutes les propriétés. Nous nous diſpenſons de l'expoſer ici pour éviter les répétitions, & conſéquemment l'ennui d'une méthode trop ſéche & trop ſcrupuleuſe.

C'eſt par l'aſſemblage de tous ces raiſonnemens que l'on compoſe les diſcours. La Rhétorique donne des regles pour les diſtribuer, les prouver, les orner, auſſi bien que des moyens pour l'invention : deſorte que le raiſonnement dans le ſens des Rhéteurs, eſt une opération de l'ame par laquelle on arrange les preuves dans l'ordre où elles doivent être pour mettre en évidence la vérité, ou le vraiſemblable, pour porter un jugement droit & tirer une juſte concluſion, pour convaincre les autres des ſentimens dont l'on eſt pénétré. Cet art eſt plein d'adreſſe, de ſubti-

lités & de beautés. Souvent il engage à croire comme vraies, des choſes qui ne ſont qu'idéales, ou illuſoires. Nous ne nous arrêterons pas dans un auſſi vaſte champ ; nous aimons mieux faire voir l'utilité qui peut reſulter de nos principes : car toute innovation doit paroitre ſuſpecte lorſqu'elle n'eſt accompagnée d'aucun avantage, ou que ſes réſultats ſont de peu de conſéquence.

Diviſion des ſciences ; & leur degré de certitude.

Dans la premiere claſſe des raiſonnemens, c'eſt-à-dire dans la claſſe des raiſonnemens *ſenſibles*, ſe trouvent renfermés tous les arts méchaniques, la Phyſique expérimentale, l'Anatomie, la Botanique, la Chymie, les Mathématiques & toutes les ſciences qu'elles contiennent, telles que l'Algébre, la Géométrie, la Muſique, &c. Toutes ces connoiſſances partent immédiatement des ſens, & portent avec elles un caractere d'évidence auquel il n'eſt pas poſſible de ſe refuſer. Leur exiſtence eſt réelle, palpable, & pour ainſi dire jointe à la notre. C'eſt pourquoi leur certitude eſt égale à celle de notre exiſtence.

On doit placer dans la seconde classe la Logique qui est l'art de chercher la vérité ; la Théologie qui est la science des choses divines ; la Métaphysique cette sagesse qui abandonne les corps pour ne s'occuper que des êtres insensibles. Ayant fait voir que nous pouvions nous tromper dans les jugemens *réflechis*, on peut conclure ici que les connoissances qui en dépendent ne sont pas à l'abri de l'erreur. Ce n'est plus ici l'évidence qui dissipe tous les doutes par sa présence ; c'est l'opinion, la foi, la raison qui donnent toute la certitude à ces réflexions. De-là toutes les disputes pour & contre, toutes les sectes qui ont partagé l'empire des sciences dont nous venons de parler, & toutes ces spéculations dont il s'agit de démontrer la vérité.

La Physique rationelle doit être rangée dans la troisieme classe des raisonnemens, aussi bien que la Morale & la Médecine. L'expérience est la base de toutes ces connoissances, & la réflexion un architecte habile qui en fait le fondement de plusieurs édifices. Mais la nature, quoique constante

constante dans ses loix, ne laisse pas que d'être variée dans ses productions ; ainsi l'esprit humain peut être trompé par les ressemblances. Il se trouve mille exceptions qu'il n'apperçoit pas. Trompé de ce côté-là, il compte davantage sur la variété & l'inconstance des choses. Point du tout, c'est la même regle, c'est la même cause qui produit deux effets opposés, comme on peut le voir dans le mouvement qui est en même tems le principe de la vie & de la mort. Ce n'est pas que nous refusions toute certitude aux connoissances que nous venons de nommer ; elles sont fondées sur certaines vérités qui conduisent à des probabilités, & ces probabilités engagent à une croyance qui tient lieu de l'évidence par tout où elle nous est refusée.

Avantages de cette division.

Cette distinction des raisonnemens quoique inconnue jusqu'à présent, doit paroitre d'autant plus utile, qu'elle empêche de confondre les choses, & qu'elle met chaque connoissance à sa place. Elle nous indique aussi le dégré de certitude que chaque science peut avoir, & elle

coule comme d'elle-même des sources d'où saillissent les idées, ainsi que nous l'avons fait voir précédemment. Ce qui démontre la connexion de nos principes, & par conséquent leur vérité.

CHAPITRE IV.

Du Jugement.

Définition du Jugement.

APRÈS avoir assemblé deux idées, on les compare à une troisieme qui en fait connoitre précisement les rapports. Elle nous les fait sentir ou comme étant les mêmes, ce que nous manifestons en liant ces idées par le mot *est*, ce qu'on appelle *affirmer ;* ou bien comme n'étant pas les mêmes, ce que nous manifestons en les séparant par ces mots *n'est pas*, ce qu'on appelle *nier*. Cette opération est ce qu'on nomme *juger*. Ainsi *le jugement est un acte de l'entendement par lequel, moyennant une troisieme idée, nous trouvons le rapport qu'il y a entre deux autres idées.*

Par les mêmes raiſons que nous avons apporté pour prouver que l'imagination & le raiſonnement appartenoient autant au corps qu'à l'ame, nous pouvons auſſi faire voir que le jugement dépend de l'action réciproque de ces deux ſubſtances. En effet s'il arrive quelque dérangement dans le cerveau, l'eſprit ſe trouve aliéné; on avance mille abſurdités, mille extravagances. La ſtupidité, le délire, la folie nous en fourniſſent des preuves plus que ſuffiſantes.

Vous le conclurez d'autant plus aiſément que vous ferez attention aux obſervations du Profeſſeur *Meckel*, qui ſur des expériences réitérées attribue les dérangemens de la raiſon à la gravité ſpécifique du cerveau diminuée (*a*). Il réſulte de ſes obſervations que la ſubſtance médullaire des perſonnes mortes dans leur bon ſens eſt plus peſante, que celle des animaux, & celle des animaux plus peſante que celle des fous à inter-

(*a*) Ces Obſervations ont été lues à la rentrée de l'Académie Royale des Sciences de Berlin. On en a donné l'extrait dans le Journal économique du mois d'Octobre 1766. *pag.* 471.

valles lucides, ou toujours furieux. Il eſt vraiſemblable que cette gravité ſpécifique du cerveau dépend de la quantité ou de la qualité du liquide qui arroſe la pulpe corticale ou médullaire, ce qui lui donne plus ou moins de molleſſe, plus ou moins de ſéchereſſe, & par conſéquent plus ou moins de peſanteur.

Sources des Jugemens & leurs différences.

Les jugemens ſuivant exactement la nature des raiſonnemens, doivent être *affirmatifs* ou *négatifs*. C'eſt-là la diviſion la plus étendue qu'ils puiſſent avoir. Ces mêmes jugemens ſoit affirmatifs, ſoit négatifs, ſeront ou *ſenſibles*, ou *réfléchis*, ou *mixtes* ſelon la ſource des raiſonnemens dont ils ſortiront.

Des Jugemens *ſenſibles* affirmatifs.

Dans tout jugement *ſenſible*, les trois ſentimens, c'eſt-à-dire les trois mouvemens organiques qui fourniſſent des idées, peuvent être égaux. L'égalité étant le ſigne de l'affirmation, nous ſommes néceſſités de juger affirmativement. De-là la premiere regle générale du ſillogiſme. Toutes les fois que les deux extrêmes ſont joints avec le moyen, on doit conclure affirmativement. Nous propo-

ſerons un exemple pour pouſſer juſqu'à la démonſtration ce que nous avançons ſur l'eſpéce de jugement dont il eſt ici queſtion. *Ces inſtrumens*, diroit-on, *ſont d'accord*, *puiſqu'ils rendent les mêmes tons ;* & en finiſſant le ſillogiſme, *or ils rendent les mêmes tons*, *donc ils ſont d'accord.* Voici trois notions : l'idée d'inſtrumens, celle d'accord qui peut appartenir aux inſtrumens, & celle de la nature de l'accord qui eſt de rendre les mêmes tons. Or ces trois notions forment trois impreſſions égales. En effet l'impreſſion de l'accord eſt identique avec celle de rendre les mêmes tons, & cette derniere eſt exactement unie à des machines dont le propre eſt de rendre les tons que nous avouons être les mêmes. Il falloit donc juger affirmativement comme nous avons fait.

De-là l'on voit que le jugement peut être renfermé dans une ſeule propoſition ; & nous croyons pouvoir ſoutenir que toute propoſition eſt un jugement. Nous n'avons achevé notre ſillogiſme que parceque cette maniere de juger des choſes

eſt la plus claire, la plus parfaite & la plus évidente. Ce n'eſt pas que nous rejettions les autres manieres de décider : on parvient également à la vérité par l'induction, l'exemple, le dilemme, la gradation & l'enthimême dont il eſt inutile d'examiner ici les propriétés.

Des Jugemens *ſenſibles* négatif.

Il arrive encore dans les jugemens *ſenſibles* que deux ſentimens ſont inégaux, & que le troiſieme ſentiment eſt inégal à un de ces ſentimens inégaux entre eux ; ou bien ce qui revient au même, deux ſentimens ſont égaux & un troiſieme ſentiment eſt inégal relativement aux deux premiers. Le tout bien examiné, on doit juger négativement puiſque l'on apperçoit de l'inégalité. De-là nait la ſeconde regle générale du ſillogiſme. Toutes les fois qu'un terme ſe trouve joint avec le moyen, & que l'autre terme s'en trouve ſéparé, l'on conclut négativement ; parce que lorſque de deux choſes l'une peut être aſſociée à une troiſieme, & que l'autre peut en être ſéparée, il ſuit qu'elles ne ſont pas unies enſemble. Nous ne voyons rien dans cette regle

qui ne s'accorde exactement avec le méchaniſme que nous venons d'indiquer. Les exemples peuvent en faire ſentir toute la vérité. Suppoſons que quelqu'un diſe, *Pour que la roſe bleſſe ceux qui la cueillent, il faut qu'elle ne ſoit pas ſans épines : or elle bleſſe ſouvent ceux qui la cueillent ; donc elle n'eſt pas ſans épines.* On s'apperçoit bien que le ſentiment qu'on a de la bleſſure n'eſt pas égal à celui de roſe, mais qu'il eſt égal à celui d'un inſtrument qui pique. A cauſe de cette inégalité, la concluſion a du être négative.

Dans quel cas on ne doit porter aucun Jugement.

Enfin dans les jugemens *ſenſibles* deux ſentimens peuvent être inégaux & le troiſieme tout à fait diſſemblable de ces deux premiers. Ce troiſieme ſentiment qui devoit ſervir à connoitre les rapports des deux premiers, ne donnant aucun terme de comparaiſon, nous ne pouvons rien conclure. De-là ſe tire la troiſieme regle générale des ſillogiſmes. Toutes les fois que les deux extrêmes ſe trouvent ſéparés du moyen terme, on ne doit rien conclure ; parce que de ce que deux choſes ſont ſéparées d'une

troisieme, il ne s'ensuit pas qu'elles soient jointes, ou désunies. Un exemple rendra sensible ce point de doctrine. Supposons que l'on dise *les lis ne sont pas bleus, parce que les roses ne sont pas bleues.* Voici trois sentimens inégaux entre eux, celui du lis, celui de la couleur bleue, & celui de la rose : on ne peut donc pas conclure ni que les lis soient bleus, ni que les lis ne soient pas bleus.

Des Jugemens *réfléchis.*

Il en est de même des jugemens *réfléchis* que des jugemens *sensibles*, ils suivent la même marche, sont astraints aux mêmes regles, & ne peuvent en être soustraits sans conduire à l'erreur. Toute la différence qui se trouve dans ces jugemens, c'est qu'ils sont portés sur des propositions générales, complexes & composées, tandis que dans les jugemens *sensibles* les propositions sont singulieres, particulieres & simples. Il faut donc dans les jugemens *réfléchis* prendre garde davantage aux propositions énoncées, à ne pas changer leur nature dans la suite du raisonnement, & à observer les préceptes déja donnés.

Les jugemens *mixtes* ſont des actes combinés des jugemens précédens. Ils retiennent la même nature des raiſonnemens mixtes, & en empruntent par conſéquent toute leur certitude. Souvent il s'y mêle quelque paſſion qui fait haſarder bien des choſes qui ceſſent de paroitre vraies lorſque la paſſion eſt éteinte. Souvent auſſi on porte ces jugemens ſur le témoignage de gens que l'on croit incapables de tromper; mais qui ont mal vû, ou qui enflent tout dans leur récit. Quelquefois l'on eſt d'un ſentiment contraire pour contredire, d'autres fois c'eſt pétition de principe, ou faute de bien comprendre ce qui eſt avancé. En un mot pluſieurs cauſes peuvent engager à porter de faux jugemens, quoiqu'ils ſoient rangés ſous les loix les plus exactes de la Logique. Il y a un grand nombre de remedes pour combattre chacune de ces cauſes, mais il eſt difficile de les appliquer dans le moment qu'ils ſont néceſſaires. C'eſt ainſi que les loix les plus ſages que la Medecine a fait pour conſerver les corps, ſont celles qui ſont les plus négligées. Un eſſain de

Des Jugemens *mixtes*.

maladies vient-il fondre sur nous? on temporise. Le mal augmente; on a recours aux médicamens, mais le moment de guérir est passé.

Des goûts.

On rapportera à cette classe *les goûts* différens *qui sont des déterminations pour choisir entre différens objets*. En effet le goût, dans le sens moral, est en même tems un jugement & un sentiment. C'est un jugement, puisque pour donner le véritable prix aux choses, n'être pas éblouis par de faux brillans, écarter tout ce qui peut tromper & séduire, il faut raisonner & juger. C'est un sentiment, puisque l'on est déterminé parce qu'on est touché par les bonnes choses, qu'on est blessé par les mauvaises, & que le plus souvent on se décide par les rapports que les choses ont avec notre organisation, ce qui forme les goûts particuliers à chaque sens, à chaque individu, à chaque nation, à chaque classe du peuple; ce qui forme les bons & mauvais goûts, les goûts singuliers & bisarres, les caprices.

Degrés de certitude des Jugemens.

C'est sur cette distinction des jugemens que nous fondons leur évi-

dence, leur certitude & leur probabilité. Il n'y a point de jugemens plus évidens que les jugemens *ſenſibles*, ſurtout lorſque nous jugeons des êtres par rapport à nous. Il n'en eſt pas de même lorſque nous décidons de la nature & des propriétés des êtres : ces déciſions peuvent être fort incertaines, parce qu'alors elles deviennent des jugemens *mixtes* dont on doit ſouvent douter.

Les jugemens *réfléchis* doivent auſſi être regardés comme fort certains lorſqu'ils émanent de l'attention que nous apportons à nos idées. Mais les notions abſtraites qu'on ſe forme des êtres ſont elles ſi ſimples qu'on en conçoive toujours les différences ſpécifiques ? les notions complexes qu'on a des choſes ſont elles ſi claires que chaque membre de leur compoſition ſe préſente tout-à-coup à la conſcience ? l'attention qu'on apporte à ſes idées n'eſt-elle jamais détournée par quelque cauſe ? qui pourra l'aſſurer, & ne pas conclure avec nous que ces jugemens ſont moins évidens que les jugemens *ſenſibles*, puiſque dans ces derniers il ne s'y ren-

contre pas les mêmes inconvéniens.

Les jugemens *mixtes* ſont les moins certains de tous. Ils procedent ſouvent des paſſions, de l'opinion, de la crédulité, du goût & de pluſieurs autres motifs qui donnent une apparence de vérité aux choſes fauſſes, qui paroiſſent démontrer ce qui n'eſt que douteux, & qui annoncent comme poſſibles des choſes qui ne peuvent exiſter.

A l'égard des jugemens *univerſels*, *communs*, & *particuliers*, comme ils ne dépendent que des propoſitions ſoit *univerſelles*, ſoit *communes*, ſoit *particulieres*, leur différence tombe ſur la nature des propoſitions énoncées. Ce qui n'entre pas dans le deſſein de cet ouvrage; ainſi nous paſſerons tout de ſuite à la mémoire dont on parle ordinairement après les opérations ci-devant décrites.



CHAPITRE V.

De la Mémoire.

LA Mémoire eſt la *faculté de reconnoitre les images déja reçues par les ſens, ou reproduites par l'imagination.* Elle eſt donc toujours poſtérieure ou au ſentiment, ou à l'imagination. Elle n'en differe que par la *reconnoiſſance*, ou l'action de reconnoitre que telles perceptions ou telles idées ont été déja produites.

Définition de la Mémoire.

Il ne ſeroit pas moins abſurde de douter que la mémoire dépende des organes corporels, qu'il ſeroit ridicule d'affirmer que les autres opérations de l'ame n'en dépendent pas. *Rondelet* rapporte dans ſes ouvrages (*a*) un exemple bien frappant, & qui convainc abſolument de la méchanique de cette opération. Un jeune homme reçut un coup violent à la tête. Guéri de ſa bleſſure, il ne

La Mémoire appartient autant au corps qu'à l'ame.

(*a*) Guillelmi Rondeletii *opera medica, append. cap.* 21. *pag.* 314.

se ressouvint d'aucunes des choses qu'il avoit apprises ; de sorte qu'il fut obligé une seconde fois d'apprendre les élémens des sciences. On dit la même chose d'un certain *Messala Corvinus* (*b*) habile Orateur qui oublia jusqu'à son nom par un coup qu'il reçut. *Cristophe De Vega* raconte qu'un Franciscain perdit tellement la mémoire par une fiévre aigue, que quoiqu'il fut avant habile Théologien, il ne connoissoit plus les lettres, & avoit oublié même le nom des choses qui lui avoient été le plus familieres (*c*). Ce phénoméne arrive quelquefois à la suite des fiévres malignes & de fortes attaques d'apoplexie. La peste décrite par *Thucidide* ôtoit la mémoire, & effaçoit tout souvenir du passé dans ceux qui en échappoient (*d*). *Galien* a vû de son tems le même effet causé par une fiévre pestilentielle (*e*). *Lucrece* fait aussi mention de ce phénoméne dans

(*b*) Plinius *nat. hist. lib* 7. *cap.* 24.

(*c*) *De arte medendi lib.* 3. *cap.* 30. Voyez la trad. de toute la Med. pratique de M. *Jean Allen.* tom. 2. chap. 3.

(*d*) *Lib.* 2. *bell. pelopones.*

(*e*) *Lib. quod animi mores corporis temp. sequantur cap.* 5.

cette belle deſcription qu'il donne de la peſte qui regna à Athenes (*f*).

Article I.

Sentimens de divers Auteurs ſur le méchaniſme de la Mémoire.

La nature du méchaniſme que nous reconnoiſſons dans la mémoire, n'eſt pas auſſi évidente que ſon exiſtence. Tous ceux qui ont tâché de le dévoiler juſqu'à préſent, ont embraſſé ou des ſiſtêmes peu ſatisfaiſans, ou des frivoles conjectures.

Siſtême des portraits gravés dans le cerveau.

Les uns en effet s'imaginent que chaque choſe que nous connoiſſons, laiſſe un portrait gravé dans notre cerveau, & que dans les choſes apriſes de ſuite tous ces petits portraits s'arrangent comme une pile d'eſtampes chez les imagers; deſorte que quand on leve le premier, on trouve le ſecond deſſous, & le troiſieme ſous celui-ci; ainſi de ſuite juſ-

(*f*) *Atque etiam quoſdam cepere oblivia rerum cunctarum, neque ſe poſſent cognoſcere ut ipſi. De rerum nat. lib. 6. ſub fin.*

qu'au dernier. Nous avons vû combien cette ſuppoſition de tableaux étoit ridicule lorſque nous avons parlé des idées. Il y auroit en vérité une ſinguliere confuſion dans le cerveau s'il recevoit tous les jours des miniatures de tout ce qui l'environne. Que ſeroit-ce au bout d'un an? que ſeroit-ce au bout de dix années.

Siſtême des différentes routes dans le cerveau.

D'autres, avec juſte raiſon, peu ſatisfaits de l'explication précédente, ont cherché à expliquer d'une autre maniere la faculté que nous avons de nous reſſouvenir des choſes. Ils ont prétendu que les objets s'ouvroient ſeulement des paſſages différens dans la ſubſtance du cerveau par le moyen des eſprits animaux, & que toutes les fois que les eſprits repaſſoient dans ces canaux & ſe rouvroient ces petits paſſages, l'ame appercevoit la choſe par le moyen de laquelle ils avoient été ouverts la premiere fois. Suppoſition auſſi fauſſe que la premiere : car ſi les choſes étoient ainſi, le cerveau ne ſeroit plus qu'un crible. D'ailleurs, ſi ces routes ſont dreſſées par les objets en différens endroits de la ſubſtance du cerveau,

cerveau, comment les eſprits feront-ils pour enfiler une route plutôt qu'une autre ? ces canaux ne perceront-ils jamais l'un dans l'autre ? Quel eſt le guide qui, attentif à toutes les impreſſions des objets, conduira les eſprits, & leur diſtribuera les quartiers où ils doivent ſe creuſer une route particuliere ? De plus l'impreſſion des objets ſera-t-elle aſſez forte pour forcer les eſprits à s'ouvrir d'autres paſſages que ceux que la nature a tracé elle-même ? *Malebranche* ce profond Métaphyſicien qui en combattant l'erreur n'a pas toujours pû ſe défendre des atteintes qu'elle porte à l'eſprit humain, s'eſt laiſſé ſéduire par cette hypothéſe qu'il a embraſſé ſans doute ſans en faire auparavant un ſérieux examen, & ſur l'eſtime qu'il pouvoit faire de ceux qui l'avoient inventé (*g*).

Opinion de *Duncan.*

Duncan qui nous a l'aiſſé un traité ſur les fonctions de l'ame, n'a fait que commenter le ſentiment de *Willis.* » La même ondulation d'eſprits, dit- » il (*h*), qui a cauſé la ſenſation dans

(*g*) Recherche de la vérité. tom. 1. liv. 2. chap. 5.
(*h*) Explication méchanique des actions animales,

» *les corps cannelés*, cause l'imagina-
» tion dans le *corps calleux ;* parce
» qu'elle y devient plus remarquable,
» & notre ame a une perception plus
» claire & plus parfaite. La mémoire
» n'étant qu'une imagination réité-
» rée, il semble qu'il faudroit lui
» donner le même siége, savoir *le*
» *corps calleux ;* cependant deux rai-
» sons principales engagent à croire
» que c'est dans la substance cendrée
» que l'ame se ressouvient des choses;
» l'une est prise de sa fermeté &
» l'autre de sa situation. Sa fermeté
» le persuade, parce que les conduits
» qui servent à la mémoire ne sau-
» roient se conserver & demeurer
» ouverts dans une substance mollasse
» qui s'affaisseroit d'abord comme
» nous voyons que les caracteres
» qu'on imprime sur une boue fort
» détrempée ne font point de durée,
» au lieu qu'elle les conserve plus
» long-tems quand elle a acquis plus
» de fermeté & de consistance. Sa
» situation confirme encore dans ce

par M. *Duncan*, Docteur en Médecine. *vol. in* 12. *Paris* 1678. Voyez depuis le chap. 18. jusqu'au chap. 21.

» ſentiment, parce qu'étant la plus
» haute partie du cerveau, les ondu-
» lations n'y parviennent pas, à
» moins qu'elles ne ſoient extraordi-
» nairement fortes. C'eſt pourquoi
» nous ne nous ſouvenons que des
» choſes qui ont frappé vivement
» nos ſens «.

Il ſuffiroit de rapporter cette opinion pour la réfuter : car 1°. Nous avons dit lorſque nous avons parlé du raiſonnement, que c'étoit une pure fiction dans laquelle, pour ainſi dire, les opérations de notre ame perſonnifiées jouoient leur rôle ſur des théâtres particuliers. 2°. Les ondulations des eſprits animaux ſont encore un de ces jeux d'eſprit qui manquent de fondement. Elles ne pourroient ſe faire ni dans les corps cannelés, ni dans le corps calleux, ni dans la ſubſtance corticale; les fibres élémentaires de ces corps ſont trop rapprochées pour le permettre. Il faudroit au moins indiquer les réſervoirs où elles pourroient ſe faire. 3°. Qui pourroit comprendre que des ondulations priſes ſtrictement ſelon leur propre ſignification, ſe faſ-

ſent dans un canal, ſoient tranſmiſes dans un autre pour être enſuite communiquées à un troiſieme ? Ce raiſonnement paroit ridicule, & c'eſt cependant ce que l'Auteur cherche à perſuader, ſi l'on ſuit le ſiſtême depuis ſon commencement juſqu'à ſa fin. 4°. On pourroit faire contre ce ſentiment les mêmes objections que celles qu'on a faites contre le ſiſtême précédent, & quelques autres opinions que nous avons déja examinées.

Hypothèſe des Modernes ſur la Mémoire.

Quatrieme hypothéſe, la plus vraiſemblable, & adoptée de preſque tous les Phyſiologiſtes modernes. Ce ſont les plis & replis des petites membranes du cerveau. Pour rendre ce ſentiment plus plauſible, & donner la raiſon de la différence notable de la mémoire qui ſe rencontre dans chaque âge, ils apportent la comparaiſon d'un parchemin. Si, diſent-ils, le parchemin eſt mouillé, il ſe plie facilement; mais ſi l'on vient à l'étendre, il ne garde aucune trace des plis précédens; tels ſommes-nous dans l'enfance, nous apprenons facilement, & nous oublions de même,

Au contraire si le parchemin a acquis un certain degré de sécheresse, on le plie plus difficilement, mais il conserve l'empreinte des plis. De même dans l'âge viril l'on apprend difficilement, & l'on retient bien quand on a appris. Enfin si le parchemin est devenu dur & extrêmement sec, à peine pourra-t-on le plisser, & si l'on en vient à bout, on ne pourra plus effacer les plis qu'il aura contracté. Telle est la vieillesse : à peine dans cet âge peut-on apprendre ; cependant si à force d'exercice l'on retient quelque chose, on ne l'oubliera jamais.

Réfutation de cette hypothèse.

Tout ceci paroît d'autant plus captieux, que cela est pris dans la nature des différens âges des hommes. Car dans la jeunesse les humeurs sont aqueuses & les fibres molles ; dans l'âge viril les humeurs sont plus salines & plus sulphureuses, & les fibres ont une certaine consistance ; dans la vieillesse l'expérience fait voir que les fibres deviennent tellement roides, qu'elles perdent leur élasticité. Mais pesons les choses attentivement : si chaque objet imprime son plis dans

le cerveau, quelle confuſion! pour moi je la trouve la même que celle de ces petits portraits aſſemblés dans le cerveau. Cependant toutes nos idées ſe reveillent les unes après les autres avec juſteſſe & diſtinction. D'ailleurs qu'elle eſt la cauſe qui empêcheroit un plis d'en effacer un autre; je n'en vois aucune: & il me ſemble qu'il en peut être de même d'une membrane élaſtique pliée en un certain ſens, que de la lame d'un fleuret fauſſée, qui, ſi elle vient à être pliée du ſens oppoſé, reprendra ſa premiere droiture. Pouſſons les conſéquences encore plus loin: un homme qui pendant vingt ans a vû, entendu, touché, &c, ſe reſſouvient de ce qu'il a vû, entendu ou touché. Cela poſé, je demande combien il faudroit de membranes dans le cerveau pour recevoir tous les plis; ou du moins quelle immenſe membrane ſeroit capable de les recevoir? Si vous me répondez qu'il y a un grand nombre de membranes dans le cerveau, je vous l'accorderai, mais quand bien-même tout le cerveau ſeroit membraneux, ce qui n'eſt point,

il ne pourroit pas y ſuffire. Si vous me répondez que cette immenſe membrane ſe trouve dans le cerveau; comme elle eſt ſi grande on peut la voir, on peut la montrer. J'attens votre réponſe.

Article II.

Méchaniſme de la Mémoire.

Cette route paroit d'abord épineuſe & difficile à parcourir puiſque de grands hommes s'y ſont égarés. Pour ne pas nous y perdre, ſaiſiſſons bien ce que c'eſt que la mémoire, & détaillons bien ſes eſpéces. Cet examen nous tiendra lieu du fil d'Ariane, qui nous conduira comme d'autres Théſées dans un labirinthe où les corps n'ont point d'accès.

La mémoire eſt cette faculté de ſe reſſouvenir des choſes paſſées, & la conſcience intime de les avoir vû, entendu, ou touché. Elle eſt mere ou ſi l'on veut la compagne inſéparable de toutes les opérations de l'entendement: car pour imaginer, ou

Nature de la Mémoire.

ſe former les repréſentations des objets en leur abſence, il faut ſe reſſouvenir des perceptions que nous en avons reçu par leur préſence; pour raiſonner & juger, c'eſt-à-dire comparer deux ou trois idées enſemble, il faut ſe reſſouvenir de la premiere idée en la comparant avec la ſeconde, & ſe reſſouvenir de la premiere & de la ſeconde en les comparant avec la troiſieme. L'imagination eſt donc une eſpéce de mémoire, & la mémoire une imagination réitérée. Souvent auſſi la mémoire n'eſt-elle que l'effet du raiſonnement & du jugement comme nous en donnerons quelques exemples. Elle ne differe donc de toutes ces autres opérations de l'entendement qu'en ce qu'elle eſt la conſcience que nous avons déja reçu certaines impreſſions en rappellant les ſignes & les circonſtances qui les accompagnoient. Conſcience qui tient à notre exiſtence : car ſi vous changez cette maniere d'être actuelle par quelque chute grave, par quelque maladie qui attaque l'économie animale juſque dans ſes fondemens, vous enlevez

ſevez cette conſcience, ou cette habitude de ſe reſſouvenir des choſes qui nous étoient les plus intimes. Mais cette conſcience n'a pu être enlevée ſans que toutes les autres opérations de l'ame n'ayent été également intéreſſées, parce qu'elles ſont inſéparables.

Le méchaniſme de la mémoire ne peut donc être autre que celui de l'imagination, ſouvent combiné avec celui du raiſonnement & du jugement, c'eſt-à-dire que c'eſt toujours l'ébranlement des organes, ou les ſenſations qui fourniſſent les idées archétypes des choſes; que par des cauſes internes & ſuffiſantes, ou l'imagination, ces idées ſe renouvellent ſucceſſivement; que dans l'ordre de leur ſucceſſion ces idées ſont combinées ou diſtinguées entre elles par le raiſonnement & le jugement; que l'attention qu'on apporte à cette ſuite de perceptions qui ſe ſuccedent ſans ſe confondre, forme la mémoire ou la conſcience intime de la progreſſion de ces perceptions, de maniere qu'on reconnoit par une gra-

dation exacte les antérieures des postérieures.

Cette matiere qui étant ainsi présentée, paroit abstraite & difficile, deviendra plus sensible & plus aisée à saisir en faisant pour la mémoire la même distinction que celle que nous avons faite pour toutes les autres opérations de l'entendement. Elle doit y être soumise, puisqu'elle est de la même nature ; ce qui constituera trois espéces de mémoires, l'une *sensible*, l'autre *réflechie*, & la troisieme *mixte*. La premiere sera ce qu'on appelle ordinairement *ressouvenir*, la seconde sera *réminiscence*, & la troisieme *mémoire* proprement dite.

Mémoire *sensible*.

Par *ressouvenir* ou *mémoire sensible* nous entendons ce rapport continuel des sens, & cette facilité qu'on a de se rappeller quelque chose sans la participation de l'ame. Des exemples éclairciront ce fait. La vue a été frappée par un spectacle qui fait horreur, tel que le supplice effrayant d'un malfaiteur, la catastrophe terrible d'une tragédie, l'assassinat d'un

parent, ou d'un ami, nous nous en ressouvenons sans cesse. Ces images épouvantables nous suivent par tout; il n'y a que le tems, ou la dissipation qui puissent en effacer les tristes empreintes. Il en est de même des spectacles agréables, tels que fètes publiques, bals, festins, promenades; on s'en ressouvient pendant longtems soit que l'on veille, soit que l'on dorme. Plus l'impression a été vive, plus elle est durable. Elle ne cesse, ou n'est amortie que par d'autres impressions subséquentes d'une nature différente.

L'ouie est susceptible d'impressions aussi durables, que la vue. Lorsque l'oreille a été frappée par des sons flatteurs on en conserve aisément le souvenir. Sans cesse on répete l'air qui a plu; souvent on le répete involontairement.

Tous les autres sens ont aussi leur mémoire particuliere. Les autres organes ont aussi une mémoire qu'on appelle *habitude.* On demande, par exemple, à un maître de violon un air dont il ne se ressouvient pas précisement; il prend alors son instru-

ment, il s'étudie, ſes doigts ſe placent d'eux-mêmes exactement ſur les cordes & aux endroits juſtes qu'il faut toucher pour faire telles ou telles notes. Deſorte que par le rapport mutuel des différens ſons excités, nous entendons l'air que nous deſirions. Il en eſt de même d'une perſonne qui ſait la muſique vocale. Le premier ton la met au fait de tous les autres qu'elle cherchoit. Un homme qui ſait bien écrire, ne ſe ſouvient pas au juſte dans quel endroit d'une lettre il doit former un plein, ou un délié. Il a recours à ſa plume, prend ſon papier, forme la lettre, & remarque la ſituation des pleins & des déliés qui ſe trouvent exactement à leurs places. La mémoire des doigts eſt ſi exacte dans cette occaſion que l'on conſerve pendant toute ſa vie le caractére d'écriture qu'on s'eſt formé pendant ſon enfance, caractére qu'on ne peut déguiſer qu'après beaucoup d'efforts, & qu'avec beaucoup d'attention.

Or tout ceci ne s'opére que par la liberté avec laquelle s'exécutent les mouvemens des muſcles qui ſer-

vent à ces actions, & cette facilité ne s'est acquise que par des actes très fréquemment répetés. Quelle résistance en effet n'a point eû à vaincre dans sa main toute personne qui joue de quelque instrument à corde? Il a fallu accoutumer des doigts d'abord roides, à se plier sans effort; ensuite les poser avec justesse sur les cordes; enfin les écarter ou les presser davantage pour marquer un dieze, ou un bémol; de-là passer à cette vivacité, cette netteté, ce goût avec lequel jouent les Amphions de nos jours. Il en est de même d'une personne qui apprend la musique vocale. Quelle fausseté dans les tons? quelle dureté dans les cadences? quelle irrégularité pour les mesures? mais par l'étude, l'exercice & l'habitude vous la verrez égaler les sirénes de notre siécle. Sans doute que pour surmonter les résistances, que pour franchir tous les obstacles, il a fallu que les muscles de la glotte & de la langue se soient pliés & repliés une infinité de fois dans les mêmes sens. De-là l'agilité, la diversité, le nombre, la précision de tous ces mouvemens.

Il eſt donc vrai que ce qu'on appelle *habitude* dans les membres & dans les organes des ſens n'eſt autre choſe qu'une mémoire méchanique, & qu'il n'y a pas d'organe qui n'ait la ſienne propre. Nous allons rapporter un fait qui fera voir évidemment que chacune de ces habitudes peut ſubſiſter, ou être détruite indépendamment des autres avec leſquelles elle paroit faire un tout indiviſible. Un Procureur de la Cour nommé *Enaut* devint paralitique de tous ſes membres (*i*). Après avoir été guéri de cette paraliſie univerſelle, ſa langue ſeule ſe trouva ſans mouvement. Il reſta dans cet état avec cette circonſtance que quoiqu'il n'eut jamais perdu la mémoire, ni l'habitude d'aucune autre choſe, il lui fut impoſſible cependant d'écrire d'autre nom que le ſien, & de former d'autres lettres que celles qui compoſent *Enaut* qu'il écrivoit en long caractére comme on a coutume de ſigner.

De la Mémoire *réflé-chie.*

La *réminiſcence*, ou la mémoire *réflechie* eſt celle qui paroit ne dé-

(*i*) Journal de Médecine, *Avril* 1686. *Article* 4. *pag.* 22.

pendre que de la volonté. Telle eſt la faculté par laquelle on ſe rappelle un diſcours qu'on a appris, lorſqu'il s'agit de le réciter. Par l'agitation des eſprits & du ſang, par leur cours naturel, par le battement des vaiſſeaux, il ſe paſſe en nous des mouvemens qui réveillent & augmentent la force tonique des organes. Alors l'ame ayant fait attention à l'ordre dans lequel ces mouvemens ſe ſont paſſés, prend garde à l'ordre dans lequel ils ſe font dans l'inſtant : de-ſorte qu'elle diſtingue l'impreſſion qui étoit antérieure & celle qui doit être poſtérieure ; ce qui détermine quelles idées doivent précéder & celles qui doivent ſuivre. On prononcera donc ce diſcours ſuivant l'arrangement des mots, des phraſes, des nombres, &c, qu'il convient, en un mot tel qu'il ſe trouve écrit ſur le papier.

Voici encore un exemple de mémoire *réflechie* plus compliquée, & qui prouve combien l'imagination, le raiſonnement & le jugement aident à cette eſpéce de mémoire. On s'informe à quelqu'un dans quelle année

eſt arrivé tel événement. Il fait attention aux ſenſations les plus vives & les plus durables qu'il a pû éprouver alors. Parmi une multitude de perceptions excitées à l'occaſion des cauſes nommées ci-deſſus, il n'en trouve pas une ſeule qui ait plus de rapport avec le fait ſur lequel on le queſtionne, que celle qui réveille en ſon ame l'idée de claſſe. Il prononcera qu'alors il étoit encore écolier lorſque la choſe s'eſt paſſée; de-là il conclura qu'il y a bien tant de tems que le fait qu'on lui demande eſt arrivé. Suppoſons encore que cette perſonne veuille dire préciſément dans quelle année; il faut qu'elle faſſe attention une ſeconde fois à ſes idées, pour ſavoir dans quelle claſſe elle étoit. Ce qu'elle pourra faire en combinant diverſes perceptions, choiſiſſant les unes, rejettant les autres; après quoi elle déterminera le tems certain dans lequel l'événement s'eſt paſſé. De tout ceci l'on peut voir aiſément que le raiſonnement ne contribue pas peu à la mémoire; qu'à l'égard du tems il faut certaines époques pour fixer l'attention; que

cette mémoire du tems est une espéce de calcul.

La mémoire *mixte*, ou la mémoire proprement dite, est celle qui est en partie indépendante & en partie dépendante de la réfléxion. Nous disons que cette mémoire est en partie indépendante de la réflexion. En effet la vie animale consiste dans l'action continuelle des solides sur les fluides, & la réaction des fluides sur les solides; desorte que les organes des sens sont émus sans cesse; & que l'on pourroit dire que l'homme pendant toute sa vie n'est pas peut-être un moment sans avoir des perceptions. Beaucoup de Philosophes sont de ce sentiment (*k*). C'est de-là aussi que procéde cette mémoire que nous avons lorsque nous rêvons, lorsque nous regardons un objet déja vû, ou qui par sa liaison, sa correspondance, sa ressemblance avec un autre, nous en rappelle le souvenir. Il en est de même des autres sensa-

De la Mémoire *mixte*.

(*k*) *Descartes* est, je crois, le premier qui l'ait avancé. On peut voir là-dessus le Traité de l'Esprit de l'homme par *Louis De la Forge*, Docteur en Médecine. *chap.* 6.

tions, c'eſt-à-dire de l'odorat, du goût, du toucher, &c.

Le ſang étant continuellement agité par les pulſations du cœur & le battement des artéres, il n'eſt pas étonnant que les nerfs ſoient ébranlés pendant le ſommeil de la même maniere qu'ils ont été ébranlés pendant la veille. Ainſi dans les ſonges il nous ſemblera converſer avec nos amis, nous rencontrer avec eux dans les promenades, nous divertir à la campagne, &c. Souvent ces ſonges ſeront extravagans ſelon les divers rapports des mouvemens excités dans les organes. Tantôt les idées que nous avons d'un royaume ſe joignant avec les idées que nous avons de nous-mêmes, il nous ſemblera être Rois. Tantôt les idées d'or, de châteaux, de palais magnifiques ſe reveillant en nous, il nous ſemblera être riches, habiter de ſuperbes demeures, &c. Toute cette méchanique explique ſuffiſamment le premier fait.

A l'égard du ſecond, par la préſence d'un objet déja vû, il ſe fera ſur le nerf optique des mouvemens

pareils à ceux qui ont déja excité quelques émotions dans l'ame. Ayant déja reçu cette impreſſion, on conclura qu'on a déja vû cet objet. Si c'eſt un objet ſemblable, ou qui a quelque rapport à celui qu'on a vû, l'ame y fera attention à cauſe des impreſſions ſemblables. Ainſi elle pourra penſer à l'objet qui a de la reſſemblance avec le dernier; ou bien, par exemple, entendant parler de richeſſes, on a tant de fois attaché cette idée complexe à l'idée ſimple de l'or & de l'argent, que nous pourrons penſer à l'or, ou à l'argent.

Nous avons dit auſſi que cette eſpéce de mémoire étoit en partie dépendante de la volonté, parce que nous ne pouvons pas conclure que nous voyons un objet pour la ſeconde fois, ſans y faire réflexion, comme on vient de le voir dans le ſecond exemple. Cette réflexion vient de la conſcience que nous avons de l'exiſtence antérieure d'un être qui eſt le même nous. C'eſt cette conſcience qui eſt le fondement de l'expérience & de la réflexion. Sans elle chaque inſtant de la vie nous paroi-

troit le premier de notre exiſtence ; & toutes les facultés de l'entendement ſe réduiroient à une premiere perception.

Conſéquences de ce que nous avons avancé.

Les conſéquences les plus utiles qu'on puiſſe tirer de tout ce que nous avons dit dans ce chapitre, ſont 1°. que pour bien comprendre ce que c'eſt que la mémoire, il faut la diviſer en ſes eſpéces. 2°. Qu'en général elle eſt une attention aux mouvemens préſens dans l'économie animale, leſquels ont été autrefois excités. 3°. Qu'elle eſt ſouvent accompagnée de l'imagination, du raiſonnement, & du jugement, & que ces actes de l'entendement correſpondent en nature à celle de la mémoire. 4°. Que pour toutes les eſpéces de mémoire il faut qu'il y ait dans les organes une action tonique, une diſpoſition à l'irritabilité. 5°. Que notre ſiſtême eſt pris dans la nature, ſans qu'il puiſſe jamais y avoir aucune confuſion, & ſans admettre dans le cerveau des choſes qui n'y ſont pas. De plus par ce méchaniſme on rendra compte facilement des principaux phénoménes de la mémoire, comme on va le voir.

C'eſt un fait que les enfans ont beaucoup de mémoire. Les fibres des enfans ſont délicates & le battement des artéres eſt plus fréquent & plus fort proportionnellement que dans l'âge viril. De-là cette facilité, cette promptitude, cette énergie des fibres à ſe mouvoir. Dans l'âge viril les fibres ſont beaucoup plus fortes & le battement des artéres n'y correſpond pas par ſa force, ou ſa viteſſe. De-là la mémoire moins prompte. Dans la vieilleſſe les fibres ſont ſi roides, qu'à peine ſouffrent-elle quelque ébranlement. Auſſi ſe trouve-t-il peu de mémoire dans les vieillards.

Etats de la Mémoire dans les différens âges.

Nous voyons tous les jours des mémoires *promptes*, ou *lentes*, des mémoires *heureuſes*, ou *infidelles*. Deux de ces caracteres de la mémoire peuvent-être réunis enſemble; c'eſt-à-dire que la mémoire peut être *prompte* & *heureuſe*, *prompte* & *infidéle*, *lente* & *heureuſe*, *lente* & *infidéle*.

Différens caracteres de la Mémoire.

Elle ſera *prompte* dans une diſpoſition organique comme celle de la jeuneſſe. Elle ſera *lente* dans une conſtitution approchante de celle des

vieillards. Elle ſera *heureuſe* plus les oſcillations ſeront fortes ; elle ſera *infidéle* lorſque les oſcillations ſeront foibles. La mémoire portant un double caractere, elle dépendra alors de deux cauſes. Si elle eſt *prompte* & *heureuſe*, les fibres ſeront délicates & leurs vibrations vives ; ſi elle eſt *prompte* & *infidéle*, les fibres ſeront délicates, mais leurs vibrations ne ſeront pas aſſez marquées. Si elle eſt *lente* & *heureuſe*, les fibres quoique fermes, recevront une quantité de mouvement proportionnée à leur rigidité. Si elle eſt *lente* & *infidéle*, outre que les fibres ſeront inflexibles, la quantité du mouvement ſera moindre qu'il ne faudroit pour vaincre une telle réſiſtance.





SECONDE PARTIE.

De la Volonté.

Dans quel sens on parle ici de la Volonté.

NOUS ne parlerons pas ici de la Volonté comme d'une faculté libre qui fait notre mérite, ou notre démérite envers Dieu ; notre justice, ou notre injustice envers les hommes ; les devoirs, ou les fautes envers nous-mêmes. Ces matieres sont réservées aux Théologiens les plus éclairés, & ce n'est pas à nous d'entrer dans un sanctuaire où la vérité se voile pour éprouver notre raison. Mais nous parlerons de la Volonté comme d'une faculté qui cede aux desirs, ou qui les reprime ; qui donne la naissance ou la mort aux passions ; qui cherche, ou qui fuit la vertu.

Toutes ces parties de la volonté étant les sources où l'esprit puise ce qu'il a de plus solide & de plus brillant, nous ne pouvons nous dispenser de faire voir la part qu'y prennent nos corps, afin d'établir par là

suite des principes inconteſtables qui ſeront de nouveaux moyens pour completter notre ſiſtême.

La Volonté dépend également de nos corps que de nos ames.

Qu'on ne s'y trompe pas, la volonté n'eſt pas moins méchanique que l'entendement. Je veux me mouvoir ; le mouvement ſuit de près la volonté, ſi rien ne bleſſe l'organiſation de mon corps. Je veux réfléchir, les idées s'offrent en foule à mon imagination. Je veux me rappeller les idées que j'ai déja eues, ma mémoire m'obéit. Toutes ces fonctions ne s'exécutent que par de ſimples mouvemens qui ſe paſſent dans l'économie animale, comme nous venons de le dire. Il n'en eſt pas de même lorſque les organes ſont viciés : c'eſt en vain que je voudrois agir. Malgré toute la force de ma volonté je ne puis remuer mon bras dans la paralyſie. Mon ame n'eſt plus maîtreſſe de mon corps dans les convulſions. L'empire de la volonté eſt détruit : & exiſte-t-elle elle-même cette volonté dans de certaines maladies, comme dans l'apoplexie, dans la léthargie, dans l'épilepſie ? Nous ne pouvons pas ſeulement agir, penſer

ſer, nous reſſouvenir, bien loin de vouloir.

Il eſt donc certain que dans ſon eſſence la volonté appartient à l'ame : mais que par les loix qui uniſſent les deux ſubſtances hétérogenes de notre être, elle dépend auſſi de nos corps. La volonté conſiderée ſous ce point métaphyſique, n'eſt pas d'un uſage fort étendu dans les ſciences, comme nous le dirons Liv. III. Partie II. Ses avantages ſont bien plus grands conſiderée comme ſource des vertus & des paſſions. Nous n'en traiterons donc que ſous ce ſimple titre.



CHAPITRE PREMIER.

Des Vertus.

La nature de la Vertu peu connue jusqu'à présent.

A-T-ON bien connu jusqu'à présent la nature de la Vertu? C'est un problême à décider. La Vertu, dit *Aristote* (*a*), consiste dans le milieu. Elle est le milieu même, dit *Horace* (*b*) & les deux extrêmités sont vices. En est-on plus savant après de telles définitions, & en découvre-t-on mieux le principe éloigné de toutes les vertus? Si l'on écoute *Ciceron*, nous sommes persuadés que l'on sera encore plus satisfait de sa propre ignorance sur cette matiere, que de l'éclaircissement que cet habile Orateur prétend donner. *Virtus*, dit-il,

(*a*) *Est ergo virtus mediocritas quædam.* de moribus lib. 2. cap. 5. *Mediocritas autem seu medium est duorum vitiorum.* ibid. cap. 6. vid. etiam. Eudemiorum lib. 2. cap. 3.

(*b*) *Virtus est medium vitiorum & utrinque reductum.*

Est modus in rebus, sunt certi denique fines
Quos ultrà citraque nequit consistere rectum.
Sat. 1. *lib.* 1. *v.* 106.

(c) *eſt habitus per modum naturæ rationi conſentaneus.* Aurons-nous recours aux figures ? Les uns nous ont repréſenté la Vertu ſous la forme d'un cube, pour nous montrer la fermeté du Sage dans ſes bonnes actions. Les autres nous l'ont dépeint ſous l'hiérogliphe d'une ſphére, pour donner à entendre que de même que tous les points de la circonférence tendent à un centre, de même toutes les actions doivent être comme autant de rayons qui partent du vrai bien, & qui doivent ſe terminer au vrai bien. Mais ces allégories laiſſent toujours quelque obſcurité après elles ; par l'alluſion on fait illuſion à l'eſprit, & le raiſonnement trouve toujours un vuide qu'il voudroit remplir. Peu contens de ce qui a été dit juſqu'alors ſur une matiere qui intéreſſe tant le cœur & la félicité de l'homme, nous allons propoſer en peu de mots nos conjectures, avertiſſant cependant que nous ne donnons pas notre ſentiment comme une déciſion formelle, mais comme les

(c) *Lib. 2. Rhetor.*

réflexion d'un homme qui cherche la vérité.

Définition de la Vertu.

Nous disons donc que la vertu en général est *le désir de persévérer dans son être, subordonné à la raison, ou aux loix divines & humaines.*

Le *désir* est un enfant de la volonté, & n'est pas la volonté même. La volonté est *une faculté générale & libre qui nous porte vers les objets;* le désir au contraire est *un effort particulier qui nous porte vers tel objet, ou à telle action, par une détermination précise.*

Explication de cette définition, & preuves de son exactitude.

Ce *désir* est commun à tous les hommes. Il veulent tous être heureux. Epineuses difficultés, éminens dangers, rien ne peut les arrèter pour trouver leur félicité. Mais par quel autre moyen peuvent-ils la trouver que par la recherche du bien & la fuite du mal; ce qui n'est qu'une seule & même chose: car qui cherche le bien fuit le mal; qui fuit le mal cherche le bien? or quel est ce bien que tous les hommes désirent? si ce n'est quelque chose qui lui soit essentiel, de coexistant avec lui, & d'aussi longue durée que lui. Or le désir de la

persévérance dans son être, ou la tendance à son bien être, ce qui revient au même, renferme toutes ces qualités. Il se rencontre dans tout ce qui vit avec quelque connoissance de soi-même, ou avec sentiment. Il n'y a donc pas de principe plus étendu, & il est dans l'essence de l'homme (*d*).

(*d*) Il se rencontre sur cette question une multitude incroyable d'opinions. *Aristippe*, *Epicure*, *Eudoxe*, *Philoxene* & tout les *Cyrénéens*, mirent le *bien* dans la volupté. *Caliphon* & *Decomachus* crurent qu'il n'existoit que dans la volupté jointe à l'honnêteté. *Carneades & Jerôme Gordien*, *in rebus à naturâ primogenitis*. *Diodore* le plaça dans l'accroissement. *Théophraste* dans la fortune; *Alcidamus*, *Herilus* & les disciples de *Socrate*, dans la science. Suivant *Apollonius* & *Pomponius* les peuples qui habitoient dans la Norique le faisoient consister dans la joie & la lascivité; *Platon* & *Plotin* dans l'union; *Bianes Prienus* dans la sagesse; *Bion* & *Boristhenes* dans la prudence; & *Thales* de Milet dans la connexion de ces deux vertus; *Pittacus* de Mitilene dans les bonnes actions; *Ciceron* dans la liberté; *Périandre* de Corinthe & *Lycophanes* dans le pouvoir, le repos, les richesses, la santé & les honneurs. En un mot, d'autres plus intelligens, qui regardoient comme une erreur de mettre son bonheur dans les choses périssables de ce monde & dans les affections de nos corps, l'attribuerent à la vertu & aux puissances de notre ame. Tel est le sentiment de *Pythagore*, d'*Ariston*, d'*Empédocle*, de *Cléante*, de *Démocrite*, de *Denys* le Babylonien, d'*Antisthène*, d'*Hécaton*, de *Possidonius*, de *Zenon* & des *Stoiciens*. Tel est aussi le sentiment d'*Aristote*, *lib.* 1. *Ethic.* cap. 7. lib. 2. *magn. moral.* cap. 10. & lib. 3. *polit.* cap. 3.

Les hommes ne peuvent ſe repréſenter le néant, puiſqu'il n'a aucune propriété ; or s'ils pouvoient avoir quelque idée de leur deſtruction, ils auroient quelque idée du néant ; ce qui ne peut être, puiſque tout eſt poſitif & réel dans l'exiſtence de l'homme & dans celle de cet univers. Cette idée de l'exiſtence étant ſi intime à la nature de l'homme, forme en lui le déſir de la perſévérance dans ſon être : ce déſir de la perſévérance dans l'être étant produit par l'idée de l'exiſtence, il doit durer autant que ſa cauſe ſubſiſtera. Donc dans un être qui connoit ou qui ſent, le déſir de la conſervation & du bien-être eſt coéxiſtant avec lui, & lui eſt eſſentiel. Donc la deſtruction répugne à ſa nature ; donc l'exiſtence ou la perſévérance dans l'être eſt le plus grand bien de l'homme & ſon premier déſir.

Nous avons ajouté que ce déſir

Varron a compté près de trois cens opinions ſur ce qui faiſoit la félicité de l'homme en cette vie. Serois-je aſſez heureux pour avoir trouvé la vérité, tandis que tant d'habiles gens ſe ſeroient trompés : je n'oſe m'en flater ; mais il y a tout lieu de croire que j'ai approché le plus près du but.

de la persévérance dans son être, devoit être subordonné à la *raison*, aux *loix*, ou à la *Religion*. Sans cela tous les hommes & tous les animaux seroient vertueux, puisqu'ils tendent tous à leur conservation. Sans cela les vertus ne seroient point distinguées des passions, puisqu'elles ont le même principe générique, comme on le verra plus bas. La différence est que le désir de la persévérance dans l'être, qui produit les passions, n'est dirigé que par les sensations.

Chap. 2. de cette 2. part.

Méchanisme général du désir.

Si nous portons notre vûe plus loin, nous appercevrons dans nos corps le méchanisme qui occasionne le désir en général, & nous découvrirons pourquoi les pierres & les métaux sont insensibles, tandis que tout ce qui respire a des désirs. Les fibres des corps vivans tendent toutes à un certain état. Sont-elles trop tendues ou trop relâchées? la douleur, ou le mal aise qui se fait sentir, avertit du dérangement qui se passe. Il n'y a donc que ce certain état qui puisse plaire; il n'y a donc que celui-là de désirable; & c'est précisé-

ment celui qui tend à la persévérance de l'être.

Voici, si nous ne nous trompons, le nœud qui embarrassoit tant de Philosophes, enfin coupé. Le mêmes principe qui engendre les vertus, engendre aussi les passions. Nous portons ce principe dans notre sein ; il est né avec nous ; il est inséparable de notre nature, & ne peut finir qu'avec nous. Mais cette matiere sera encore plus éclaircie, si nous entrons dans le détail.

Matieres qu'on se propose de traiter dans ce chapitre.

Nous existons, nous sommes attachés à notre existence, on médite sur les moyens de la conserver, voilà *la Prudence :* on écarte avec courage les moyens qui pourroient la détruire, voilà *la Force.* Pour obtenir ce qui est dû à cette existence on rend aux autres tout ce qui leur appartient, voilà *la Justice ;* on emploie avec discrétion les moyens qui tendent à sa conservation, voilà *la Tempérance.* On appelle ordinairement *Cardinales* ces quatre vertus principales auxquelles toutes les autres vertus morales se rapportent. Elles ne

ne sont, comme on voit, que les branches du désir dont nous venons de parler : car selon notre propre définition, il n'y a qu'une seule & unique vertu qui est le désir de l'être subordonné à la raison ou à la Religion, lequel change de nom suivant les différens objets ausquels il s'applique.

ARTICLE I.

De la Prudence.

LA Prudence *est un désir qui tend à nous faire choisir tous les moyens jugés capables de servir à la conservation de notre être.* C'est par elle que nous mettons notre vie à l'abri des insultes de nos ennemis, que nous conservons les biens qui servent à entretenir notre vie, que dans la société nous ne nous confions qu'à nos amis ; c'est-à-dire à des gens auxquels nous croyons que notre existence est aussi précieuse que la leur.

Définition & nature de la Prudence.

Il y a trois parties dans la Prudence, dit *Ciceron* (*e*) ; savoir l'En-

Division de la Prudence.

(*e*) *Lib.* 1. *ad Herennium.*

tendement, la Mémoire & la Prévoyance. C'eſt auſſi ce que vouloient nous apprendre les Anciens dans leurs Fables (*f*). Par l'*Entendement* nous voyons ce qui ſe paſſe; par la *Mémoire* nous ſavons ce qui s'eſt paſſé; par la *Prévoyance* nous appercevons ce qui ſe paſſera.

Par l'entendement concevez ici l'attention que l'ame fait à ſes perceptions actuelles; par la mémoire concevez cette conſcience qu'elle a d'avoir reçu déja ces perceptions. Si elle combine entre elles ces perceptions paſſées & préſentes & qu'elle en porte un jugement pour l'avenir; cette concluſion doit être regardée comme la prévoyance même : car conſiderant ce qui s'eſt paſſé & ce qui ſe paſſe comme les deux prémiſ-

(*f*) Ils regardoient Apollon comme le Diéu de la Prudence, & ils le repréſentoient aſſis ſur un trépied ſous lequel étoit couché un ſerpent qui eſt le ſymbole de la Prudence. (*Eſtote prudentes ſicut ſerpentes.* S. Matth. *cap.* X. v. 17. *Vide* S. Aug. *quæſt.* 8. *ſuprà* Matth. S. Hyeronim. & S. Chryſoſt. *ſuprà* Matth.) Ce ſerpent avoit trois têtes : l'une de chien, pour nous marquer la mémoire des choſes paſſées; l'autre de lion, pour déſigner l'entendement; enfin la troiſieme de loup, pour repréſenter l'attention à tout ce qui peut arriver. *Vide* Macrobium *in Saturnal.* cap. 20.

ſes, elle conclura ce qui pourra arriver. Il faut donc un bon raiſonnement & un bon jugement pour être prudent. Comme la jeuneſſe eſt l'âge de l'imagination, & non pas celui du jugement qui eſt réſervé pour un âge plus mur, on ne doit pas être ſurpris ſi la jeuneſſe eſt peu prudente.

Preuve que la Prudence dépend autant de nos corps que de nos ames.

La prudence étant donc le réſultat des opérations de notre entendement, & les opérations de l'entendement étant modifiées ſuivant l'état de nos organes, on voit clairement dans nos principes la part que prennent nos corps dans la prudence. Au reſte ſi l'on doutoit encore que les corps contribuaſſent à l'exercice de cette vertu, il ſuffit pour s'en convaincre d'examiner les effets du vin qui, pris dans une trop grande quantité, jette l'ame dans une eſpece d'ivreſſe. Dans cet état purement phyſique, qu'eſt devenue la prudence ? Elle ne peut s'être évanouie que par ce que les organes ont ſubi une ſenſible altération & une diſpoſition contraire à celle qui étoit requiſe pour l'exercice de cette vertu. La prudence dépend

donc autant d'un méchanisme corporel, que d'une réflexion & d'une intelligence propres à l'ame.

Article II.

De la Force.

Définition & nature de la Force.

La Force *est un désir qui nous fait mettre en œuvre les moyens que la Prudence a choisis pour la conservation de notre être.* Avec elle on ne s'effraye de rien ; on attaque, on se défend & l'on est toujours sûr de remporter la victoire. Maître de tout, grand, généreux, invincible, on se suffit à soi-même. Content de sa propre grandeur, on méprise tout, dignités, honneurs, richesses, ignominie, pauvreté, la mort même.

Qu'on ne s'y trompe pas, le mépris de la mort part aussi du désir de la persévérance dans son être. Je dis plus, car je soutiens que ce sentiment universel a toujours existé dans ceux-mêmes qui l'ont étouffé par violence, & qui ont procuré leur destruction par un sentiment qui paroît contraire à ce désir. En effet,

ceux qui ſe ſont donnés la mort à eux-mêmes, regardoient la vie comme leur plus grand mal ; ils fuyoient donc le mal pour chercher le bien. Or nous avons vû que la tendance à ſon bien être étoit la même choſe que le déſir de la perſévérance dans ſon être. Quant au mépris de la mort, il peut être fondé ſur l'impoſſibilité de l'anéantiſſement de l'être. La mort ne peut anéantir ni l'ame ni le corps. Ce qui eſt ſpirituel & matériel même eſt impénétrable à ſes coups. L'immortalité de l'ame eſt fondée ſur des preuves convaincantes, indépendamment des révélations de la foi. A l'égard du corps, ce ſeroit une erreur en bonne Phyſique de s'imaginer qu'il eſt anéanti lorſqu'il eſt détruit. Il n'y a donc pas de mort dans la nature (*g*), puiſque la mort ne peut pas avoir de priſe ſur les eſprits ni ſur la matiere.

Mais lorſque vous voudrez connoitre le méchaniſme de la force & la part qu'y prennent nos corps, ne Méchaniſme de la Force.

(*g*) *Scilicet huc reddi deindè, ac reſoluta referri Omnia : nec morti eſſe locum*, &c. Virgilius *Georg.* lib. 4.

la considerez pas sous une seule acception. Elle se présente sous deux faces qui ne sont pas moins avantageuses quoiqu'elles soient absolument différentes : car tantôt elle est la *valeur* qui repousse l'injure avec zêle & vivacité, tantôt elle est la *patience* qui souffre l'injure avec fermeté, & constance.

La *valeur* considerée comme élévation de sentiment paroit plus appartenir à l'ame qu'au corps, & on la nomme *magnanimité.* Cependant elle dépend d'une certaine mobilité des fibres, & des impressions que l'ame reçoit en conséquence de cette mobilité. Plusieurs causes physiques peuvent rendre les fibres plus mobiles : l'étude, l'éducation, les exemples, les leçons, &c, occasionnent cet effet. Aussi l'expérience nous fait elle voir tous les jours qu'il n'y a guéres de personnes vraiment magnanimes, que celles que l'étude a élevées audessus des préjugés, que l'éducation à mises audessus du vulgaire, & que la naissance a placées au milieu des exemples les plus frappans de générosité.

La *valeur* qui eſt ce courage qui nous fait attaquer avec hardieſſe l'ennemi, ſuppoſe beaucoup de vigueur dans les organes. C'eſt la connoiſſance, ou plutôt la conſcience de cette vigueur, & la confiance qu'on y met qui rend hardi & brave. Alors on ne regarde plus comme difficile d'attaquer un homme qu'on préſume devoir terraſſer. C'eſt la force phyſique qui a fait donner le nom à la *force* au ſens morale, & la bonne ſanté, ou conſtitution robuſte qui a donné le nom à la valeur. Plus on examinera de près la nature du courage, plus on verra que la premiere bravoure vient de la ſupériorité des forces du corps. L'animal qui eſt foible eſt toujours craintif, & n'a de reſſources que dans la ruſe. Un enfant, ou un héros languiſſant peuvent être mis en équilibre pour le courage. Les gens d'eſprit ne ſont pas toujours les plus braves, comme nous le dirons par la ſuite. Ils ont des corps foibles & délicats; tandis que ce ruſtre qui a des membres robuſtes & accoutumés à la fatigue, ne craint pas de s'expoſer aux coups,

dans l'eſpérance qu'ils ne détruiront pas ſon exiſtence, ou qu'il ſaura les parer en prévenant ſon ennemi.

Lorſque cette vigueur du tempérament n'eſt pas naturelle, il faut qu'elle ſoit empruntée d'ailleurs; il faut que quelques cauſes phyſiques ſuppléent par leur préſence à ce qui manque à la fougue du ſang & à l'état athlétique du corps. Le vin, l'eau-de-vie, la poudre à canon, l'opium, inſpirent une telle bravoure aux François, aux Allemands, aux Hollandois & aux Turcs, qu'elle leur fait affronter les plus grands périls : or il eſt certain que toutes ces choſes augmentent la circulation & la rareſcence du ſang. Tant que cet effet dure, le même ſentiment perſiſte. Mais bientôt après les parties du ſang ſe rapprochent, leur mouvement ſe ralentit. Si ces liqueurs ou ces drogues ont été priſes en trop grande quantité, un engourdiſſement général ſe fait ſentir, le froid & le ſommeil s'emparent de tout le corps, & au lieu de cette vigueur & de cette force, on ne voit plus qu'un cadavre que l'enfant le plus timide fouleroit aux pieds.

La *patience* qui eſt cette force de ſupporter avec fermeté les peines, les injures, l'adverſité, les infirmités, eſt fille de la raiſon. Elle nait de pluſieurs idées ſimples qui prennent leur origine des ſens & de la réflexion. Nous renvoyons à ce que nous en avons dit en parlant de l'imagination.

ARTICLE III.

De la Juſtice.

Définition & nature de la Juſtice.

LA Juſtice *eſt un déſir qui nous engage à faire perſévérer toutes les choſes dans leur être par la réflexion ſeule de notre exiſtence.* Cette vertu eſt une tacite convention de la nature & le lien de la ſociété. Elle eſt l'origine d'une infinité d'utilités; elle eſt l'arbitre de la paix & l'accompliſſement de toute la loi, puiſqu'elle fait rendre tout ce qui eſt dû à Dieu, aux hommes & à nous-mêmes.

Aimez Dieu par deſſus toutes choſes, dit la loi, *& votre prochain comme vous-même* (*h*). L'amour de Dieu ne

(*h*) *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, & in totâ animâ tuâ, & in totâ mente tuâ.*

devroit pas être un commandement pour les hommes, mais un devoir légitime auquel ils ſont aſtraints par l'eſſence même de la juſtice. Dieu eſt le principe de leur exiſtence & de la perſévérance dans leur être. Ils ſe rapprochent donc continuellement de ce principe par la pente naturelle qu'ils ont à perſévérer dans l'être, & c'eſt lui qu'ils adorent dans leur conſervation. C'eſt pourquoi S. Paul ſoutient avec raiſon qu'il n'y a qu'une ſeule loi qui eſt *d'aimer ſon prochain comme ſoi-même* (*i*). Or, ſi l'amour de ſoi-même eſt la meſure de l'amour qu'on doit à ſon prochain, il eſt donc vrai qu'il faut commencer par s'aimer ſoi-même avant de réflechir cet amour ſur d'autres, c'eſt-à-dire qu'il faut que le déſir de notre exiſtence

Hoc eſt maximum & primum mandatum. Secundum autem eſt ſimile huic. Diliges proximum tuum ſicut teipſum. In his duobus mandatis univerſa lex pendet & Prophetæ. S. Matth. *cap.* XXII *v.* 37. *ad* 41.

(*i*) *Omnis enim lex in uno ſermone impletur*, diliges proximum tuum ſicut teipſum. *ad Galatas cap* V. *v.* 14 Qui diligit proximum legem implevit. *Nam non adulterabis, non occides*, &c *& ſi quod aliud eſt mandatum : in hoc verbo inſtauratur*, diliges proximum tuum ſicut teipſum. *Dilectio proximi malum non operatur. Plenitudo ergo legis eſt dilectio. Ad Romanos cap.* XIII. *v.* 8. *ad* 11.

ſoit antérieur au déſir de la conſervation des autres : car ſi nous ceſſions d'exiſter, ou que nous ne priſſions aucun goût à l'exiſtence, nous n'aurions ni aucun déſir, ni aucun amour.

Nous avons dit que ce déſir partoit de la réflexion que nous faiſions ſur notre exiſtence. En effet notre exiſtence nous eſt ſi préſente que nous ne pouvons pas raiſonnablement en douter, elle nous eſt ſi intime que nous ne pouvons pas l'oublier, elle nous eſt ſi chere que nous fuyons tout ce qui pourroit la bleſſer, elle nous eſt ſi bien connue par ſentiment intérieur que nous ſommes perſuadés que toutes ces qualités ſe rencontrent dans les objets qui exiſtent avec quelque connoiſſance d'eux-mêmes : c'eſt donc ignorer la nature de ſon exiſtence que de la violer dans les autres ; c'eſt la chérir que de la conſerver dans les autres. De-là vient cette premiere regle de l'équité : *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-mêmes.*

Méchaniſme de la Juſtice.

Nos ames & nos corps étant unis par l'intérêt de l'exiſtence, il ne peut

arriver d'altération dans l'une ou l'autre ſubſtance ſans que cette vertu morale ſoit dérangée. Cette altération ne paroit pas pouvoir être rejettée ſur l'ame qui par ſa nature aime la vérité, & cherche toujours le bien : mais ſur le corps qui eſt ſujet à tant de viciſſitudes & de changemens. C'eſt donc aux vices des organes qu'il faut attribuer les fautes commiſes contre la juſtice dans la folie. C'eſt donc à une combinaiſon méchanique qu'il faut rapporter la fureur qu'excitent dans les hommes quelques baies de *Solanum*, par laquelle ils manquent aux devoirs les plus eſſentiels de la juſtice. C'eſt donc à des modifications corporelles qu'il faut rapporter la rage des hydrophobes, qui leur fait oublier toute loi & toute vertu. L'ouverture de leurs cadavres ne nous fait-elle pas voir des différences propres à ſuggérer un méchaniſme d'ou peut dépendre cette variété ? Le ſang qui ne ſe coagule point après la mort ; ce même ſang retiré dans les artéres, ce qui n'arrive jamais dans d'autres cas ; le cerveau engorgé nous préſentent des di-

versités matérielles qui influeront nécessairement sur la substance spirituelle.

De toutes ces observations nous conclurons que suivant les loix de l'union de l'ame & du corps, il est requis un certain méchanisme dans nos corps pour posséder la justice.

ARTICLE IV.

De la Tempérance.

LA Tempérance est *un désir qui, pour nous faire persévérer dans notre être, nous fait régler les plaisirs & les appétits du corps*. Elle renferme en elle deux excellentes parties, *la sobriété* & *la continence*.

Définition & division de la Tempérance.

§. I. *La sobriété* ne peut sortir d'aucune autre source que de cette pente que nous avons pour la conservation de notre être. En effet si nous consultons ce sentiment intime que nous dicte la conservation de notre être, nous verrons bientôt qu'il nous dicte aussi qu'il faut nous nourrir, & non pas surcharger l'estomac; qu'il faut boire, & non pas nous enyvrer. Les

Nature de la sobriété.

reſſorts de notre machine ſont trop parfaits, notre ſanté eſt trop foible, & notre conſervation trop intereſſée pour ne nous pas faire ſentir que l'on détruit l'équilibre lorſque la gourmandiſe & la crapule portent à des excès qui, s'ils ne creuſent pas toujours ſûrement le tombeau, ouvrent au moins les terribles avenues qui y conduiſent; je veux dire les anxiétés, les douleurs vives, les longs tourmens & le nombre prodigieux de maladies qui ſont les enfans légitimes de l'intempérance.

Le peu d'action des ſucs digeſtifs, le goût qui s'affoiblit, la faim aſſouvie, la ſoif éteinte, la peſanteur qui ſe fait ſentir dans l'eſtomac, & tous les ſentimens qui affectent les autres parties du corps à cauſe de cette admirable ſympathie qui regne entre tous les viſcéres & l'eſtomac, nous font aſſez appercevoir que nous portons dans notre ſein le germe des loix qu'a établies la tempérance, & que de les tranſgreſſer c'eſt violer cette vertu même : c'eſt ſe mettre au-deſſous du rang des animaux irraiſonnables, qui par un inſtinct ſecret ne ſe dérangent

jamais de cette modération dans le boire & dans le manger preſcrite par la nature.

§. II. *La continence* eſt une vertu par laquelle on s'abſtient des voluptés défendues, & l'on n'abuſe point des permiſes.

Définition de la continence.

La premiere partie de cette vertu, je veux dire l'abſtinence des voluptés défendues, eſt ce qu'on appelle pureté & pudeur. Si cette abſtinence va encore plus loin & nous interdit les plaiſirs mêmes permis; c'eſt chaſteté & innocence. Toutes ces privations ſont vraiment contre l'intention de la nature.

De la privation des plaiſirs, ſoit défendus, ſoit permis.

Prenez la place d'un aveugle né, & voyez ſi vous pouvez vous former quelques idées ſur la pudeur. Il n'y auroit ſans doute que les vêtemens qui pourroient vous ſuggérer quelques penſées qui vous indiqueroient plutôt que les hommes ont ſongé à ſe mettre à l'abri des injures de l'air, que de couvrir par honte, des parties ſujettes à mille infirmités, & que l'on devroit par préférence tenir découvertes. Si l'exemple d'un aveugle né ne ſuffit pas, jettez les

yeux ſur les enfans dans leſquels les préjugés n'ont pas encore étouffé la voix de la nature. *Licurgue* ce célebre Légiſlateur avoit fait diſparoitre à Lacédémone preſque toute pudeur par la maniere dont il vouloit que les enfans & ſurtout les filles fuſſent élevés. De cette éducation blamable ſuivant nos loix, il en réſultoit des femmes plus vigoureuſes & des enfans plus robuſtes (*k*). Ce que nous diſons de la pudeur, nous l'entendons auſſi de la chaſteté. Pour s'en convaincre il ne faut que jetter un regard ſur certains peuples qui ſuivent encore les premiers mouvemens que la nature a imprimés en eux. Il n'y a donc que l'obéiſſance aux loix ou à la religion qui en puiſſe former des vertus. Nous n'en dirons rien ici, puiſqu'elles ſortent de notre ſujet, n'ayant entrepris de traiter que des déſirs qui nous font tendre à la conſervation de notre être. Avant de finir cet article, il eſt bon de remarquer pour ôter lieu à toute équivoque que nous n'entendons point

(*k*) *Plutarque* ſur *Licurgue*, voyez la *pag.* 47 de la traduction de M. *Dacier*.

ici

ici par le terme de *voluptés défendues*, ces plaiſirs monſtrueux, ou plutôt ces crimes qui ſont phyſiquement contre l'ordre de la nature, & qui deshonorent l'humanité, mais nous entendons ces plaiſirs licites par eux-mêmes que des raiſons de politique, ou des objets d'une perfection plus étendue dans la religion ont proſcrit ou permis ſous certaines conditions.

De l'abus des plaiſirs licites.

La partie que nous conſidererons donc ici dans la continence, ſera celle qui nous empêche d'abuſer des voluptés permiſes. De tous les plaiſirs des ſens l'appétit vénérien eſt le plus vif, & par conſéquent le plus capable de nous porter à l'incontinence, ſi nous n'avions pas en nous un frein qui nous arrêtat. Ce principe qui nous engage à multiplier notre eſpéce, tend auſſi lorſqu'il n'eſt pas reglé, à la deſtruction de notre être : de ſorte que la ſource de la vie devient la ſource de la mort. En effet dans l'acte vénérien l'homme perd une liqueur qui conſervée dans le torrent de la circulation eſt véritablement le baume du ſang (*l*), & dont dépend pref-

(*l*) *Subtilior ſucci nutritii pars per teſtium cana-*

que toute la force du corps (*m*) : il perd une liqueur analogue aux eſprits animaux (*n*), ſi elle n'eſt elle-même l'eſprit animal ; liqueur dont la perte bleſſe toutes les fonctions de l'ame & en ralentit la vigueur (*o*). C'eſt pourquoi la nature prévoyante, & qui tend toujours à la conſervation de l'être, a fait ſucceder à cet appétit violent dans l'animal, un dégoût ſenſible ; elle change tout-à-coup cette force en langueur, & cet érétiſme ſurprenant fait place à l'atonie la plus marquée.

liculoſam compagem ſpirituoſior facta ex veſiculis ſeminalibus per vaſa lymphatica ad corporis ſuccos refluxa, toti corpori agilitatem ſpirituaſcentiam, elaterem, robur, calorem, quo caſtrati deſtituuntur, confert, & inſtar medicinæ confortantis & balſamicæ ſe habet. Frid. Hoffman. *lib.* 1. *ſect.* 2. *cap.* 12. §. VII.

(*m*) *Genitura viri provenit ab humido, quod in corpore eſt robuſtiſſimum ; argumentum verò quod robuſtiſſimum ſecernatur, hoc eſt, quia à Veneris uſu, tam paucâ materiâ emiſſâ, imbecilles reddimur.* Hippocrates, *lib. de geniturâ.* §. 1.

(*n*) *Fluidum quod in teſtium vaſculoſâ compage ſecernitur ejuſdem ferè indolis videtur, ac illud, quod corticalis & vaſculoſa cerebri ſubſtantia à ſanguine arterioſo ſeparat.* Scholion *Fabrica enim teſtium & corticis cerebri multùm inter ſe convenit. Utraque fluidum à ſanguine ſeparat magnâ activitate & potentiâ movendi inſtructum.* Hoffman. *ibid.* §. V.

(*o*) *Ab intempeſtivâ Venere & immoderatiori functiones animales detrimentum capiunt.* id. ibid.

Une métamorphose aussi subite devroit suffire pour rendre l'homme tempérant. Mais hélas ! il semble que le vice ait autant d'attraits pour lui que la voix de la nature, & la vertu. Combien d'insensés allument dans leurs entrailles par le vin & les drogues échauffantes un feu qui doit les consumer. Ceux qui éteignent cette flâme vitale avec les émulsions, le *nénuphar*, le *sucre de Saturne*, &c, sont-ils plus sages ? ce n'est pas à nous à le décider. Tout ce que nous savons c'est que la continence de même que toutes les autres vertus, a un milieu, & que les extrêmités sont vices. Nous savons encore que la continence suppose le pouvoir de mettre en acte les plaisirs que la nature a attaché à l'usage de nos sens. Nous savons que la nature ordonne & force quelquefois l'épanchement de la matiere séminale, que la raison le regle, que l'austérité le retient, que la religion le bénit, que la débauche en abuse. Quand la nature procure cet épanchement, il en résulte de la santé & de la satisfaction ; quand la raison le permet, l'ordre

dans toutes les fonctions est maintenu ; quand l'austérité le retient, il en nait des maladies rébelles & souvent mortelles ; quand la religion le bénit, il est licite, & il en résulte une postérité honorable & qu'on peut avouer ; quand la débauche s'en mêle, il n'en résulte que de la foiblesse, ou de l'infamie. Mais nous abandonnons à la Morale cette matiere délicate à traiter.

Après avoir jetté les yeux sur ces causes physiques & sur ces effets méchaniques, qu'il nous suffise de dire que nos corps ont beaucoup de part dans l'exercice de cette vertu, & que la Tempérance considerée sous le double aspect de la sobriété & de la continence n'est pas moins méchanique que les vertus antécédentes.



CHAPITRE II.

Des Passions.

Définition des Passions, & développement de leur nature.

NOUS avons déja dit que les Passions *étoient des désirs de conserver son être excités par les sensations.* Si ces désirs ne tendent pas à la conservation de notre être, ils deviennent des vices. L'avarice, la gourmandise, la colére outrée sont des vices parce qu'elles ne tendent pas à notre bien être.

On ne sauroit, dit l'excellent Philosophe Anglois qui a approché le plus prés de la vérité des conoissances humaines (*p*) : on ne sauroit, » dit-il, trouver de passion qui ne soit » accompagnée de désirs. La haine, » la crainte, la colére, l'envie, la » honte, &c, ont chacunes leurs *in-* » *quiétudes*, & par-là operent sur la » volonté : or par-tout où il y a de » l'*inquiétude*, il y a du desir; car

(*p*) Essais Philosophique de *Locke*, liv. 2. ch. 21. de la puissanc.. §. 39.

» nous désirons incessamment le bon-
» heur ; & autant que nous sentons
» d'inquiétude, il est certain que c'est
» autant de bonheur qui nous man-
» que, selon notre propre opinion,
» dans quelque état ou condition que
» nous soyons d'ailleurs «.

Ces désirs produits par les sensations tendent à notre conservation. L'illustre *René Descartes* qui n'a suivi les Anciens ni dans le nombre & les causes des passions, ni dans l'ordre qu'*Aristote* avoit établi, l'a avancé avant nous (*q*) : la principale cause des passions, dit-il, est l'émotion produite par la présence d'un objet qui plaît ou qui déplaît. Ce qui vient de ce que nous considérons cet objet ou comme nuisible, ou comme utile : & naturellement nous voulons ce qui est utile, de même que nous fuyons ce qui est nuisible. Sur ces différentes appréhensions de l'objet, l'agitation des esprits dispose les organes à l'exécution de ce que la volonté détermine. D'où il conclut que pour faire un dénombrement exact des passions, il ne faut que savoir en combien de

(*q*) *De Passionibus.*

manieres les ſens peuvent être mus par les objets, & dans quel ordre les objets les ébranlent. Nous voyons un objet inconnu, de-là l'admiration. De cette vûe nous concevons de l'eſtime ou du mépris pour cet objet, voici l'amour & la haine. Enſuite nous ſoupirons après la poſſeſſion de cet objet, c'eſt-là le déſir : le poſſedons-nous, naît la joie ſi c'eſt un bien ; vient la triſteſſe ſi c'eſt un mal. Ceci poſé il raiſonne plus en détail ſur ces ſix paſſions qu'il regarde comme primitives (*r*). Au reſte nous ne ſuivrons pas en tout point cet admirable Philoſophe ; non pour diminuer le tribut de louanges qui lui eſt dû, mais pour ſuivre la vérité, & ſimplifier, s'il eſt poſſible, la Doctrine que nous avons reçû juſqu'à préſent ſur les divers déſirs qu'éprouve notre ame dans les ſenſations.

Les Paſſions dépendent autant du corps que de l'ame.

Il ſuffit de dire que ces déſirs dépendent des ſenſations pour appercevoir dans nos corps une certaine diſpoſition organique propre à les produire. Pour s'en convaincre il ne faut

(*r*) *Ibid.* 2. part. art. 52. ad. 70.

que jetter un coup d'œil ſur les diverſes inclinations que donnent les différens tempéramens ; il ne faut que faire attention aux mouvemens qui ſe paſſent en ſoi-même dans les différentes paſſions. Ce ſont des mouvemens auſquels tout homme eſt ſujet pendant ſa vie ; ce ſont des mouvemens qui réglent ſa conduite, ſes mœurs, ſa fortune, ſes penchans, & dont dépendent par conſéquent tout ſon bonheur & toute ſa félicité.

Voyez le livre 2. c. 6.

C'eſt donc avec raiſon que le docte *Voſſius* définit l'homme un animal qui a reçû la raiſon en partage, mais qui vit au gré de ſes affections (*s*). L'Apôtre S. *Paul*, eſprit plus éclairé qu'aucun autre Philoſophe, nous en fournit des preuves plus que ſuffiſantes. » Je ne fais pas, dit-il (*t*), le

(*s*) *In idol.* lib. 3. cap. 36.

(*t*) *Non enim quod volo bonum, hoc facio: ſed quod nolo malum, hoc ago.* Epiſt. ad Romanos, cap. 7. v. 19. . . . . 22. *Condelector enim legi Dei ſecundùm interiorem hominem : video autem aliam legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ, & captivantem me in lege peccati, quæ eſt in membris meis.*

Et dans une autre Epitre aux Galates, *cap.* 5. v. 17. *Caro enim concupiſcit adverſùs ſpiritum, ſpiritus autem adverſùs carnem : (hæc enim ſibi invicem adverſantur) : ut non quæcumque vultis illa faciatis.*

bien

» bien que je veux, mais je fais le
» mal que je ne veux pas. Je me plais
» dans la loi de Dieu ſelon l'homme
» intérieur : mais je ſens dans les
» membres de mon corps une autre
» loi combattant contre la loi de mon
» eſprit, & me rendant captif ſous
» la loi du péché, qui eſt dans les
» membres de mon corps «.

Différence qu'il y a entre les vertus & les Paſſions.

On ſentira aiſément par la définition que nous avons donné des vertus & des paſſions, en quoi conſiſte leur différence. Elles ont pour principe les unes & les autres le déſir de la conſervation de l'être : mais ce principe dans les vertus eſt modifié par des ſentimens réfléchis, tandis que dans les paſſions il eſt réveillé par des mouvemens directs. C'eſt pourquoi ſi conſervant ce principe qui eſt le même dans l'un & l'autre cas, vous le changez de direction, vous verrez les vertus métamorphoſées en paſſions, & les paſſions devenir des vertus. La Prudence doit être en garde contre elle-même, la Force & la Juſtice ont leurs bornes, & la Tempérance a un milieu. D'un autre côté le Sage qui ſait que

l'homme ſans paſſions eſt une chimére, dirige vers le bien ce qu'il ne peut détruire. Ainſi la crainte qui lui fait prévenir les dangers ſe change en prudence, lorſqu'il ſe met à l'abri de ſon trouble. Sa colére peut être convertie en juſtice, pourvû qu'il la dépouille de ſa violence. S'il reprime la fougue de la hardieſſe, elle deviendra une véritable valeur. L'amour & la haine, le déſir & l'averſion ſont des vertus quand la raiſon les gouverne. L'envie modérée peut devenir une émulation louable; la jalouſie reglée peut former un zéle diſcret; la triſteſſe reçoit tant d'éloges dans l'Ecriture Sainte, qu'il eſt aiſé de juger que ſi elle n'eſt pas au nombre des vertus, elle peut être utilement employée à leur ſervice. Le déſeſpoir dont le nom ſeul eſt effrayant, produit des effets qu'on n'auroit jamais dû attendre de l'eſpérance la mieux fondée.

Voyez livre 3. part. 2. c. 2.

Ibid. art. 4

Du nombre des Paſſions.

Nous ajouterons encore que par la définition que nous avons donné des paſſions, on peut s'appercevoir qu'il n'y a qu'une ſeule & unique paſſion qui eſt le déſir de conſerver.

ſon être ; c'eſt ce qu'on appelle ordinairement *Amour.* La haine elle-même qui paroit ſi oppoſée à l'amour ne procéde que de l'attachement que nous avons pour nous mêmes. L'amour eſt donc un tronc dont toutes les autres paſſions forment les branches. C'eſt à cet amour maſqué qu'on a donné différens noms, tels que ceux d'amour propre & ſocial, de haine & d'antipathie, de déſir & de crainte, de joie & de triſteſſe, dont nous allons parler plus en détail afin de découvrir les divers reſſorts qui font jouer la paſſion générale ſous des dehors particuliers.

ARTICLE I.

De l'Amour.

Différentes eſpéces d'Amour.

L'AMOUR qui eſt un terme générique dont on ſe ſert pour exprimer l'action d'aimer, peut être conſideré ſous différens aſpects, d'abord comme l'amour de nous-mêmes, & c'eſt l'*Amour propre ;* ſecondement comme l'amour de nos ſemblables, & c'eſt l'*Amour ſocial ;* troi-

ſiemement comme l'amour des objets qui ne ſont ni nous, ni nos ſemblables, telles que ſont les choſes inanimées, & ce ſont *les goûts, les inclinations*. Nous allons ſuivre cette diſtinction qui eſt ſimple & naturelle, mais qui jettera un grand jour ſur des ſentimens où l'on avoit tellement tout confondu, qu'il paroiſſoit preſque impoſſible de les bien débrouiller.

Titre premier.

De l'Amour propre.

Avantages de l'Amour propre.

Ce déſir de conſerver ſon être connu ſous le nom d'amour propre, eſt un aiguillon qui ſert à réveiller une ame vertueuſe. *Pope* le compare à un petit caillou qui, jetté dans une eau paiſible, fait naitre autour du centre qu'il a mis en mouvement un petit cercle qui s'étend enſuite, devient plus grand & encore plus grand. De même l'amour propre embraſſe d'abord parent, ami, voiſin; enſuite la patrie, & bientôt toute la race humaine. Les épanche-

mens de l'ame s'étendent de plus en plus & comprennent enfin les êtres de toute eſpéce (*a*).

Or cette complaiſance que nous avons pour nous mêmes & qui eſt la juſte balance pour péſer par nos beſoins ceux des autres, ne peut tirer ſon origine que de l'union intime de l'ame & du corps. Tout ce qui eſt fait pour la ſatisfaction de l'une & pour la conſervation de l'autre eſt un aiman qui les attire tellement, que les obſtacles, ſi petits qu'ils puiſſent être, ſont autant de monſtres propres à vomir le chagrin, l'ennui, les inquiétudes, les allarmes ſur nos jours les plus ſerains.

Origine de l'Amour propre.

Donc les corps doivent jouir alors d'une telle liberté dans leurs reſſorts, que les fonctions animales ne ſe reſſentent d'aucune peine, ou d'aucun travail; donc l'ame doit jouir alors d'une ſi grande tranquillité, qu'elle puiſſe ſe complaire dans ſes idées & dans ſes ſentimens. Alors par la réflexion qui eſt propre à la totalité de la ſubſiſtance de notre être, l'homme ſe contemple dans ſa gran-

(*a*) Eſſai ſur l'homme, *Epitre* 4.

deur avec prudence ; il eſtime ſes talens & ſa raiſon avec juſtice ; il voit la nature entiere faite pour lui, & ſouvent ſoumiſe à lui ; il éprouve encore au-dedans de lui un déſir qui lui fait aſpirer à un bonheur plus durable & plus conſtant ; motifs de gloire & d'ambition, alimens ordinaires de l'amour propre. De-là il eſt facile d'expliquer pourquoi les perſonnes ſpirituelles ſont celles qui portent cette paſſion à ſes extrêmités. Leurs eſprits ſont rendus plus ſubtils par l'étude & les méditations ; l'ame accoutumée à la délicateſſe des vibrations des fibres, n'eſt plus troublée dans ſon repos. Tandis que ce ruſtre continuellement agité par les exercices corporels, remuant péſamment des fibres endurcies par le travail, tourmenté par l'embarras de ſa ſubſiſtance, ne peut jamais penſer à la nobleſſe de l'humanité. Chaque moment le trouve accablé ſous le faix des inquiétudes, des affaires, d'eſpérances vaines, d'entrepriſes haſardeuſes, d'idées baſſes. Enfin les deux parties de ſon être ſont tellement diviſées, qu'elles ne ſe rapprochent jamais.

Les hommes qui penſent, ou qui ont des talens veulent vivre dans l'eſprit d'autrui, même après leur mort; c'eſt-là le déſir de l'immortalité. Sans ce déſir les talens ſeroient engourdis, & perſonne ne chercheroit à exceller dans les arts. Suppoſez qu'un homme ſoit ſeul dans cet univers; il y ſera ſans ambition, de même que ſans gloire; il ne s'occupera que de la vie végétative; il ignorera ce que peut être l'éloquence, & ne penſera pas aux premiers principes des ſciences qui ne pourroient lui être utiles qu'autant qu'ils s'appliqueroient à d'autres êtres penſans coexiſtans avec lui. Cette eſpérance d'une vie future nous devient donc pour ainſi dire auſſi intime que notre vie actuelle. La gloire ne tend donc qu'à la conſervation de l'être & à le prolonger. Si la vie n'eſt qu'un ſonge, la gloire ſeroit auſſi réelle que la vie même.



TITRE SECOND.

De l'Amour ſocial.

APRÈS l'amour de nous-mêmes ſuit naturellement celui de nos ſemblables ; c'eſt celui que nous appellons *Amour ſocial.* Nous croyons devoir lui donner trois caractéres, celui d'*Amour de concupiſcence*, celui de *ſimpathie*, & celui d'*amitié.*

§ I.

De l'Amour de concupiſcence.

L'Amour proprement dit qu'on a voulu annoblir par les plus grands éloges, n'eſt autre choſe que la concupiſcence qu'on veut déguiſer ſous de beaux dehors. Il eſt un appétit naturel réſultant eſſentiellement de l'aptitude de certains organes particuliers qui par l'orgaſme des humeurs dont elles ſont chargées, portent dans l'ame des déſirs auſſi vifs & auſſi preſſans que ceux que l'eſtomac lui occaſionneroit par la faim ou par la ſoif. Déſirs qui font incliner vers

des individus d'un ſexe différent pour la réparation de l'eſpece.

Méchaniſme de la concupiſcence.

Comme il étoit de la ſageſſe divine de donner à chaque homme en particulier des facultés dont le but & l'uſage fut de veiller à ſa propre conſervation, de même ſon ouvrage eut été imparfait s'il n'eut pourvû à la conſervation de toute l'eſpéce. En conſéquence lorſque l'homme & la femme furent créés, ils reçurent des organes dont la conformation reſpective concouroit à la reproduction de leur eſpéce. L'inſtinct, ou la connoiſſance qu'ils eurent de la deſtination réciproque de ces organes ne ſuffiſoit pas. Leur uſage conſidéré en lui-même eſt quelque choſe de ſi inſipide, pour ne rien dire de plus, que l'homme ne s'y feroit peut être jamais déterminé ſi le créateur n'eut pourvû à cet inconvénient en attachant à ces mêmes organes un ſentiment ſecret qui lui ſervit d'aiguillon & l'excitat à en tirer parti (*b*).

Alors l'amour pour exercer ſes

(*b*) *Voyez* l'Eſſai ſur le méchaniſme des Paſſions en général, par M. *Lallemant* Docteur Régent de la Fac. de Méd. de Paris. *in*-12. 1751. *Avant propos*, *pag.* 33. *& ſuiv.*

droits attend que la nature dans le tems prescrit, ait pourvû à la perfection des organes qui lui sont dévoués, & nous ait rendu capables de payer à la société ce que nous devons à la reproduction générale. Ce même amour semble dédaigner un corps languissant. L'aptitude d'en concevoir & d'en allumer les feux s'affoiblit à mesure que l'âge engourdit les sens dont il est né, & nous annonce la décadence & la destruction de la machine.

Ces idées d'appétit naturel ne seront pas du goût des partisans de l'amour épuré & indépendant des organes : mais quelque soit la délicatesse de l'impression de leur cœur, nous leur recommandons de se défier de celle du corps. Tôt ou tard le corps s'intrigue dans les affaires du cœur (*c*). Ils diront en vain que

(*c*) *Sic igitur veneris qui telis accipit ictum ....*
Unde feritur, eò tendit, gestitque coire,
Et jacere humorem in corpus de corpore ductum.
Namque voluptatem præsagit multa cupido.
Hæc Venus est nobis : hinc autem est nomen amoris.
Hinc illæ primùm veneris dulcedinis in cor
Stillavit gutta & successit frigida cura .....
Nec veneris fructu caret is, qui vitat amorem,
Sed potius, quæ sunt sine pœnâ, commoda sumit.
Lucretius. *Lib.* 4.

les mouvemens de la nature ne ſont en amour que des acceſſoires ſubordonnés à la raiſon & au ſentiment. Nous conviendrons avec eux qu'on peut ſe diſſimuler les impreſſions de la nature ; la raiſon, la bienſéance, la religion, les mœurs peuvent en reprimer l'énergie, & les maſquer ſous les dehors de l'amitié. On a beau faire, l'amour reçoit toujours de l'aptitude des organes quelques traits diſtinctifs qui garantiſſent de la mépriſe ; quelque rang que nous nous donnions au-deſſus des animaux, nous en approchons de trop près par notre conſtitution organique pour nous méprendre ſur les traits de reſſemblance. Comment qualifieroit-on dans les animaux cet amour du mâle pour ſa femelle, cette affection réciproque & ſoutenue de la femelle pour ſon mâle ? diroit-on que c'eſt une affection pure, honnête, déſintéreſſée. Non vraiment, on riroit de celui qui avanceroit une opinion auſſi ridicule, & on applaudiroit à celui qui ſoutiendroit que c'eſt un attrait, un déſir machinal de la reproduction de l'eſpéce.

Nous ne difons pas qu'il ne fe puiffe, entre deux perfonnes de différent fexe, rencontrer des mouvemens d'amitié réflechie & fondée fur l'eftime indépendamment des impreffions de la nature. Pour lors ces mouvemens ne feront plus de l'amour. Ce n'eft pas la différence des fexes qui en détermine le caractére pofitif; c'eft cet appétit fecret qui eft au-dedans de nous, fans que nous nous en appercevions quelquefois, qui le caractérife, & en eft une condition effentielle & inféparable.

Pour s'en convaincre il fuffit d'interroger l'amour dans fes circonftances. On rougit de fon amour devant fes meilleurs amis. On le cache avec foin aux yeux de la fociété. On fe le diffimule à foi-même. Une perfonne bien née frémit d'en faire l'aveu à celui même qui le lui a infpiré. Si l'amour n'étoit qu'un fentiment délicat, indépendant des fens de la concupifcence, on ne feroit aucune difficulté d'en avouer les impreffions. L'amitié n'eft pas à beaucoup près auffi miftérieufe. L'amour fous les dehors épurés de celle-ci cache un

appétit ſecret pour quelque choſe que la ſociété a conſacré aux ténebres & au ſilence. Le miſtére qui fait une des circonſtances ordinaires & un des charmes de l'amour, eſt un témoin de plus qui dépoſe contre lui.

Efficacité de certaines drogues pour exciter à la concupiſcence.

Qui ne connoit pas la réuſſite des philtres, & l'efficacité de certains alimens échauffans pour exciter les amoureux déſirs. Ils ne produiſent leur effet que parce qu'ils augmentent le jeu des organes deſtinés à la génération. Nous ne prétendons pas, comme l'ont cru certaines perſonnes, que ces remedes ſimples, ou ces différentes préparations pharmaceutiques dirigent vers tel objet préciſément; ce ſeroit une erreur rejettée par l'expérience. Nous penſons ſeulement qu'elles diſpoſent efficacement à l'amour en général, que nos corps, avant l'effet de ces remedes, avoient une diſpoſition organique qui maintenoit en nous l'indifférence, que ces diſpoſitions dérangées par ces remedes ont changé cet état en celui qui nous dirige le plus vers l'amour. Il ſuffit pour ſe convaincre tant de ce

principe que de tout le reſte de notre doctrine, de remarquer que ceux qui ont le ſang le plus bouillant, le tempérament le plus chaud, ſont les plus ſuſceptibles d'amour.

Comme un ſentiment plus fort efface un plus foible, ſi cette effervefcence qui ſe paſſe aux parties naturelles eſt ſuſpendue par de violentes diſtractions, ou par de plus fortes paſſions, l'amour s'évanouit. Il craint le tumulte, & ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on le regarde comme fils de la molleſſe & du plaiſir. Ce n'eſt pas au milieu des combats que vous le trouverez; ſes traits y ſont plus foibles que ceux des ennemis. Ce n'eſt pas dans le fond du cabinet d'un Philoſophe abſorbé dans ſes méditations, il n'eſt qu'un enfant contre un héros. Ce n'eſt pas dans l'obſcurité des cachots où les criminels ſont en proie à leurs remords, ces ténebres ſont trop épaiſſes pour que ſa lumiere puiſſe les diſſiper. Ce n'eſt pas auprès des parens ou des amis allarmés de la mort précipitée d'une perſonne qui leur étoit précieuſe, leurs pleurs éteindroient ſon flambeau. Des eſprits

agités ſont peu capables de ſentir ſa douceur ; ce n'eſt que dans le ſein de la tranquillité qu'on prête une oreille attentive à la voix de la concupiſcence.

L'occupation, la crainte, l'avarice, l'ambition ont bien plus de pouvoir pour éteindre les feux des déſirs amoureux, que la raiſon même qui n'eſt qu'un ſentiment doux qui laiſſe ſubſiſter dans leur entier la fougue du ſang & le reſſort des organes. *La Bruiere* avoit donc raiſon de dire (*d*) que » vouloir oublier quelqu'un, » c'eſt y penſer. Que l'amour a cela » de commun avec les ſcrupules, » qu'il s'aigrit par les réflexions & » les retours que l'on fait pour s'en » délivrer ; qu'il faut, s'il ſe peut, » ne pas ſonger à ſa paſſion pour » l'affoiblir «.

§. II.

Si l'amour eſt ſubit, ſon action vive & les rapports plus cachés, on l'appelle ordinairement *ſimpathie*. De la ſimpathie.

(*d*) Les Caracteres ou les mœurs de ce ſiecle, tom. 1.

C'eſt ainſi que le grand *Corneille* peint cette affection (*e*).

Il eſt des nœuds ſecrets, il eſt des ſimpathies,
Dont par de doux rapports les ames aſſorties
S'attachent l'une à l'autre, & ſe laiſſent piquer
Par ce je ne ſai quoi qu'on ne peut expliquer.

Ici les qualités occultes des Anciens & l'*Arché* de *Van-Helmont* jouent leur plus grand rôle. Mais la ſaine Phyſique aujourd'hui victorieuſe des préjugés & de l'erreur a délivré la raiſon d'un joug auſſi mépriſable, qu'inutile.

Un Auteur moderne (*f*) donne par plaiſanterie, ſi je ne me trompe, une raiſon des plus originales de la ſimpathie & de l'antipathie. J'allai, dit-il, dans un jeu de peaume, & je ſentis de l'inclination pour un des joueurs & de l'averſion pour l'autre, avec une ſorte d'envie que l'un gagnât & que l'autre perdît. Je les regardai tous deux avec le microſcope.

(*e*) Dans Rodogune, acte I.

(*f*) C'eſt Dom *Bonaventure d'Argonne*, Chartreux connu ſous le nom de *Vigneul de Marville* dans ſes Mêlanges. Voyez auſſi les Mémoires de Trévoux, Décembre 1730, article 113.

L'agitation

L'agitation dans laquelle ils étoient les faiſoit tranſpirer abondamment, & la vapeur parvenoit juſqu'à moi. J'en examinai la nature, & je m'apperçus que les parties de la vapeur qui venoit de la perſonne pour laquelle je ſentois une eſpéce d'inclination, avoient une telle figure, qu'elles pouvoient aiſément s'accrocher avec celles que je tranſpirois moi-même. Au contraire celles qui ſortoient de la perſonne pour laquelle j'avois conçu une ſi ſubite averſion, étant figurées en pointes, les unes aiguës, les autres émouſſées, j'en étois bleſſé. Ainſi je connus que la vraie cauſe de nos averſions & de nos inclinations conſiſtoit dans la forme des parties de la tranſpiration plus ou moins oppoſées à celles de la vapeur qui ſort de notre propre corps.

Un tel microſcope devroit être bien précieux! Il ſeroit à ſouhaiter que tous les Phyſiciens ſe muniſſent d'un pareil inſtrument. Mais ſans nous arrêter ici à réfuter par des argumens ſérieux une fiction dont l'Auteur s'eſt amuſé & avec laquelle il prétendoit

ſans doute divertir le public, voyons ſi ſans microſcope nous pourrons dans nos principes découvrir la nature de cette affection dont les effets ſont preſque magiques.

Nature & méchaniſme de la ſympathie.

Livre 1. *part.* 1. *ch.* 1. *art.* 1.

Pour qu'une ſenſation ſoit agréable il faut, comme nous l'avons déja dit, que la cauſe qui meut les fibres, frappe doucement & excite un mouvement conforme à leur nature. Or pour qu'un objet nous paroiſſe agréable il faut que la maniere dont il nous touche ſoit proportionnée à la quantité de mouvement que peuvent recevoir nos fibres. Alors l'ame ſentant des impreſſions qui ne tendent qu'à ſon bien être, jouit d'une pleine ſatisfaction & conçoit un attachement ſecret pour l'objet qui lui procure un ſi grand contentement. Ainſi la beauté, la délicateſſe des traits, une apparence aimable, les dehors ſéduiſans des objets vûs, entendus, touchés, &c, excitant pour l'ordinaire dans nos corps des ébranlemens conformes à leur nature, & dans l'ame des impreſſions douces & ſatisfaiſantes, nous devons concevoir pour les objets ainſi modifiés, une inclination

ſecrete & une pente ſimpathique.

Après ces obſervations tirées de ce que nous avons de plus intime dans notre être, on ne ſera plus ſurpris de la promptitude de la ſimpathie; & comme il eſt vraiſemblable que l'on cherche à conſerver ce qu'on aime, on trouvera auſſi la permanence de la ſimpathie, à moins qu'il n'arrive un changement notable dans la conſtitution de l'être. Souvent l'expérience a fait voir que l'on haïſſoit quelquefois mortellement ce que l'on avoit aimé autrefois avec tant de fureur.

§. III.

De l'amitié.

L'Amitié eſt l'affection conſtante qu'on a pour quelqu'un qu'on eſtime: ſoit que cette affection ſoit ſeulement d'un côté, ſoit qu'elle ſoit réciproque. Nous la voulons conſtante; ſi elle n'étoit que paſſagére, ce ne ſeroit que ce qu'on appelle dans le monde une ſimple connoiſſance. Nous voulons auſſi que la perſonne chérie ſoit eſtimable. L'amitié, dit le célébre Orateur Romain qui a ſi bien écrit ſur le doux épanchement des

ames de deux amis, a été donné par la nature, pour aider la vertu & non pas pour accompagner le vice (*g*).

Après ce caractére de l'amitié doit-on être étonné si on lui a donné les plus grands éloges. Elle les mérite sans doute : mais si rien n'est si beau que ce qu'on en a dit, il seroit à souhaiter que cela fut toujours véritable. Ce que les hommes ont nommé amitié, selon M. De la *Rochefoucault* (*h*) n'est qu'un commerce d'intérêt, où l'amour propre se propose toujours quelque chose à gagner. Cette opinion semble puisée dans notre sistême. C'est s'aimer soi-même, disons-nous, que d'en aimer un autre ; c'est aimer des choses qui flattent nos sens, notre façon de penser, notre maniere d'être actuelle. En vain objecteroit-on qu'on brave quelquefois les périls les plus grands, la mort la plus affreuse pour conserver ce qu'on aime. Seroit-ce là s'aimer soi-même ?

(*g*) *Virtutum amicitia adjutrix a naturâ data est, non vitiorum comes. M. Tullii cicer.* Lælius *sivè* de Amicitiâ. *versus finem.*

(*h*) Pensées de M. le Duc de ***. *Edit. de Paris* 1765. maxime 81. *Voyez aussi la Remarque de M. l'Abbé* de la Roche.

Oui c'eſt s'aimer & regarder comme un plus grand bien la deſtruction totale de ſon être, que le moindre dérangement fait à cet état actuel de l'exiſtence qui nous plait. C'eſt avec raiſon qu'on regarde un véritable ami comme un autre ſoi-même : par un ami nous avons une double exiſtence, ou pour mieux dire c'eſt la même exiſtence dans deux individus différens (*i*).

Juſqu'à préſent l'on avoit cru avec juſte raiſon que l'amitié conſiſtoit dans cette conformité univerſelle de ſentimens, qui fait aimer & haïr les mêmes choſes, de ſorte que le rapport des humeurs & des caractéres formoit les liaiſons d'amitié. M. Le Baron de *Holberg* ſoutient au contraire que l'antipathie nait de la conformité des inclinations, des tempéramens, & la ſimpathie de leur différence. Un homme très-lent, dit-il, a beſoin d'un ami très-vif qui le faſſe

(*i*) *Eſt enim is amicus quidem qui eſt tanquam alter idem. Quod ſi hoc apparet in beſtiis ..... quantò id magis in homine fit naturâ, qui & ſe ipſe diligit & alterum acquirit cujus animum ita cum ſuo commiſceat, ut efficiat penè unum ex duobus.* Cic. *ibid.*

ſortir de ſa léthargie ; & ce dernier a beſoin d'un ami flegmatique qui lui paſſe ſes vivacités. Tous les rapports ſoit d'états, ſoit de caractéres, ſont autant de raiſons d'inimitié. Le vice qu'on a eſt ſouvent celui que l'on hait le plus dans les autres ; plus un homme eſt vain, moins il peut ſupporter la vanité d'autrui qui choque la ſienne. Les ambitieux ſe traverſent dans leurs projets & ne ſauroient manquer de ſe déteſter. C'eſt ainſi que M. De *Holberg* ſe ſert de l'amour propre contre l'amour propre même. Il penſe qu'on ſe pardonneroit plus volontiers ſi l'on pouvoit une bonne fois ſe perſuader que les hommes que nous regardons comme nos ennemis, ſont préciſément ceux qui nous reſſemblent le plus par le caractére. Nous ne diſcuterons pas ici cette opinion. Peu importe celle qu'on embraſſe pour le fond de notre doctrine.

L'amitié eſt une paſſion.

On nous blamera peut être de mettre l'amitié dans le rang des paſſions. Mais dans quelle claſſe mettra t'on cette inquiétude qu'éprouvent deux amis abſens l'un de l'autre, ce

pouvoir inconnu qui les raſſemble, ces mouvemens divers dont ils ſont agités ſuivant les occurrences ? dans quelle claſſe mettra-t-on cet attachement d'un enfant pour ſa nourrice, ou pour ſa gouvernante ? il ſe déſole lorſquelles le quittent, il crie, il pleure, il frappe des pieds, il s'arrache les cheveux, il ne veut ni boire ni manger, il ne dort plus, il pâlit, il maigrit, il ſe *chême*, c'eſt un véritable déſeſpoir dont pluſieurs ſont morts. En vain cachera-t-on cette affection ſous le nom d'inſtinct, ou d'habitude ? on y retrouvera tous les traits des paſſions. En vain l'aſſimilera t'on à l'amour ? un enfant ne peut avoir ces déſirs qu'allument la concupiſcence. C'eſt l'amitié ſeule qui le fait agir pour l'intérêt aveugle de ſa conſervation & de ſon exiſtence. Quelle induction ne tirerions nous pas de la belle union de ces héros de l'amitié, *Oreſte* & *Pilade*, *Caſtor* & *Pollux*. Cet attachement, dit S. *Evremont*, paſſeroit aujourd'hui pour chimérique & pour un attachement outré qui n'eſt bon qu'à faire le ſujet d'une tragédie ; mais il n'en ſera pas

moins vrai que l'amitié a tout le caractére, toute la force & toute la vivacité des passions.

Tendresse des peres.

Ce seroit ici le lieu de parler de la tendresse paternelle & du respect filial. Cette sensibilité d'un pere pour un fils part de la même source que l'amitié. Un pere voit couler son sang dans les veines de son fils, ses vertus & ses vices lui deviennent personnels. Ce fils doit lui succéder dans tous ses droits, dans tous ses honneurs, dans tous ses domaines. C'est un autre lui-même qui fera vivre son nom après sa mort. De son côté un fils est animé des esprits de son pere, il participe à sa bonne ou mauvaise réputation de même qu'à son héritage, il a la même existence. Ces affections étant semblables à l'amitié, & même identiques avec elle, elles doivent être astraintes aux mêmes loix & au même méchanisme. Ainsi il est inutile d'entrer à ce sujet dans un plus grand détail.



TITRE

TITRE TROISIEME.

Des Goûts & des Inclinations.

Il eſt une eſpéce de ſentiment que l'on qualifie du nom d'amour, c'eſt l'attachement que nous avons pour des choſes qui ne ſont ni nous, ni nos ſemblables, ou ſi l'on veut, des choſes inanimées, telles que le vin, la muſique, la peinture, &c, cet attachement vient des ſens. Chacun des ſens a ſon amour ou une volupté qu'il éprouve par des chatouillemens qui lui ſont propres. Cet amour eſt diſtingué dans l'uſage par le nom de *goût*, de *penchant*, d'*inclination*. Des Goûts

L'œil a vû un objet tout à fait aimable qui renfermoit en lui tous les charmes de la beauté. C'étoit un enſemble parfait, des graces naïves, badines & raviſſantes. La vuë communique au cœur les émotions les plus tendres, le ſang bouillonne & communique ſon feu à des parties dont le ſentiment eſt exquis. L'ame regarde ces impreſſions comme les De la vuë

plus délicieuſes dont elle puiſſe jouir tant qu'elle ſera jointe à la matiere. Par ſa liberté & ſa pente naturelle au bonheur, elle réflechit ſur cet état, & eſt fort attentive que rien ne le dérange. C'eſt ainſi qu'entre par les yeux l'amour qu'on conçoit pour des êtres raiſonnables. De la même maniere auſſi nait fort ſouvent le penchant que nous donne la vuë pour des objets inanimés. La différence n'eſt que dans l'organe où la paſſion établit ſon ſiége & s'arrête. La concupiſcence n'eſt telle que parce qu'elle réſide vers les parties naturelles ; tandis que l'amour du beau objectif réſide dans les nerfs optiques, & ne va pas plus loin. La ſimmétrie, l'ordre, la proportion, la régularité, les couleurs répandent ſur les objets inanimés un vernis enchanteur. C'eſt ce qui forme le beau dans tous les arts, beau qui attire tous les ſuffrages & notre admiration. De-là vient notre goût pour la peinture, la gravure, la ſculpture, l'architecture, les chefs d'œuvres de la nature & des arts. Goût qui n'appartient qu'à ceux qui jouiſſent de la

vuë, refusé par conséquent aux aveugles, & qui est quelquefois si vif, qu'on a cru pouvoir le mettre au nombre des passions & le décorer du nom d'amour.

L'ouie nous fournit des exemples des personnes passionnées pour la musique. L'harmonie d'un concert nous ravit, nous procure de douces extases, & réveille en nous mille mouvemens accessoires à la conservation de l'être. De l'ouie.

L'amour du vin, de la bonne chére, de la débauche, enfin de tout ce qui concerne l'organe des saveurs, est une inclination aussi forte que les premieres. Mille exemples dans le cours de la vie civile le prouvent tous les jours. On voit des ivrognes vouloir boire en dépit de leur réputation qui se diffame, de leurs affaires domestiques qui dépérissent, de la tendresse de leurs femmes qui gémissent, de l'amour pour leurs enfans qui se plaignent hautement de leur éducation négligée, de leur naissance avilie, de leur fortune renversée. *Apicius* ce célebre gourmet qui tenoit à Rome école de gour- De l'organe des saveurs ou du goût.

mandiſe, avoit dépenſé deux millions & demi à faire bonne chere. Se voyant fort endetté, il ſongea enfin à examiner l'état de ſon bien, & ayant trouvé qu'il ne lui reſteroit que deux cent cinquante mille livres, il s'empoiſonna, comme s'il eut craint de mourir de faim avec une telle ſomme (*k*).

Dans la *Malacie* & dans le *Pica* vous avez des exemples de mets & de ragoûts que l'organe des ſaveurs déſire avec une eſpéce de fureur. La *Malacie* eſt *cet appétit exceſſif des choſes uſitées que l'on déſire avec un empreſſement extraordinaire, & qu'on mange avec excès*, comme lorſqu'une femme groſſe demande avec trop de paſſion ou des harengs, ou quelque viande fort commune. Le *Pica* eſt *cet appétit dépravé qui fait déſirer des choſes abſurdes & incapables de nourrir*, comme des charbons, des cendres, du plâtre, du ſel, de la chaux, de la craie, du vinaigre, du poivre & une infinité d'autres ſemblables. Ces

(*k*) Seneca *Libro de conſolatione ad matrem Helviam* Dio. *lib.* 57. Quelques critiques prétendent que le traité *de Re Culinaria* que nous avons, eſt fort ancien, mais n'eſt pas d'aucun des *Apicius*.

appétits bisarres sont assez ordinaires aux filles, & surtout à celles qui ont les pâles couleurs. Les hommes y sont plus rarement sujets. Ils viennent, suivant la plupart des Médecins, des mauvais levains de l'estomac, qui dépravent le goût : à quoi l'on peut ajouter le déreglement de l'imagination causé par de mauvais exemples ou par des préjugés ridicules. Ces appétits sont si forts que les larmes viennent aux yeux de ceux à qui on refuse le mets désiré, & qu'ils aiment mieux ne pas manger & se laisser périr de faim plutôt que de ne pas prendre ces choses qu'ils convoitent avec tant d'ardeur.

L'odorat a aussi ses passions, & ces passions sont des espéces d'épidémies qui prennent avec fureur, qui s'étendent rapidement & qui finissent sans qu'on en devine la cause. Les Cyrénéens, les Grecs & les Latins ne trouvoient pas d'odeur plus agréable que celle de l'*assa fétida* (*l*) que nous déteslons aujourd'hui par rapport à sa vapeur vireuse & appro- De l'odorat.

(*l*) *Tractatus de materiâ medicâ* à Steph. Franç. Geoffroi. *Edit.* 1741. *in*-8°. *vol.* 2. *pag.* 608.

chant de l'ail. Ils en faisoient tellement leurs délices qu'ils l'appelloient le *mets des dieux*, & nous la méprisons tellement que nous la nommons *merde du diable*. Nos peres ne pouvoient souffrir l'odeur du citron, tandis que de nos jours nous la faisons entrer dans les parfums les plus recherchés. Il n'y a pas cent ans que l'odeur du musc étoit en très-grande vogue, aujourd'hui on l'écarte avec soin & les vaporeux la craignent plus que l'ennemi le plus redoutable. Dans ce siécle c'est le tabac qui est à la mode, il regne en despote, il exerce un pouvoir tirannique sur ceux qui s'y sont habitués. C'est en-vain qu'on leur représente que le nez n'est pas fait pour servir d'égout à toutes les humeurs qu'il plait d'y attirer par force, que c'est se provoquer un catarre continuel, que c'est placer trop près du siége de l'ame un receptacle d'immondice, qu'en ouvrant sa tabatiere c'est ouvrir la boëte de Pandore d'où doivent sortir mille maux auxquels on n'auroit pas été sujets, que c'est appeller au plus vite une mort qui ne venoit qu'à pas

lents. On écoute ces raiſons, on les approuve & on prend du tabac. C'eſt ainſi qu'on rapporte que M. *Fagon*, célebre premier Médecin de Louis XIV, bourroit ſon nez avec du tabac à priſes répetées dans le tems qu'aux Ecoles de Médecine de Paris il faiſoit ſoutenir une Théſe contre l'uſage trop fréquent du tabac (*m*).

C'eſt au toucher que l'on doit rapporter la laſciveté, la molleſſe & cette nonchalance qui paſſe aujourd'hui pour philoſophique. En un mot, c'eſt aux ſens en général qu'on doit rapporter tous ces motifs aveugles & ſéducteurs qui nous portent au jeu & nous engagent à amaſſer des richeſſes par toutes ſortes de moyens. Qui pourroit détailler le nombre prodigieux de tragédies ſi variées par leur intérêt & par leur dénouement qu'ont produit ces différens amours ſur le théâtre du monde? marques évidentes de l'aſcendant de ces paſſions qui égalent

Du toucher.

(*m*) Voyez cette Théſe *Ergò ex tabaci uſu frequenti vitæ ſumma brevior*, 1659. Elle a été ſoutenue depuis, le 29 Mars 1753. Nous en avons rendu compte dans le Journal Economique du mois d'Octobre 1753. pag. 122.

bien les autres par leur force & leur tirannie.

ARTICLE II.

De la Haine.

De la haine. Son méchanisme.

Si l'amour eſt un ſentiment qui nous fait chercher le bien, la haine eſt un ſentiment qui nous fait fuir le mal. Ces deux déſirs, comme nous l'avons déja avancé, tendent immédiatement à la conſervation de l'être, & ſont déterminés dans les paſſions par les ſenſations. C'eſt donc par un méchaniſme tout oppoſé à celui de l'amour qu'eſt produit la haine, quoique la fin ſoit la même: car la pourſuite du bien & la fuite du mal naiſſent de ce principe univerſel qui nous fait déſirer de perſévérer dans l'être. Ainſi des organes tellement diſpoſés, que les différentes modifications occaſionnées par les objets ſeroient contraires à la conſtitution animale, ſont vraiment l'état qui doit donner naiſſance à la haine. En effet les impreſſions doivent être diſgracieuſes, & l'ame en

concevoir un déplaisir qui lui inspirera la haine, ou la fuite de pareils objets.

Ce que nous avons dit de l'amour sert de preuves à ce que nous avançons ici sur une passion qui lui est directement opposée. Un esprit conséquent verra encore qu'il y a autant d'espéces de haines, qu'il y a de sortes d'amours : puisque toute affection réelle suppose sa négation, ou son contraire : puisque l'amour & la haine sont dirigés par les sens, & que dans l'un & l'autre cas les sens peuvent être modifiés de cent façons diverses.

TITRE PREMIER.

De la Haine de soi-même.

Haine de soi-même dans plusieurs.

IL paroit d'abord étonnant qu'on puisse se haïr soi-même, mais il y en a trop d'exemples pour qu'il soit permis d'en douter.

L'Evangile conseille l'humilité, la patience, le renoncement parfait à soi-même, la fuite de soi-même. Ce principe excellent a été poussé jus-

qu'à la haine de ſoi-même, tandis qu'il n'exigeoit que la haine de ſes défauts, de ſes vices, de ſes imperfections. De-là ce peuple de Cénobites, d'Anachorétes, & un certain genre de martirs. Sans doute que l'abnégation de ſoi-même néceſſaire pour la perfection chrétienne a été recommandée pour contrebalancer les efforts de l'amour propre qui ramenant tout à nous, nous feroit oublier les beſoins de notre prochain. Ce précepte étoit donc fait pour nous rendre plus compatiſſans ; mais il eſt des gens d'un caractére dur, peut-être féroce, qui renoncent ſans peine à toutes les douceurs de la vie, & qui ne veulent pas que les autres y participent. Ils ont ſouvent outré cette morale, & au lieu de s'en tenir à ce détachement d'eux-mêmes, ou plutôt de leur corruption, ils ont embraſſé un genre de vie qui eſt un continuel ſuicide, ou qui tend ſans ceſſe à l'abolition de l'eſpéce. Si on leur a recommandé l'humilité ou les humiliations & les mortifications, la religion n'exigeoit pas d'eux des devoirs contraires à l'intention du

créateur, & aux forces des créatures. Les humiliations domptent l'eſprit, terraſſent l'orgueil, rendent ſouples & obéiſſans, & nous mettent à portée de ſouffrir les injures, les affronts & les perſécutions ſans impatience & ſans murmure. C'eſt le moyen d'étouffer le germe des guerres, des querelles, des procès, des combats, & de rompre cet eſprit d'indépendance qui empêcheroit les hommes de vivre en ſociété. Les mortifications domptent la chair & tiennent en bride les paſſions. C'eſt encore ſouvent par le jeune & les abſtinences qu'on rétablit ou que l'on conſerve ſa ſanté. La religion n'eſt donc partout que ſageſſe, & ſa morale eſt partout conforme à la ſaine raiſon.

Il ſembleroit que les Brachmanes ces Philoſophes Indiens ſe ſeroient haïs eux-mêmes. Ils menoient une vie fort rigide, couchoient ſouvent à la belle étoile dans les ſaiſons les plus rudes, ne mangeoient pas de viande, & n'avoient pas de commerce avec l'autre ſexe. Quelques-uns parmi eux marchoient ſur les ſables brulans les pieds nuds, & la

tête nue exposée aux rayons ardens du soleil, & ne vivoient que d'herbe. Ils ne se persuadoient pas que les accidens de la vie fussent un bien ou un mal, puisque les mêmes choses plaisoient aux uns & déplaisoient aux autres, & sont même agréables & désagréables à une même personne en différens tems. La mort étoit pour eux comme une naissance à la vie véritable & bienheureuse pour ceux qui ont bien philosophé. Avec cette croyance plusieurs d'entre eux bâtissoient leur bucher, & se tenoient immobiles tout auprès pendant que le feu les rôtissoit. Après cela ils entroient gravement & majestueusement au milieu des flammes & ne se remuoient pas plus qu'une statue après s'être couchés sur le feu (*n*).

Les Gymnosophistes semblables en leurs mœurs aux Brachmanes n'habitoient ni maison, ni cellule, ils ne vivoient que des fruits que la terre leur fournissoit elle-même, ils renonçoient au vin & à l'autre sexe,

(*n*) Lucianus *de morte Peregrini. pag.* 772. *tom.* 2. Il cite *Onésicrite* qui avoit vû bruler *Calanus*. Voyez-le aussi *in fugitiv.* pag. 790 du même tome.

ils avoient une extrême patience à ſe tenir dans une même ſituation quoiqu'elle fut très-gênante. Le dogme de la tranſmigration des ames leur inſpiroit une extrême indifférence pour la vie, ou pour la mort. C'étoit encore une choſe honteuſe parmi eux que d'être malades, deſorte que ceux qui vouloient éviter cette ignominie ſe bruloient tout vifs (*o*). C'eſt ainſi que *Calanus* ſe fit mourir à la ſuite d'*Alexandre*.

Examinant d'un peu près la doctrine de chacune de ces ſectes où l'on voit peu de ſoin pour ſoi-même, une contrainte perpetuelle dans le régime, peu d'amour pour ſa propre conſervation, on entrevoit toujours le germe de l'amour de ſoi-même. C'eſt l'eſpérance d'une vie future meilleure qui fait ſoutenir les travaux, les tourmens & la mort. C'eſt toujours l'eſpérance d'un bien à venir qui leur fait ſupporter un mal actuel regardé comme plus petit que le bien futur à poſſéder; ou le mal futur à éviter (*p*).

(*o*) Strabon. *pag.* 493.
(*p*) M. *Sherlock* Evêque de Londres dans un ou-

Cette intrépidité à se livrer sans hésiter à la mort, conduit insensiblement au suicide. Cet attentat à la vie paroit naitre d'une haine complette de soi-même. C'est souvent un désespoir & une folie où la raison ne peut pas avoir de part. Si l'on y joint la réflexion ; c'est qu'on regarde la vie comme un fardeau plus pesant à porter que l'ignominie & la non-existence. Ce seroit donc alors la fuite du mal, ou l'amour du bien qui y détermineroit.

vrage qu'il a fait sur la Résurrection de J. C. *, rapporte qu'un criminel appliqué à la question, endura avec fermeté toutes les tortures sans avouer jamais le crime dont il étoit justement accusé. Quand on lui demanda ensuite comment il avoit pû résister aux douleurs de la torture, il répondit qu'il avoit peint une potence sur le bout de son soulier, & que dès qu'on l'appliquoit à la question il jettoit les yeux sur cette potence, ce qui le faisoit souffrir courageusement pour sauver sa vie.

* *Les témoins de la Résurrection de J. C. examinés & jugés selon les regles du barreau, pag. 229.*



Titre second.

De la Haine contre ses semblables.

La Haine générale qu'on a contre les hommes s'appelle *misantropie* ; celle qu'on a pour quelques particuliers est *inimitié*. Il y a encore une espece de haine dont on croit ne pas pouvoir rendre raison, on la nomme *antipathie*.

§. I.

De la Misantropie.

Un Misantrope est un esprit chagrin qui trouve toujours quelque chose à reformer à la conduite publique. Sa mauvaise humeur ne peut rien approuver. C'est une mélancolie profonde qui fait les misantropes. Aussi les met-on tous au nombre des attrabilaires. Nous dirons d'où vient ce fond de tristesse en parlant des temperamens mélancoliques.

§. II.

De l'Inimitié.

L'Inimitié eſt une haine contre quelqu'un qui nous a offenſé, mortifié, deprimé, nuit dans notre honneur, dans notre avancement, dans notre fortune, & dont l'exiſtence actuelle nuit à la notre. De-là cet eſprit de vengeance, ce déſir de perdre & d'exterminer l'objet de notre haine.

Quoique la rivalité, la concurrence, la jalouſie, ne ſuppoſent pas toujours l'inimitié, elles y diſpoſent efficacement & peuvent être rangées ſous ſon titre. La rivalité de deux maiſons, de deux nations, de deux grands hommes, a ſouvent cauſé de grands déſordres, & de telles guerres qu'il a fallu des ſiécles pour les éteindre. On peut les regarder comme des étincelles dont il nait de grands incendies.



§. III.

§. III.

De l'Antipathie.

Du premier aſpect on conçoit une averſion particuliere pour des perſonnes qu'on ne connoit pas, & qui ſouvent ſont fort eſtimables. Si l'on en demandoit la raiſon, l'on ſeroit fort embarraſſé de répondre, & l'on ne répéteroit que ce qu'à dit *Martial :*

Je te hais, Sabidus ; *ſans en ſavoir la cauſe*,
Je te hais & mon cœur ne peut dire autre choſe (*q*).

Mais conſiderant cette queſtion en Métaphyſiciens, nous verrons que le plaiſir & la douleur ſont les pivots ſur leſquels roulent toutes nos paſſions (*r*), & que la haine ne peut entrer dans notre cœur par une autre porte que celle d'une perception fâcheuſe & importune, qui irrite de

(*q*) *Non amo te*, Sabidi, *non poſſum dicere quare*,
Hoc tantum poſſum dicere, non amo te.
Lib. 1. *Epigram* 89.
Voyez aussi le Recueil des Poëſies du P. *Du Cerceau.* pag. 370.

(*r*) *Locke.* Liv. 2. chap. 20. §. 3.

néceſſité le ſujet qui la reſſent contre l'objet qui la cauſe (s). Ainſi par l'effort néceſſaire qui détermine chaque être à continuer ſon exiſtence, nous devons fuir tout objet qui n'a pas de rapports avec notre conſtitution, ou qui n'en a que d'oppoſés : qui ſemble diminuer notre puiſſance ou altérer la réalité de notre être : qui diminue notre plaiſir, ou nous en prive, ce qui eſt la même choſe que cauſer du mal. Une ſeule ou pluſieurs de ces qualités ſi contraires à notre bonheur ſe rencontrent ſûrement dans les objets animés qui nous ſont antipathiques. L'antipathie n'eſt donc pas un ſecret pour qui ſait ſonder le fond de ſa nature & connoit les déſirs gravés dans ſon eſſence.

(s) *Boullainvilliers* Réfutation de *Spinoſa* page 245.



TITRE TROISIEME.

Des Averſions.

NOUS appellons averſions la haine que nous avons pour les choſes inanimées. Si cette averſion eſt forte, c'eſt *horreur* ; ſi elle eſt foible, c'eſt *dégoût*, *répugnance*. Souvent cette horreur ou ce dégoût tirent leur origine dès notre plus tendre jeuneſſe, & dans un tems où notre raiſon eſt encore aſſoupie. Si ces objets ſe préſentent à nos ſens par haſard, une eſpéce de frémiſſement s'empare de tout le corps, ſouvent on ſe trouve mal juſqu'à perdre connoiſſance, & quelquefois il arrive des ſimptômes encore plus terribles. La deſcription de cette choſe, ou le ſimple récit qu'on en fait eſt capable de produire les mêmes effets. Examinons ſuccintement les averſions de chacun des ſens. Averſions.

Il y a des choſes horribles à la vuë, il y a des choſes dégoutantes à la vuë. Les premieres font hériſſer les cheveux ſur la tête, nous font De la vuë.

pâlir, interceptent le mouvement du cœur & nous font quelquefois tomber en ſincope. Les ſecondes portent directement leur impreſſion vers l'eſtomac, cauſent des nauſées, & excitent ſouvent le vomiſſement. Quelques averſions de la vuë ont un méchaniſme plus caché, mais vous pouvez les rapporter à ces mêmes cauſes qui occaſionnent le trouble dans l'économie animale.

Le Maréchal d'*Albret* s'évanouiſſoit quand il voyoit la tête d'un marcaſſin. *Buſſi* forme à ce ſujet un plaiſant doute. Il demande s'il ſeroit permis en honneur à un homme qui ſe battroit contre le Maréchal d'*Albret*, de porter une tête de marcaſſin dans la main gauche (*t*). Chacun ſait le trait de *Jacques I.* Roi d'Angleterre, qui ne pouvoit voir ſans frayeur une épée hors de ſon fourreau. Le Chevalier *Digbi* en accuſe l'imagination de la mere, qui, dans le tems qu'elle étoit enceinte, vit aſſaſſiner à côté d'elle un de ſes amis (*u*).

(*t*) Mémoire de *Buſſi*. tom. 2. pag 34.

(*u*) Dans un Traité qu'il a fait ſur la poudre de ſympathie.

Mais nous verrons quel fond on doit faire ſur de pareilles vertus de l'imagination des femmes groſſes (*x*). Il eſt plus naturel de rejetter cette averſion ſur ſa timidité & ſon peu de courage. Nous ne troublerions pas ſes mânes pour lui faire ce reproche, ſi l'on n'avoit dit avant nous :

Liv. 3. ch. 2. art. 2.

Eliſabeth fut Roi, Jacques premier fut Reine ;
Cette erreur de nature eſt un beau phénoméne (*y*).

Nous pourrions rapporter mille exemples bien atteſtés de pareilles averſions : mais ce ſeroit vouloir prouver une choſe que l'expérience confirme tous les jours.

De l'ouie.

Il eſt des ſons aigres, des bruits effrayans qui déchirent les oreilles, & auxquels on ne peut s'accoutumer. Le ſon que produit une ſcie lorſqu'on la lime, fait grincer les dents, occaſionne une contraction dans tous les muſcles du viſage, & cauſe une eſpéce d'horripilation par tout le

(*x*) Voyez auſſi la Théſe ſoutenue aux Ecoles de Médecine de Paris le trois Juin 1741. *Ergò non datur imaginationis maternæ in fœtum actio* M. Joſepho Exup. Bettin *Præſide.*

(*y*) *Rex fuit* Eliſabeth, *ſed nunc regina* Jacobus.
Error naturæ ſic in utroque fuit.

corps. Nous marquons de la répugnance pour certains airs ou trop triviales, ou trop rebattus. L'empéreur *Germanicus* ne pouvoit souffrir ni la vue, ni le chant des coqs. L'histoire rapporte plusieurs exemples de personnes qui entroient en fureur par les dissonances répétées de la musique. Tout ceci doit être expliqué par la violence que ces sons font sur l'organe de l'ouie. Violence qui approche en quelque maniere de la douleur.

Du goût. L'organe des saveurs a aussi des répugnances qui sont de vraies aversions. C'est peut être le plus fantasque des sens à ce sujet. L'on mange quelquefois avec plaisir dans la jeunesse ce qu'on a rebuté dans l'enfance. L'habitude des meilleurs mets nous en dégoute au point même de ne plus en pouvoir souffrir la vuë. Cette aversion souvent est si aveugle, que la raison la plus éclairée ne peut la vaincre. On présente à un malade qui jouit de la plus saine raison, une médecine dont il doit attendre le soulagement le plus prompt & le plus efficace. Malgré l'empire

de ſa volonté, le goſier ſe ferme, l'eſtomac ſe révolte, il a des mouvemens convulſifs qui lui font rejetter ce qu'il ne peut contenir. Ces averſions ſont donc indépendantes de l'ame, & dépendent autant des organes, que la répugnance d'un cheval à paſſer auprès d'une charogne, ou d'un moulin : il eſſuiera plutôt vingt coups d'éperons, que de paſſer outre. Cependant ſuivant l'opinion de quelques Phyſiciens, cet animal eſt une pure machine. Tout ce qu'on peut lui accorder de plus, c'eſt un inſtinct naturel ; il vaudroit mieux dire un être de raiſon qui les dirige. Mais ici à quoi ſert la raiſon de l'homme ? elle ne peut ſervir tout au plus qu'à vaincre peu-à-peu cette averſion, & à prendre les moyens les plus ſûrs pour y parvenir.

De l'odorat.

La bonne ou mauvaiſe qualité des odeurs n'eſt pas toujours ce qui les fait aimer, ou déteſter. Nous en avons vû qui haïſſoient l'odeur de la roſe, tandis que d'autres préféroient des odeurs très-puantes. Il y a des femmes vaporeuſes qui ſe délectent à ſentir le caſtoreum, la ſavate

brulée, l'esprit volatile de corne de cerf succiné. Tout est relatif dans le sentiment. Ce qui plait aux uns peut déplaire aux autres. Cela dépend de la disposition organique & du degré d'irritabilité des nerfs. Il en est de même pour l'odorat que des autres sens. » J'en ai vû, dit *Montagne*, fuir » la senteur des pommes plus que » les arquebusades; d'autres s'effrayer » pour une souris; d'autres rendre » la gorge à voir de la crême; d'au- » tres à voir brasser un lit de plume » (z) «. *Pierre d'Apono*, homme de beaucoup d'esprit & Médecin de profession qui mourut dans les redoutables prisons du S. Office, & qui nous a laissé un ouvrage intitulé *Le Conciliateur*, avoit une si grande aversion pour le lait & le fromage qu'il n'en pouvoit flairer ni même voir, sans tomber en défaillance (&). M. *Deslandes* dans son excellente histoire critique de la Philosophie, en réfléchissant sur ces sortes d'anti-

(z) Essais de *Michel* Seigneur *de Montagne*, Liv. 1. chap. 25 pag 92 *Edit. in folio.* Paris 1640. Voyez aussi Gassendi *Physic. part.* 1. *lib.* 6 *cap.* 14.

(&) Voyez Martin Schcockius *de adversatione casei.* Merklinus *in* Lindenio *renovato. pag.* 8-9.

pathies,

pathies, dit (*w*) qu'il ſemble que ce ſoit un ſixieme ſens que la nature ait accordé à certains hommes, mais un ſens incommode & qui ne prépare que des contretems fâcheux. Dans nos principes il eſt fort inutile d'admettre ce ſixieme ſens. C'eſt multiplier les êtres ſans néceſſité.

Du toucher.

Le toucher ce ſens qui ſert à connoitre & à ſentir les corps palpables, & leurs qualités comme le mou & le dur, l'humide & le ſec, le chaud & le froid, a auſſi ſes averſions. C'eſt avec une eſpéce d'horreur qu'on touche les araignées, les chenilles, les morts, & tous les objets qui ſont dégoutans à la vue. Les averſions ſont ſouvent filles de la timidité ; mais il n'en ſera pas moins vraies, qu'elles ſont quelquefois dans l'organe & qu'elles tendent à faire éviter des choſes contraires à la ſanté, ou à notre conſtitution.

(*w*) Hiſtoire critique de la Philoſophie, *tom.* 3. *liv.* 7. *chap.* 44. §. 6. *pag.* 337. *Edit.* en 4. vol. *in*-12. Amſterdam 1756.

ARTICLE III.

Du Désir.

Définition du Désir particulier.

LE Désir dont nous parlons ici n'est pas cet effort nécessaire qui nous fait tous tendre au bien être, & qui est le pere des vertus & des passions. Nous entendons ici par le terme de *Désir* regardé comme passion, une inquiétude particuliere qui nous fait chercher avec empressement, & embrasser avec ardeur les moyens qui peuvent nous conduire au bien être, soit en cherchant à posséder l'objet aimable qu'on a apperçu, senti, connu, soit en évitant l'objet digne de haine qu'on a apperçu, senti, ou connu. De-là vient qu'il doit y avoir autant de désirs qu'il y a de moyens qui conduisent à cette fin. En général on peut les réduire à deux : désir de possession pour l'objet aimé, c'est ce que nous nommons *espérance* : désir de fuite pour l'objet qu'on hait, c'est ce que nous nommons *crainte*.

Ces désirs ne paroissent pas avoir

un méchaniſme diſtingué de celui qui imprime en nous le ſentiment de notre conſervation. C'eſt toujours la tendance des fibres à ſe mettre dans un certain état, lequel une fois poſſédé, ou acquis, l'ame eſt affectée de plaiſir. C'eſt ainſi que la tête tend à être droite, & que trop courbée en devant, ou trop jettée en arriere, on éprouve un malaiſe qu'on a coutume d'appeller *géne*.

TITRE PREMIER.

De l'Eſpérance.

L'ESPÉRANCE eſt une penſée douce & flateuſe que nous nous formons ſur un bien à venir. Cette penſée d'un bien futur donne de la joie, de même que le ſouvenir d'un paſſé agréable donne du plaiſir. L'eſpérance eſt donc fille de l'imagination, & cette fille quelquefois n'a pas plus de ſolidité que ſa mere. Nous renvoyons donc ſur ce ſujet à ce que nous avons dit des idées lorſque l'eſprit s'élance dans l'avenir.

Elle n'ait de l'imagination.

TITRE SECOND.

De la Crainte.

Deux eſpéces de craintes.

LA crainte ainſi que l'eſpérance porte ſur l'avenir. L'eſpérance eſt pour le bien, la crainte eſt pour le mal. On eſpére le bien, on craint le mal. Et comme il y a deux eſpéces de maux, l'un négatif & l'autre poſitif, il peut auſſi y avoir deux eſpéces de craintes, l'une qui nous fait appréhender qu'un bien que nous déſirons n'arrive pas, on pourroit la nommer *appréhenſion*, & l'autre qui nous fait prévoir un mal réel qui nous menace, on pourroit la nommer *peur*, *timidité*. Dans l'un & l'autre cas le cœur ſe reſſerre, la reſpiration eſt plus gênée, le viſage pâlit, on a un air conſterné, les pas ſont mal aſſurés & toute l'habitude du corps devient tremblante. Tels ſont les effets de la crainte ſur les organes; ils ſont même plus forts lorſqu'elle va juſqu'à la *frayeur* & l'*épouvante*. C'eſt alors qu'elle peut nous rendre

immobiles, & nous ôter l'uſage de la parole & de la voix.

L'un & l'autre enfant du déſir prend ſon origine dans notre propre organiſation, indépendamment du raiſonnement & de la volonté. Il nait des hommes préſomptueux qui eſpérent toujours, c'eſt peut être la ſource de la vanité, de l'orgueil, de la fermeté, de l'opiniâtreté, de l'intrépidité. Quelle nombreuſe famille ſous un ſeul chef! Il eſt des tempéramens timides qui redoutent tout, c'eſt peut être le principe de la poltronerie & de la lâcheté. C'eſt ce qui doit nous faire avouer avec les perſonnes les plus conſommées dans la morale, qu'il y a des vertus & des vices de tempérament.

ARTICLE IV.

De la Joie & de la Triſteſſe.

Ce que c'eſt que la joie & la triſteſſe.

A PEINE le déſir eſt-il ſatisfait, qu'immédiatement ſuivent deux autres paſſions; la *joie* & la *triſteſſe*. La *joie*, lorſque contens du bien préſent, ou d'un bien futur regardé

comme assuré, nous pouvons, ou nous devons en jouir sans obstacles, & sans crainte de le perdre : la *tristesse*, lorsque trompés dans notre attente, nous perdons un bien dont nous aurions pû jouir plus longtems, ou lorsque nous sommes tourmentés par un mal actuellement présent. Cherchons leur méchanisme.

Disposition des corps dans la joie & dans la tristesse.

Nous pensons ici de même que *Descartes*, & nous croyons avec lui que c'est la bonne disposition du corps qui a été le premier sujet de joie que l'ame a ressenti. Dans cet état les esprits ont coulé avec facilité, le cœur s'est dilaté avec une juste force, le sang a circulé avec liberté, & le corps a ressenti une douce chaleur. Mais cette bonne disposition ayant pû être viciée soit parce que les humeurs ont été altérées, soit parce que les solides n'ont pas conservé cette tension & cette irritabilité nécessaires, le cœur ne se contracte plus avec la même facilité ; la circulation se rallentit ou devient irréguliere, la sécrétion de la bile est suspendue, le corps est en proie à une espéce de froid, & l'ame à la tristesse.

Si quelqu'un doutoit que ces deux passions n'eussent leur principe dans les ressorts de notre machine, ne pourroit-on pas lui demander pourquoi, sans en avoir aucun sujet, il se léve certains jours ou plus gai, ou plus triste qu'à l'ordinaire ? il y a une chose qui nous paroit certaine, c'est que par l'idée que nous avons de l'ame, elle n'est pas susceptible de vicissitudes comme le corps, & qu'elle est inaltérable dans son essence. Ce n'est donc qu'à une certaine disposition du corps qui doit modifier l'ame d'une maniere quelconque, que l'on doit rapporter ce changement.

Preuves qu'elles dépendent des dispositions corporelles.

Si la joie étoit indépendante du méchanisme du corps, pourquoi ne l'éprouveroit-on ordinairement que lorsqu'on jouit d'une bonne santé, & que tous les organes font leur fonction avec une espéce d'aménité ? pourquoi le visage prendroit-il un air riant, & verroit-on sur le front une sérénité qu'on apperçoit mieux qu'on ne peut la peindre ? pourquoi les muscles inspirateurs & expirateurs éprouveroient-ils une espéce de con-

Phénoménes qui se passent dans le corps à l'occasion de la joie.

vulſion qui eſt la cauſe méchanique du ris ? pourquoi le mouvement du cœur ſeroit-il un peu augmenté, ſans pour cela occaſionner de trouble dans la circulation, de ſorte qu'on ſent une chaleur plus douce dans les entrailles, un leger chatouillement à la peau, une légereté dans tout le corps, une agilité, une flexibilité dans tous les membres, qui les force à faire certains mouvemens connus ſous le nom de ſauts, ou de danſe.

A l'occaſion de la triſteſſe.

Dans la triſteſſe au contraire le viſage eſt abbatu, les yeux ſont mouillés de larmes, le front porte des marques évidentes du mécontentement, la reſpiration eſt gênée, on ſoupire, le cœur ſemble ſerré, on croiroit qu'il eſt embarraſſé dans des liens, le pouls s'affoiblit, toutes les fonctions languiſſent, on veut fuir la lumiere, la ſociété, les conſolations mêmes. En faut-il davantage pour établir l'empire de cette paſſion ſur nos corps.

Par l'impreſſion inopinée de la joie, ou de la triſteſſe exceſſive, l'action tonique abandonne les vaiſſeaux pour ſe concentrer vers le

cœur. Ces vaiſſeaux ainſi deſtitués de leur force tonique, reçoivent facilement le ſang qui y eſt chaſſé avec la derniere violence, mais n'étant plus ſuſceptibles d'aucune réaction ſur ce fluide, ils ne peuvent plus en pouſſer vers les oreillettes une quantité aſſez conſidérable pour forcer la réſiſtance & le reſſerrement des ventricules. De-là les ſincopes & la mort ſubite qu'occaſionnent la joie, la triſteſſe & quelques autres paſſions comme la crainte & la colére.

Aulugelle parlant d'un certain *Diagoras* de l'Iſle de Rhodes, lequel avoit trois fils excellens dans leurs profeſſions, l'un dans les armes, l'autre à la lutte & le troiſieme à la courſe, nous rapporte (*a*) que ces trois fils ayant été aux Jeux Olimpiques, & ayant remporté les prix, cauſerent tant de joie à leur pere que ce bon vieillard expira au milieu de la grande place de la ville & au milieu des acclamations du peuple qui, en lui jettant des fleurs, le félicitoit du mérite de ſes enfans. La même choſe eſt arrivé à *Chilon* le Lacédémonien,

(*a*) *Libro* 2. *cap*. 15.

qui mourut d'un ſaiſiſſement de joie en embraſſant ſon fils qui revenoit victorieux des Jeux Olimpiques (*b*). *Clidême* l'Athénien fut ſuffoqué par la joie au moment qu'on lui poſoit une couronne d'or pour récompenſer ſes talens (*c*). L'Hiſtoire Romaine fait auſſi mention (*d*) d'une vieille femme qui mourut de joie en voyant revenir ſon fils qu'elle avoit cru tué à la bataille de Cannes. L'hiſtoire de Bretagne du Pere *Lobineau* fait mention d'une dame *de Châteaubriant*, qui mourut d'un tranſport de joie en embraſſant ſon mari au retour d'une croiſade.

Quoique l'hiſtoire fourniſſe quelques exemples de perſonnes mortes ſubitement de ſaiſiſſemens de triſteſſe, ces exemples ſont beaucoup plus rares que ceux qu'à foudroyé la joie. L'action de la triſteſſe ſur les fonc-

(*b*) Chilo *autem obiit, ut* Hermippus *ait, Piſæ, amplexus atque oſculatus filium, quod in olimpiâ fuiſſet coronatus. Defunctum aſſerunt immodicâ lætitiâ.* Diog. Laert. *lib.* 1. *in vitâ* Chilonis.

(*c*) Clidemus *Athenienſis dum ab hiſtrionibus ob præſtantiam auro coronatur, præ gaudio moritur.* Tertullianus. *lib. de animâ.*

(*d*) *Apud* T. Livium *decad.* 3. *lib.* 2. Valerium Maximum *lib.* 9. *cap.* 12, Plinium *lib.* 7. *cap.* 32. & 33.

tions vitales n'eſt pas auſſi prompte que celle de la joie. Elle agit plus lentement, & ſi quelquefois elle enfante des fiévres aiguës qui enlevent les malades en peu de jours, le plus ſouvent elle donne lieu à ces longues affections qui deſſéchent les os mêmes (*e*) & qui refuſent aux malheureux la douce conſolation de mourir (*f*). Nous ne citerons pas ici de ces exemples éclatans, nous ſerions obligés de faire des annales : rien n'étant plus fréquent que de voir des perſonnes auxquelles le chagrin plonge avec gradation & tourmens le poignard dans le ſein.

(*e*) *Spiritus triſtis exſiccat oſſa. Salomon proverbiorum. cap.* 17.

(*f*) *Quam miſerum eſt mortem cupere, nec poſſe emori.* L. Annæi Senecæ *ac* P. Siri mimi *ſententiæ. ſent.* 608.





CONCLUSION

DE CE PREMIER LIVRE.

Conformité de notre sentiment avec celui de tous les Philosophes modernes.

NOUS venons de rendre compte de tous les phénoménes qui naissent de l'union de l'ame & du corps. Le méchanisme le plus simple nous a suffi pour expliquer tant de prodigieuses variétés que produit l'association de deux substances hétérogènes. En cela nous n'avons fait qu'étendre & perfectionner la pensée de presque tous les Philosophes modernes, qui, d'un commun accord, avouent qu'il est nécessaire qu'il arrive des ébranlemens dans les organes pour que l'ame soit avertie de ce qui se passe soit au-dehors, soit au-dedans du corps.

Principalement avec celui de *Descartes* & de *Malebranche*.

Descartes dans son Traité des passions ne parle que d'émotions dans le cerveau causées par les esprits animaux. *Malebranche*, ce profond Métaphysicien qui a si bien prouvé qu'il n'y avoit nul rapport de causalité d'un corps à un esprit, pas même

d'un corps à un corps, & d'un esprit à un autre esprit; puisque nulle créature ne peut agir sur une autre par une efficacité qui lui soit propre, déclare lui-même positivement que Dieu a voulu & qu'il veut sans cesse que les divers ébranlemens du cerveau soient toujours suivis des diverses pensées de l'esprit qui lui est uni (*a*). C'est cette volonté constante & efficace du Créateur, qui fait proprement l'union de l'ame & du corps.

Sistême de *Berkeley* sur la non existence de la matiere.

Mais que devient tout notre sistême si la matiere n'existe pas comme en ont douté plusieurs Philosophes, & comme paroît encore en être certain aujourd'hui *Berkeley*, qui entreprend de démontrer qu'elle ne peut exister. Ce Prélat après avoir exposé l'insuffisance des sensations pour nous assurer de l'existence des corps, prétend que les choses sensibles, c'est-à-dire, ce que nous prenons pour des corps, ont toutes les propriétés d'être apperçûes immédiatement par notre entendement; que les choses que notre entendement apperçoit immé-

(*a*) Tom. 1. Entret. 4.

diatement, ne peuvent être que des idées, & que les idées ne peuvent exister que dans un esprit; que par conséquent les choses sensibles ne sont point matérielles (*b*). Cette hypothése différe de celle du P. *Malebranche*, en ce que ce Philosophe dit que nous ne voyons les choses qu'en appercevant les attributs de la substance intelligible de Dieu qui peuvent nous les représenter : tandis que l'Evêque de Chloane soutient que les choses que nous appercevons sont connues par l'entendement d'un esprit infini, & produite en nous par sa volonté.

Réfutation de l'immatérialisme.

Outre que l'on pourroit faire mille difficultés contre le dogme de l'immatérialisme, nous ne voyons pas comment l''on peut satisfaire à la question suivante. Si les choses sensibles ne sont que des idées, pourquoi les aveugles nés n'ont-ils aucune idée des couleurs. La matiere existant, on explique facilement pourquoi on éprouve certains sen-

(*b*) Dialogue entre *Hylas* & *Philonoüs*, dont le but est de démontrer clairement la réalité & la perfection de l'Entendement humain, &c. par *Georges Berkeley* Eveque de Chloane. 1750.

timens de douleur & de plaiſir, & l'eſprit le moins philoſophe apperçoit qu'ils nous ont été donnés pour nous avertir de ce qui peut être utile ou nuiſible à la conſervation du corps. S'il n'y a en nous qu'une ſubſtance ſpirituelle, de quelle utilité nous peuvent être ces différentes ſenſations.

Conformité de ce ſiſtême avec le nôtre.

Au reſte ne faiſons pas un crime à *Berkeley* de s'être écarté de l'opinion reçûe : peu-à-peu il s'en rapproche, & rentre dans le ſiſtême général. » Nous ſommes, dit-il (*c*), » comme enchaînés à un corps ; » c'eſt-à-dire, que nos perceptions » ſont liées à des mouvemens corpo- » rels. Les loix de la nature ſont que » nous nous ſentions affectés à cha- » que altération qui arrive dans les » parties nerveuſes de ce corps ſen- » ſible «.

Fondement ſur lequel eſt bâtie notre hypothéſe.

Selon le plan que nous nous étions propoſés dans cet Ouvrage, il s'agiſſoit de déterminer la nature de ces mouvemens qui ſe paſſent dans les organes, ſoit que l'on ſente ou que l'on penſe, soit que l'on ſe reſſou-

(*c*) Pag. 21,.

vienne, ou que l'on veuille. Pour le faire nous avons toujours choisi le méchanisme le plus simple, le plus conforme aux loix de la nature & aux regles du raisonnement : c'est pourquoi nous nous croyons en droit de conclure ici :

Différens corollaires qu'on en peut tirer.

1°. Que chaque opération de l'entendement peut être divisée en trois classes : savoir en sensible ou directe, en réfléchie & en mixte.

Sensations Imagination Raisonnement Jugement Mémoire	Sensibles ou directes. Réfléchis. Mixtes.

2°. Que les sensations directes sont produites par la présence des objets qui excitent quelque ébranlement sur les organes.

Que les idées sensibles dépendent du méchanisme inverse qui produit les sensations directes, & le même, mais avec un peu moins d'intensité dans l'exécution, que celui qui produit les sensations réflechies, c'est-à-dire qu'un mouvement extérieur produisant les sensations directes, c'est un

un mouvement intérieur qui donne les ſenſations réflechies & les idées ſenſibles.

Que le raiſonnement ſenſible conſiſte dans l'examen du rapport qu'ont entre elles deux perceptions.

Que le jugement ſenſible eſt la découverte du rapport qu'ont entre elles ces perceptions.

Que la mémoire ſenſible eſt une habitude des organes.

3°. Que toutes les opérations réflechies de l'entendement partent de la puiſſance qu'a l'ame de contempler ſes propres opérations, de les combiner & de les reproduire, ce qui arrive par la conſcience qu'elle a de ſon être & de l'attention qu'elle apporte à ſon exiſtence.

4°. Que les opérations mixtes de l'entendement ſont des actions combinées de la réflexion & des ſens.

5°. Que la volonté conſiderée comme ſujet des vertus & des paſſions, n'eſt pas moins méchanique que l'entendement.

6°. Que les vertus & les paſſions dans leur nature appartiennent autant au corps qu'à l'ame.

7°. Que la vertu en général eſt le déſir de perſévérer dans ſon être, ſubordonné à la raiſon, ou aux loix Divines & humaines.

8°. Que les paſſions au contraire ſont des déſirs de perſévérer dans ſon être, excités par les ſenſations.

1. Objection. Une partie de notre ſiſtême étant fondée ſur un méchaniſme qui ne peut être montré, & qu'on ne pourra jamais montrer aux yeux, donnera lieu ſans doute à quelques eſprits Mathématiciens qui cherchent la démonſtration dans toute choſe, ſans cependant la trouver toujours, de conclure que notre ſiſtême n'eſt qu'un jeu de l'imagination qui peut être détruit par un autre jeu de l'imagination.

Nous ne pouvons répondre à cet argument que par des inductions dont la probabilité doit nous tenir lieu de l'évidence, qui ſans doute nous échappera toujours dans une matiere auſſi obſcure. On admiroit autrefois cette fameuſe ſtatue de *Memnon* qui ſaluoit le ſoleil levant (*d*). On ſe

(*d*) Tacit. *annal. lib.* 2. Juvenal. *Sat.* 5. Philoſtr. *de vitâ Apollonii*, *lib.* 6. *cap.* 3. Plin. *lib.* 36.

ressouvient avec plaisir de la colombe de bois d'*Architas de Tarente* (*e*), qui voloit d'elle-même ; de cette statue qui alla présenter à un Roi de Barbarie un placet pour la délivrance de l'esclave qui l'avoit faite (*f*) ; de cet aigle qui vola l'espace de deux lieues au-dessus de la tête d'un Empereur qu'on alloit couronner (*g*). En un mot nous sommes étonnés de mille autres ouvrages qui dénotent autant le génie, que l'adresse de leur auteur (*h*). Qui de nous après avoir vû le flûteur automate, & ce canard factice qui digéroit, n'a été surpris de la sagacité de M. *Vaucanson*, & n'a douté si un jour nous ne se-

cap. 7. Pausan. *in attic. Lucian. in pseudom.* Cælius Rhodiginus, *lib.* 22. *cap.* 5. Tzetzes, &c.

(*e*) Aul. Gell *noct. attic. lib.* 10. *cap.* 12.

(*f*) Journal des Savans de 1680, & de 1683.

(*g*) Gassendi, *in Regiomontanum.*

(*h*) La mouche de fer présentée à Charles-Quint par Charles *de Mont-Royal*, laquelle prenant, comme dit *Salluste Dubartas.*,

sa gaillarde volée,
Fit une entiere ronde, & d'un cerveau las
Comme ayant jugement se percha sur son bras.

6°. jour de la I. semaine.

L'horloge de Strasbourg. Voyez les Voyages de M. *Dumont*, tom. 1. pag. 54. La pendule de Versailles, &c.

rions pas aſſez heureux pour trouver l'art de Promethée.

Tous ces ouvrages, il eſt vrai, ſont ſurprenans : mais, hélas! qu'ils ſont éloignés de la perfection! l'eſprit de l'homme eſt renfermé dans des bornes trop étroites, & les inſtrumens dont il ſe ſert ſont trop groſſiers pour prétendre y parvenir. Le méchaniſme eſt par-tout ſoupçonné, & par-tout évident. Ce ſont des hommes qui ont fait ces reſſorts; ils ne peuvent être par conſéquent cachés aux yeux des hommes. Peut-être même que des mortels plus induſtrieux, par un méchaniſme tout différent, nous oſerions dire tout oppoſé, produiront le même effet. O comble de foibleſſe & d'ignorance! Tandis que d'un autre côté ſi nous jettons les yeux ſur le ſage Ouvrier qui a fait l'homme; quelle puiſſance? quelle intelligence ne lui trouverons-nous pas? La délicateſſe, la grandeur, la petiteſſe des parties l'ont-elles empêché de travailler? le nombre & la variété l'ont-ils épouvanté? l'arrangement, l'ordre, les rapports, les convenances, l'ont-ils détourné? Non

ſans doute. Tout étoit préſent à ſon eſprit. Une ſeule parole a ſuffi pour finir ſon ouvrage, & les régles & les loix qu'il a établi au moment de la création, ſeront les mêmes juſqu'à la fin des ſiécles ; parce que ſa volonté eſt conſtante & ne peut être ſujette à aucune viciſſitude. Ce ſont ces mêmes régles & ces mêmes loix que Dieu s'eſt propoſé dans la formation de l'homme, que nous avons cherché à découvrir : & nous croyons pouvoir dire avec quelque vraiſemblance que pluſieurs peuvent nous être connues par la ſaine raiſon & par l'attention à l'ordre de la nature : moyens deſquels le Créateur n'a pû s'écarter ſans ſe tromper, ou ſans vouloir nous tromper ; ce qui eſt impoſſible.

Or dans le méchaniſme que nous avons établi pour expliquer les fonctions animales nous avons apporté les preuves qui nous ont paru les plus raiſonnables, les démonſtrations que l'expérience & la ſtructure des parties autoriſoient ; enfin les raiſons priſes dans l'ordre de toute la nature. Nous pouvons donc nous flatter que

ce méchanisme n'est pas un être de raison, & que s'il n'est pas en tout point conforme au plan que s'étoit proposé le Créateur, il doit en approcher dans beaucoup d'autres. L'esprit de l'homme est si limité ; il y a tant de combinaisons à faire, il y a tant de circonstances à peser, qu'assurement nous nous sommes trompés dans certains endroits. Nous ajoutons même qu'il y a de certains cas où les hommes pourront toujours se tromper. Mais il viendra un tems où

Nous concevrons ces merveilles cachées
Quand de nos sens nos ames détachées
Auront enfin dans le séjour des Dieux
Repris leurs droits & leur rang glorieux (*i*).

II. Objection.

Peut-être nous demandera-t-on s'il est possible que le mouvement du sang & l'ébranlement des organes produisent des idées ? Sans entrer dans des raisonnemens Méthaphysiques, nous n'avons à répondre que par une comparaison fort simple qui résout la question. Lorsqu'on entre chez un horloger & qu'on voit sur

(*i*) Rousseau, lib. 2. Alleg. 2.

ſa table des roues de cuivre, des reſſorts d'acier, des ſpirales, des balanciers, s'imagineroit-on ſans en être inſtruit auparavant, que le produit de l'arrangement de toutes ces choſes eſt de marquer les heures; c'eſt-à-dire une ſucceſſion du tems qui paſſe toujours & ne revient jamais, qui eſt éternel & périt dans chaque moment de l'éternité, & qui n'a aucune trace que celle du ſouvenir? Il n'y a aucun morceau de cuivre qui ait eſſentiellement la propriété de marquer les heures: mais cet effet vient de l'enchaînement, de la correſpondance & de l'action unanime des piéces qui compoſent la machine. C'eſt ainſi que la tête n'a pas les idées par elle-même: mais par l'arrangement des organes des ſens qui y ſont attachés & qui reçoivent du cerveau les filets nerveux, cauſe de leur action tonique, il en réſulte un ſentiment, une exiſtence, ou plutôt une vie que nous appellons *idée*.

On pourroit peut-être encore conclure après la lecture de cette premiere Partie de notre Ouvrage, que nous ne fixons pas le ſiége de l'ame III. Objection.

dans aucun organe déterminé, puisque nous expliquons toutes les fonctions animales par les ébranlemens de chacun des sens, sans admettre un sens commun. Cette conséquence ne seroit pas un crime; mais elle pourroit être une erreur. Car bien loin de croire comme *Descartes*, que l'ame est logée dans la glande pinéale, bien loin de la contraindre de demeurer dans le corps calleux ou toute autre partie du cerveau comme l'ont prétendu quelques autres; nous soutenons au contraire que l'ame peut exister par tout ailleurs, & qu'il y a très-fort lieu de douter qu'elle puisse exister dans les corps.

Réponse.

En effet les corps sont des substances étendues. L'ame est un esprit, & par conséquent inétendue. Or l'étendu ne peut agir sur l'inétendu (*k*). Les ames n'agissent donc pas sur les corps, ni les corps sur les ames. Cependant l'expérience nous apprend qu'après certaines affections qui appartiennent à l'ame, le corps pâlit, frissone, est agité; cependant l'expérience

(*k*) *Tangere nec tangi nisi corpus nulla potest res.* Lucretius *de rerum naturâ lib.* 1. *vers.* 304.

périence nous apprend que dans certaines maladies, comme dans l'inflammation des membranes du cerveau, le délire & les convulſions ſurviennent. Ce qui dénote un rapport d'actions réciproques de ces deux ſubſtances hétérogènes. Il faut donc qu'il y ait un médiateur qui puiſſe agir en même tems ſur l'étendu & ſur l'inétendu, & qui communique les ſenſations agréables ou déſagréables à l'une & à l'autre ſubſtance. Or ce médiateur eſt Dieu même, puiſque lui ſeul peut phyſiquement produire le mouvement, & que lui ſeul peut agir en même tems ſur les eſprits & ſur les corps. Dieu étant tout-puiſſant, il communiquera auſſi facilement à l'ame telle ou telle ſenſation dépendante de tels ou tels mouvemens excités dans les organes, ſoit qu'elle ſoit autour du corps, ſoit qu'elle exiſte par tout ailleurs. La choſe doit ſe paſſer de même à l'égard des mouvemens qui s'excitent dans l'ame & qui doivent faire impreſſion ſur le corps. Nous concluons donc ici avec raiſon que les ames exiſtent dans l'intelligence de

Dieu, & que les corps exiſtent dans ſon immenſité : deux ſubſtances auſſi hétérogénes ne pouvant exiſter dans le même attribut de Dieu. Ce qui nous paroit avoir plus de vraiſemblance & moins de contradictions, que la notion commune. Ce qui revient au même que l'union de l'ame & du corps ; puiſque Dieu eſt un & infini, puiſque Dieu eſt immenſe & tout entier dans chaque partie de ſon immenſité.

Ces principes poſés, & notre ſentiment ſur les différentes opérations animales ſuffiſamment établi, cherchons à préſent les diverſes cauſes méchaniques qui font varier ces mêmes opérations. C'eſt ce qui doit faire la matiere de notre ſecond Livre.

Fin du I. Livre.



LIVRE SECOND.

Des Causes Physiques qui influent sur les esprits.

INTRODUCTION.

L'homme est uni à tous les êtres.

IL n'est rien de désuni dans la nature. Tout s'y lie à tout : & l'homme, cet être que son orgueil voudroit séparer des autres, y est tellement uni à l'air, à l'eau, au feu, à la terre, qu'il cesse d'être si on le sépare de ces élémens qui lui conservent la vie, qui contribuent à sa santé, & qui modifiant différemment son corps, doivent nécessairement modifier différemment son esprit.

La génération, le sexe, les climats, les saisons modifient différemment son esprit.

Tout ce qui produit, environne ou entretient nos corps, peut donc apporter des changemens notables dans nos ames. Il ne faut qu'ouvrir les yeux sur les objets qui nous sont le plus intimes & qui nous touchent

le plus près pour s'en convaincre. C'eſt de nos peres que nous recevons le germe des vertus & des paſſions. Le ſexe que nous recevons des mains de la nature, nous donne un génie particulier. Ce génie particulier eſt différemment modifié par les climats qu'on peut regarder comme une des cauſes premieres de la différence des eſprits, des talens, des mœurs, des coutumes & des loix. Si l'on compare, dit *Hippocrate*, qui différe peu des Phyſiciens modernes (*a*), » ſi l'on compare les peuples » de l'Aſie avec les Européens, il eſt » certain que les Aſiatiques ſont plus » timides, plus efféminés & plus foi- » bles que les peuples de l'Europe, » qui ſont doux dans leurs mœurs, » parce que les ſaiſons de l'année ne » ſont ni extrêmement chaudes, ni » extrêmement froides : leur perpé- » tuelle égalité entretient l'ame dans » la même aſſiette. Les changemens » qui arrivent dans l'air, en affectant » les corps, réveillent l'eſprit & l'em-

(*a*) *Lib. de aëre, locis & aquis. Galien* dans ſon livre, *quod animi mores, corporis temp. ſeq. cap.* 8. a raſſemblé pluſieurs paſſages d'*Hippocrate*, ſur ce ſujet.

» pêchent de rester en repos. Le ca-
» ractére, ajoute-t-il encore dans le
» même Traité, correspond avec les
» singularités des pays qu'on habite.
» Lorsque les saisons sont tout-à-fait
» différentes entre elles, & que leurs
» variations sont fréquentes, les ha-
» bitans de ces pays sont sauvages,
» grossiers, & ont des usages de toute
» espece «.

L'éducation, considerée comme cause physique, a un pouvoir sur les esprits si remarquable, qu'il faudroit avoir toujours fermé les yeux sur les opérations simples & conséquentes de la nature pour ne s'en être pas apperçû. Mais l'éducation considerée comme cause morale, a des ressorts plus cachés, quoiqu'elle soit aussi subordonnée aux causes physiques. C'est une de ces opérations mixtes propres à former les esprits, mais qui ne détruiront jamais ce fond, cette nature, ce penchant, cette inclination insurmontable de quelques-uns, & ce je ne sai quoi de quelques autres qui les entraîne. Ce seroit donc un excès de confiance de tout attendre de la bonne éducation morale,

L'éducation soit physique, soit morale, modifie aussi son esprit différemment.

puiſque cette nature ſi rebelle à l'homme qu'il chercheroit en vain à l'anéantir par ce moyen, dépend des diſpoſitions que la température du climat met en lui, ou de l'organiſation ſinguliere qu'à pû lui donner un tempérament particulier produit lui-même par mille cauſes différentes.

Pouvoir des tempéramens ſur l'eſprit.

Il n'y a qu'une ſeule opinion au ſujet de l'efficacité des tempéramens ſur l'eſprit. On n'a repeté que ſous différens termes ce que *Galien* avoit dit en peu de mots. » C'eſt de la bile, » nous dit-il (*b*), que partent la vi» vacité, la fineſſe & la pénétration » de l'eſprit. C'eſt de l'humeur mé» lancolique que lui vient ſa fer» meté & ſa conſtance. La pituite eſt » peu propre à former les mœurs & » le génie. Le ſang nous diſpoſe à la » ſimplicité & nous fait ſouvent pen» cher vers la folie «.

Pouvoir du régime de vivre ſur l'eſprit.

Le régime de vivre qui eſt général pour tous les hommes & particulier pour chacun d'eux, découvre à quiconque veut y réflechir, une puiſſance très-étendue ſur la plus noble

(*b*) *Comment* 1. *de naturâ humanâ.*

partie de nous-mêmes. Quelques-uns de ses effets passagers mettent cette vérité en si grande évidence, qu'ils empêchent de contester ses effets les plus durables, & font présumer que la nature étant toujours conséquente dans ses opérations, les choses ne peuvent se passer autrement.

Que dirons-nous de la puissance de l'âge, de la santé & des maladies sur l'esprit. On ne peut se soustraire au pouvoir de toutes ces causes par rapport à la nécessité qui nous entraîne dans le torrent commun où roule cet univers. Mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans les preuves. Nous traiterons séparément de chacune de ces matieres, soit pour éviter l'obscurité, soit pour assurer davantage les fondemens de notre doctrine.

On peut encore ajouter plusieurs causes telles que l'âge, la santé, les maladies.

1°. Nous expliquerons le pouvoir qu'a la génération sur les qualités de l'entendement & de la volonté.

Détail des matieres dont on doit parler dans ce livre.

2°. Nous chercherons l'origine de la différence que le sexe donne au génie.

3°. Nous ferons voir combien les climats différencient les esprits, & nous les regarderons comme une des

premieres causes de la diversité des mœurs.

4°. Nous comparerons les saisons entre elles, & nous indiquerons les variétés qu'elles peuvent occasionner dans nos ames.

5°. Nous examinerons ce que peut sur l'esprit l'éducation considerée soit comme cause morale, soit comme cause physique.

6°. Nous montrerons les différences de caractere & de génie qu'occasionnent les tempéramens qui tiennent toujours du caractere général de celui de la nation, mais qu'altérent souvent l'éducation & le régime de vivre.

7°. Nous parlerons des différentes modifications dont l'ame est susceptible par le regime de vivre. Outre que nous entrerons dans un certain détail sur le boire & le manger, nous traiterons encore de l'exercice & du repos, des récrémens & des excrémens, de la veille & du sommeil, développant toujours les diverses nuances dont ces causes peuvent colorer l'esprit.

8°. Nous détaillerons les divers

changemens qu'opere ſur les eſprits l'âge qui ſouvent n'agit lui-même qu'en déguiſant le tempérament.

9°. Nous conſidererons la puiſſance de la ſanté & de la maladie ſur l'eſprit. Ce ſont des modes qui affectent chaque âge, chaque ſexe, chaque tempérament dans telle ſaiſon ou ſous tel climat : de ſorte que l'on peut dire que leur pouvoir ſe partage pour ſe multiplier à l'infini.

CHAPITRE PREMIER.

Du pouvoir de la Génération ſur l'Eſrit.

De tout tems on a reconnu le pouvoir de la génération ſur l'eſprit.

TOUT retentit du pouvoir de la naiſſance ſur le génie, & les inclinations. » On découvre, dit *Horace* (*c*), dans les jeunes *Tiberes*, & » *Druſus* les mêmes penchans d'*Auguſte*. Les braves & les ſages ſont » engendrés par des gens pleins de » courage & de probité. Vous trou» verez dans le taureau & dans le

(*c*) *Lib.* 4. *Ode* 3.

» cheval les mêmes qualités & le » même mérite de leurs peres. Ja- » mais un aigle intrépide n'a produit » une timide colombe «. Dans notre ſiécle, *Santeuil* preſque rival d'*Horace* dans ſes odes ſacrées, ou ſes hymnes, s'eſt écrié avec le même enthouſiaſme, » c'eſt du ſang qui a coulé » dans les veines de vos ancêtres & » qui coule maintenant dans les vô- » tres, que vous avez reçu tant d'é- » clatantes vertus ; cette excellence » de génie, cette préſence d'eſprit » dans les matieres les plus difficiles, » cette ſolide piété, cette religion » conſervée depuis ſi longtems avec » tant de pureté dans votre famille ; » en un mot cette fermeté inébran- » lable dans le bien, la juſtice & la » vérité (*d*).

Sentiment des Anciens ſur ce pouvoir de la génération, & ſa réfutation.

Le fait paroit aſſez conſtant : mais la maniere dont les vices & les vertus ſe tranſmettent des peres aux enfans ne nous eſt point pareillement connue. Aurons-nous recours, comme les Aſtrologues, à l'influence des étoiles qu'ils croient préſider à notre

(*d*) *In carmine panegyrico ad illuſtr. virum* D. Achillem Harleum, *ſub. fin.*

naiſſance pour former en nous les bonnes & les mauvaiſes mœurs, & toutes les qualités de notre eſprit? Autant vaudroit-il avoir recours au haſard, c'eſt-à-dire, à une choſe qui n'exiſte pas. C'eſt donc vouloir trancher une difficulté par une autre plus grande, & expliquer une choſe connue par une inconnue.

Sans nous arrêter à combattre des puérilités, ou plutôt de vieux menſonges qu'on a banni depuis longtems de la ſaine Phyſique, nous propoſerons notre ſentiment en développant le ſiſtême de la Génération, & examinant toutes les modifications que peuvent recevoir les corps par les agens qui les produiſent, pour nous élever enſuite aux impreſſions que l'ame en peut reſſentir.

Maniere dont ſe fait la génération, & ſe communiquent les qualités des peres.

A peine les deux ſexes ont-ils atteint l'âge de puberté, qu'un déſir naturel de multiplier leur eſpéce ſe fait ſentir comme par degrés. La nouveauté du ſentiment les agite, l'imagination augmente la rapidité de la pente, & le cœur ſéduit par les yeux ſe livre tout entier à ſa paſſion, & laiſſe triompher la nature. Alors atti-

rés par une vertu presque magnétique, ils s'approchent, ils se joignent, & goutent le plaisir attaché à la production d'un autre soi-même. Dans ce tendre ravissement le mâle comme électrisé par la femelle se sent tout en feu, & laisse couler cette liqueur vivifique où est contenu le germe d'un être pareil à lui. La femelle n'éprouve pas de moins douces extases, le sang circule chez elle avec plus de facilité & de vîtesse, une douce chaleur s'empare de son corps, les vaisseaux se dilatent ; en un mot c'est une terre préparée pour recevoir une semence qui doit fructifier. Nous avons prouvé dans nos mémoires (*e*) que cette matiere séminale tient au principe de la vie ; que ce n'est pas une humeur simple filtrée dans une glande, & simplement utile ; que ce n'est pas un excrément du sang travaillé dans un organe placé hors du corps ; mais que c'est un fluide émané du cerveau qui prend son cours par le grand nerf simpathique ; que ce fluide contient un petit cerveau qui est la graine, ou

(*e*) *Mém. sur diff. sujets de Médecine.*

le noyau d'où nait le fœtus. Cette graine rapportera un fruit ſemblable à tous ceux de ſon eſpéce, il en aura toutes les propriétés & tous les vices. C'eſt ainſi que la ſemence des plantes ombelliféres ne produit pas une plante légumineuſe, & que celle des plantes légumineuſes ne produit pas une plante de la famille des cruciféres. Il ſera facile d'expliquer dans cette hypothéſe pourquoi les enfans reſſemblent à leur pere tant du côté de l'organiſation, que du côté des qualités de l'eſprit. Si cette reſſemblance eſt quelquefois défigurée, c'eſt que le développement du germe eſt altéré dans la terre où il devoit s'accroître, dans les mains qui lui ont fourni ſa nourriture, & par mille autres circonſtances qu'il eſt inutile de détailler. C'eſt ainſi que la mere peut de ſa part modifier différemment les organes du fœtus & lui communiquer une partie de ſes qualités bonnes ou mauvaiſes.

Qu'on ne ſe contente pas de cette hypothéſe que nous croyons la plus vraiſemblable & la mieux prouvée. Voyons ſi dans les ſentimens reçus

juſqu'à préſent on peut rendre raiſon du fait dont il eſt ici queſtion. Suppoſons que ce germe dont nous parlons ſoit un petit animal comme l'ont prétendu *Leeuvenoëck*, *Hartſoëker* & pluſieurs autres, ſuppoſons qu'il ſoit un petit globule élaſtique comme l'aſſure M. *Néedham* (*f*) ; ou un aſſemblage de molécules organiques vivantes, comme le croit M. *Buffon* (*g*). Il doit ordinairement retenir toutes les qualités de la liqueur ſéminale, & en contracter tous les vices, puiſqu'il en a été formé, qu'il y eſt entretenu & qu'il s'y conſerve.

Mais la matiere ſéminale prenant ſa ſource du ſang & en étant comme l'eſſence, elle doit en retenir la nature. Or ſi le ſang eſt infecté de quelque levain particulier comme le vérolique, le ſcrophuleux, le ſcorbutique, le gouteux, &c, la matiere ſéminale ſera auſſi viciée & par conſéquent le germe participera aux vices dominans de ſon pere. Il ne faut

(*f*) Nouvelles Obſervations microſcopiques. *in*-12. *Paris* 1750. Voyez ſurtout la Lettre à M. *Folkes* ſur la génération, la compoſition & la décompoſition des ſubſtances animales & végétales.

(*g*) Hiſt. nat. générale, & part. *tom.* 3.

pas se persuader que cette étincelle d'un feu primitif puisse souvent s'altérer ou s'éteindre ; les élémens ne changent pas aisément de nature. D'ailleurs c'est un levain qui fermentera & qui s'augmentera lorsque le germe une fois développé croîtra & se fortifiera. Ne pensons pas non plus que le sang de l'enfant devenu adulte puisse facilement changer de caractére. Quelques vicissitudes que le sang éprouve dans les différens âges, dans les diverses constitutions de l'air, ou par le différent régime de vivre, il sera présque toujours le même quant au fond. C'est ainsi que le vin du Rhin se ressemble toujours à lui-même soit qu'il soit moust, soit qu'il soit vinaigre : on le distinguera toujours d'un vin de Bourgogne consideré dans tous ces états.

Mais dira-t-on nous transpirons beaucoup, & nous perdons beaucoup, tant par les récrémens, que par les excrémens. Cette perte prise sur la masse totale de nos humeurs est réparée par une certaine quantité de chyle qui doit renouveller le sang & absorber par conséquent ce levain. I. Objection.

D'ailleurs les parties de ce levain doivent ſe briſer & s'anéantir par le mouvement ſeul de la circulation.

Solution. Vaines objections : car 1°. les parties du levain qui reſtent, communiqueront leur nature au nouveau chyle qui doit entrer. 2°. Par la trituration, par les frictions contre les parois des vaiſſeaux, par les colliſions des parties entre elles, par la chaleur du ſang, ce levain ne peut devenir que plus ſubtil : ce qui facilitera ſa régénération. Il ne peut faire une perte ſans multiplier ſes avantages. C'eſt une hydre dont il faudroit d'un ſeul coup emporter les ſept têtes ; ce qui ſeroit bien difficile pour ne pas dire impoſſible.

II. Objection. Suivant ce ſiſtême, repliquera quelqu'un, perſonne ne ſera à l'abri des maladies héréditaires. Autre objection qui n'eſt pas plus difficile à réſoudre que la premiere.

Solution. En effet tous les peres ne ſont pas infirmes ou valétudinaires. Secondement toutes les maladies ne ſont pas héréditaires ; il n'y a que les maladies chroniques qui le ſoient. Troiſiemement il faut une cauſe déterminante pour mettre en

en œuvre ce levain. Quatriemement tous les germes ne ſont pas propres à recevoir les impreſſions du levain paternel : c'eſt ainſi qu'une certaine eſpéce d'eau eſt propre à la teinture tandis que l'autre ne l'eſt pas : c'eſt ainſi que pluſieurs perſonnes vivant dans un air contagieux, les unes périſſent de la peſte, tandis que les autres n'en ſont point attaquées.

De ce principe on pourra inférer 1°. que parmi les enfans d'un même pere, l'un peut participer aux vices parternels tandis que l'autre en ſera préſervé. 2°. Que de deux ſortes d'infirmités qui peuvent être héréditaires & qui ſe rencontrent dans le même pere, il n'y en aura peut-être qu'une qui attaquera les enfans par rapport à cette analogie qui ſe doit trouver dans les liqueurs, & ces proportions qui ſe doivent rencontrer dans l'économie animale.

A peine l'homme a-t-il laiſſé échapper cet eſprit ſéminal qui doit perpétuer ſon eſpéce, qu'il paroit que tout le reſte du grand œuvre de la génération ſoit réſervé à la femme. La matiere prolifique portée par les

Maniere dont les qualités des meres ſe tranſmettent par la génération.

vaiſſeaux abſorbans dans la maſſe du ſang de la mere, occaſionne un trouble dans toutes les humeurs, & y excite une efferveſcence propre à les ſubtiliſer. Le dégoût, la perte de l'appétit, les nauſées, les vomiſſemens, l'enflure des mamelles, &c, qui arrivent après la conception, ſont une ſûre marque de cette fermentation. De-là l'on peut augurer 1°. que par cette fermentation il ſe prépare un eſprit propre à nourrir l'embrion qui vient de germer. C'eſt ainſi qu'après la fermentation des végétaux il en réſulte un eſprit. De-là l'on peut augurer 2°. que cette fermentation eſt le prélude d'une nouvelle ſécrétion dans la mere ; c'eſt-à-dire du lait uterin qui ſert à la nourriture du fœtus, & du lait des mamelles, aliment de l'enfant nouveau né. Ainſi l'enfant reçoit de la mere l'eſprit qui coule dans ſes nerfs & le ſang qui coule dans ſes veines. Il ſeroit donc impoſſible qu'il ne participât point aux vices ou au vertus de ſa mere. Ce ſeroit porter le feu dans ſon ſein & ne pas brûler; ou pour mieux dire, ce ſeroit être, & ne pas être en même tems.

Ces principes une fois établis, faiſons-en l'application aux fonctions de l'eſprit.

Les opérations de notre ame, comme nous l'avons déja dit, ſont de deux ſortes; les unes regardent l'entendement & les autres la volonté. Ainſi les bonnes ou mauvaiſes qualités de l'eſprit qui peuvent être héréditaires, doivent regarder ces deux opérations générales de notre ame. Les bonnes qualités de l'entendement ſont une vive imagination, un raiſonnement juſte, un jugement certain & une mémoire heureuſe: celles de la volonté ſont les vertus & les paſſions renfermées dans de juſtes bornes. Les vices de l'entendement ſont la ſtupidité, la folie, le raiſonnement & le jugement faux, la mémoire lente & infidéle. Ceux de la volonté ſont les paſſions dominantes qui forment la baſe de notre caractére & de notre génie; leſquelles peuvent nous rendre haïſſables ou ſuſpects.

Les qualités de l'entendement & de la volonté ſont communiquées aux enfans par la génération.

Il paroît certain que les bonnes qualités de l'entendement & de la volonté dépendent de la bonne conſ-

titution du cerveau & de l'excellente nature du fluide qui l'arrose : or ces deux propriétés peuvent dépendre de la génération : elles en dépendent en effet si les vices peuvent se communiquer par l'acte qui nous engendre, puisque les puissances générales de notre ame ne sont mises en acte que par des voies purement méchaniques : or les vices peuvent se transmettre par la génération. Pour rendre ce point de Doctrine plus sensible, il faut remarquer,

Premierement que les fibres des organes peuvent pécher 1°. Par leur texture trop molle ou trop compacte. 2°. Par leur tension trop lâche ou excessive. 3°. Par le rapport qu'elles doivent avoir entre elles. 4°. Par un ou plusieurs de ces vices.

Secondement que le sang & ses principes peuvent pécher 1°. Par leur nature trop grossiere ou trop subtile. 2°. Par leur quantité trop grande ou trop petite. 3°. Par leur mouvement trop vif ou trop lent. 4°. Par un ou plusieurs de ces défauts.

Ces défauts de la nature des fibres

& du fluide qui les met en mouvement, peuvent être tellement combinés que les oscillations des fibres ne seront pas justes ou sensibles, & que le rapport de ces mêmes vibrations ne sera pas exact; ce qui entraîne avec soi la fausseté de certaines comparaisons dans les idées & des jugemens qu'on en porte. Des fibres trop roides pour se mouvoir, & un sang trop lent dans sa course, seront des obstacles à la mémoire. Plusieurs des vices nommés ci-dessus réunis ensemble donneront lieu à la stupidité & à la folie. En un mot les passions outrées doivent dépendre de ces mêmes combinaisons.

Rien n'empêche que les vices des fibres des organes ne dépendent de la conformation primordiale, sur-tout lorsque les corps des parens sont d'un tissu lâche & spongieux, d'un tempérament sec & atrabilaire, d'une nature foible & délicate, d'une constitution cacochime, ou d'une complexion ferme, vigoureuse, athlétique, &c; ce qui dépend originairement de la nature des liqueurs, puisque toutes les parties solides du corps

humain ont passé par l'état de fluidité avant d'acquerir aucune consistance.

Des bâtards. Avant de finir cet article, nous nous arrêterons quelques instans sur une question qui a rapport au sujet présent. On prétend que les bâtards ont l'esprit plus brillant & plus vif que les enfans légitimes. Seroit-ce à cause que leurs parens ont apporté plus de ferveur dans la copulation? Dans ces circonstances la jouissance est comme un rapt, & les enfans qui en sont produits, sont comme un larcin fait aux loix & à la pureté de la religion. Or de même qu'un voleur a les esprits émus, crainte de surprise, de même aussi ceux qui jouissent des faveurs d'un amour furtif, conduisent leurs entreprises avec tant d'adresse, ont tant d'obstacles à surmonter, tant d'argumens à proposer pour séduire, tant de détours à prendre pour parvenir, prennent tant de plaisir aux approches, apportent tant de ferveur à une jouissance qui leur a couté tant de sollicitude & de travaux, éprouvent tant d'émotions soit avant soit après leur victoire,

que les enfans qui ſont engendrés dans le feu d'une telle action, doivent avoir à ce qu'il nous ſemble, quelque vivacité d'eſprit extraordinaire, & en devoir être plus ingénieux, comme ſi il dégoutoit ſur eux quelque portion de l'induſtrie de leurs parens. Tels ont été autrefois *Remus* & *Romulus*, *Ramir* premier du nom, Roi d'Arragon; *Guillaume* Duc de Normandie, *Pierre Lombard* le maitre des Sentences, *Auger Buſbec* (*h*), & dans ces derniers tems *Celio Calcagnini* (*i*), *Eraſme* (*k*)

(*h*) Homme Illuſtre par ſes ambaſſades & ſes connoiſſances dans l'Hiſtoire & dans la Phyſique. Il nous a laiſſé *la Relation de ſes deux voyages de Turquie*. Voici ce qu'en dit M. *De Thou*, lib. 104. pag. 405. *Vir eruditione, rerum agendarum peritiâ, candore & probitate inſignis, qui unam atque alteram legationem ad portam Otthomanicam ſub* Ferdinando *Cæſare magnâ ſuâ cum laude geſſit, & elegantiſſimis ac lectu jucundiſſimis epiſtolis explicavit, ex quibus quam plurima in hos annales me tranſcripſiſſe ingenuè fateor.*

(*i*) *Paul Jove*, in Elog.

(*k*) Il avoue lui-même que ſon pere & ſa mere ne furent jamais mariés. Il eſt vrai qu'il dit que ſa mere n'accorda la derniere faveur que ſous eſpérance de mariage. *Clam habuit rem cum dictâ marga retâ, ſpe conjugii.* Mais il ne fut jamais légitimé *per ſubſequens matrimonium.* Il ſera donc mis légitimement dans le catalogue des bâtards illuſtres. Eraſmus *in vitâ ſuâ* à Merula *anno* 1607. & ſcriverio *anno* 1615 *vulgatâ.*

& autres grands perſonnages (*l*).

Les femmes devenues groſſes de cette façon ont un ſoin extrême de cacher le fruit dérobé de leurs amours clandeſtins. Elles ſont intriguées par mille allarmes, elles ſont agitées par mille remords, elles paſſent les nuits ſans dormir, leur ſang s'allume, elles maigriſſent & les embrions ſont nourris d'un ſuc mélancolique qui peut porter dans leurs entrailles cette étincelle du génie qui doit un jour les diſtinguer.

Néanmoins il y a des bâtards qui peuvent être ſtupides & de mauvaiſe vie comme les autres hommes. Nous ne propoſons ces raiſons que parce que ces enfans illégitimes paroiſſent ordinairement avec plus d'avantages que les autres; peut-être auſſi cela vient-il par le ſoin qu'ils ont de cacher le défaut de leur naiſſance, par la culture de leur eſprit & par l'application à laquelle ils ſont néceſſités pour mettre en œuvres leurs talens; peut être encore cela vient-il par l'attention

(*l*) *Pontus Heutèrus* a donné une longue liſte des bâtards illuſtres dans ſon Traité *de libera hominis nativitate, ſeu de liberis naturalibus.*

l'attention des peres ou des meres, qui ſont obligés de former l'induſtrie de ces enfans afin de leur donner un état, ne pouvant participer à une ſucceſſion directe.

Voici ce que *Baillet* nous rapporte (*m*) de *Criſtophe de Longueil* qui étoit venu au monde hors des liens d'un légitime mariage. » Il étoit fils » d'un Evêque, mais il pouvoit ſe » conſoler de cette confuſion avec » *Melin de S. Gelais* qui étoit redevable de ſa vie à un pareil haſard » (*n*); & s'il eut vécû plus longtems, il auroit vû dans la perſonne » de *Jean-Antoine De Baïf*, qu'il » n'étoit pas l'unique ſavant de ſon » eſpéce dans la république des lettres (*o*). Il a eû auſſi un avantage » qui lui a été commun avec *S. Gelais* & *Baïf*, c'eſt d'avoir eû un

(*m*) Traité hiſtorique des enfans qui ſont devenus célebres par leurs études ou par leurs écrits; par *Adrien Baillet in*-12. *Paris* 1688. *pag.* 98 n°. 31.

(*n*) *Melin de S. Gelais* fils naturel d'*Octavien de S. Gelais* Evêque d'Angoulême. Il floriſſoit dans le ſeizieme ſiécle & mérita le nom d'*Ovide François*.

(*o*) Il étoit fils naturel de *Lazare de Baïf*, & eſt mort en 1592. Le catalogue de ſes poëſies ſe trouve dans la Bibliotheque Françoiſe de *La Croix du Maine*, & encore plus amplement dans celle de *Du Verdier Vauprivas*.

» pere qui non content de le reconnoitre, a pris encore tous les soins nécessaires pour une belle éducation & pour d'excellentes études.... Avec un génie dont rien n'étoit capable d'arrêter la pénétration & une mémoire qui ne laissoit rien perdre, il fit des progrès immenses dans les sciences.... «. On fit imprimer son travail sur l'histoire naturelle de *Pline*, travail qu'il avoit fait dans sa plus grande jeunesse sans le secours d'*Hermolaus Barbarus* dont il n'avoit pas encore oui parler, & qui lui mérita les plus grands applaudissemens.

Ayant éclairci tous les points qui concernent l'influence de la génération sur l'esprit, nous pouvons donc assurer sans craindre de nous éloigner de la vérité.

Corollaire I.

Que le germe contenu dans la liqueur prolifique du pere doit participer à ses bonnes ou mauvaises qualités.

COROLLAIRE II.

Que ce germe peut acquerir une nouvelle perfection, ou ſubir de nouvelles altérations dans le développement qui ſe paſſe chez la mere.

COROLLAIRE III.

Que ces premieres qualités ſont preſque inaltérables.

COROLLAIRE IV.

Que dans la génération la puiſſance d'altérer les corps d'une façon ſoit ſimple, ſoit compoſée, s'étend auſſi ſur les eſprits.

COROLLAIRE V.

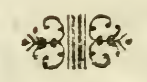
Qu'en effet les deux puiſſances générales de notre ame ſe trouvent différemment modifiées dans la génération.

COROLLAIRE VI.

Qu'ainſi la raiſon ſe trouve conforme à l'expérience, & démontre que le pouvoir de la génération ſur les eſprits eſt certain. La génération ſera donc un moyen phyſique pour

perfectionner l'esprit : moyen, il est vrai, que nous ne pourrons pas nous appliquer à nous-mêmes, mais que les peres jaloux d'avoir des successeurs spirituels & de bonnes mœurs, mettront en œuvre. Ils réussiront à leur gré s'ils observent scrupuleusement certains préceptes que la raison, la prudence & l'usage ont dictés, & qu'ils trouveront écrits dans les ouvrages des savans Naturalistes (*p*). Nous y renvoyons nos lecteurs d'autant plus volontiers que cette partie considerée sous le point de vûe où nous la posons, sort de notre sujet, & qu'ils seront pleinement satisfaits par la variété, l'étendue & le savoir dont cette matiere est traitée.

(*p*) Vid. imprimis *Hippocrat.* de geniturá, de morbo sacro, de victûs ratione, lib. 1 *J. B. Helmont*, cap. *quod astra necessitant non inclinant*, &c. *Jean Huarte*, examen des esprits, chap. 18. art. 4. *Jourdain Guibelet*, examen de l'examen des esprits, chap 49. p. 785.



CHAPITRE II.

De la puiſſance du Sexe ſur l'eſprit.

L'HOMME n'eſt pas ſi facile à peindre qu'on pourroit ſe l'imaginer. Pour y réuſſir il faut fondre enſemble les couleurs les plus oppoſées. Cet être dont l'origine eſt toute céleſte & proclamé roi des animaux, eſt la proie des vices les plus bas, & l'exemple des plus grandes vertus. Sage & inſenſé, patient & colere, modeſte & préſomptueux, débonnaire & cruel, diligent & pareſſeux, ami & ennemi, il forme le tableau le plus biſarre qu'on puiſſe concevoir. C'eſt un vrai contraſte de vertus & de paſſions tantôt ſéparées, tantôt unies par l'accord le plus étrange.

Contrariétés dans le caractere des hommes.

Cette perſpective dans laquelle on peut conſiderer l'homme en général, ne lui eſt pas trop favorable ; mais ſi vous lui donnez un terme de comparaiſon, la ſcène change, & le point

Prééminence du caractere général des hommes ſur celui des femmes.

de vûe devient plus avantageux. On ne peut pas choiſir un ſujet qui ait plus de conformité avec lui que la femme. Ici il remporte le prix. Hardi, courageux, conſtant, ſublime, profond & né pour être libre, il ſurpaſſe de beaucoup le ſexe timide, puſillanime, volage, occupé des plaiſirs, de la parure, des modes & portant facilement le joug de l'eſclavage.

Avantages du génie particulier des femmes ſur celui des hommes.

Si pour rendre hommage à la vérité, je ſuis contraint de ſoutenir une théſe trop dure pour le beau ſexe, je ne dois pas non plus diſſimuler les avantages réels qu'il a ſur les hommes. Outre la beauté & les graces du corps, il poſſede une certaine fineſſe d'eſprit & une certaine délicateſſe à laquelle les hommes n'atteindront pas par eux-mêmes. Ce n'eſt que par le commerce avec les femmes qu'ils acquierent cette gaieté, cette élégance, cette politeſſe, cette complaiſance à laquelle ne parviendra jamais ce beau génie élevé dans les forêts, nourri au milieu du tumulte des armes, ou enivré des vapeurs de la mer. C'eſt un caractere farouche, indomptable, in-

civil & ſait pour lui ſeul. L'homme même qui a le plus d'eſprit n'eſt qu'un diamant brute s'il n'a éte façonné par le beau ſexe.

Ciceron avoit appris des meilleurs maîtres les élémens de la Grammaire & du langage. Il s'étoit inſtruit dans les belles-lettres par les leçons du Poëte *Archias*. Ses maîtres en Philoſophie avoient été les principaux chefs de chaque ſecte ; *Phedre* l'Epicurien, *Philon* l'Académicien, *Diodore* le Stoïcien. Il s'étoit perfectionné dans la connoiſſance des loix entre les mains des deux *Scævola* les plus habiles Juriſconſultes & les plus grands politiques de Rome. Et rapportant toutes ſes études à l'ambition qu'il avoit de s'acquérir un rang diſtingué dans l'art de l'éloquence, il avoit ſuivi les plus fameux orateurs de ſon temps, il avoit aſſiſté à leurs plaidoyers & à leurs lectures, il s'étoit exercé lui-même à compoſer & à déclamer ſous leur direction ; enfin pour ne rien négliger de ce qu'il croyoit propre à polir & à orner ſon ſtyle, il réſolut d'employer les intervalles de ſon loiſir dans la com-

pagnie des femmes de Rome qui avoient le plus de réputation pour la politeſſe du langage. Ainſi pendant qu'il prenoit les leçons de *Scævola* l'Augure, il ſe procuroit ſouvent l'entretien de *Lælia* ſon épouſe, dont les diſcours ſuivant le témoignage qu'il en rend lui-même (*q*), avoient la teinture de toute l'élégance de ſon pere *Lælius*, l'orateur le plus poli de ſon ſiecle. Il avoit la même liaiſon avec *Mucia* fille de *Lælia*, qui épouſa le célebre orateur *L. Craſſus*, & avec les deux *Licinia*, l'une femme de *L. Scipion* & l'autre du jeune *Marius*, qui excelloient dans cette délicateſſe de langage qui étoit comme propre à leur famille, & qui ont rendu leur nom célebre en ſervant à la tranſmettre à la poſtérité (*r*).

Ce génie ſingulier & diſtinctif des femmes nous oblige à avoir recours à une cauſe plus ſpéciale que les climats, que l'éducation, que le ré-

(*q*) *Legimus Epiſtolas Corneliæ, matris Gracchorum . . . Auditus eſt Læliæ, Caii filiæ, ſæpè ſermo: ergò illam patris elegantiâ tinctam videmus; & filias ejus Mucias ambas quarum ſermo mihi fuit notus, &c.* Brut. 319.

(*r*) Hiſtoire de la vie de *Ciceron* par *Midleton*, trad. de l'Anglois par M. l'Abbé *Prevôt*, liv. I.

gime de vivre & que les tempéramens ; c'eſt la conformation primordiale. Les fibres des corps féminins ſont beaucoup plus foibles & d'un tiſſu plus lâche que celles des hommes. C'eſt ce qui fait que les femmes croiſſent plus vite que les hommes & qu'elles ſont plutôt raiſonnables. Mais ſi elles atteignent plutôt l'âge de puberté, elles atteignent auſſi plutôt au terme de la vieilleſſe (*s*), les fibres des organes étant plus ſouples & plus délicates, ne peuvent produire que des impreſſions conformes à leur nature. Ce n'eſt pas ici l'intenſité du mouvement qui donne des différences, c'eſt la qualité. Un exemple rendra notre penſée plus claire. On peut éxécuter ſur la chanterelle d'un violon les mêmes notes que l'on fait ſur la troiſieme corde. La différence eſt d'une octave. Ici le ſon eſt plus aigu & plus gracieux, là il eſt plus grave & plus mâle ; cependant il eſt le même pris intrinſéquement. L'une & l'autre corde peu-

(*s*) *Puellæ citius pueris pubeſcunt. Citius etiam ſapiunt & ſeneſcunt propter corporum imbecillitatem & victus rationem.* Hipp. *de octimeſtri partu. ſub fin.*

vent donner un juſte rapport de la différence des fibres de l'un & de l'autre ſexe.

Que le tempérament des femmes n'eſt pas plus chaud que celui des hommes.

Nous ne croions pas que le tempérament des femmes ſoit plus chaud que celui des hommes. Nos peres l'ont avancé ſans beaucoup de fondement (*t*). En effet ſelon les plus habiles Phyſiologiſtes, les ſignes de la chaleur dans un tempérament ſont de larges vaiſſeaux, un poux ferme & fréquent, la circulation rapide, la force dans les exercices, &c: ſignes qui ſont plus appropriés à la complexion des hommes qu'à celle des femmes. Mais, dira-t-on, cette pente plus grande à la colere & à la laſciveté dans les femmes que dans les hommes, eſt une preuve inconteſtable de cette chaleur plus grande. Cette objection n'eſt pas difficile à réſoudre ſi l'on conſidere que la plupart des femmes ſont plus ſanguines que les hommes. Le tiſſu peu com-

(*t*) *Calidiorem mulier habet ſanguinem, ideòque viro eſt calidior.* Hippoc. *de morbis mulierum.* lib. 1. Parmenides *mulieres eſſe viris calidiores, Author eſt: quæ ſententia quibuſdam aliis etiam placuit, argumento copiæ ſanguinis quâ menſtrua fiant.* Empedocles *contrà opinatur.* Ariſtoteles *de partibus animalium. lib. 2. cap. 2.*

pact de leurs fibres, le tribut lunaire qu'elles payent jusqu'à un certain âge, la vie sédentaire & oisive qu'elles menent, prouvent assez ce sentiment: or lorsque nous parlerons des tempéramens, nous ferons voir que la colere & la lasciveté sont comme inséparables dans le tempérament sanguin; donc pour rendre raison de ces deux passions plus communes dans les femmes que dans les hommes, il ne faut pas avoir recours à une chaleur plus grande dans l'un que dans l'autre sexe. Donc il faut remonter jusqu'à la conformation primordiale pour en déduire le caractere spécifique du beau sexe.

S'il est possible par des voies physiques d'approcher de ce caractere distinctif des femmes.

Comment atteindre à cette constitution originaire? Voici la difficulté. Au premier coup d'œil la chose paroîtra impossible, mais l'induction nous rapprochera l'objet & le rendra plus palpable. Une voix rude devient plus douce par l'exercice, par le régime de vivre, & selon les constitutions de l'air. Un instrument acquiert plus de souplesse & d'harmonie, plus il est touché & selon que l'air est plus ou moins humide. Par les mê-

mes causes la corde rend sous l'archet des sons plus fins & plus tendres. Quoique ce soit le même instrument qui soit touché & la même oreille qui juge, cependant elle appercevra des sons bien différens, sinon en nature, du moins en qualité. Il en est de même de ces humeurs austéres, féroces & intraitables; l'usage & le commerce du monde les liment, les apprivoisent & les rendent plus polies & plus souples. Le régime de vivre & le climat les adoucissent & les disposent à la vie civile & sociable. Il en est de même de ces femmes livrées aux exercices les plus violens, endurcies par la fatigue, accoutumées au régime de vivre le plus dur; elles cessent pour ainsi dire, d'être femmes, elles perdent leurs purgations ordinaires, elles deviennent hommasses, & sont d'un tempérament beaucoup plus chaud que ce phlegmatique élevé à l'ombre dans le sein du repos & de l'oisiveté, nourri de viandes délicates & couché sur le plus tendre duvet. On ne croiroit pas que c'est un homme; il a le teint pâle, la peau blanche, les yeux

languiſſans, l'eſtomac foible; quelquefois même il paye périodiquement par les veines hémorroïdales le même tribut que le plus grand nombre des femmes ne peut retenir ſans être accablé de mille maux. Son caractere eſt tranquille & pacifique, ſon eſprit eſt froid & borné, ſon cœur eſt lâche & efféminé.

Interprétation de ce que l'on vient de dire ſur la chaleur des femmes.

Ainſi quoique nous ayons dit que les femmes avoient moins de chaleur que les hommes, cela ne doit s'entendre que des mêmes tempéramens comparés enſemble. Sans doute une femme bilieuſe doit être plus chaude & avoir le pouls plus élevé & plus fort qu'un homme pituiteux (*u*). Cela doit auſſi s'entendre des mêmes tempéramens pris dans les mêmes climats. Car une femme Affricaine ſanguine doit être plus chaude qu'un Moſcovite ſanguin.

Les femmes ſont capables des ſciences qui appartiennent à l'imagination.

De ce que nous admettons auſſi dans la conformation originaire des femmes une plus grande délicateſſe dans les fibres, qu'on n'aille pas in-

(*u*) *Sanè bilioſa mulier pituitoſo viro calidior erit, eritque huic major pulſus & fortior quàm viro,* Valeſius, *lib.* 1. *controv. medic. cap.* 9.

férer de-là que les femmes ſoient moins propres que les hommes pour les ſciences qui ſont les filles de l'imagination, & leur génie peu fait pour le ſublime. Ce ſeroit démentir les faſtes de l'antiquité Grecque & Romaine où l'on voit les noms des *Sapho*, des *Leontium*, & des *Corinnes* écrits en lettres d'or. Mais ſans remonter juſqu'à des ſiecles ſi reculés, & ſans ſortir les limites de la France, n'a-t-on pas vû lorſque les Sciences ont voulu ſortir du tombeau où elles paroiſſoient enſevelies, la ſavante *Clemence Iſaure* inſtituer les Jeux Floraux à Toulouſe, la belle *Laure* fixer par les graces de ſon viſage & de ſon eſprit le plus amoureux de tous les Poëtes, *Marguerite de Valois* Reine de Navarre, imaginer des contes dont le ſel incorruptible ſe fera ſentir à la poſtérité même la plus éloignée? Il n'y a point de ſiecle qui n'ait produit des femmes ſavantes & illuſtres. De nos jours ne comptons-nous pas les Comteſſes *de la Suze* & d'*Aulnoy*, Meſdames *des Houlieres*, *de Gomez* & *de la Sabliere*, Meſdemoiſelles *Scudery* & *Barbier*, Madame *de Ville-Dieu*,

de qui on disoit qu'elle s'étoit servie d'une des plumes des aîles de l'Amour pour écrire la plus grande partie de ses ouvrages, où l'on voit qu'elle connoissoit bien la puissance de ce Dieu.

Elles sont peu capables des études qui appartiennent au jugement.

Toute la conséquence qu'on peut tirer de ce que les femmes ont les fibres plus molles, plus fines & plus délicates que celles des hommes, c'est qu'elles doivent avoir un caractere plus enjoué & plus badin, un esprit plus vif & plus inconstant que celui des hommes qui ne leur permet pas de s'adonner à un genre d'étude triste, froid, ennuyeux, long & difficile. On les a vû, il est vrai, réussir dans la Poësie, dans les Romans, dans le style épistolaire; mais les-a-t-on vû arracher les épines de la Théologie, pâlir sur les volumes immenses des Loix, sonder les trésors de la Médecine en ouvrant des cadavres, en supportant les fatigues que demande la Botanique, en exposant leurs corps à la chaleur des feux qu'allume la Chymie? Non sans doute, & nous ne devons pas en faire un crime au beau sexe: car si la chose

étoit ainſi, nous y perderions ſes graces & ſon enjouement. Si quelque femme s'eſt appliquée à une étude ſtérile & ſérieuſe, il ne faut la regarder que comme une exception à la loi générale. C'eſt ainſi que Madame *Dacier* s'eſt diſtinguée entre nos traducteurs & nos meilleurs critiques, par l'amour & l'application continuelle qu'elle eut pour les ſciences. On peut la mettre au nombre des plus illuſtres Grammairiens, & la regarder comme la ſeule Dame qui ſe ſoit appliquée à une ſcience auſſi épineuſe que celle de la critique. Cet exemple ne nous empêchera pas de conclure que quoique les femmes ſoient propres pour les ouvrages de l'imagination, elles ne peuvent cependant atteindre à ces ſciences qui naiſſent du concours des raiſonnemens & des jugemens ſuivis. Leur part eſt preſqu'égale à celle des hommes. Souvent on préfére l'agréable à l'utile & le clinquant à l'or. Le plus grand Philoſophe ſeroit ſouvent fâché de n'être pas la dupe de ſon imagination, & de juger tout au tribunal de ſa raiſon.

Que pouvoit demander davantage l'homme à ſon créateur ſinon d'être pourvû d'un ſexe qui lui donna pour ainſi dire l'immortalité en perpétuant ſon eſpéce, & qui fut l'inſtrument le plus vif de ſes plaiſirs ? Il en a été pourvû de ce ſexe, mais par cette maligne inquiétude qui lui fait tout défigurer, tout mutiler, il s'en prive quelquefois volontairement, & par une barbarie impardonnable il en prive des innocens que cette privation rend malheureux toute leur vie. En France on ne retranche aux hommes les parties de la génération que pour cauſe de maladie qui rend cette opération néceſſaire. En Italie on fait des eunuques pour conſerver aux hommes cette voix argentine qu'ils ont pendant l'enfance. En Orient on a des eunuques pour garder les femmes.

Des Eunuques.

Il eſt étonnant combien cette mutilation influe ſur le caractere de ces hommes. Elle les rend efféminés, lâches, traitres & biſarres. » Les chatrés, dit *Dionis* en parlant de la » caſtration, ont encore pluſieurs » défauts qui leur ſont particuliers;

» ils ſont puans, ils ont un teint » jaune, le viſage ridé & la voix » efféminée ; ils ſont inſociables, diſſi- » mulés, fourbes, & on ne les voit pra- » tiquer aucune vertu humaine (*x*) «. Il faut entendre ceci ſeulement de ceux qu'on a fait eunuques dans l'enfance, & non pas de ceux qui ayant le caractére déja formé & ayant déja fourni une partie de leur carriere, ſont devenus eunuques par accident comme le malheureux *Abélard*, ou par une piété mal entendue comme *Origéne* qui en interpretant d'une maniere trop litterale le verſet 12 du chapitre 19 de S. *Mathieu*, où il eſt parlé de ceux qui ſe ſont eunuques pour le royaume des cieux (*y*), avoit armé ſes propres mains contre

(*x*) Cours d'opérations de Chirurgie par *Dionis*, augmenté par *De La Faie*, Paris 1765. *in* 8°. *pag.* 368.

(*y*) *Et ſunt Eunuchi qui ſeipſos caſtraverunt propter regnum cælorum* Origene n'eſt pas le ſeul qui ſe ſoit attaché au ſens littéral de ce paſſage. *Léonce* d'Antioche fut dépoſé pour avoir exercé cette cruauté ſur lui ; & l'Evêque d'Alexandrie excommunia deux moines qui avoient imité cet exemple, ſous prétexte de ſe garantir des mouvemens impétueux de la concupiſcence. Il y a eû dans le troiſieme ſiécle une ſecte d'hérétiques nommés Valéſiens qui avoient la manie de faire eunuques non-ſeulement tous ceux de leur ſecte, mais même tous ceux qu'il rencon-

lui-même. Ces deux hommes ont été célébres par leur eſprit & leur ſavoir. Il eſt vraiſemblable, qu'ils n'auroient pas eû autant de mérite, s'ils euſſent été privés dès leur bas âge des marques de leur ſexe.

Des androgynes. Leur caractere.

Nous ne diſons rien ici ſur les androgynes : s'en rencontre-t-il vraiment ? c'eſt une queſtion qui n'eſt pas encore décidée parmi les plus fameux Naturaliſtes. Il paroît aſſez vraiſemblable qu'on peut les ranger dans la claſſe de ces femmes qui ont une certaine partie plus allongée qu'elles ne devroient l'avoir. Cependant s'il en exiſtoit quelques-uns, il faudroit attribuer le fond de leur caractere & de leur génie à la nature du ſexe auquel ils ſe rapporteroient le plus. Peut-être que du mêlange des deux ſexes il en réſulte un génie particulier. Nous n'avons pas aſſez d'obſervations pour avancer rien de certain ſur cet article. Quelques perſonnes ont cru que le Philoſophe *Empedocle* étoit

troient. Voyez S. Epiphane, héréſ. 58. *Baronius* an. 249. n. 9. & 260. n. 69. On fut obligé dans le Concile de Nicée de condamner ceux qui ſe faiſoient eunuques eux-mêmes, pour ſe délivrer des déſirs ſenſuels *Herman.*

hermaphrodite (z). D'autres ont aussi avancé que *Favorinus*, ancien Philosophe natif de Marseille, avoit l'un & l'autre sexe (&). Nous ne donnons pas ces faits comme exactement vrais, au contraire ils nous paroissent fort douteux. Mais laissons ces anecdotes peu certaines & peu intéressantes, appliquons-nous plutôt à recueillir de la doctrine établie dans ce chapitre, les conséquences qui nous semblent les plus vraies.

COROLLAIRE I.

La différence du sexe donne aussi des diversités pour le caractere.

COROLLAIRE II.

Cette diversité de caractere ne part point de la différence ou de la cha-

(z) On s'est peut-être cru fondé sur ce qu'*Empedocle* dit de lui-même,

Nam, memini, fueram quondam puer atque puella,

Mais il nous paroit vraisemblable qu'il ne fait qu'annoncer ici qu'il croyoit à la métempsicose, & qu'il décrit les formes par où il avoit passé. C'est ce dont on peut s'assurer davantage en lisant le vers qui suit immédiatement

Plantaque & ignitus piscis, pernixque volucris.

Vid. *Diog. Laertium* in vitâ *Empedoclis*. *Philostrat.* lib. 1. cap. 1. vitæ *Apollon.*

(&) Vid. *Cælium Rhodiginum*, cap. 12. lib. 14. lect. antiq.

leur des températmens, mais de la conformation primordiale.

Corollaire III.

Par l'uſage & les cauſes Phyſiques dont nous parlerons ci-aprés, les hommes peuvent ſe diſpoſer à ce caractere particulier.

Corollaire IV.

Les femmes ont un eſprit plus enjoué, plus volage que celui des hommes, & ſont capables de réuſſir dans toutes les ſciences qui appartiennent à l'imagination.

Corollaire V.

Les femmes ne peuvent réuſſir dans de certaines études longues, pénibles, & qui ſont le produit d'une longue ſuite de raiſonnemens & de jugemens.

Corollaire VI.

Les parties ſexuelles de l'homme étant retranchées dans l'enfance ou la jeuneſſe, changent abſolument le caractere & les mœurs.

CHAPITRE III.

Du pouvoir des Climats ſur les eſprits.

Définition des Climats.

LES Géographes ne ſe ſont pas contentés de diviſer la terre en zones pour en marquer la différente température ; ils l'ont encore diviſée en *Climats*, par rapport à la grandeur des jours artificiels qui dépend de l'obliquité de l'écliptique, & de l'inclinaiſon de l'horiſon vers l'équateur. De ſorte qu'on peut définir le Climat une eſpace du globe terreſtre compris entre deux cercles paralleles à l'équateur.

Différence du génie des peuples ſelon la différence des Climats.

Si nous conſiderions chaque peuples qui habitent les contrées compriſes entre chacune de ces paralleles, nous les trouverions auſſi différens dans leurs mœurs, leurs coutumes & leurs loix, qu'ils ſont différens par le génie & par le caractere. La différence ſeroit encore d'autant plus marquée que l'éloignement ſeroit plus grand. Ici nous verrions des na-

tions entieres barbares, brutales, méfiantes, perfides & méchantes : là des peuples civils, pleins de bonne foi & de probité, doux, affables & généreux. Ici nous rencontrerions des nations férieufes, infpirées par l'audace & la fureur, accoutumées au carnage & ne refpirant que la guerre ou fon défordre : là nous examinerions avec plaifir des peuples enjoués & addonnés aux fciences que la paix & le repos entretiennent; on y croiroit trouver la patrie des beaux arts. Ici ce font des hommes voluptueux, lafcifs, irreligieux & ne fachant mettre aucun frein à leurs paffions; là ce font des hommes laborieux, accoutumés à la fatigue, appliqués au commerce, attachés à leur religion, dévots fouvent jufqu'à la fuperftition.

Preuve de la puiffance des Climats pour différencier les génies.

Depuis tant de fiecles que les chofes font ainfi fous chaque climat, une caufe variable auroit-elle été capable de produire ces effets ? Non fans doute : ce n'eft qu'à la nature des climats qu'on peut les attribuer. Caufe qui ne varie jamais, du moins fenfiblement; caufe qui ne peut recevoir

d'altérations que par d'autres causes physiques telles que la situation des montagnes, l'exposition des vallées, la disposition des rivieres, la fréquence des lacs & des marais, la position des bois & des forêts, l'abondance des mines de quelque nature qu'elles puissent être ; cause enfin générale & dont tout homme ne peut éviter le pouvoir.

Mais nous serions trop longs s'il falloit entrer dans ces détails, examiner les nuances des caracteres des peuples qui sont les plus voisins, trouver des raisons de certaines ressemblances parmi les nations éloignées & qui habitent des climats opposés, rapporter les événemens qui ont occasionné quelque changement sensible dans le génie des peuples. La vie de plusieurs hommes suffiroit à peine pour comparer toutes ces choses, remplir exactement toutes ces idées, & composer un ouvrage parfait sur cette matiere. *Galien* nous offre un chemin plus court & sa division nous paroit complette. » Qui » peut ignorer, dit-il (*a*), combien

(*a*) *Lib. Quod animi mores seq. corporis temp.* c. 9.

» different

» différent de corps & d'esprit les peu-
» ples Septentrionaux de ceux qui vi-
» vent sous la zone torride ? Leurs
» coutumes sont tout-à-fait opposées.
» Qui peut ignorer encore que ceux
» qui habitent des régions tempérées
» & tiennent le milieu entre les peu-
» ples du Midi & du Nord, ayent un
» corps mieux conformé, des mœurs
» plus douces & plus policées, un
» génie plus heureux & une pru-
» dence plus grande.

Voici donc tout le plan de ce chapitre établi. 1°. Nous examinerons le génie des peuples Septentrionaux. 2°. Celui des peuples Méridionaux. 3°. Celui de ceux qui vivent dans les régions tempérées. 4°. Nous prouverons que le climat est une des causes les plus essentielles pour différencier les génies.

Division de ce chapitre.



ARTICLE I.

Caractere des peuples du Nord.

Conſtitution phyſique des peuples Septentrionaux. Raiſon de cette conſtitution forte & vigoureuſe.

DANS les contrées du Nord la tranſpiration eſt moindre que dans les régions qui approchent de plus près de l'équateur. Le froid extérieur reſſerre les fibres, rend les pores de la peau plus étroits, & empêche cette diſſipation inſenſible, la plus conſidérable de toutes les excrétions qui ſe faſſent dans la machine humaine. Il reſte donc une quantité ſurabondante de ſucs nourriciers, qui doit ſe diſtribuer également dans toute l'économie animale pour entretenir une eſpéce d'équilibre entre les humeurs fournies pour l'entretien & la réparation du corps, & les humeurs qui doivent s'exhaler ſuivant les loix du mouvement. C'eſt de-là ſans doute que naiſſent cet embonpoint, cette grandeur & cette vigueur de preſque tous les peuples du Nord.

Raiſon de cette conſtitution relati-

Les fibres des organes des ſens ſont ordinairement de la même qualité

que celles de toute l'habitude du corps. Dans ces contrées elles seront donc fort compactes, extrêmement tendues & peu mobiles. Si l'on considere d'ailleurs l'action du froid sur les fluides qui est de les condenser & d'en retarder le mouvement, on conclura facilement que le liquide animal doit être peu actif & d'une nature assez grossiere. C'est par ces principes que l'on peut expliquer la lenteur & la rudesse de l'entendement des nations Septentrionales. Cependant il est impossible que des causes accidentelles ne mettent souvent en jeu des ressorts aussi difficiles à remuer par les puissances ordinaires. Lorsque ce mouvement arrive, l'ame ne peut appercevoir que les actions & les réactions de grandes forces. Elle doit donc en concevoir elle-même des sentimens de force & de hardiesse. De-là ces peuples doivent être courageux, intrépides & belliqueux.

vement à leur esprit.

Ces conséquences que nous tirons seulement du raisonnement sont autant de faits que confirme l'histoire. Le Danemarck qui est un des plus an-

Examen de leur caractere. Ils sont guerriers, courageux, intrépides,

ciens Royaumes du Nord, fut autrefois habité par les Cimbres & les Teutons, hommes nés pour les combats & pour ſupporter les plus grands travaux militaires. Cette vaſte étendue de pays qui renferme les Royaumes de Suede & de Norvege, & qu'on nomme ordinairement la Scandinavie, fut anciennement peuplée par diverſes nations qui vivoient brutalement & hors de toute ſorte de commerce. Les deſerts leur donnoient un air extrêmement farouche, & leur tempérament dur & inflexible les rendoit cruels & impitoyables. On trouve encore au nord de l'Europe la Moſcovie à laquelle on donne auſſi le nom de Ruſſie. Les Moſcovites avant le Czar *Pierre* I. avoient toute la groſſiereté des gens peu inſtruits. Leur meilleure qualité étoit d'être fort ſobres & de ſe contenter de peu, ſurtout à la guerre. La Pologne qui eſt une eſpéce de République moins avancée vers le ſeptentrion que les autres Royaumes dont nous venons de parler, renferme dans ſon ſein des peuples vaillans, guerriers, jaloux de leurs droits & de leur liberté, re-

doutables à leurs voiſins, & célébres par leur valeur, qui les a fait plus d'une fois triompher de leurs ennemis.

Il ne faut donc plus s'étonner ſi les Empires ſe ſont toujours agrandis des régions Septentrionales vers les Auſtrales, & jamais des régions Auſtrales vers les Septentrionales. C'eſt ainſi que les Aſſyriens ont été vainqueurs des Chaldéens, les Medes des Aſſyriens, les Grecs des Perſes, les Parthes des Grecs, les Romains des Carthaginois, les Turcs des Arabes, les Tartares des Turcs. Les Romains n'ont jamais pû aller au-de-là du Danube où ſe trouvent ces contrées qui ont produit les Goths, les Huns, les Scythes & tous ces peuples qui ſortoient en foule de leurs cabannes pour livrer la guerre au reſte du genre humain. L'Aſie a été ſubjuguée treize fois; onze fois par les peuples du nord & deux fois ſeulement par les peuples du Midi.

Preuves hiſtoriques.

On peut voir dans l'hiſtoire de la Chine que les Empereurs (*b*) ont en-

(*b*) Comme *Vouty* cinquieme Empereur de la cinquieme Dynaſtie.

voyé des colonies Chinoiſes dans la Tartarie. Ces Chinois ſont devenus Tartares, braves ſoldats, & mortels ennemis de la Chine (*c*). Ce fait ne doit plus nous ſurprendre, puiſque ces peuples ſe ſont trouvés ſous un ciel où les hommes naiſſent naturellement belliqueux. Ces peuples immenſes, ſoumis à l'obéiſſance du Kam, ſont tous braves & infatigables. Les Géographes les diſtinguent par les différens noms de *Précops*, de *Nogais*, de *Circaſſes*, & de *Kalmoucks*.

Caractere des Tartares.

La conſtitution des Tartares *Précops* eſt des plus robuſtes. Accoutumés de bonne heure à ſouffrir la faim & la ſoif, le froid & le chaud, ils ſe contentent de peu, vivent de la chair de cheval, ſupportent facilement les plus dures fatigues de la guerre, & bravent leurs ennemis.

Les *Nogais* ſont errans par les deſerts à la maniere des anciens Scythes dont ils ont retenus l'humeur farouche & toute la rudeſſe. Ils ſont natu-

(*c*) Voyez les Voyages du Nord, tom. 8. l'Hiſtoire des Tartares, & le quatrieme volume de la Chine du P. *Duhalde*.

rellement barbares, cruels, vindicatifs, méchans voisins, & encore plus méchans hôtes. On lit tous ces défauts dans l'air de leur visage qui est affreux & difforme. C'est des *Nogais* que le Kam tire ses plus nombreuses troupes. Leurs marches ressemblent aux incendies & aux ouragans : partout ou ils passent ils ne laissent que la terre nue.

Les Tartares *Circasses* habitent l'Adda, qui confine du côté du nord avec les Nogais, & du côté du sud avec la mer noire. On peut dire que ces peuples sont les moins belliqueux des Tartares. Ils passent pour être plus adroits à manier les armes à la chasse que vaillans à s'en servir dans les combats. Ce qui ne vient sans doute que de leur situation plus méridionale. Ces Tartares qui forment un si beau peuple, ont pour voisins les *Kalmoucks*, qui sont des monstres pour la figure ; mais plus guerriers & plus intrépides. Tels sont les peuples de la Tartarie, pays si vaste qu'on n'a pas encore pû en déterminer les limites.

Cette courte exposition des peu- Effets con-

séquens du caractere général de ces peuples.

ples qui sont au nord suffit pour faire entrevoir leurs vices & leurs vertus. Cette force plus grande, par exemple, doit entraîner avec elle tous les effets qui en dépendent. Elle donne plus de connoissance de sa supériorité : c'est-à-dire, moins de désir de la vengeance; elle donne plus d'opinion de sa sûreté; c'est-à-dire plus de franchise : enfin elle donne plus de confiance dans les autres, c'est-à-dire, moins de soupçons, de politique & de ruses. Ajoutez à tous ces traits un jugement sain, & vous aurez les traits principaux qui forment le caractere général des peuples du Nord. Mais ne vous attendez pas à trouver cette délicatesse qui plaît, cette politesse qui flate, ce goût qui prévient. La perception des rapports se fait bien sentir, mais les vibrations des fibres sont d'une intensité trop grande pour produire cette finesse & ce ménagement que l'on demande dans des gens d'esprit.

La fécondité est une suite aussi de la force de ces peuples.

Si cette force & cette vigueur des peuples Septentrionaux dépend comme nous l'avons dit de la surabondance du suc nourricier, on doit

également en déduire leur fécondité. Il eſt vraiſemblable que la matiere ſéminale eſt une portion de limphe émanée du cerveau par les nerfs & deſtinée par la nature tant à la reproduction de l'eſpéce qu'à l'entretien & à l'accroiſſement des corps. Les perſonnes qui jeunent ou qui veillent ne reſſentent pas l'aiguillon de la chair, parce que la portion de cette limphe nourriciere eſt employée entierement à la nutrition & qu'il n'en peut reſter pour l'acte qui reproduit l'être. De même les enfans ne ſont peu propres à la génération, que parce que cette ſurabondance de ſucs nourriciers eſt employée à l'accroiſſement de leurs corps. Des peuples auſſi robuſtes que les Septentrionaux doivent donc multiplier prodigieuſement leur eſpéce. Auſſi a-t-on vû ſouvent des millions d'hommes ſortir de ces contrées, & ſemblables à un déluge, couvrir & dévaſter le reſte de la terre. C'eſt donc avec juſtice que le Goth *Jornandez* (*d*) appelloit

(*d*) *Jordanus* qu'on nomme mal-à-propos *Jornandez*, moine qui vivoit vers l'an 564, nous a laiſſé un *Abrégé de l'Hiſtoire des Goths*, & un *Traité de*

le Nord la fabrique du genre humain. On devroit aussi l'appeller » la fabri- » que des instrumens qui brise les fers » forgés au Midi (*e*). C'est-là en effet » que se forment ces nations vaillan- » tes qui sortent de leur pays pour » détruire les tyrans & les esclaves, » & apprendre aux hommes que la » nature les ayant fait égaux, la rai- » son n'a pû les rendre dépendans » que pour leur bonheur «.

ARTICLE II.

Caractere des peuples du Midi.

Caractere général des peuples du Midi.

SI nous considerons à présent les peuples qui sont le plus près de l'équateur, nous devons trouver en eux des qualités d'esprit opposées directement à celles des nations Septentrionales, puisque ces peuples sont diamétralement opposés à ceux du Nord par rapport aux excessives cha-

la succession des Royaumes. C'est un très-mauvais écrivain, dit M. *De saint Marc*, mais un historien fort utile faute d'autres. Voyez l'*Abrégé Chronologique de l'Histoire générale d'Italie. par* M. De saint Marc, *Paris* 1761 *tom.* 1. *pag.* 145.

(*e*) Esprit des loix, *liv.* 17. *chap.* 5.

leurs qu'ils ſouffrent. C'eſt auſſi ce que l'on obſerve ; car ſi les premiers ſont courageux & intrépides, les ſeconds ſont timides & nullement propres à porter les armes (*f*). Des corps qui n'ont que la petiteſſe, la maigreur & la foibleſſe en partage, ſont-ils faits pour des guerriers.

Des Aſiatiques.

Tous les Aſiatiques ſont lâches & deviennent facilement les eſclaves de ceux qui ne demandent que leur obéiſſance. Ils ont ſi peu d'ambition qu'ils paſſent ſans ſe faire de violence du reſpect à la ſervitude, & ne reconnoiſſent pas d'autre félicité que la pareſſe ou le repos qu'ils goûtent aiſément dans la captivité.

Nature du Climat Indien.

Les Perſans qui s'établiſſent aux Indes prennent à la troiſieme génération la nonchalance & la lâcheté Indienne (*g*). Les enfans des Européens qui naiſſent aux Indes, perdent

(*f*) *Quidquid ad Eoos tractus, mundique teporem*
Labitur, emollit gentes clementia cæli.
Omnis in Arctois populus quicumque pruinis
Naſcitur, indomitus bellis & mortis amator.
Lucanus, *Pharſal. lib.* 8.

(*g*) *Bernier*, ſur le Mogol, *tom.* 1. *pag.* 182.

le courage qui eſt comme naturel dans le climat de leurs peres.

Des Abyſſins.

Voulez-vous voir un effet contraire & qui ne peut ſe rejetter que ſur la nature des climats, jettez les yeux ſur les Abyſſins. Ces peuples dans leur pays ſont timides juſqu'à la lâcheté, & ſe diſtinguent dans les pays étrangers par leur valeur & par leur hardieſſe. Auſſi eſt-il paſſé comme en proverbe dans l'Inde *qu'un bon ſoldat doit être Abyſſin.* On en fait tant de cas dans les Royaumes de Ballagat, de Cambaïe & de Bengale, qu'ils occupent les premiers poſtes de la milice (*h*).

Raiſon de la lâcheté de ces peuples.

Un exemple bien ſimple peut rendre raiſon de cette foibleſſe & de ce manque de courage, qui eſt un des traits principaux du caractere des Orientaux. Si vous mettez un homme dans un lieu chaud & fermé, il ſe ſentira foible, énervé, languiſſant & dans une nonchalance difficile à décrire. Si dans cette circonſtance on va lui propoſer une action hardie,

(*h*) Voyez l'Hiſtoire générale des voyages, liv. 1. chap. 18. § 2.
Ce trait eſt tiré du Journal de Dom. *Jean de Caſtro.*

on l'y trouvera très-peu disposé. Sa foiblesse & sa lenteur présentes le décourageront totalement; il craindra tout parce qu'il sentira qu'il ne peut s'opposer à rien.

Autres traits de leur caractere.

Si les nations qui habitent les pays Septentrionaux ne sont nullement malignes, les peuples qui habitent les régions australes sont tout-à-fait rusés (*i*). Si les peuples qui vivent au Nord sont francs & constans, les Africains sont menteurs (*k*) & volages (*l*). C'est une remarque de presque tous les voyageurs, que les Négres, c'est-à-dire, les habitans des côtes d'Afrique, sont grands parleurs, menteurs, & toujours prêts à tromper (*m*). Ceux-ci ont l'esprit na-

(*i*) *Quæ in frigidis regionibus degunt gentes & quæ per Europam, animo quidem abundant, ingenii verò & artificii parùm habent. Quæ verò Asiam incolunt, ingenio & arte abundant, sed magnanimitate carent, quo circà perpetuò parent ac serviunt.* Aristoteles, *lib. 7. Politicorum. cap 7.*

(*k*) *Quippè domum timet ambiguam Tyriosque bilingues.*

Virgil. *Æneid. lib.* 1.

(*l*) Tit. Liv. *lib.* 3. *Dec.* 5.

(*m*) Les Voyages de *Cada Mosto* en 1455. Dans les collections de *Ramusio* & de *Grynæus*. Voyages des Indes Orientales en 1690, par un garde de la marine servant sur le bord de M. *Duquesne*, *p.* 32.

turellement lourd; ceux-là au contraire l'ont fort vif. En un mot ces peuples ſont totalement différens & par le génie & par le caractere.

Inaptitude de ces peuples pour les ſciences.

Cependant ils ſe reſſemblent en un point; c'eſt que ni les uns ni les autres ne ſont propres pour les ſciences. La cauſe à l'égard des premiers ſe tire facilement des principes déja poſés. A l'égard des ſeconds, il eſt certain que la chaleur du climat deſſéche les fibres & les rend extrêmement irritables & vibratiles. Elle diſſipe encore la plus grande partie de la ſéroſité du ſang, qui privé de ſa portion balſamique, devient acre, ſalin & ſulphureux, & doit fournir des eſprits forts actifs. De-là la vivacité & l'inconſtance de l'eſprit de ces peuples. Mais les oſcillations quoique vives ſont de peu de durée, & le liquide animal quoiqu'actif eſt en trop petite quantité pour fournir à la grande dépenſe qu'exigent l'attention, les lectures, les méditations, les veilles des perſonnes qui s'appliquent à l'étude. Nous croyons pouvoir conclure de-là que ces peu-

ples ne ſont nullement propres pour les ſciences.

Les obſervations générales ſont ſujetes aux exceptions. C'eſt aînſi que parmi la nation la plus ingrate & la plus infidele, il ſe trouve des hommes reconnoiſſans & de bonne foi. C'eſt ainſi qu'au milieu de ces terres qui portent les hommes les plus ignorans, ſont germés les principes de tous les arts. C'eſt aux Arabes & aux Egyptiens que nous ſommes redevables des premiers élémens de toutes les ſciences. Le ſoleil, il eſt vrai, leur deſſéche le ſang; mais un grand nombre de cauſes, toutes phyſiques, peut faire varier cette exſiccation & la rendre comparable au degré d'épaiſiſſement que l'on remarque dans le ſang des mélancholiques. Or ce degré d'épaiſiſſement eſt l'état du ſang le plus propre pour rendre l'homme attentif à ſes idées, ſuſceptible de réflexion, & paſſionné pour toutes les découvertes que lui fournit ſon entendement. C'eſt dans ce ſens qu'il faut entendre ce que diſoit *Héraclite* touchant les pays chauds & ſecs. C'eſt dans ces pays,

Voyez le 6. c. art. 2. §. 4. Et Liv. 3. ch. 2. art. 2.

disoit-il, que la constitution des ames est plus parfaite (*n*).

Naturel des Egyptiens.

Ainsi quoique les Egyptiens soient aujourd'hui ignorans & poltrons au souverain degré, nous sommes cependant persuadés qu'ils conservent encore quelques étincelles de ce feu Oriental qui montroit la vérité sous le voile de l'allégorie. On les voit encore aujourd'hui enjoués, voluptueux & ne respirant que le plaisir.

Si nous en croyons l'Auteur de la description de l'Egypte, le climat Egyptien produit des métamorphoses bien singulieres. A peine un Turc naturellement sérieux a-t-il fait quelque séjour dans le pays qu'il devient enjoué. Ses enfans naissent poltrons & lâches ; aussi par une loi de l'Etat ils ne peuvent posséder aucunes charges, & ne s'élevent jamais au-dessus de l'emploi de soldat. Les animaux étrangers éprouvent un semblable changement. Les chevaux Arabes y deviennent plus beaux, mais moins vigoureux. Les lions perdent de leur

(*n*) *Ubi terra sicca est, anima sapientissima est & optima* Héraclit *ap.* Stanl. *hist. Philosop. part.* 8. *in* Héraclit. *p.* 836.

courage,

courage, les lévriers y ſont moins vîtes, les aigles & les éperviers y ſont moins forts (*o*). Ces faits confirment les exemples que nous avons cités dans l'article précédent.

ARTICLE III.

Caractere des peuples des régions tempérées.

LES peuples contenus dans ces régions ſont renfermés entre le 35[e] & le 53[e] degré. On trouve dans cet eſpace les Anglois, les François, les Italiens, les Eſpagnols, les habitans de la Turquie en Europe, de la Grece, de la Hongrie, &c. Pour éviter la longueur ne prenons que les quatre premiers de ces peuples, & mettons-les dans le même point de vûe que nous avons mis les précédens.

Commençons par les habitans de la Grande Bretagne. Dans ce climat l'air y eſt aſſez tempéré & ne tient Caractere des Anglois.

(*o*) Deſcription de l'Egypte compoſée par Monſieur l'Abbé *le Maſcrier* ſur les Mém. de M. *Maillet* Conſul de France au grand Caire, Lettre 2.

rien des grandes chaleurs de l'Indouſtan ou des froids de la Laponie ; mais il y eſt un peu plus froid qu'en France. Ajoutez à cela que la grande abondance des mines qui ſe trouvent dans cette contrée fournit à l'air une multitude de parties hétérogènes qui doivent épaiſſir les liqueurs. La preuve de cette influence dans l'air peut ſe tirer de ces brouillards qui s'y élevent très-ſouvent. Suivant la conſtitution d'un tel climat, il eſt certain que les corps des Anglois doivent avoir un grand rapport avec ceux de nos mélancoliques François. Auſſi les Anglois ſont-ils naturellement mélancoliques, & aucun peuple ne pouſſe la mélancolie auſſi loin qu'eux. Or nous avons déja dit que perſonne n'étoit plus capable de réuſſir dans les ſciences que les mélancoliques, ſurtout dans les ſciences abſtraites, dans les Mathématiques, les connoiſſances Phyſiques, la Théologie la plus profonde & les ouvrages qui demandent la plus grande force & la plus pénétrante ſubtilité de l'eſprit. *Ariſtote* & *Ciceron* ſont d'accord ſur cet arti-

cle (*p*). Voila ſans doute la raiſon pourquoi ce Royaume a vû fleurir dans ſon ſein les *Newtons*, les *Drydens*, les *Shakeſpéares*, les *Miltons*, les *Popes*, & mille autres génies dont un ſeul ſuffit pour immortaliſer une nation.

Si vous voulez obſerver les nuances des couleurs que le climat donne à l'eſprit, jettez les yeux ſur la Normandie & la Bretagne, qui ſont trés-peu diſtantes de l'Angleterre, & qui ont fourni à la France tout ce qu'elle a eu de plus conſidérable en Poëtes & en Orateurs. Les Normands ſemblables aux Anglois, ſont proceſſifs & chicaneurs, aiment les ſciences & ſe diſtinguent par leur humeur guerriere. Les exploits merveilleux du fameux *Guichard*, de *Guillaume* le conquérant, du vaillant *Richard*, & de l'intrépide *Robert* Ducs de Normandie, ſont des titres immortels & inconteſtables de la valeur Normande. Des Normans & des Bretons.

(*p*) *Ariſtoteles quidem ait, omnes ingenioſos melancholicos eſſe. Ut ego me tardiorem eſſe non moleſtè feram enumerat multos; idque quaſi conſtet, rationem cur ita fiat, affert. Quod ſi tanta vis eſt ad habitum mentis in iis quæ gignuntur è corpore ea ſunt*, &c. Tullius, Tuſculan. *quæſt. lib.* 1. Voyez le Chap. des Tempéramens, ci-deſſous note (*c*).

Mais ſans aller fouiller dans des ſiecles ſi reculés, vous trouverez encore mille héros qui ont été des prodiges d'intrépidité. Des champs de Mars ſi vous montez ſur le Parnaſſe, vous trouverez *Daniel*, *le Gendre*, *Vertot*, *Brébœuf*, les deux *Corneilles*, *Porée*, *Fontenelle* & pluſieurs autres que Rome & Athenes euſſent revendiqué pour leurs citoyens.

Des François.

Quelle nation noble & puiſſante ſe préſente actuellement à nos regards. Ce ſont les François. Que de ſujets différens par leurs génies particuliers ſous le même Monarque ! Quel contraſte ! Si la vivacité des Gaſcons nous plaît, la péſanteur des Limoſins nous aſſomme ; ſi l'étourderie des Picards nous choque, la bonté du Champenois nous raſſure. On ne peut faire vingt-cinq lieues ſous le ciel tempéré qui éclaire ce floriſſant Royaume, ſans que l'on apperçoive des caracteres particuliers qui n'appartiennent qu'à ceux qui vivent ou qui naiſſent dans cette étendue de pays (*q*). Mais en général & de l'a-

(*q*) Voici ce qu'*Abélard* dit en parlant de lui-même. *Egò igitur oppido quodam oriundus, quod*

veu de tout le monde, les François ſont civils, affables, enjoués, bienfaiſans, de bon goût, & propres à polir ce que les autres n'avoient encore enfanté que ſous une maſſe informe. Ces excellentes qualités naiſſent ſans doute de la température d'un climat où les ſaiſons ſe ſuccedent aſſez régulierement les unes aux autres, où les pluyes amolliſſent de tems en tems ce que le contact de l'air auroit pû deſſécher, où les vents doux & preſque jamais impétueux donnent à toute l'atmoſphere un mouvement libre, proportionné & ſalutaire (*r*).

Des Italiens.

Si le ſoleil qui éclaire l'Italie a aidé la nature à former les *Céſars* & les *Auguſtes*, il ne l'a pas moins aidé à produire dans tous les tems ces grands génies qui ont fait l'ornement

in ingreſſu minoris britanniæ conſtructum ab urbe Nanneticâ verſus orientem octo credo milliariis remotum, proprio vocabulo Palatium appellatur. Sicut natura terræ meæ vel generis animo levis, ita & ingenio extiti ad litteratoriam diſciplinam facilis. Petri Abelardi *Epiſtola* 1.

(*r*) *Qui temperatâ regione degunt, iis eſt acre ingenium, inſignis facultas ad quæque addiſcenda, expedita oratio, ad excogitandum acuti, ad explicandum uberes, & ad eloquendum mirè prompti.* Zara, *anat. ingenior. ſect.* 1. *membr.*

& la gloire de leur ſiecle. En effet cette ſuite preſque ſans interruption de beaux eſprits dans tous les genres dont l'Italie eſt la mere, ne prouve t-elle pas clairement qu'il n'y a qu'une cauſe conſtante, je veux dire la nature des climats, qui différencie le génie & le caractere des nations. L'Italie, il eſt vrai, nous a donné autrefois un *Virgile*, un *Horace*, un *Ovide*, un *Properſe*, un *Perſe*, Auteurs ſans égaux & dont on ne devoit pas eſperer de ſucceſſeurs : cependant elle nous donne aujourd'hui un *Taſſe*, un *Arioſte*, un *Sannazar*, un *Marino*, & un *Guarini.* Elle a produit autrefois pour l'hiſtoire un *Tacite*, un *Saluſte*, un *Tite Live*, & dans nos ſiecles elle a enfanté *Guicciardin*, *Bentivoglio*, *Davila* & le ſavant *Baronius.*

La chaleur de ce pays bien moindre qu'en Afrique & plus forte qu'en France, volatiliſe les ſucs, & rend les fibres très-vibratiles en les deſſéchant juſqu'à un certain point. De-là cette pénétration, cette vivacité, cette fécondité & cette imagination brillante, prompte, pleine de

ſaillies & de caſcades qu'on admire dans les Italiens. A l'égard des principaux traits du caractere, les Italiens ſont jaloux par tempérament, ſuperſtitieux & débauchés. Les Napolitains, les Siciliens, les Vénitiens & les Romains ſe reſſemblent tous de ce côté. Ces défauts ſont communs à ceux qui habitent un climat plus chaud que la France ; & vous trouverez la même choſe en Turquie & en Eſpagne.

L'Eſpagne qui eſt la derniere terre de l'Europe du côté de l'Occident, n'eſt ſéparée de l'Afrique que par un petit détroit. On peut la comparer aux meilleures contrées du monde : elle ne le céde à aucune autre ni pour la bonté de l'air, ni pour la fertilité de la terre, ni pour l'abondance de ce qui eſt néceſſaire à la vie de l'homme & de ce qui peut contenter ſa délicateſſe & ſon luxe. On s'attendroit volontiers à trouver dans un pays auſſi riche & auſſi fécond, des habitans ſimples, affables, enjoués & diligens, mais l'expérience nous fait voir malheureuſement le contraire. Une ridicule vanité eſt l'eſſence du Des Eſpagnols.

caractere des Espagnols. Ils sont sérieux à l'extrême, paresseux & arrogans à un point qui passe l'imagination. Quoiqu'excessivement fiers & orgueilleux, ils sont pauvres & peu instruits. Leur amour est furieux & intéressé, leur dévotion n'est qu'une bigoterie qui les rapproche beaucoup des Italiens, avec lesquels ils simpatisent assez; plus adroits cependant que ces derniers, ils soumettent avec art leur jalousie à leur superstition. Leurs livres de doctrine sont peu faits pout instruire, leurs historiens sont visionaires & ridicules, leurs romanciers extravagans & connus seulement à présent par la censure ingénieuse qu'en a fait *Cervantes*, leurs poëtes sont nombreux & généralement mauvais, leurs théologiens n'ont mérité que le mépris de P*ascal*.

Des Portugais.

On peut ranger les Portugais dans la même classe que les Espagnols. Jaloux à l'excès, fanfarons quoique fortement taxés de poltronerie. Au reste ils sont plus vifs que les Espagnols, & sont pour ainsi dire, les Gascons d'Espagne. Je n'ai pas prétendu outrager ici aucune de ces deux nations

nations, je les respecte par bien des titres, j'ai seulement cherché à faire voir ce qui les différencioit des autres peuples. Comme les défauts sont ordinairement plus frappans que les vertus, ils se sont présentés les premiers, & peindront mieux mon idée. Bien loin de leur refuser aucune bonne qualité, je leur accorde toutes celles que la réflexion sur la noblesse de son être doit faire éclore. Mon discours est général & ne regarde pas le particulier. Jamais aucun François ne se trouvera blessé lorsque j'avancerai que les François sont volages, amateurs de la nouveauté, esclaves des modes, & un peu enclins à la médisance.

ARTICLE IV.

Que les Climats sont une des principales causes de la différence des génies.

Le pouvoir des Climats est général & constant.

LE caractere & le génie propre à chaque nation différent donc entre eux, selon que la position de leur climat est plus ou moins éloignée de

l'équateur. C'eſt une conſéquence qui paroît juſtement tirée des principes établis dans les articles précédens. La nature des climats eſt donc une des principales cauſes de la différence des génies : autre conſéquence qui n'eſt pas moins vraie que la premiere. En effet, pour produire un effet général & conſtant, il faut que la cauſe ſoit générale & conſtante. Or le caractere & le génie de chaque peuple eſt général & conſtant. De tout tems les Ecoſſois ont été vaillans & jaloux de leurs droits, les Allemands braves, francs & flegmatiques, les Hollandois ſimples, naturels & d'un grand ſang froid, les Provençaux vifs & ingénieux, les Savoyards lourds & péſans. Dans tous les tems un air brûlant a allumé dans le cœur un feu violent que rien ne peut éteindre. Il n'eſt point de périls qu'une femme Africaine n'affronte, point de riſque qu'elle ne coure pour contenter ſa paſſion : la mort même ne peut l'intimider. De-là vient qu'à Alger le beau ſexe eſt encore beaucoup plus ſuſceptible de galanterie qu'à Conſtantinople.

Or la conſtitution du climat eſt la cauſe la plus générale & la plus conſtante qui puiſſe produire de tels effets. Ce ne ſera pas le régime de vivre ? Il n'y a peut-être pas vingt perſonnes qui vivent de la même maniere dans la même contrée. Ce ne ſera pas le tempérament ? il n'eſt que cauſe ſécondaire & tient de la nature du ſol où l'on eſt né. Ce ne ſera pas la coutume ? aujourd'hui une coutume, demain une autre. Concluons donc que la nature des climats eſt une des cauſes les plus efficaces pour différencier les génies.

Comparaiſon des Auteurs de différens climats.

La vérité de la thèſe que nous ſoutenons ne paroîtra pas moins évidemment dans le parallele des Auteurs de différens climats qui ont écrit dans le même genre. Parmi les orateurs, voyez *Ciceron* & *Démoſthenes*, qui avec juſtice, occupent le premier rang. » *Démoſthenes*, dit » *Longin* (*s*), eſt grand en ce qu'il » eſt ſerré & concis : *Ciceron* au con- » traire, en ce qu'il eſt diffus & » étendu. On peut comparer ce pre- » mier à cauſe de la violence, de la

(*s*) Traité du ſublime, chap. X.

» rapidité, de la force & de la véhé-
» mence avec laquelle il ravage &
» emporte tout, à une tempête & à
» un foudre. Pour l'autre, on peut
» dire à mon avis, que comme un
» grand embrâſement, il dévore &
» conſume tout ce qu'il rencontre
» avec un feu qui ne s'éteint pas,
» qu'il répand diverſement dans ſes
» ouvrages, & qui, à meſure qu'il
» s'avance, prend toujours de nou-
» velles forces «. La différence des climats de Rome & d'Athenes n'eſt-elle pas capable de produire cette variété.

Si vous comparez *Horace* & *Deſpreaux*, vous verrez que ſi le premier l'emporte par l'énergie & la gloire de l'invention, ce n'eſt que parce qu'il étoit Romain, & que ſi le ſecond lui diſpute la politeſſe & la correction, il n'en eſt redevable qu'au climat François. Si vous comparez *Addiſſon* & *Racine*, de combien ce dernier ſurpaſſe-t-il le premier ? autant que le François ſurpaſſe l'Anglois en tendreſſe & en délicateſſe de ſentiment. Du cothurne ne paſſez pas au ſocle : *Wicherley*, *Van-*

brugh & *Congréve* ſont trop au-deſſous de *Moliere*. Il n'appartient qu'au François ſeul de corriger les mœurs en badinant (*t*). L'Anglois eſt trop ſérieux pour ne pas ſortir de ſon caractere lorſqu'il veut prendre le ton badin, amuſant & comique. Mais ſi vous paſſez dans le ſanctuaire de la Philoſophie, vous trouverez *Hobbes*, *Newton* & *Locke* rivaux de *Gaſſendi*, de *Deſcartes* & de *Malebranche*. De Londres jettez un coup d'œil ſur le pays Latin, vous appercevrez un *Waller* au-deſſous de *Catulle*, & un *Milton* diſputant les lauriers d'*Homere*, mais cédant les graces à *Virgile*.

Que l'on compare encore ſi l'on veut *Corneille* avec *Sophocle*, Milord *Roſcomont*, *Dorſet*, le Duc de *Buckingham* avec *Euripide* & les autres Dramatiques Grecs, *Pope* avec *Boileau*, le Comte de *Rocheſter* avec *Horace*, on ſentira toujours évidemment que la différence de leurs génies ne part que du caractere général de la nation. Chacun peut choiſir ſes

(*t*) *Caſtigat ridendo mores*. C'eſt la deviſe que *Santeuil* a donné pour la Comédie [illegible]e.

termes de comparaiſon, remarquer les différences qui peuvent en réſulter, & s'aſſurer ſi c'eſt une vérité ou un paradoxe que nous ſoutenons ici.

Objection. On nous objectera peut-être que ſans qu'il ſoit arrivé de changemens dans les climats, on a vû changer, pour ainſi dire, le caractere des peuples qui les habitoient. C'eſt ainſi que les Perſans abandonnés à la molleſſe, incapables de ſoutenir des exercices violens, inhabiles aux affaires de politique ainſi qu'à la profeſſion des armes, jouiſſent maintenant d'une réputation acquiſe par une induſtrie qu'ils ne connoiſſoient pas autrefois. Eſclaves ſous des Rois inceſſamment plongés dans le plaiſir, ſoumis par la ſeule préſence du conquérant de l'Aſie, ils parurent ſe relever ſous le nom de Parthes, & diſputerent longtems aux Romains l'Empire de la plus riche partie du monde. Souvent ils obtinrent des avantages aſſez conſidérables pour oſer porter la guerre juſqu'aux portes de Conſtantinople, & donner des fers aux Empereurs d'Orient. C'eſt donc fauſſement que nous attribuons aux climats quelque

pouvoir ſur l'eſprit. Celui des peuples dont nous parlons a ſans doute toujours été le même. Pourquoi leur génie & leur caractere a-t-il paru changé ?

Il eſt aiſé de juſtifier nos principes ſur cet article. Le climat, il eſt vrai, preſqu'immuable, eſt incapable de produire ces variations : auſſi ne faut-il les attribuer qu'aux révolutions, qui, ſans changer le génie des peuples, leur fourniſſent quelquefois des moyens de paroître ce qu'on ne les croyoit pas. Ajoutez que les caracteres des Princes qui gouvernent, donnent ſouvent le ton, pour ainſi dire, à celui des ſujets (*u*). Réponſe.

C'eſt ainſi que les Perſans qui ont éprouvé pluſieurs changemens de cette nature dans leur gouvernement, ont été contraints de ſe plier ſelon les faces différentes de leurs affaires. Ils avoient brillé ſous les *Sapors*, les *Coſroës* & leurs ſucceſſeurs, ils ſubirent avec le reſte de l'Aſie le joug

(*u*) ...... *componitur orbis*
Regis ad exemplum, nec ſic inflectere ſenſus
Humanos præcepta valent ac vita regentis.
Claudianus.

des Sarrasins, & ne se releverent que sous les descendans d'*Hali* disciple de *Mahomet.* Leur puissance formidable sous *Cha* le grand s'est toujours vûe en état de tenir tête aux forces réunies de l'Empire Ottoman. Intrépides aujourd'hui, ils ont sçu reconquerir des Provinces qu'ils avoient perdu sous des Princes moins belliqueux que *Thamas-Kouli-Kam*, & se sont même rendu tributaire un Royaume plus vaste & beaucoup plus étendu que le leur.

Nous ne croyons pas qu'il soit plus difficile de rendre raison par les mêmes principes, de l'inaction & du peu de vivacité des Grecs d'aujourd'hui. Autrefois fins & déliés dans les affaires, également propres aux sciences, aux armes & aux menées délicates de la politique, ils réunissoient les qualités les plus opposées. Généraux habiles, Orateurs éloquens, Poëtes sublimes, tragiques, comiques & voluptueux, ils possédoient tous les talens qui honorent l'esprit (*x*). Soumis à l'Empire Romain

(*x*) *Tribuo Græcis litteras : do multarum artium disciplinam : non adimo sermonis leporem, ingenii*

ils eurent encore la gloire de former leurs vainqueurs, & d'adoucir leur férocité. Ils ſe ſoutinrent dans les premiers ſiécles de l'Egliſe, & l'Ecole d'Athenes donna des rivaux Chrétiens aux *Iſocrates*, & aux *Démoſthenes*. Eclairés par la préſence des Empereurs, dont le plus grand vint placer au milieu d'eux le ſiége de ſon Empire, ils conſerverent & la politeſſe & les lettres.

Tant que Rome a joui de ſon Etat Républicain, chaque Conſul étoit un Orateur habile. Le pouvoir arbitraire y fut-il une fois introduit, qu'il peut être regardé comme l'époque de la ruine du génie & de l'extinction de la vérité & du bons ſens? A peine la liberté expiroit à Rome ſous la Dictature de *Jules-Céſar*, que nous voyons un des plus beaux eſprits qui ſoient jamais ſortis du ſein de la République, ſi embarraſſé dans ſa maniere d'écrire & dans le choix de ſon ſujet, que la crainte d'offenſer lui

acumen, dicendi copiam. M. Tullius *pro* Lucio Flacco.

Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo
Muſa loqui, præter laudem nullius avaris.
Horatius *de Arte Poëticâ* v. 323.

fait prendre le parti de ſupprimer entiérement ſon ouvrage. » Abandon-
» nons tout, écrit-il à ſon plus cher
» ami, & ſoyons du moins à moitié
» libres. Nous ne le ſerons qu'en nous
» taiſant & en nous cachant (*y*) «.
C'eſt la même cauſe qui a fait tomber par degrés le langage & le génie Romain, de cette parfaite élégance qu'on admire dans *Ciceron*, juſqu'à cette groſſiereté & cette barbarie qu'on trouve dans les productions du bas Empire.

En effet après la mort de *Ciceron* & la ruine de la République, l'éloquence Romaine diſparoiſſant avec la liberté, laiſſa ſucceder à ſa place un phantôme qui prévalut bientôt dans toutes les parties de l'Empire (*z*) : au lieu de cette maniere noble, naturelle, abondante, qui embraſſoit librement toutes ſortes de ſujets, on ne vit plus qu'une méthode ſéche & reſſerrée, un genre ſententieux, des ſujets recherchés & des tours con-

(*y*) *Obſecro, abjiciamus iſta & ſemiliberi ſaltem ſimus : quod aſſequemur & tacendo & latendo.* Tull. ad Attic. 13. 31. Voyez auſſi l'Hiſtoire de Ciceron, liv. 8.

(*z*) Vie de Ciceron, liv. 12.

traints : en un mot, une éloquence convenable aux occaſions pour leſquelles on la faiſoit ſervir ; c'eſt-à-dire, propre à faire des panégyriques & des complimens ſerviles aux tyrans. On peut obſerver cette différence dans tous les écrivains qui ont ſuivi *Ciceron*, juſqu'à *Pline* le jeune, qui a porté le nouveau ſtyle à ſa derniere perfection dans ſon fameux Panégyrique de l'Empereur *Trajan*. Cette Piece eſt un chef-d'œuvre pour la beauté des penſées & la délicateſſe des complimens. Mais les lettres du même Auteur, qui méritent l'eſtime qu'elles ont obtenues par le ſçavoir & l'eſprit qui s'y font admirer, nous découvrent une ſéchereſſe & une ſtérilité qui ne peut venir que de la terreur d'un maître. Tous les récits & toutes les réflexions de l'Ecrivain ſe renferment dans la vie privée. On n'y trouve rien d'important qui appartienne à la politique. Les grandes affaires, l'explication des conſeils publics, les motifs & les reſſorts des événemens y ſont toujours des ſujets étrangers. *Pline* avoit poſſedé les mêmes emplois que *Ciceron*, dont il

affecte de ſuivre l'exemple avec une eſpece d'émulation (&); mais tous ces honneurs n'avoient plus d'éclat que par leurs titres. Ils étoient conférés par un pouvoir ſupérieur, l'adminiſtration s'en faiſoit avec la même dépendance; de ſorte que ſous le nom de Conſul & de Proconſul on cherche inutilement l'homme d'Etat, le Magiſtrat & le Politique.

Enfin Rome paſſée ſucceſſivement au pouvoir de pluſieurs tyrans, avec le titre de capitale du monde, avoit vû s'éteindre les arts. *Boëce* ſeul ſous un Prince barbare, faiſoit encore honneur à l'Italie par ſon eſprit & par ſa conſtance (*a*). Les Papes ſçurent bien faire revivre la dignité d'Empereur; mais les ſciences ne ſortirent pas de leur tombeau, & *Charlemagne* fit de vains efforts pour les ranimer.

(&) *Lætaris quòd honoribus ejus inſiſtam quem æmulari in ſtudiis cupio.* Plin. *ep.* 4. 8.

(*a*) *Anicius Manlius Torquatus Severinus Boëtius*, Poëte Latin, fut Conſul ſeul l'an 510. Ses vers ſont inſérés dans ſes cinq livres de la Conſolation qu'il compoſa dans la priſon où *Théodoric* Roi des Goths, dont il étoit le principal Miniſtre d'Etat, l'avoit fait enfermer. Ses vers ſont remplis de graves ſentences & de belles penſées qui ſont ſoutenues des graces de la diction.

On voit un effet ſenſible de ce que nous avons déja prouvé ; & c'eſt ainſi que les Princes ſont ſeuls ordinairement les deſtinées des beaux arts, & que les ſciences ſont cultivées à raiſon de l'appui que leur prête le trône. Les Romains viennent de nous en fournir un triſte exemple, & la pareille révolution qui éteignit les arts chez eux, les enleva aux Grecs pour toujours. L'Empire d'Orient renverſé juſque dans ſes dernieres diviſions, enſevelit les Lettres dans ſes ruines, & *Mahomet* maître de Conſtantinople, leur porta le coup mortel. A peine les Grecs modernes ſavent-ils lire les caracteres anciens. Les monumens les plus précieux ſont négligés.

M. *de Tournefort* dans ſon voyage du Levant, deſcendit dans la grotte d'*Antiparos* malgré les Prêtres qui étoient ſes guides, & qui étoient preſque tentés de le croire inſenſé. Ils ne pouvoient s'imaginer quel motif l'engageoit au milieu des périls pour obſerver des pierres. Ils concevoient avec peine quel objet digne de ſa curioſité lui offroient des let-

tres effacées, & tracées anciennement ſur des marbres preſque briſés. Ainſi l'étranger connoiſſoit mieux le prix de ces tréſors échappés aux rigueurs du tems, que les naturels du pays. Tel eſt l'état de ces peuples ſous des tyrans ennemis des beaux arts. Tel peut-être ſera la malheureuſe deſtinée des autres peuples de l'Europe, qui ſont gouvernés aujourd'hui par les mœurs. Si par un long abus du pouvoir, ſi par une grande conquête le deſpotiſme s'établiſſoit à un certain point, il n'y auroit pas de mœurs ni de climats qui tinſſent: & dans cette belle partie du monde la nature humaine ſouffriroit, au moins pour un tems, les inſultes qu'on lui fait dans les trois autres (*b*).

Je m'arrête ici de peur d'entrer dans une carriere que je ne pourrois pas fournir. Chacun peut y ſuppléer en choiſiſſant lui-même des termes de comparaiſon. Je me contenterai d'extraire ici la diſſertation d'un moderne qui eſt du même avis que moi. Cet extrait ſervira à répondre à plu-

(*b*) Voyez le livre de l'Eſprit des Loix, liv. 8. chap. 8.

ſieurs autres objections qu'on pourroit encore faire contre la doctrine propoſée. L'eſprit, dit-il (*c*), eſt tellement ſuſceptible des affections & des impreſſions du corps auquel il eſt étroitement uni, & ce corps eſt ſi dépendant du terrein qui le porte, de l'air qu'il y reſpire, des alimens qui le ſuſtentent, qu'on ne peut douter que la différente température des pays n'influe beaucoup ſur le génie & le caractere des hommes, & ne contribue infiniment à l'extrême différence qu'on y remarque par rapport à la beauté, l'élévation & la capacité de l'eſprit dont les uns paroiſſent preſqu'entierement dépourvus, pendant que d'autres en ſont très-bien partagés.

Il eſt vrai que cette étrange diſproportion ſe voit auſſi dans la même contrée, dans la même ville. Le peuple qui s'y trouve mêlé parmi quantité de beaux eſprits, n'aura ce-

(*c*) Réflexions de M. *Simonnet* Prieur-Curé d'Heurgeville, ſur la queſtion propoſée par M. *Ancelot* dans le Journal de Verdun mois d'Octobre 1735. *Si ce n'eſt pas une erreur de dire que certains cantons ſont plus propres à produire de beaux eſprits, que d'autres.* Journ. hiſt. ſur les mat. du tems, Janv. 1736.

pendant rien que de tres-commun, & même entre les perſonnes de diſtinction, on en verra pluſieurs qui n'ont qu'un eſprit médiocre, & quelquefois des idées fort plates.

Mais 1°. les meilleurs terreins quoique plus propres que d'autres à produire d'excellens fruits, n'en produiſent pas toujours de tels. Il y a dans la nature mille exceptions, mille circonſtances variées à l'infini qui l'empêchent ſouvent d'arriver à ſa perfection, dans les endroits mêmes qui lui ſont les plus favorables : ce qui n'a pas moins lieu à l'égard de l'eſprit, qu'à l'égard de toutes les autres productions. Divers obſtacles l'empêchent de ſe développer, divers accidens arrêtent le cours des influences qui lui ſeroient les plus avantageuſes.

2°. Les durs & pénibles travaux auxquels ſe trouvent partout aſſujettis la plupart des hommes, particulierement ceux qui ſont de vile condition ; les ſervitudes de la vie qui occupent les uns uniquement ; les paſſions déréglées qui tyranniſent les autres, ne permettent pas à l'eſprit

prit de prendre ſon effort & le font baſſement ramper ſur la terre, quelque beau qu'il ſoit en lui-même, ou qu'il puiſſe devenir.

3°. Que le canton ſoit le plus propre à produire de beaux eſprits, ſi l'éducation manque, il ne les pourra mettre dans un jour favorable. Ils avorteront; ſemblables à de belles fleurs, mais tendres & délicates qui dégénérent & s'abâtardiſent lorſqu'on les néglige & qu'on n'a pas ſoin de les cultiver. Voila pourquoi dans les cantons les plus favorables aux beaux eſprits il y en a tant d'obſcurcis & même d'anéantis.

Il peut arriver auſſi, & tous les ſiécles en fourniſſent des exemples, que les pays les plus décriés ſur ce point, produiſent quelquefois de beaux génies. La Béocie malgré ſon air épais, & la groſſiereté ordinaire de ſes habitans (*d*), porta un *Plutarque*, un *Pindare*, un *Epaminondas*, &c; ce ſont de ces événemens rares & ſinguliers qui paſſent pour des prodiges, de même qu'on voit

(*d*) *Bœotum craſſo jurares aere na um.* Hora

quelquefois une belle plante croître par hazard dans un terrein ſec, aride, & propre ſeulement à porter des ronces & des chardons.

Nous ajouterons à ce que dit ici M. *Simonnet* de la Béotie, que les Abdéritains ont été fort décriés du côté de l'eſprit. *Ciceron* en parle fort mal dans ſes lettres à *Atticus*. Il y fait ſentir qu'à Abdere les affaires ſe traitoient fort ſotement & ſans rime ni raiſon (*e*). Il n'eſt pas plus obligeant pour cette ville dans un autre livre où après avoir rapporté une opinion ridicule, il ajoute qu'elle étoit plus digne de la patrie de *Démocrite* que de *Démocrite* lui-même (*f*). *Martial* n'a pas jugé plus avantageuſement des Abderitains (*g*). *Juvenal* ne pouvant nier que *Démocrite* n'eut beaucoup d'eſprit & de ſageſſe, prétend que c'eſt une preuve que les grands hommes peuvent naître dans un air groſſier & dans le

(*e*) *Epiſt.* 16. *Libri* 4. *& Epiſt.* 7 *lib.* 7.

(*f*) *Quæ quidem omnia ſunt patriâ Democriti, quàm Democrito digniora.* De naturâ deorum *lib.* 1. *c.* 42

(*g*) *Abderitanæ pectora plebis habes.* Lib. X. Epigram. 25.

pays des ſots (*h*). En effet il eſt ſorti beaucoup de grands hommes de cette ville. *Protagoras*, *Démocrite*, *Anaxarque*, l'hiſtorien *Hécatée*, le poëte *Nicenætus* & pluſieurs autres dont les catalogues des hommes illuſtres faiſoient mention, étoient Abderitains (*i*).

Toutes ces variations qui ne ſont qu'accidentelles, n'empêchent pas que chaque royaume, chaque pays, chaque province même n'ait ſes propriétés par rapport à l'eſprit & au génie ordinaire de ſes habitans. L'une porte des eſprits fins & ſubtils, l'autre des eſprits peſans, lourds & groſſiers; celle-ci des eſprits bas, rampans, flatteurs, patelins; celle-là des eſprits altiers, impérieux, inflexibles. Quelques-uns des eſprits ſatiriques, piquans, malins; d'autres des eſprits doux & paiſibles: ici regne la vivacité, l'action, l'ardeur au tra-

(*h*) Democriti *prudentia monſtrat*
Summos poſſe viros & magna exempla daturos,
Vervecum in patriâ, craſſo que ſub aere naſci.
Sat. X verſ. 49.

(*i*) *Plurimi autem Abderitæ extitere, de quibus doctorum virorum indices commemorant* Stephanus Byſant. verbo ἄβδηρα.

vail ; là on ne voit qu'indolence, pareſſe, fainéantiſe.

A peine ces principes très-ſenſés parurent-ils, qu'il s'éleva auſſitôt un antagoniſte qui prétendit que les avantages du climat ſe bornoit au corps (*k*). Ils contribuent, ajoutoit-il, à la force du tempérament, à la bonté de la complexion & à la pureté du ſang. Mais n'eſt-ce pas avouer que l'ame reçoit les influences des climats, puiſqu'elle eſt tellement unie au corps, qu'elle en ſubit toutes les modifications. Ne ſeroit-ce pas comme ſi l'on diſoit que les raiſins de la Bourgogne, de la Champagne & du Languedoc reçoivent effectivement les influences du ſol & du ſoleil, mais que le vin qu'on en retire ne s'en ſent pas, & n'en obtient pas cette qualité qui les différencie tellement les uns des autres, qu'on ne pourroit pas faire en Champagne du vin qui reſſemble à celui du Languedoc, & faire en Languedoc du vin

(*k*) Réfutation de l'opinion de M. *Simonnet* par M. *De La Gardette*, Prêtre du Diocèſe de Clermont ; Journal de Verdun, Février 1736, p. 102.

qui reſſemble à celui de Champagne. C'eſt ainſi qu'à Paris on voit des petits maîtres & de beaux eſprits. Ce ſeroit en vain qu'un Suiſſe prétendroit les imiter, ou les égaler : il feroit rire tous ceux qui le contempleroient. Ce n'eſt pas qu'un Suiſſe ne puiſſe avoir de l'eſprit ; mais le bel-eſprit de France, cette aiſance dans les compagnies, ces reparties agréables, ces minuties fines & polies, cette liberté qui tient quelquefois de l'étourderie, ne s'apprennent pas dans les colléges.

Après toutes ces diſcuſſions nous nous croyons en droit de tirer les corollaires ſuivans.

COROLLAIRE I.

La différence des climats eſt une des premieres cauſes de la différence des génies & des caracteres.

COROLLAIRE II.

Pluſieurs cauſes Phyſiques peuvent faire varier la nature que devroient avoir les climats relativement à leur poſition. C'eſt ainſi que pluſieurs cauſes conjointes peuvent altérer les

dispositions primitives que nous donnent ces mêmes climats.

COROLLAIRE III.

Celui-là est heureux qui est né sous un climat favorable aux bonnes dispositions de l'esprit.

COROLLAIRE IV.

Celui qui est né sous un climat infortuné où l'esprit languit, peut en le quittant acquerir dans un autre les dispositions qu'il souhaite ; c'est-à-dire qu'il amollira ce caractere dur & barbare, dans ces climats où regne la politesse ; qu'il bannira cette timidité sous ce ciel où le courage réside ; qu'il changera ce peu d'aptitude pour les sciences & les beaux arts, parmi ces peuples pensifs, abstraits & profonds, &c.

COROLLAIRE V.

Ce changement de climat bien entendu doit être regardé comme un moyen Physique pour corriger les défauts de l'esprit, & acquerir une nouvelle portion de génie.

CHAPITRE IV.

Du pouvoir des Saisons sur l'esprit.

L'ESPRIT humain est un vrai caméleon qui prend toutes les couleurs des objets qui l'environnent. Le soleil lance-t-il ses rayons avec plus ou moins de vigueur sur notre atmosphere ? nos ames semblent prendre des forces ou s'affoiblir. L'air est-il plus ou moins serain ? les liquides qui donnent l'action à notre machine sont plus ou moins purs. Action de l'air sur l'ame.

Lorsque le printems semble renouveller la nature, les hommes respirent un air plus doux qui leur inspire la gaieté, & dégage l'imagination de ces frimats qui sembloient la glacer pendant l'hiver. Leurs corps éprouvent la même effervescence que celle qui agite tous les autres individus. Le sang circule avec plus de vîtesse & s'épure dans les émonctoires destinés à recevoir ses parties grossieres ou hétérogènes. La transpiration qui a Effet du Printems sur l'esprit.

été arrêtée par les vents du Nord qui ont ſoufflé pendant l'hiver, ſe rétablit, pointille ſous la peau & occaſionne un léger chatouillement dans toute l'habitude du corps. De-là cette douceur, cette ſatisfaction, ce bien-être que l'on reſſent lorſque le ſoleil commence à lancer ſes rayons en entrant dans le ſigne du Belier. C'eſt préciſément dans cet heureux moment où nos corps jouiſſent des meilleures diſpoſitions, que toute la nature ſemble parler à nos ſens; & que nous éprouvons le plus grand nombre de ſenſations agréables. La terre ſe couvre de verdure & de fleurs qui parfument l'air de mille odeurs gracieuſes, les arbres ſe parent de leurs feuilles, & ſemblent offrir des retraites aux oiſeaux amoureux qui par leurs chants annoncent la ſaiſon des plaiſirs & de la régénération de la nature; le ciel devenu plus ſerain ne voile plus à nos yeux par ſes pluies & ſes brouillards continuels ce qu'il renfermoit de plus beau. En un mot notre vûe, notre odorat, notre oüie & toute la ſuite de nos ſens eſt enchantée & ſatisfaite. Toutes ces ſenſations

ſenſations fourniſſent à l'ame une foule d'idées riantes & naturelles auſquelles elle ne peut ſe refuſer. Ce ſont mille peintures animées ſur leſquelles notre eſprit s'arrête volontiers, & porte ſon jugement ſuivant le point de vûe où il les a conſideré.

Lorſque le tems de la moiſſon approche, la chaleur du jour dilate les vaiſſeaux, raréfie le ſang & ſubtiliſe les eſprits. C'eſt alors que le ſpectacle de l'univers n'eſt pas moins intéreſſant que varié. Tout annonce l'abondance & promet à l'homme de ſatisfaire ſes deſirs. Après un ſommeil doux & tranquille, il apperçoit l'aurore qui colore de ſes rayons l'horiſon, & qui rafraîchit de ſes larmes la chaleur de l'atmoſphere. Il profite du calme qui regne dans la nature; livré à la multitude de ſes idées & de ſes réflexions, il conçoit les plus vaſtes projets, & jouit de toute l'étendue de ſes connoiſſances. Le ſoleil s'éleve inſenſiblement ſur l'horiſon, la chaleur augmente, il eſt tems de ſe retirer à l'ombre. L'ame goûte un ſentiment voluptueux; en évitant une peine elle trouve encore un plaiſir,

Effet de l'Eté ſur l'eſprit.

& ce plaiſir eſt d'autant plus grand, que l'endroit où l'on eſt retiré eſt agréable & offre à la vûe quelque perſpective gracieuſe. Enfin arrive le crépuſcule, les zéphirs commencent à tempérer l'ardeur de l'air, les promenades offrent mille charmes qu'on ne découvriroit pas à une plus grande lumiere. Bientôt l'eſprit ſe replie ſur lui-même ; ce n'eſt plus le torrent de l'imagination qui l'entraîne, ce ſont les aiguillons du raiſonnement qui l'agitent & le preſſent. S'il eſt impoſſible que notre ame ſe refuſe aux impreſſions que reçoivent nos corps, il eſt donc impoſſible auſſi que parmi un ſi grand nombre de ſenſations que nos corps éprouvent en un ſeul jour d'Eté, notre ame ne conçoive des idées conformes à la nature des ſentimens que nos organes ont reçu. Plus ces ſentimens ſont vifs & multipliés, plus auſſi les idées qui en doivent naître ſeront vives & nombreuſes. Or dans cette ſaiſon une multitude infinie d'objets frappe diverſement nos ſens & excite ſur eux des impreſſions vives & agréables. Mille fruits délicieux & de di-

verses saveurs satisfont notre goût, mille fleurs suaves & aromatiques flattent notre odorat, mille tableaux amusans charment notre vûe dans la campagne. Les bains tempérent la chaleur du sang, amollissent les houpes nerveuses de la peau, qui auroient pû être desséchées, débouchent les pores, & rendent la transpiration plus libre. En un mot, il n'y a aucun sens qui ne puisse être satisfait agréablement pendant l'Eté.

Effet de l'Automne sur l'esprit.

Après l'équinoxe de Septembre l'imagination par son inconstance, ses caprices, ses boutades, fait voir qu'elle se ressent des vicissitudes de l'automne. En effet dans cette saison tantôt les vents de l'ouest soufflent avec impétuosité & amenent des pluies longues & abondantes. Tantôt les vents du nord & du midi enfantent des orages qui portent dans leur sein la grêle, la foudre & l'épouvante. Tantôt à une chaleur modérée succédent des froids assez cuisans. Nos esprits se ressentent tellement de ces alternatives, que sans aucune cause morale ils sont gais ou tristes, enjoués ou sérieux. Il ne faut pas croire

qu'il n'y ait que les ames de ces hommes dont les ſentimens ſont au-deſſus de ceux du vulgaire, qui éprouvent ces viciſſitudes. Voyez ce vigneron, qui malgré qu'une ample vandange flatte ſes eſpérances, perd la moitié de ſa gaieté ſi le ciel ſe couvre de nuages, ou ſi la terre eſt enveloppée de brouillards. Si au contraire le ſoleil darde ſes rayons avec toute ſa vigueur, bientôt vous l'entendez par ſes chants d'allegreſſe annoncer toute la ſatisfaction de ſon ame & ſa ſervitude aux loix générales qui entraînent toute la nature.

Effet de l'Hiver ſur l'eſprit.

Pendant l'hiver combien le déſordre de la nature ne fournit-il pas de réflexions ſoit pour le phyſique, ſoit pour le moral? Le cours des ruiſſeaux eſt ſuſpendu, & les rivieres portent les fardeaux les plus lourds ſans que leurs flots glacés cédent à l'effort & à la peſanteur des maſſes énormes qui les compriment. Les arbres ſont dépouillés de leurs feuilles, la terre eſt couverte de neige, les vents du Septentrion ſoufflent un froid vif & cuiſant. Tandis que le Phyſicien cherche la cauſe de tous ces phénomênes, les papilles

nerveuſes de ſa peau ſouffrent une ſenſation déſagréable, qui, ſans qu'il y penſe, le diſpoſe inſenſiblement à la triſteſſe, & l'excite à ſe recueillir en lui-même. Il s'apperçoit alors que la ſaiſon des plaiſirs eſt écoulée, qu'il atteindra peut-être à l'hiver de ſon âge, qui ſera bientôt ſuivi de la caducité & de la mort. S'il s'approche du feu, il ſemble que ſa langue ſe délie, ſes eſprits ne ſont plus engourdis, la chaleur lui rend ſa gaieté & toute la vivacité de ſon imagination. Ici l'ame du phyſicien tient bien au phyſique.

Cette théorie eſt confirmée par les exemples de *Pope*, de *Milton*, de *Tschirnaus*.

Pour faire ſentir la connexion de nos principes, ce ſeroit ſans doute ici le lieu de comparer les ſaiſons avec les climats, de ſorte qu'on pourroit mettre en paralléle le printems & l'automne avec les régions tempérées, l'Eté avec les contrées du Midi, l'hiver avec les climats Septentrionaux. Mais cette comparaiſon déja facile par elle-même, ſe trouve ſuffiſamment développée par ce que nous avons déja dit. Il eſt plus à propos de faire voir que la vérité que nous avons établi en général, ſe trouve

aussi prouvée par l'expérience journaliere. Le célébre *Pope* avouoit qu'il composoit plus facilement pendant le printems que pendant toute autre saison. Cependant il y a quelques exceptions à cette regle générale, mais ces cas particuliers doivent être attribués au tempérament ou à quelqu'autre cause. *Milton* dit dans une de ses Elégies Latines que son esprit produisoit plus heureusement dans une saison que dans l'autre : & un de ses neveux raconte comme une observation de ce sublime Poëte, que son imagination étoit dans sa plus grande vivacité depuis le mois de Septembre jusqu'à l'équinoxe du printems. M. *De La Hire* a connu un enfant qui perdoit sa mémoire pendant l'Eté pour ne la retrouver qu'à l'equinoxe d'automne (*l*). Quoiqu'il en soit, ce fait confirme la thése que nous soutenons.

Nous traduirons analitiquement ici un morceau de l'ouvrage de l'Auteur qui nous a donné la Médecine de l'ame & du corps. Il revient trop bien à notre sujet pour le passer sous

(*l*) Histoire de l'Acad. Royale des Sc. an. 1707.

ſilence. Sur la fin de l'automne, dit-il (*m*), » je réflechiſſois ſur le tra-
» vail que je devois continuer pen-
» dant l'hiver. Alors je dînois peu, je
» ne ſoupois point, je m'entretenois
» avec des amis inſtruits des matieres
» que je voulois traiter, ou je liſois
» des livres qui avoient quelque rap-
» port avec mon deſſein. Je me levois
» de grand matin lorſque tout étoit
» tranquille, & je me livrois à mon
» imagination, ayant toujours ſoin
» de la ramener à mon objet lorſ-
» qu'elle s'en écartoit. C'eſt ainſi que
» je continuois mon travail pendant
» tout l'hiver. Par ce moyen j'écri-
» vois avec une ſi grande facilité, que
» j'en étois étonné moi-même, & je
» goûtois un tel plaiſir que je ne crois
» pas que l'on puiſſe dans la vie en
» goûter un plus doux. Qu'il me ſoit
» permis de rapporter ce que j'éprou-
» vois alors. Pendant la nuit je voyois
» des étincelles de feu qui diſparoiſ-
» ſoient lorſque j'y faiſois attention.
» Souvent je les appercevois lorſque
» je méditois, & elles devenoient

(*m*) *Medicina mentis & corporis*, part. 2 ſect. 3. pag. 224.

» plus ou moins vives ſelon que j'é-
» tois plus ou moins appliqué à l'é-
» tude. Ce qui nous doit faire con-
» jecturer avec quelle force & quelle
» grande vîteſſe les eſprits animaux
» ſont agités dans ces momens «.

Jacques De Vallée, Seigneur *Des-Barreaux*, ce bel eſprit du dernier ſiecle qui nous a laiſſé un ſonnet ſi fameux & ſi devot qu'il compoſa quelque tems avant ſa mort, ſe plaiſoit à changer de domicile ſelon les ſaiſons de l'année. Il alloit chercher le ſoleil ſur les côtes de Provence pendant l'hiver & paſſoit à Marſeille ces trois mois de la vilaine ſaiſon. La maiſon qu'il appelloit ſa favorite, étoit dans le Languedoc chez le Comte de *Clermont Lodeve*, où il diſoit que la bonne chere & la liberté étoient aſſiſes ſur leur trône ; quelquefois il alloit ſur les bords de la Charente voir *Balzac ;* de-là il paſſoit à Chenailles ſur la Loire, maiſon agréable & de plaiſir ; enfin, ſur la fin de ſa vie il ſe retira à Châlons ſur Saone, le meilleur air, diſoit-il, & le plus pur qui ſoit en France. C'étoit par des voyages auſſi gracieux, qu'il fut

conſerver cette liberté d'ame qui lui faiſoit mettre tant de ſel & d'agrémens dans ſes converſations (*n*).

Après ces obſervations nous nous croyons en droit de conclure, qu'il eſt très-intéreſſant de choiſir la ſaiſon où l'eſprit montre le plus de vigueur, lorſqu'il s'agit de travailler à quelque ouvrage qui doit nous aſſurer un nom dans la poſtérité. Il nous ſemble que l'imagination eſt plus féconde depuis le mois de Mars juſqu'au mois d'Octobre. C'eſt le tems où la nature eſt plus riche, que nous éprouvons un plus grand nombre de ſenſations, & que nous avons par conſéquent un plus grand nombre d'idées. Depuis le mois d'Octobre juſqu'au mois de Mars les ſens ſont plus tranquilles. C'eſt le tems où nous pouvons revenir ſur nos idées, les comparer, & en tirer des conſéquences. C'eſt ſur ce principe que nous engagerions à ne ſe livrer aux ouvrages qui appartiennent à l'imagination, que pendant le printems & l'été, tandis que nous conſeillerions de ne polir ces ſortes

Attention qu'il faut avoir aux Saiſons, relativement à la nature de ſes travaux.

(*n*) *Voyez le Dictionnaire* de Bayle, *Article* Des Barreaux, *note* E.

d'ouvrages & de ne travailler à ceux qui dépendent du jugement que pendant l'hiver & une partie de l'automne.

Ainſi des principes déja poſés on en peut déduire ces corollaires comme autant de conſéquences certaines.

COROLLAIRE I.

Les ſaiſons ainſi que les climats agiſſent efficacement ſur les eſprits.

COROLLAIRE II.

La maniere générale dont agiſſent les climats doit nous indiquer la maniere ſpéciale dont agiſſent les ſaiſons. Ce qui eſt une ſuite néceſſaire de notre ſiſtême.

COROLLAIRE III.

On doit avoir égard aux ſaiſons lorſqu'il s'agit d'entreprendre quelque ouvrage qui ſe rapporte ſoit à l'imagination, ſoit au jugement.

COROLLAIRE IV.

Ainſi les ſaiſons deviennent un moyen phyſique ſoit pour aider le génie, ſoit pour regler les opérations de l'ame.

CHAPITRE V.

Du pouvoir de l'Éducation ſur les eſprits.

Le terme d'Éducation pris dans un ſens général, eſt équivoque. Tantôt il ſignifie la maniere d'inſtruire les jeunes enfans & de diriger leur conduite ſuivant une certaine morale pratique, ou ſuivant certains uſages. Tantôt on l'applique aux ſoins que l'on prend pour nourrir, élever & entretenir ces mêmes enfans. L'eſprit & le corps qui ſont les ſujets de l'éducation, ont donné lieu à ces deux ſens. Mais ſous quelque face que l'on conſidere l'éducation, elle a des droits inconteſtables ſur la maniere d'être des hommes; c'eſt ce que nous allons voir en la conſidérant ſoit comme ſpirituelle, ſoit comme corporelle.



ARTICLE I.

De l'Éducation ſpirituelle.

Néceſſité de l'éducation ſpirituelle,

L'ÉDUCATION morale d'un enfant reſſemble à la culture des plantes. Celles-ci portent de plus ou de moins excellens fruits, à raiſon des ſoins que ſe donne le Jardinier. De même auſſi la bonne ou mauvaiſe conduite de l'homme dépend ſouvent des premieres impreſſions qu'il a eû pendant ſa jeuneſſe qui quelquefois ſe prête aux formes que l'on ſouhaite lui donner. Vient enſuite l'habitude, qui eſt une ſeconde nature : de ſorte que l'on diroit que la vertu eſt comme naturelle chez les uns, & que le vice eſt comme inné chez les autres. *Licurgue*, ce fameux Légiſlateur, nous en donne un exemple ſenſible dans ces deux chiens, qui, nés du même pere & de la même mere, acquirent par l'éducation des inclinations fort différentes, l'un étant devenu fort gourmand, & l'autre bon chaſſeur (*o*). Le pouvoir de l'é-

(*o*) Plutarchus *de præclaris Lacedemoniorum*

ducation morale ſur les ames une fois établi, il doit s'enſuivre la néceſſité d'une bonne éducation. Car ſi les premieres impreſſions ſont ſi difficiles à effacer, on doit conclure qu'il faut n'en donner, ou n'en recevoir que de bonnes.

L'Education morale n'eſt pas indépendante des ſens.

Il ne faut pas s'imaginer que l'éducation morale que l'uſage fait regarder comme ſpirituelle, ſoit totalement indépendante des organes corporels. Ce ſeroit une erreur. Lorſque je donne des préceptes, l'air eſt remué par mes paroles; cet air agité frappe l'oreille, le nerf acouſtique eſt ébranlé, à l'occaſion de cet ébranlement l'ame de celui qui m'écoute, eſt avertie de la maniere dont je penſe. Tout ce qui vient de s'exécuter chez moi, s'éxécute chez lui d'une maniere inverſe: car la façon de recevoir les impreſſions, les ſentimens, les penſées, eſt la méchanique renverſée de celle qui les communique. Preuve évidente que cette éducation qui paroît toute ſpirituelle, & qui paroît ne s'exécuter que par des voies immaté-

dictis. Et de modo pueros educandi. Voyez la Fable 165 de la Fontaine.

rielles, eſt encore dépendante de nos corps. C'eſt ce point de doctrine que nous allons examiner. Il eſt trop eſſentiel à la perfection de notre ouvrage pour le paſſer ſous ſilence, ou pour ne pas y inſiſter.

Diviſion de l'Education morale.

Nous diviſerons donc avec *Plutarque* l'éducation morale en nature, raiſon, & uſage (*p*). La nature eſt ce champ où les connoiſſances ſont ſemées. La raiſon n'eſt autre choſe que le jugement, où les préceptes qui font germer ces précieuſes ſemences, les empêchent de ſe corrompre, & les délivrent de tout obſtacle. Enfin l'uſage eſt l'emploi du fruit qu'ont produit les plantes cultivées avec ſi grand ſoin. La nature fournit donc le principe; les progrès & l'accroiſſement ſont dûs aux préceptes, ou au jugement; l'uſage enfin met le dernier ſceau à l'ouvrage. Ces trois parties de l'éducation ſont aſſez intéreſſantes par elles-mêmes pour qu'on les examine ſéparément afin de découvrir la part qu'y prennent les corps.

De la nature.

1. La partie la plus néceſſaire dans

(*p*) *Oper. moral.* tract. 1. *de modo pueros educandi.*

l'éducation c'eſt la nature. Sans elle tous les ſoins ſont ſuperflus. Elle eſt préciſément le terroir qui donne la bonne ou mauvaiſe qualité aux plantes (*q*). Suivant nos principes elle n'eſt qu'une certaine diſpoſition des organes ſur laquelle les climats, le régime de vivre & pluſieurs autres cauſes phyſiques ont un pouvoir inconteſtable. L'éducation morale qui fait abſtraction de la nature, reſſemble à la routine d'un Jardinier qui ſeme ſans faire attention à la qualité du ſol ou de la graine. Il eſt des terrains ingrats que l'on cultiveroit en vain. Il eſt des arbres ſecs qui ſe rompent plutôt que de plier.

Tant que l'ame demeurera unie au corps, il y a des loix auxquelles elle ſera tellement aſſujettie, qu'il n'y a que ſa diſſociation qui puiſſe l'en délivrer. L'impreſſion de l'éducation ſur

(*q*) *Imprimis naturâ opus eſt, quâ repugnante irrita ſunt omnia .... Natura namque noſtra, agri, doctorum præcepta, ſeminum rationem habent. Inſtitutio à puero tempeſtivæ ſationi reſpondet. Locus verò diſciplinæ accommodatus, aëri ambienti, ex quo iis quæ è terrâ naſcuntur alimentum ſuppeti. Diligens ſtudium agricultura eſt. Tempus autem hæc ad plenam nutritionem confirmat.* Hip. *Sect.* 1. *lib. qui inſcribitur* Lex.

les ames par le moyen des mouvemens physiques, est une de ces loix générales qui sont à l'abri de tout anéantissement. Ainsi des organes plus ou moins bien disposés, seront les causes d'une meilleure ou d'une moindre éducation ; c'est-à-dire, constitueront ce fond capable de fertiliser ou d'étouffer les semences que l'on y confiera.

Or en ne consultant que la saine raison, il paroît certain que les organes des sens exacts & libres, un tempérament dans lequel les fibres soient suffisamment tendues & aisément vibratiles, un sang qui fournisse des esprits déliés, actifs, donnent cette heureuse constitution où les soins de l'éducation seront récompensés au centuple. Toutes les dispositions qui varieront en quelque chose de cette heureuse constitution, feront aussi varier les succès de l'éducation. Ces dispositions sont-elles douteuses? les effets de l'éducation seront incertains. Sont-elles tout-à-fait mauvaises? peines inutiles, éducation vaine. De-là ce précepte que nous donnerons dans la suite, qu'il faut corriger

la

la nature défectueuſe avant que l'art cherche à l'embellir & à la perfectionner. Jamais l'éducation morale ne changera des fibres trop groſſieres, en des fibrilles plus délicates, ni un ſang fougueux en un ſang plus moderé. Jettons nos regards ſur le fils de *Ciceron*. Les Hiſtoriens rapportent que malgré tous les ſoins qu'on avoit apporté pour le bien élever, il paya la ſageſſe & la ſcience de ſon pere par beaucoup d'ignorance. Il fut cependant à Athenes, le centre du ſçavoir & de la politeſſe; il étudia ſous *Cratippe*, le Philoſophe le plus eſtimé de ſon ſiécle; il avoit en main les écrits de ſon pere, les livres de ces génies ſi eſtimés qui vivoient de ſon tems, & qui avoient vécu avant lui. Il faut donc avouer qu'on ne peut recevoir une bonne éducation ſi la nature n'a mis en nous d'heureuſes diſpoſitions, ou ſi l'on ne ſupplée par l'art aux diſpoſitions que la nature nous aura refuſé (*r*).

(*r*) *Nam nihil invitâ facies, diceſve Minervâ.*
Naturâ fieret laudabile carmen, an arte,
Quæſitum eſt. Ego nec ſtudium ſine divite venâ,

Le Centaure *Chiron*, cet ancien Médecin que *Pelée* donna pour Précepteur à *Achille*, étoit ſans doute pénétré de cette vérité que la complexion des corps & les qualités du ſang & des humeurs étoient requiſes avant de donner des préceptes. Pour diſpoſer de bonne-heure ſon éleve aux emplois pénibles de la guerre qui devoit faire ſon unique occupation pendant toute ſa vie, il le nourriſſoit d'une maniere extraordinaire ; il lui faiſoit avaler la moëlle des lions & des ſangliers, afin qu'il prit la force & le naturel de ces bêtes féroces, accoutumées au ſang, au carnage & à dévorer les autres animaux (*s*).

De la raiſon. II. Dans l'éducation morale on peut entendre deux choſes par la raiſon ; 1°. la maniere dont nous acquerrons nos connoiſſances, 2°. les préceptes.

Si nous penſons murement à l'origine de nos connoiſſances & à leurs

Nec rude quid proſit video ingenium : alterius ſic
Altera poſcit opem res, & conjurat amicè.
Horatius de arte poet. verſ. 408.

(*s*) Voyez l'Hiſtoire Poëtique du P. *Gautruche* corrigée par M. l'Abbé de B***. *liv.* 2. *chap.* 16.

progrès, par quelque cauſe que ce ſoit, nous verrons que plus nos organes ſe développent, plus notre entendement ſe développe auſſi : que plus nos organes ſont ébranlés, plus nos connoiſſances ſe multiplient : que la différente texture & les divers degrés de ſenſibilité des organes occaſionnent la variété des caracteres : que ces organes peuvent être tellement modifiés par les climats, le régime de vivre & les autres conditions de la vie, qu'on ne ſe reſſemble plus à ſoi-même à l'âge de vingt ans & à l'âge de quarante. Nous n'avons que deux ſortes de ſenſations, le plaiſir & la douleur. Ces deux ſentimens excitent dans l'enfant mille mouvemens ; il pleure, on lui préſente ce qui lui eſt néceſſaire ; ſa nourrice lui parle, ſon oreille devient attentive, elle s'accoutume aux ſons & en apperçoit les différences ; la langue par la ſympathie qu'elle a avec l'oüie, articule confuſément quelques monoſyllabes, puis des mots un peu plus longs ; les yeux qui voient ſouvent le même objet s'y habituent, & les diſtinguent de tous les autres ; la mémoire lui applique

le nom qu'on lui a donné, & en retient toutes les qualités; l'imagination jointe au raisonnement, verra les rapports & les différences qu'aura cet objet avec tous les autres. C'est ainsi que nous acquerrons nos premieres connoissances sans aucune regle réflechie de notre part, ou de ceux qui nous approchent. Tout n'est que machinal, & il n'y a que le sensible qui nous frappe & qui puisse se faire connoître de nous.

Sommes-nous plus avancés en âge? on nous confie à des maîtres pour en recevoir les préceptes, on nous met des livres entre les mains pour en retenir les maximes. C'est encore par la vûe & par l'oüie que nous recevons ces instructions. Ce n'est qu'en faveur de telle ou telle motion excitée sur ces organes & des mouvemens conséquens, que l'ame est imbue de tel ou tel précepte. De quelque maniere que les connoissances soient transmises, communiquées, reçues, imprimées on y apperçoit toujours une méchanique évidente. Il est vrai que par les motions primitives que l'art excite sur les sens, les fibres acquie-

rent une certaine facilité pour se mouvoir, sur-tout si ces motions sont répétées : mais l'aptitude au mouvement existoit antérieurement. Les préceptes ne peuvent donc fructifier que dans ce fond fertile & heureux, où la nature feroit, pour ainsi-dire, tout par elle-même ; que dans ces terreins qui ne différent que de quelques degrés de ce fond fertile & heureux ; que dans ces champs cultivés, préparés & améliorés par l'art. Si l'on réussissoit à changer les caracteres par les préceptes, verrions-nous tant de monstres sortir du sein de la sagesse ; *Seneque*, *Socrate*, *David* : quels maîtres ! *Neron*, *Alcibiade*, *Absalon* : quels éleves ! Persuadés de l'insuffisance des leçons pour nous rendre meilleurs, ou plus ingénieux, nous ne parlerons pas de l'éducation spirituelle dans la suite de ce traité : car 1°. nous avons des moyens physiques qui vont directement à la source du mal ; tels sont les climats, le régime de vivre, le changement de tempérament, toutes les parties de la Thérapeutique, &c. 2°. Ce traité n'est pas fait pour ceux qui jouissent

de toute la liberté d'un eſprit ſain ; mais ſeulement pour ceux dans leſquels une nature ingrate a mis des diſpoſitions contraires au libre exercice des fonctions animales, & par conſéquent impénétrables à la puiſſance de l'éducation morale.

De l'Uſage. III. L'uſage n'eſt pas la partie la plus à négliger dans l'éducation. L'on acquiert des talens dans le ſecret ; il s'agit de les mettre au jour. Il n'y a point de ſcience pratique qui n'enſeigne la direction & la fin de ſon objet. La Rhétorique nous apprend à bien diſcourir, la Logique nous conduit à la vérité, la Médecine nous préſente les moyens pour entretenir l'homme dans ſa ſanté & pour le guérir de ſes maladies, la Géométrie la regle & le compas à la main, nous fait meſurer toutes les grandeurs, l'Arithmétique & l'Algebre vont juſqu'à la démonſtration ; il n'eſt pas en un mot, dans les Mathématiques, dans les arts, dans la morale & dans la religion, de connoiſſances dont on ne puiſſe tirer des conſéquences pratiques. Or il eſt certain que l'uſage qu'on fait de ces conſéquences ne peut ſe faire que par

un méchaniſme évident. Qu'on nous permette ici d'éviter la longueur du détail.

L'uſage peut encore être conſideré relativement à l'emploi que l'on fait de ſes talens dans la ſociété. Le choix des compagnies, nous dit-on, dans les traités de l'éducation morale, eſt ce qu'il y a de plus important. On connoit aiſément les hommes par la ſociété. Les corbeaux ſont ſur les cadavres, & les abeilles ſur les fleurs. L'exemple eſt encore une de ces choſes qui nous font proſpérer ou échouer dans l'uſage. Il y a tant de mauvais exemples, qu'on pourroit dire avec les Anciens : *Legibus non exemplis vivendum.* Rarement choiſit-on le meilleur modéle, & le cœur humain eſt ſi dépravé, qu'il eſt d'abord affecté de ce qui eſt le plus mauvais. Je m'arrête ſur ces excellentes maximes de la morale, & je ramene tout à mon principe. Notre conduite eſt reglée ſur nos penchans & notre façon de penſer ; nos penchans procédent de la force de nos vertus ou de nos paſſions, dont nous avons mis le méchaniſme à découvert en

parlant de la volonté ; notre façon de penſer émane d'une certaine ſuite de raiſonnemens & de jugemens dont nous avons fait voir les reſſorts en traitant de l'entendement : l'uſage eſt donc méchanique par-tout ; & s'il a plus de droits ſur nous que les préceptes, c'eſt qu'il influe plus directement ſur les organes de nos ſens.

Explication de notre ſentiment ſur l'Education morale.

Ce que nous venons de dire ſur l'éducation ſpirituelle doit s'entendre dans le général. Il eſt des cas particuliers où ſa puiſſance ſe manifeſte toute entiere. En général, l'éducation morale s'opere par des voies méchaniques. C'eſt elle qui excite en nous des mouvemens qui n'auroient jamais été excités par d'autres moyens. C'eſt elle encore qui donne aux fibres une certaine facilité pour ſe mouvoir. Mais tout cela n'opere pas directement ſur un naturel tout-à-fait diſgracié. Il eſt des pierres d'une telle eſſence qu'elles ne produiront jamais aucun éclat malgré tout le poli qu'on tâchera de leur donner. Dans le particulier l'éducation nous procure une infinité de connoiſſances, ſoit pour la vie intérieure, ſoit pour la vie civile ;

civile ; elle nous rend affables & nous fait aimer & désirer de chacun ; elle nous fait moderer certains appétits dépravés de notre nature, qui nous feroient haïr par leur impétuosité. C'est donc avec raison que de grands philosophes n'ont pas dédaigné de consacrer leurs veilles dans la vûe de donner aux hommes des maximes de probité, de politesse, d'amour pour ses devoirs, & de complaisance selon la coutume, les temps & les circonstances. Ne pourrions-nous pas écrire ici les noms des *Fenelons*, des *Croussas*, des *Lokes* & des *Rollins*, qui par les sentimens d'humanité qu'ils ont voulu inspirer à tous les hommes, se sont élevés au-dessus de l'humanité même. Nous inscririons aussi volontiers ici *Jean-Jacques Rousseau*, si, par une métaphysique trop recherchée & souvent déplacée, par des leçons bisarres & inspirant souvent la haine des hommes & des talens, il n'eut fait plutôt de son *Emile* un sauvage raisonneur, qu'un citoyen policé (*t*).

(*t*) Emile, ou de l'Education par J. J. Rousseau Citoyen de Geneve. Amsterd. 1765.

Nous ne revoquons donc pas en doute le pouvoir particulier de l'éducation morale ſur les eſprits. Un ſeul coup d'œil ſur une perſonne qui a reçu cette éducation, & ſur une autre qui ne l'auroit pas reçu, nous démentiroit bien vîte. Chacun ſait encore que les meilleurs terreins ſont ceux qui deviennent le plus aiſément en friches, lorſqu'on n'a pas le ſoin de les cultiver. Ce que nous prétendons aſſurer ici, c'eſt qu'elle n'eſt pas indépendante de nos ſens, & qu'il ne faut pas toujours tout en attendre. Il ſe trouve des perſonnes dont il faut corriger la conſtitution corporelle avant de leur donner des préceptes. Il y en a d'autres qui ont beſoin de cauſes qui agiſſent directement ſur le principe qui fait la différence des eſprits, afin de poſſeder ou de rectifier quelque talent que l'éducation morale malgré toute ſa puiſſance n'a pû leur donner, ou du moins perfectionner. Ce qui établit l'étendue de la Médecine & la néceſſité de ce Traité. Tout ceci paroîtra d'abord tenir un peu du paradoxe, mais ce ſiſtême eſt pris dans la nature de la

chose, & porte avec lui un caractere de vérité ineffaçable.

ARTICLE II.

De l'Éducation corporelle.

NOUS appellons Éducation corporelle le régime de vivre que l'on fait observer à un enfant depuis le moment de sa naissance, jusqu'à un âge où la raison commence à faire briller quelques-uns de ses rayons : car c'est alors que devenu jeune homme, il est livré à lui-même, & qu'il est libre dans le choix des choses non naturelles.

Ce que l'on doit entendre par Education corporelle.

Il semble d'abord que la nature ait ordonné à chaque mere de nourrir ses enfans. Une pernicieuse coutume établie en France, a fait désobéir les meres à cette intention de la nature. Outre que cette loi est avantageuse pour la santé de la mere, elle l'est aussi pour celle de l'enfant. Nous n'avançons rien ici qui ne soit trés-probable, & que la raison ou l'expérience ne confirme (*u*).

Que les meres doivent nourrir leurs enfans, par rapport à elles-mêmes.

(*u*) De l'Obligation aux meres de nourrir leurs

En effet il en eſt de même de la ſécrétion du lait ſupprimée, comme de la ſuppreſſion de toutes les autres ſécrétions. Le lait qui reflue dans la maſſe du ſang, l'aigrit, l'enflâme, l'épaiſſit. La pléthore eſt le moindre mal qu'il puiſſe procurer : à cette pléthore ſe joint ordinairement la cacochimie : de-là naiſſent mille obſtructions, des fiévres exanthématiques, des éréſipéles, des abſcès, des skirrhes & des cancers que les opérations les plus cruelles peuvent ſeules guérir, ou que la mort la plus douloureuſe peut ſeule terminer. C'eſt en allaitant leurs enfans que les meres peuvent éviter tous ces maux. N'eſt-ce pas l'intention du Créateur, qui ne leur a donné deux mamelles que pour cet uſage. L'embonpoint, la fraîcheur & les graces d'un beau ſein ſont-elles préférables à la douce ſatisfaction de donner à ſon ſang même ſon propre ſang pour nourriture. Les bêtes les plus féroces préſentent à leurs petits leurs mamelles pour les

enfans, par M. *Hecquet* D. M. P. Voyez auſſi la thèſe *Ergò prolem lactare matribus ſaluberrimum.* 11. Aprilis 1741.

allaiter. N'y auroit-il donc que les femmes qui favorifées d'un naturel plus doux, voudroient furpaffer en cruauté les bêtes les plus cruelles, & par une injuftice criante, refufer à leurs enfans ce qu'elles font obligées de leur donner ? Elles feront moins fécondes fans doute, puifqu'une fois devenues nourrices, elles éviteront les voluptés de la couche nuptiale ; mais au moins elles auront la confolation de voir croître une famille faine & robufte. Les femmes qui deviennent groffes fi fouvent, ne peuvent pas jouir de cet avantage. Les parties continuellement fatiguées par les travaux des groffeffes, perdent leur reffort, & ne mettent au jour que des embrions infirmes & valétudinaires. Il en eft de même de la matrice que d'un champ qu'il faut laiffer repofer, fi l'on fouhaite faire une bonne récolte ; fi on l'épuife par le travail, la femence qu'on y jettera trompera l'efpérance du moiffonneur.

Et par rapport à la fanté de leurs enfans.

C'eft donc déja un grand avantage pour les familles que les meres allaitent elles-mêmes leurs enfans. Il eft

encore d'autres ſalutaires effets que continue d'éprouver l'homme qui vient de naître. L'eſtomac & les inteſtins ſont chargés d'une lie qui s'y eſt amaſſée avant la naiſſance, & dont il faut les débarraſſer pour éloigner mille maladies qui ſont prêtes à fondre ſur la tête de l'enfant nouveau né. Les engorgemens, la mauvaiſe chilification, les tranchées, les vers, le rachitis, le maraſme ſeroient les fruits de cette terrible négligence. L'art ne trouvera jamais de purgatif plus doux, ni de mieux proportionné à la délicateſſe des organes de l'enfant, que le lait de la mere qui paroît auſſi-tôt après l'accouchement. Il eſt alors une liqueur ſéreuſe & légere qui débarraſſe l'eſtomac de ſes impuretés, qui facilite l'écoulement des urines, qui provoque doucement la tranſpiration, qui nourrit autant qu'il eſt néceſſaire, à cauſe de cette conformité qu'il trouve dans toutes les humeurs, & par cette facilité qu'il trouve à s'y mêler, tirant leur origine de la même ſource. Le lait d'une autre femme fût-il en ſoi meilleur, il ſera relativement moins bon pour

l'enfant, parce que ce ſera pour lui un changement de nourriture, & que ce lait aura moins d'analogie avec toutes les liqueurs qui coulent dans ſes veines.

Tant de raiſon devroient ſans doute engager les meres à allaiter elles-mêmes leurs enfans. Un motif plus puiſſant devroit les y engager encore plus : c'eſt que le caractere des nourriſſons ſe trouve plié ſur l'humeur des nourrices. Une nourrice colere nous préſente des éleves féroces & cruels; une nourrice voluptueuſe nous offre des nourriſſons laſcifs; une nourrice adonnée au vin éleve des enfans qui ſont enclins à l'ivrognerie. *Diodore de Sicile* rapporte que la nourrice de *Néron* aimoit le vin, & qu'en conſéquence ſon nouriſſon fut ivrogne. Le même Auteur attribue la cruauté de *Caligula* à la coutume qu'avoit ſa nourrice de s'enduire le mamelon de ſang pour le faire prendre à ſon nourriſſon. Que tous ces faits ſoient apocriphes, il n'en ſera pas moins vrai que les nourrices communiquent leurs tempéramens à leurs éleves, & par conſé-

Pouvoir de la lactation ſur les eſprits.

quent les qualités de leurs eſprits & de leurs cœurs.

Lorſque nous diſons que les meres doivent nourrir elles-mêmes leurs enfans, nous ne l'entendons que de celles qui ſont douées d'un excellent caractere & de talens qui ſuppoſent en elles un certain génie. Nous en écartons toutes celles dans leſquelles les défauts ſont trop remarquables & dans leſquelles on n'entrevoit que la vie végétative ou animale. C'eſt alors qu'il faut avoir recours à une ſeconde mere qui reçoive l'enfant étranger entre ſes bras, & lui tranſmette ſes vertus & ſon naturel. Le choix des nourrices eſt ce qu'il y a de plus important pour la vie & pour les mœurs des hommes. Ce que nous avons déja dit ſuffit pour en démontrer la vérité. Car ſi le lait a un tel pouvoir ſur le corps des enfans, qu'il opere ſur eux les mêmes effets qu'il a ſouffert dans les nourrices, comme on le voit par les médicamens qui, donnés aux nourrices, operent par la lactation les mêmes effets dans les nourriſſons; pourquoi ne pas eſtimer de-là ſon pouvoir ſur les eſprits, puiſque les

différentes modalités des corps emportent essentiellement avec elles les différentes modalités des ames.

S'il est certain comme on l'a observé depuis des siecles entiers, que les passions ou les vertus se transmettoient par la lactation (*x*); il n'est pas moins certain que les enfans allaités par leurs meres, mettant toutes choses égales, sont beaucoup plus spirituels que ceux qui ont été confiés aux soins d'une nourrice. Sans doute que cela ne vient que de cette parfaite analogie des sucs fournis & des humeurs à conserver : tandis que les enfans livrés à d'autres mains doivent ressentir les funestes effets d'un changement subit. Si l'économie animale ne se trouve pas totalement dérangée dans ces conjonctures, elle est cependant endommagée dans ses ressorts. Ce n'est plus ce jeu aisé, libre

(*x*) Voyez *Ambroise Paré* 24. liv. de la génération, chap. 24. *Harmoniæ Gynæcior*, *part*. 1. *ex* Moschione, *cap*. 18. Lud. Bonaccioli *enneas muliebris*, *cap*. 8. *sub fin*. Helmontius, *tract. infant. nutrit. pag*. 623. Ettmullerus, *Collegium pract. tom*. 2. *part*. 1. *pag*. 1066. Reyes, *Camp. Elys. quæst*. 41. *pag*. 586. Fort. Licetus, *de monstror*; *causis*, *nat. & diff. lib*. 2. *cap*. 64. *Pædotrophiæ* Scévolæ Sammarthani, *lib*. 1.

& délicat ; c'eſt un travail dur, pénible & ingrat. Doit-on à préſent s'étonner ſi peu d'enfans reſſemblent à leurs peres ; & un pere courageux doit-il être ſurpris d'avoir engendré un lâche, de même qu'un homme ſpirituel d'avoir donné le jour à un ſtupide.

Déplorons donc l'aveuglement des femmes qui vivent dans ce ſiécle & dans cette contrée. L'on croiroit à les entendre, que l'éducation corporelle doit être totalement reléguée dans les campagnes & bannie des villes ; que des ſoins groſſiers ſuffiſent à des corps délicats ; que la ſimplicité d'une payſanne ſurpaſſe la politeſſe de leurs mœurs. Laiſſons débiter cette pernicieuſe doctrine, & tâchons de réſiſter au torrent. Voici nos concluſions ſur cet artile. Une mere doit allaiter ſon enfant, la nature lui dicte & lui en fait un devoir : elle ne peut ſe ſouſtraire à ce commandement que par des raiſons valables ; le corps de ſon enfant en ſera toujours d'une plus heureuſe conſtitution, & ſon eſprit en ſera toujours plus excellent. L'obſervation ſe trouve d'accord la-deſſus avec le raiſonnement.

Nous ne disons rien ici de toutes les choses non naturelles qui peuvent entrer dans l'éducation corporelle, telles que l'air, l'exercice, la diéte, &c. On pourra soi-même voir de quelle importance sont ces choses, soit par ce que nous en avons dit jusqu'à présent, soit par ce qui nous en reste à dire. Nous tirerons simplement ici quelques corollaires.

COROLLAIRE I.

Que l'éducation morale ne s'opére que par des voies méchaniques.

COROLLAIRE II.

Que l'éducation morale n'opere pas directement sur la nature des esprits.

COROLLAIRE III.

Que l'éducation morale n'est pas à négliger, puisqu'elle procure des mouvemens qui ne s'exciteroient jamais, ou qui ne seroient excités que très-difficilement par tout autre moyen.

COROLLAIRE IV.

Que dans l'éducation corporelle la

lactation eſt le premier ſoin. Que ce ſoin ne doit pas être confié à des nourrices étrangeres, comme l'a établi la coutume ; encore moins à des animaux, comme le prétendent quelques Novateurs ridicules : les meres ſeules doivent allaiter leurs enfans.

COROLLAIRE V.

Que par ce moyen l'intégrité des fonctions de l'ame & du corps ſera conſervée. De-là il n'arrivera pas des changemens ſi conſidérable dans les familles, & l'on ne verra pas les enfans toujours héritiers des noms de leurs ancêtres & rarement de leurs vertus.

COROLLAIRE VI.

Que cette éducation corporelle eſt un vrai moyen phyſique de diſpoſer les enfans à jouir de toutes les richeſſes d'un entendement libre & ſain, & d'une volonté qui ſent toute l'étendue de ſon pouvoir.



CHAPITRE VI.

De la Puiſſance des Tempéramens ſur l'eſprit.

CHACUN parle de ſon Tempérament & preſque perſonne n'en connoît la vraie nature. Il eſt varié d'une maniere infinie pour les autres, & eſt unique pour nous. Il eſt à la diſpoſition intrinſéque des corps ce que la phyſionomie & la variété dans les mêmes traits ſont au viſage; il eſt à la forme diſtinctive des eſprits ce qu'eſt le caractere dans les ames, ou leurs manieres d'être particulieres; il a une ſanté qui lui eſt propre & des qualités différentes de celles qui conviennent à d'autres complexions. Toutes ces choſes ne peuvent ſe concevoir aiſément qu'après que l'on ſe ſera formé une idée exacte de la nature des tempéramens en général & que l'on aura fait un examen particulier de chaque eſpece de tempéramens

Idée générale des Tempéramens.

ARTICLE I.

Des Tempéramens en général.

Sentimens des Anciens sur les Tempéramens.

LES Anciens qui expliquoient tout par les quatre premieres qualités des êtres, c'est-à-dire, par la chaleur, le froid, la sécheresse & l'humidité, croyoient que la diverse aptitude pour l'exercice de toutes les fonctions ne ressortissoit que de ces qualités primitives. De-là ils ont admis neuf especes de tempéramens, quatre simples, quatre composés & un tempéré; les simples sont les tempéramens chauds, froids, secs & humides; les composés sont ceux qui renferment en eux deux des quatre premieres qualités, tels sont les tempéramens sanguins, bilieux, pituiteux & mélancoliques; enfin le tempérament dit tempéré est cette constitution dans laquelle les qualités premieres tiennent le milieu dans une juste proportion.

Observations sur ce sentiment. Infinité de

Nous ne cherchons pas à nous écarter des idées déja reçues. Cependant nous pensons qu'on ne peut s'en

tenir à la diviſion que les Anciens ont fait des tempéramens, qu'avec quelque reſtriction. Il y a autant de tempéramens qu'il y a de perſonnes qui exiſtent. Tant de cauſes en effet concourent pour produire les complexions, qu'il eſt preſque impoſſible qu'il n'en réſulte qu'un certain nombre déterminé. L'origine, le ſexe, l'âge, l'air, les ſaiſons, les climats, la force du cœur, l'élaſticité des viſceres, le boire, le manger & toutes les autres conditions de la vie, ſont autant de cauſes qui, variant elles-mêmes à l'infini, différencient tous les tempéramens & donnent mille nuances à la même eſpece de tempéramens. C'eſt ainſi que parmi les couleurs primitives il ſe trouve dans chaque eſpece une infinité de tons & de dégradations. Mais quand bien même il ne ſe trouveroit pas une ſi grande multitude de cauſes pour varier les tempéramens, le ſang lui-même par ſes diverſes modalités peut ſeul fournir cette quantité innombrable de différences ; ſes particules varient dans leur configuration, dans leur mêlange, dans leur nombre ; elles va-

Tempéramens. La conſtitution tempérée rejettée.

rient dans leur principe & dans leur mouvement ſoit progreſſif, ſoit inteſtin : tant de manieres d'être vont à l'infini. Comme l'eſprit humain ne peut pas embraſſer une auſſi grande étendue, il faut lui fournir des termes de comparaiſon auſquels il puiſſe rapporter les principales différences qui peuvent s'obſerver. C'eſt pourquoi nous admettrons huit claſſes générales de tempéramens; quatre ſimples & quatre compoſés. Nous rejettons abſolument la conſtitution tempérée : car nous ne penſons pas qu'il ſoit poſſible de rencontrer cette combinaiſon ſcrupuleuſe, ou plutôt cette proportion géométrique, comme dit *Ariſtote*, dans des corps qui penchent tous les jours vers leur ruine. Ici ce ſont les humeurs, qui, par leur continuel broiement, tendent à l'alcaleſcence; là ce ſont les ſolides qui perdent de leur ſubſtance & de leur reſſort.

Recherche ſur le principe des Tempéramens. Ridiculité de l'Aſtrologie.

Le point le plus eſſentiel n'eſt pas de ſavoir le nombre des tempéramens, il eſt bien plus intéreſſant d'en connoître la cauſe efficiente. Quelques-uns de nos peres qui n'avoient encore

encore vû que l'aurore de la Physique, ne pouvant appliquer leurs principes à tous les cas possibles, ont eu recours à l'Astrologie. Erreur pire que la premiere. Si l'on en excepte le Soleil, que peut sur nos corps l'influence des astres qu'ils reglent selon leur fantaisie ou selon leur besoin? Faut-il la présence de la Lune pour faire des lunatiques? Saturne y auroit bien mieux réussi avec ses quatre satellites. Faut-il forcer Jupiter à fabriquer ces humeurs joviales? tandis que le Soleil par sa présence récrée toute la nature. Laissons les planettes en repos & ne les accusons pas de choses qu'elles n'ont jamais pu faire. Si Mars & Vénus sont coupables, ce n'est que de porter le nom de quelque criminel.

L'eau, la terre, le sel & le soufre sont les quatre agens que les Chymistes retirent de tous les corps par l'analyse. C'est de la combinaison de ces principes que dépendent les propriétés des mixtes. C'est aussi sur ce fondement que ces studieux observateurs des ressorts secrets de la nature ont établi toute leur doctrine sur les

Opinion des Chymistes sur la nature des Tempéramens.

différentes constitutions des hommes. Si le soufre domine, disent-ils, c'est un tempérament chaud & sec, ou bilieux; si c'est le sel, c'est un tempérament chaud & humide ou sanguin; si c'est le phlegme qui est en plus grande abondance, c'est un tempérament pituiteux; enfin si c'est le principe terreux qui surpasse tous les autres, c'est un tempérament mélancolique.

Notre doctrine sur la nature des Tempéramens.

Pour une plus grande exactitude nous ajouterions l'air à ces quatre premiers principes. C'est peut-être de lui que dépend l'élasticité de nos solides, & c'est sans doute de son mêlange avec nos liqueurs que dérive un grand nombre de leurs propriétés. Mais sans chercher la cause éloignée des tempéramens, ne parlons que de leur cause prochaine. Il nous semble qu'elle n'est autre chose que la force mouvante du cœur, & la nature du liquide qui est à remuer; ce qui constitue cette organisation de nos corps propre à caractériser la maniere dont s'exercent nos différentes fonctions. En effet le pouls qui indique soit l'état présent du cœur comme premier

moteur, ſoit la nature, la quantité & le mouvement du ſang comme ſource générale d'où ſortent toutes les autres humeurs, nous dénote en même tems la maniere dont ſe comportent les fonctions vitales & naturelles; & ſi par malheur il arrive quelque dérangement conſidérable à notre machine, quel autre témoin plus ſincere que le pouls peut interroger le Médecin? Il en eſt de même pour les fonctions animales. C'eſt par le pouls qu'on peut connoître toute l'étendue des facultés de l'entendement & de la volonté. Un pouls élevé, tendu, vif ou fort, déſigne ſans doute d'autres inclinations & d'autres mœurs qu'un pouls petit, ſouple, lent ou foible. C'eſt en parlant des tempéramens en particulier que nous allons en donner des exemples.



ARTICLE II.

Des Tempéramens en particulier.

On ne doit pas s'attendre à trouver une Physiologie complette sur chacun des tempéramens. Nous avons cru devoir négliger la partie qui regarde absolument le corps, pour traiter plus en détail la partie qui regarde l'esprit. Ainsi nous allons commencer par développer le caractere des tempéramens simples, ensuite nous découvrirons celui des tempéramens composés.

PARAGRAPHE PREMIER.

Des Tempéramens simples.

Par tempéramens *simples* nous n'entendons pas des tempéramens tellement pourvus d'une seule qualité, qu'ils en excluent toutes les autres. Ils seroient des êtres de raison. Ce que nous concevons ici, c'est que parmi les quatre premieres qualités, il peut y en avoir une seule qui pré-

domine, les autres étant dans un rapport à-peu-près égal. Nous avons déja dit que ces températmens étoient au nombre de quatre, ſavoir, le chaud, le ſec, le froid & l'humide.

§. I. En général les perſonnes d'un tempérament chaud ont les cheveux blonds, épais & crépus. La partie blanche de l'œil laiſſe entrevoir des lacis de vaiſſeaux ſanguins aſſez conſidérables. Les caroncules lachrimales & les lévres ſont colorées d'un vermeil aſſez vif. La rougeur éclate ſur le viſage. Le pouls eſt élevé & fréquent, l'habitude du corps eſt maigre & robuſte. La peau eſt brûlante. Les vaiſſeaux ſont fermes, élaſtiques & capables de pouſſer avec force un ſang compact & ſalin. Du Tempérament chaud.

Si nous conſiderons leur caractere, nous verrons que ces perſonnes ſont promptes & emportées; mais leur colere eſt un feu qui s'éteint à l'inſtant, & qui laiſſe à peine quelques traces de ſon ardeur. Elles ſont bienfaiſantes, portées à rendre ſervice, douées d'un eſprit aſſez propre pour les ſciences, cependant ſujet à ſe rebuter dans les difficultés & dans les Caractere des perſonnes de ce Tempérament.

recherches. La vivacité & l'impatience produisent cet effet & les obligent de ne s'attacher qu'aux Arts qui ne sont que le produit d'un certain arrangement d'idées ou d'images, comme sont l'Eloquence, la Poësie, la Peinture, le Génie, l'Architecture, &c. Si nous pénétrons plus avant, nous les verrons agir sans réflexion, audacieuses, téméraires, lascives & dissolues.

Dans une telle complexion le sang est salin, subtile & circule avec une certaine activité ; les fibres sont très-irritables & toujours dans un certain degré de tension. De-là les idées vives, il est vrai, mais les vibrations excitées étant de peu de durée, l'impression sera passagere, ce qui occasionnera cette légereté que l'on remarque dans les personnes de ce tempérament, ce qui rendra compte aussi de cette colere aussitôt éteinte qu'allumée & de ce courage porté jusqu'à la témérité, qui est l'effet ordinaire d'une imagination vive, impétueuse & peu suivie de réflexions.

La liqueur prolifique dans ce tempérament a une grande activité. Les

véſicules ſéminales picotées, & pour ainſi dire, irritées procurent dans les parties de la génération un influx conſidérable de fluide animal. Source de ce penchant à la laſciveté qui devient preſque inſurmontable dans les perſonnes de la complexion dont nous venons de parler.

§. II. La chaleur eſt ordinairement ſuivie de la ſéchereſſe : mais un tempérament peut être ſec ſans être chaud. Les vieillards en ſont un exemple : car leur complexion fait voir une ſéchereſſe aſſez conſidérable ſans chaleur. Nous pouvons donc aſſurer l'exiſtence d'un tempérament ſec, ſans y admettre cette chaleur du tempérament chaud. La confuſion que quelques-uns ont tâché d'apporter dans ces deux conſtitutions eſt donc inutile & frivole. Nous avouerons volontiers que ces deux complexions ſe reſſemblent en bien des points : mais cette reſſemblance n'empêche pas qu'elles ne ſoient réellement diſtinctes. Du Tempérament ſec.

Dans le tempérament ſec, la maigreur eſt bien plus grande que dans le tempérament chaud. Les vaiſſeaux

ſont plus compactes, plus étroits & plus élaſtiques. Les liqueurs ſont en plus petite quantité, plus dépouillées d'humidité & plus âcres.

Caractere des perſonnes d'un Tempérament ſec.

De-là les hommes doués d'un pareil tempérament ont l'eſprit plus léger & plus vif que les précédens, parce que l'activité des eſprits compenſe leur abondance, parce que la vigueur des vibrations des fibres compenſe cette eſpece de rigidité qu'elles auroient pû acquerir. Ils ſont prompts à ſe mettre en colere, à cauſe de la force avec laquelle toutes les impreſſions ſe font. Ils n'ont pas la mémoire heureuſe & ils oublient facilement; parce que les puiſſances mouvantes qui doivent réïtérer les mêmes oſcillations, n'ont pas aſſez d'énergie pour les renouveller dans le même nombre & avec la même vigueur, ce qui dépend de la réſiſtance des fibres plus grande que l'effort de ces puiſſances.

Du Tempérament froid.

§. III. Le tempérament froid ſe reconnoît aux ſignes contraires du tempérament chaud. La peau eſt unie & ſans poils, les cheveux ſont fins & en petite quantité, le viſage eſt pâle, la

la grosseur, la foiblesse, la lenteur & le froid sont l'appanage d'un corps qui s'enfle facilement. L'examen du mouvement des arteres fait appercevoir un pouls lent & tardif. Enfin par la combinaison du maintien extérieur on peut présumer que les solides lâches & languissans poussent avec peu de vigueur des fluides aqueux & dénués de principes actifs.

Caractere des personnes d'un Tempérament froid.

L'infortune de l'esprit suit de près celle du corps. La délicatesse, la mollesse; disons plus, l'oisiveté sont la fin de tous les plaisirs d'un homme de ce tempérament. La crainte, la timidité, les frayeurs sont les passions qui assiégent son ame. Ce n'est point un de ces génies farouches que l'on n'ose approcher : au contraire il est très-doux & très-complaisant. Ce n'est pas un de ces génies dont le solide, ou le brillant ravissent, c'est tout-au-plus une médiocrité supportable. Ce n'est point un de ces génies sublimes qui tendent toujours au grand; la crainte de se gêner lui fait négliger les moyens propres à y parvenir & l'engage à se contenter du peu qu'il a, ou qu'il pourroit acquérir sans

peine. Tous ces phénoménes s'expliquent facilement après ce que nous venons de dire.

Du Tempérament humide.

§. IV. Si la bouffiſſure ſurvient & accompagne les ſimptômes déja énoncés, on peut aſſurer que c'eſt un tempérament humide. Dans cette complexion l'on eſt peu enclin à la colere, ou à la vengeance. On ne raiſonne point ſans peine ni embarras. L'imagination eſt lente, l'eſprit eſt rampant, preſque charnel & ne s'occupe que de choſes viles. On eſt mol, pareſſeux, dormeur, lâche & efféminé.

Caractere des perſonnes d'un Tempérament humide.

Quelles vibrations doit-on attendre des fibres lâches ? Quels mouvemens peut-on eſpérer d'un ſang ſéreux & qui manque d'activité ? Tout ne peut être que ſans force & ſans énergie. Donc l'imagination ſera tardive, le raiſonnement embrouillé, le jugement peu certain, & la mémoire ingrate & infidéle. Voici en peu de mots toute la théorie qu'on peut donner ſur le tempérament humide qui ne différe qu'en quelques points de la complexion froide.

PARAGRAPHE II.

Des Tempéramens composés.

NOUS avons déja dit qu'il y avoit quatre tempéramens composés, c'est-à-dire, quatre sortes de tempéramens qui résultoient de l'assemblage de deux qualités premieres. Le tempérament chaud & humide s'appelle sanguin, celui qui est chaud & sec, se nomme bilieux, celui qui est froid & humide, reçoit le sur-nom de pituiteux ; enfin la constitution froide & séche, s'appelle mélancolique. C'est chacune de ces complexions que nous allons examiner en particulier.

§. I. Un corps peu garni de poils ordinairement blonds ou roussâtres, une habitude molle & grasse, des vaisseaux étroits quoiqu'en assez grand nombre, ou des veines assez larges & remplies d'un sang qui acheve son circuit avec facilité, la peau colorée d'un rouge peu chargé, sont autant de marques qui dénotent un tempérament sanguin. Le pouls est

Du Tempérament sanguin.

égal & modéré ; les ſécrétions & les excrétions ſe font librement ; l'appétit, la digeſtion & la nutrition ſe dérangent rarement. Dans cette complexion la pente au ſommeil eſt fort grande, & les ſanguins peuvent être placés après les phlegmatiques, ſi on les conſidere du côté de la facilité qu'ils ont à dormir.

Caractere des perſonnes d'un Tempérament ſanguin.

A l'égard du caractere, les ſanguins ſont braves, courageux & agiſſans ; ils aiment le luxe, les plaiſirs & le repos ; ils banniſſent les chagrins, les ſoucis & les inquiétudes ; aimables & gracieux, ils ne cherchent qu'à mener une vie délicate & ſenſuelle. Mais dans le général, ce caractere ſe trouve quelquefois gâté par des vices aſſez laids lorſqu'ils ſont trop ſenſibles : ſouvent on y remarque la pétulance, la pente aux querelles, l'emportement, l'effronterie, l'impudence & la laſciveté.

Ce ſeroit une erreur que de croire qu'on puiſſe être homme, & ſans vice. Celui-là eſt le plus parfait qui a le moins de défauts. Il ne faut donc pas tant s'attacher aux difformités de ce tempérament, qu'aux beautés qui

lui ſont propres. Cette heureuſe imagination, cet eſprit enjoué, cette facilité à s'exprimer, doivent ſans doute le faire regarder comme une de ces complexions qui nous diſpoſent le plus à la vie civile & à nous rendre propres pour la ſociété.

Sans multiplier ici des raiſonnemens que nous avons faits pluſieurs fois, on peut conclure par cette heureuſe habitude du corps & par cette aiſance avec laquelle circule le ſang, que les fibres des organes ſont exactement tendues, & que les eſprits en ſuffiſante quantité ſont pouſſés avec vigueur. De-là les idées promptes, le jugement vif & l'expreſſion aiſée. De-là la gaieté & l'enjouement. S'oppoſe-t-on quelques momens à cette humeur qui ſouffre difficilement la réſiſtance, tout-à-coup on entrevoit des manieres dures & emportées? C'eſt ainſi que du choc de l'acier contre un caillou, naiſſent des étincelles. Enfin ſi l'on ajoute à ces principes l'abondance d'une liqueur ſéminale, active, on expliquera facilement ce penchant aux plaiſirs charnels, qui eſt ſi violent dans ce tempérament.

Nous en avons dit suffisamment pour que chacun puisse suppléer par son savoir & son habileté à ce qui manque à ce précis.

Du Tempérament phlegmatique.

§. II. Les marques essentielles ausquelles on peut reconnoître les phlegmatiques, sont des fibres molles & détendues, une bouffissure presque générale, des vaisseaux d'un très-petit diamêtre & pleins d'un sang abondant en sérosité, & qui accomplit sa course d'un pas lent & mesuré.

Caractere des personnes phlegmatiques.

Si dans ce tempérament les fonctions du corps se font d'une maniere foible & languissante, celles de l'esprit n'en sont pas plus actives pour cela. Vous ne trouverez point dans les phlegmatiques cette vivacité, ce piquant, cette subtilité de l'esprit, ce sublime, ce bon goût qui distingue du vulgaire : ils sont de ces caracteres paisibles, doux & tranquilles; leur imagination est lente, leur mémoire est infidéle, & rarement Vénus les regarde-t-elle d'un œil favorable.

Il n'y a rien ici qui ne soit physique & méchanique. Tous ces effets par-

tent du même principe. Dans ce tempérament le ſang eſt preſque limphatique. Que de conſéquences à tirer de cette cauſe ? De-là les ſels diſſous dans une trop grande quantité d'eau perdent toute leur force, & ne peuvent plus ſe faire ſentir ; de-là l'activité des ſoufres modérée & empêchée dans ſon action ; de-là les fibres amollies, lâches & détendues ; de-là l'inaction des vaiſſeaux ſur les humeurs, & la foibleſſe du choc des liquides contre les ſolides ; de-là le peu de reſſort des organes & la foibleſſe des impreſſions ; de-là l'imagination lente, la mémoire infidéle, la douceur innée, la tranquillité phyſique & la continence habituelle des phlegmatiques.

Du tempérament bilieux.

§. III. Dans le tempérament bilieux les fibres ſont plus rapprochées & plus élaſtiques, le diamêtre des vaiſſeaux glus grand, le ſang pouſſé avec plus de force & de vîteſſe que dans le tempérament ſanguin. Le ſang diviſé par l'action & la réaction des cauſes mouvantes, parvient facilement aux vaiſſeaux capillaires de la peau ; ce qui la fera paroître d'une couleur rouge, mais plus

foncée que dans les sanguins. La transpiration étant abondante, il est impossible qu'une partie de la matiere qui sert à la nutrition, ne s'envole avec les autres parties qui s'évaporent ; de-là la maigreur des bilieux.

Caractere des personnes bilieuses.

Les personnes qui possedent un tel tempérament, ont l'esprit grand, facile, pénétrant, & tout-à-fait propre pour les Sciences, de sorte que l'on pourroit dire d'eux en faisant encore allusion à leurs tailles médiocres, ce que *Virgile* disoit autrefois des Abeilles : il y a de grandes ames dans ces petits corps. On remarque dans cette constitution une certaine sécheresse dans le sang, qui doit maintenir les fibres dans un certain degré de vibratilité. Or c'est dans cette facilité des fibres à se mouvoir, que dépend cette aptitude à saisir promptement les choses, & à en pénétrer facilement la nature, ce qui est le caractere propre de la complexion bilieuse.

Pour finir ce portrait, il faut ajouter une ferme résolution qui part plutôt de l'opiniâtreté que de la constance, & une colere qui prend plutôt son origine du tempérament que

du ſujet capable d'aigrir. Le premier effet dépend de la vibratilité des fibres : alors l'objet eſt toujours repréſenté à l'eſprit dans le même point de vûe, & ſans jamais rien perdre de la force avec laquelle il imprime ou découvre en nous ſon image. On rapportera donc ce phénomène à la durée & à l'intenſion des oſcillations des fibres & au renouvellement des mêmes oſcillations en quantité & en qualité. Pour le ſecond effet, il dépend de la ſeule force des motions excitées. Il eſt vraiſemblable que les fibres étant très-vibratiles, les motions ſeront très-vives ; & qu'en conſéquence de ces mouvemens, l'ame ſera ſouvent affectée d'une maniere déſagréable ; c'eſt ce qui lui fera concevoir des ſentimens de haine d'autant plus vifs pour les objets, qu'ils la choqueront d'une maniere plus ſenſible & plus outrageante. Ces diſpoſitions ſe trouvant dans les bilieux, on ne doit pas être ſurpris de les voir ſujets à un emportement prompt & durable.

Les perſonnes rouſſes ſont ordinairement de ce tempérament, mais pouſſé à ſon plus haut degré. Ainſi il

n'eſt pas étonnant de les voir malignes, méchantes, fourbes, ruſées, intrigantes, parlant de tout & ſe mêlant de tout. On croiroit que *Juvenal* en a fait le portrait en parlant (*a*) de ce pauvre Grec auquel la faim donnoit tous les talens poſſibles. Dans ce ſeul homme vous trouviez un Grammairien, un Rhéteur, un Géometre, un Peintre, un Médecin, un Danſeur de corde, &c. Il étoit en un mot tout ce que vous vouliez qu'il fut.

On ſait par tradition que *Ronſart* étoit rouſſeau (*b*). Ce Poëte étoit d'un orgueil inſupportable, & tous ſes contemporains s'en plaignoient. Il s'imaginoit que la poëſie étoit née en France avec lui. Il regardoit le Parnaſſe avec les mêmes yeux

(*a*) Sat. 3. v. 72. *Martial* a auſſi peint (*lib.* 12. *Epig.* 44.) un certain *Zoïle* dont il dit qu'il avoit les cheveux roux & la barbe noire, qu'il étoit borgne & boiteux & que ce feroit un grand haſard s'il avoit le cœur bon.

Crine ruber, niger ore, brevis pede, lumine cæſus,
Rem magnam præſtas, Zoïle ſi bonus es.

(*b*) C'eſt apparemment parce que la plupart de ceux de cette famille naiſſoient roux, qu'ils eurent le ſurnom de *Rouſſart*, qu'on a depuis prononcé *Ronſart*. C'eſt la remarque de M. *De La Monnoie*, jugement des Savans de *Baillet*, tom. 4.

qu'un Conquérant envifage un pays qu'il vient de foumettre; il fe croyoit en droit d'y renverfer tout & d'y établir de nouvelles loix. Malgré ces reproches il faut avouer qu'il y a de la grandeur & de la nobleffe dans fes himnes & dans fes odes. Il avoit beaucoup de talens pour les vers liriques, & l'on peut dire fans exagération, que *Ronfart* étoit un Poëte du premier mérite. Il étoit d'une complexion délicate. La goute & plufieurs autres infirmités l'attaquérent dès la cinquantieme année de fon âge; il n'eut plus depuis qu'une fanté extrêmement languiffante, fruit ordinaire d'une vie déréglée. *Voyez* la vie de *Pierre Ronfard* par *Claude Binet.*

Du Tempérament mélancolique.

§. IV. Les mélancoliques enfin font reconnoiffables par des fignes qui ne font point équivoques. Vous les verrez avec un teint brun ou d'une couleur jaune, les cheveux noirs, la peau rude, une maigreur extrême, les vaiffeaux étroits & fermes, un fang épais & vifqueux, dont les humeurs ne fe féparent que très-difficilement. Toutes ces marques diftincti-

ves d'un tempérament mélancolique, ſont une ſuite néceſſaire de la nature groſſiere des molécules du ſang, de laquelle part auſſi ce génie particulier qui caractériſe cette complexion ſéche & froide.

Caractere des mélancoliques.

En effet, les mélancoliques ſont triſtes, réveurs, inquiets & craintifs. Quatre effets qui annoncent la cauſe énoncée ci-deſſus. Les vaiſſeaux étant étroits & les parties du ſang groſſieres, la circulation ne ſe fera qu'avec peine dans les vaiſſeaux capillaires à cauſe de la proportion peu exacte des molécules du fluide qui doit entrer, & du diametre du canal qui doit recevoir. De-là l'effort de ces mêmes molécules ; de-là la rénitence des parois du canal. L'action & la réaction ſe trouvent mutuellement répetées ; c'eſt un choc conſécutif, c'eſt un combat perpétuel : or tout ceci ne peut s'accomplir qu'il n'y ait une douleur véritable, quoique ſourde, nous oſerions même dire inſenſible, parce que les organes ſont continuellement ébranlés par des mouvemens contraires à l'intégrité de l'œconomie animale. L'ame par rap-

port à ſon étroite liaiſon avec le corps, doit concevoir une vraie triſteſſe, être inquiette, & craindre ſa diſſociation.

Cette timidité & ce chagrin ne ſont pas d'auſſi grands maux qu'on pourroit ſe l'imaginer. Alors l'ame peu diſſipée par les objets qui l'environnent, ne s'occupe plus que d'utiles rêveries, & eſtime tout ſelon ſa juſte valeur (*b**). On voit auſſi pour l'ordinaire, les mélancoliques toujours penſifs & toujours abſorbés dans les méditations. Par le principe déja établi, l'on expliquera encore pourquoi les mélancoliques ſont les perſonnes les plus propres à réuſſir dans les ſciences abſtraites, profondes & de longue haleine. Cette continuité & cette force des oſcillations des fibres leur fourniſſent des idées juſtes, un raiſonnement ſain & un jugement exact. Ajoutez à tous ces avantages, une mémoire heureuſe & fidéle, & vous aurez les principaux traits du caractere qui appartient aux mélancoliques.

(*b**) *Cor ſapientum ubi triſtitia & cor ſtultorum ubi lætitia.* Eccleſ. cap. 27.

Sentiment des Anciens sur la mélancolie.

Tous ces avantages ont fait dire à *Aristote* (*c*) que les grands personnages sont de naturel mélancolique. Il cite pour exemple *Empedocle*, *Socrate* & *Platon*. *Plutarque* pour confirmer cette vérité, nomme *Lisandre*, qui fut le premier auquel les Grecs firent des sacrifices & chanterent des himnes.

Sentiment de Marcuce.

Marcuce qui a recueilli ce que *Galien*, *Rufus*, *Possidonius* & plusieurs autres Auteurs ont écrit sur la mélancolie (*d*), ne manque pas de donner les éloges qui conviennent à la mélancolie naturelle. Il se trompe, il est vrai, sur la cause prochaine qu'il dit après *Galien*, être la noirceur des esprits. Nous sommes surpris quayant reconnu un pareil principe, il entreprenne de réfuter *Averroës*, qui admettoit par la raison des contraires, la blancheur des esprits

(*c*) *Cur homines qui ingenio claruerunt, vel in studiis philosophiæ, vel in republicâ administrandâ, vel in carmine pangendo, vel in artibus exercendis, melancholicos omnes fuisse videamus? . . . annis verò posterioribus*, Empedoclem, Socratem, Platonem, *& alios complures viros insignes hoc fuisse habitu novimus, atque etiam partem ordinis poëtarum ampliorem.* Aristoteles. *Problematum sectio.* 30. *quæst.* 1.

(*d*) *Quadripartitum melancholicum* Gasparis Marcucii *nobilis Lucensis Romæ* 1645.

pour produire la gaieté (*e*). Le tempérament mélancolique feroit l'ambition de bien des personnes, si malgré cet air sombre qu'il répand sur le visage, il ne nous rendoit sujets à une colere qui ne sçait ce que c'est qu'oublier ou pardonner. Mais ce défaut est assez corrigé par cette irrésolution qui nous fait temporiser & nous fait hésiter longtems avant de nous déterminer. Le parti est-il une fois pris? c'est une fermeté sans égale, & une persévérance immuable. En un mot, cette modération jointe à la frugalité & à la sobriété, fait son panégyrique, aussi-bien que cette honte de ses erreurs & ce repentir des fautes passées qu'il inspire. Nous pouvons donc assurer :

COROLLAIRE I.

Qu'en général il y a une infinité de tempéramens que l'on peut absolument réduire à huit classes distinctes & réelles.

COROLLAIRE II.

Que la nature du tempérament

(*e*) Idem. *Part.* 1. cap. 16.

tire ſon origine de la nature du ſang.

COROLLAIRE III.

Que la nature du ſang régle ſon mouvement.

COROLLAIRE IV.

Que le mouvement du ſang régle les mouvemens de l'ame, puiſqu'on vient de voir que la circulation libre, aiſée, rapide, diſpoſoit à la colere, à l'impatience, à la bravoure, à la témérité; tandis qu'un circuit lent & difficile du ſang, nous rendoit triſtes, timides, irréſolus, craintifs, &c. (*f*).

COROLLAIRE V.

Que le pouvoir des tempéramens ne s'étend pas ſeulement ſur les corps & ſur les mœurs, mais qu'il diſpoſe encore à telle eſpece de génie, & donne plus ou moins d'aptitude pour telle ou telle ſcience.

COROLLAIRE VI.

Que les climats, le régime de vivre, l'éducation corporelle, ayant

(*f*) *Vid.* Fred. Hoffman. *lib.* 1. *ſect.* 1. *cap.* 9. §. 50.

un

un pouvoir efficace ſur la nature du ſang, il eſt évident que ces cauſes doivent produire les mêmes effets ſur les tempéramens. Donc par ces cauſes méchaniques, on peut apporter un changement notable à ſon tempérament, l'altérer, peut-être même l'échanger ; donc l'on peut ſe procurer telle eſpece de caractere ou de génie ; donc l'on peut permuter un fond ingrat & ſtérile, avec un fond abondant & fécond ; donc les tempéramens ſont un moyen phyſique pour acquérir de l'eſprit, ou pour remédier à ſes vices.



CHAPITRE VII.

Du pouvoir du Régime de vivre sur les esprits.

Effet du Régime de vivre sur les esprits.

VOYEZ ce laboureur accoutumé aux travaux les plus durs ; cet homme qui ne se délasse de ses fatigues que par d'autres tourmens ; ce mercenaire, qui le front en sueur se contente de vils légumes à ses repas. On diroit que leurs ames s'épuisent par les peines de leurs corps. C'est presque toujours l'instinct qui les dirige. Si le génie paroît quelquefois, ce n'est que comme cet éclair qui sort d'un nuage fort obscur. Considerez maintenant cet homme délicat qui mesure son travail sur ses forces, ce citoyen des villes policées, qui choisit des alimens aussi agréables à son palais, que propres à sa constitution, ces prosélites des sciences, qui dans le sein de la retraite compensent par leurs veilles, l'exercice nécessaire pour l'entretien de la vie & de la

ſanté. C'eſt dans ces corps où la raiſon & le jugement jamais obſcurcis par les vapeurs des ſucs groſſiers & indigeſtes, & jamais éteints par l'épuiſement des forces, ſe montrent dans toute leur vigueur, & jouiſſent de tous leurs droits. Pouvoir étonnant du régime de vivre ſur les eſprits. Ce ſeroit en vain que l'on prétendroit le conteſter : l'expérience, maîtreſſe de tous les arts, & le ſceau de la vérité, tireroit bientôt de l'erreur. Faites abſtraction des climats, du ſexe, des tempéramens, de l'une & l'autre éducation, &c. vous trouverez quelques faces de l'eſprit, que le ſeul régime de vivre aura le pouvoir de colorer.

Ce n'eſt pas ici un dogme nouveau; c'eſt une vérité reçûe dans les ſiecles les plus reculés. Nous avons dans *Hippocrate*, une ſavante Diſſertation ſur cette matiere. L'on diroit volontiers que cet homme divin auroit connu auſſi bien les différens états de l'ame que ceux du corps. Nous ſerions trop longs, s'il falloit tranſcrire ici la Doctrine de ce ſage obſervateur ſur cet article; nous nous contenterons

Autorité d'Hippocrate.

de copier quelques endroits qui servent à prouver notre thèse. *Quod si*, dit-il (*a*), *recta adhibeatur victûs ratio, prudentiores & acutiores præter naturam evadant. His autem conducit ut victûs ratione quæ ad ignem magis accedat, utentur, & neque cibis, neque potionibus expleantur.* Après avoir examiné un autre tempérament, il ajoute : *Et hâc sanè curâ ejusmodi animus prudentissimus evaserit : prudentis igitur & imprudentis animi hæc contemperatio causa est, velut à me scriptum est, victûs tamen ratione melior & deterior fieri potest.* Telle fut la façon de penser de ce savant Médecin sur le régime de vivre ; laquelle fut adoptée par *Socrate*, par *Platon*, par *Xenophon*, par *Galien* & par tous les autres Philosophes qui ont vécu après lui (*b*).

(*a*) *Lib.* 1. *de salubri victûs ratione, sub fin.*

(*b*) Plato, *lib.* 2. *&* 5. *de legibus, affirmat plurimum momenti ad pervestiganda hominum ingenia victûs rationem adferre solere. Idem prorsùs* Galenus, *lib. de cibis boni & mali succi.* Item, *lib. Quod animi mores, corporis temp. seq. cap.* 9. Averrcës, *lib.* 5. *collectan. cap.* 32. Plinius, *lib.* 11. *cap.* 37. Cælius Rhodiginus, *lib.* 3. *cap.* 13. Marsilius Ficinus, *lib. de sanitate tuendâ.* Ant. Zara, *Anat. ingenior. sect.* 1. *membr.* 6.

Nous examinerons dans ce Chapitre ce que peuvent ſur l'eſprit les alimens, l'exercice & le repos, les récrémens & les excrémens, la veille & le ſommeil. Toutes ces choſes non naturelles entrent dans le régime de vivre (*c*), & ſont les ſeules dont il nous reſte à parler, puiſque nous avons ſuffiſamment diſcuté les propriétés de l'air ſur l'eſprit en parlant des climats & des ſaiſons, & que nous avons décrit les effets des paſſions en traitant de la volonté.

ARTICLE I.

Des Alimens.

DE l'action & de la réaction continuelle des ſolides & des fluides du corps humain, il doit s'en ſuivre néceſſairement le détriment des uns & la diſſipation des autres. La nature, cette mere ſage & pré- Néceſſité de la nourriture & de la boiſſon.

(*c*) *Sex ſunt res non naturales : 1. aër, 2. cibus & potus, 3. motus & quies, 4. animi affectus, 5. retenta, excreta, 6. ſomnus, vigiliæ. Hoc nomine donatæ, quia uſu vel abuſu, bonæ naturales, aut malæ contra naturales fieri queunt.* Boërhaave, *inſtit. med.* n. 745.

voyante, nous offre des alimens tant ſolides que liquides, pour réparer ces pertes. Lorſqu'il s'agit d'en faire uſage non ſeulement pour maintenir nos corps dans un état ſain, ou pour les rétablir lorſqu'ils ſont attaqués de maladies, mais encore pour procurer quelques avantages à l'eſprit, ou le conſerver dans la même aſſiéte, l'on doit examiner ſcrupuleuſement la quantité & la qualité de la nourriture & de la boiſſon que l'on prend. Nous allons propoſer notre ſentiment ſur chacun de ces chefs aſſez intéreſſans pour mériter de notre part quelques détails.

PARAGRAPHE PREMIER.

De la quantité des alimens.

On peut diviſer les alimens en deux claſſes générales; c'eſt-à-dire, en alimens ſolides & en alimens liquides. C'eſt de leur juſte quantité que dépend l'intégrité de toutes les fonctions tant vitales & naturelles, qu'animales. Cette quantité doit être proportionnée à l'âge, au ſexe, aux

forces, aux ſaiſons, au tempérament, à l'exercice & au tems. Il y a même encore une proportion à garder entre le boire & le manger, ſans laquelle il eſt difficile de fournir au corps une exacte réparation.

TITRE PREMIER.

De la quantité des alimens ſolides.

EN général la quantité des alimens ſolides doit toujours être médiocre. La ſobriété eſt une de ces vertus qui conduit certainement à la perfection de l'entendement. La crapule au contraire, l'affoiblit, le gâte & ſouvent même l'éteint. L'eſtomac peu chargé de nourriture, a bientôt diſſout par l'action de ſes ſucs le peu qu'on lui a confié. Toutes les parties du chile qui paſſent dans le ſang ſont ſuffiſamment travaillées. Il ne reſte rien dans les premieres voies qui puiſſe troubler une ſeconde digeſtion. Rien ne peut donc gêner alors ni les fonctions du corps, ni l'action de l'ame. L'eſtomac au contraire eſt-il ſurchargé d'alimens? il n'exécute ſon

devoir qu'avec peine. Un chile épais, mal travaillé, quelquefois aigri, paſſe dans les veines, & y cauſe un trouble qu'il eſt ſouvent bien difficile d'appaiſer. Alors l'ame languit & ſemble être aſſoupie par les fumées des viandes & des mets que la volupté à préparé, & que la gourmandiſe a fait dévorer. Il eſt des peuples qui ſe contentent de peu, & dont la frugalité devroit nous ſervir d'exemple. Ils vivent plus longtems que nous, ils jouiſſent d'une meilleure ſanté & ſont plus robuſtes, plus agiles, plus ingénieux, & plus infatigables que ceux qui ſont moins tempérans. Les Allemands toujours voraces & toujours inſatiables, craignent de mourir de faim, s'ils ne ſe rempliſſent de viandes, & appréhendent de mourir de ſoif, s'ils ne boivent à la Grecque. C'eſt cette maniere de vivre qui donne à la plupart des peuples du Nord cette rudeſſe dans leurs mœurs, & cet engourdiſſement dans leur eſprit.

Celui qu'un noble eſprit anime
A s'élever juſqu'au ſublime,

Doit

Doit ſuivre avec auſtérité
Les loix de la frugalité.
Qu'il ſe garde d'aller en lâche paraſite,
A la table des Grands encenſer leur mérite.
Qu'il évite avec ſoin les débauchés fameux ;
Le vin que l'on boit avec eux
Offuſque de l'eſprit cette chaleur ſubtile (*d*).

C'eſt *Pétrone* qui parle ici, & ce Romain voluptueux doit être écouté lorſqu'il recommande la modération dans les plaiſirs. Ce que nous venons de dire, on doit ſeulement l'entendre de la tempérance, & non pas d'une diéte trop ſévere. Nos corps qui tranſpirent continuellement, ont beſoin d'une réparation continuelle ; ſans elle ils ſeroient bientôt détruits : ſemblables au feu qui ne vit que par le détriment d'autres corps, & qui s'éteint ſi l'on ne lui fournit ſa proie ordinaire. Par l'abſtinence trop rigide les eſprits ſe trouvent en très-petite quantité, & les fibres dans un tel état de

(*d*) *Artis ſeveræ ſi quis amat effectus*
Mentemque magnis applicat, &c.
Tit. Petron. *Satyric.*

langueur qu'à peine l'ame peut-elle exercer aucune de ſes fonctions.

On nous objectera peut-être que la faim rend ingénieux. *Nova artificia fames edocuit* (*e*). Cette objection n'eſt vraie que dans un certain ſens : car il faut diſtinguer la faim paſſagere d'une faim preſque continuelle, telle que peut être l'abſtinence abſolue dont nous parlions dans l'inſtant. Il faut encore diſtinguer ce génie propre aux ruſes que donne l'appréhenſion de mourir de faim, de cette aptitude aux ſciences, qui n'aît du concours de mille cauſes différentes. Ici ce ne ſont que les derniers efforts d'une machine prête à ſe déranger, ou qui craint ſa deſtruction : là c'eſt un arrangement & un ordre permanent. On compareroit avec raiſon tout ce à quoi peut nous engager la faim paſſa-

(*e*) Senec. *Epiſt.* 15.

Famem fuiſſe ſuſpicor matrem mihi . . .

Nam illa omnes artes edocet ubi quem attigit.

Plaut. *Stichi Act.* 1. *Scen.* 3.

Omnia novit

Græculus eſuriens, in cœlum juſſeris, ibit.

Juvenal. *Sat.* 3. v. 77.

Vid. etiam Auli Perſii *Prologum.*

gere à ces mouvemens que nous fait faire la nature ſans que nous y faſſions réflexion. Tels ſont ceux d'un homme qui chancelle & qui eſt prêt à tomber. Sans qu'il faſſe attention que c'eſt le défaut d'équilibre qui ſera la cauſe de cette chûte, il porte un pied, ou un bras, la tête même en avant, ou en arriere pour reſtituer l'équilibre où il manque. Tels ſont ceux d'un homme qui appercevant quelque corps dur qui vient le frapper à la tête, préſente ſon bras pour le parer, ſans y réfléchir dans ce moment; aimant mieux que ſon bras reçoive l'impreſſion du coup, que ſa tête dont les bleſſures ſont plus dangereuſes. Ou bien il ſe retire en arriere, quoiqu'il ne faſſe pas pour lors attention que la force diminuera d'autant plus, que le corps aura plus de chemin à parcourir. On peut auſſi ajouter que dans la faim paſſagere les eſprits ne manquent pas encore & qu'ils ſont en aſſez grande quantité. L'eſtomac ſeul ſouffre dans ces momens & les autres parties du corps ont encore beaucoup de vigueur. Au lieu que dans cette diéte ſévere dont nous ve-

nons de parler, les eſprits ſont en très-petite quantité. D'ailleurs il ne s'agit pas ici de vibrations momentanées, telles qu'il en faudroit pour imaginer quelque ſubtilité : mais il s'agit d'oſcillations conſtantes, durables & marquées, en un mot telles qu'elles ſont néceſſaires aux perſonnes qui veulent faire un uſage ſuivi de leurs idées. Ces oſcillations ne peuvent pas exiſter pendant l'abſtinence abſolue (*f*).

Nous diſons donc que ſi l'on ſait ſe preſcrire la juſte quantité d'alimens qui convient à ſon corps, laquelle a été miſe par *Hippocrate* en proportion avec l'exercice (*g*), & par le célèbre *Sanctorius* en proportion avec la diſſipation, ce qui revient au même, les digeſtions doivent ſe bien

(*f*) *Commodo enim alimento ammixto, ſtabilior longe animus evadit, quàm alimenti indigens.* Hipp. *De victûs ratione.*

(*g*) *Si enim inventa fuerit præter hæc cujuſque naturæ conveniens ciborum menſura & laborum numerus, ita ut neque ſuprà, neque infrà modum excedat, inveniri exactè poterit in hominibus ſanitas.* lib. 1. de victûs ratione. Il ajoute encore *Videndum eſt num cibus labores ſuperet, aut labores cibos, an verò moderatè inter ſe habeant. Utrumcunque enim ſuperetur, indè morbi oriuntur .... qui comedit niſi etiam labore ſe exerceat ſanus eſſe nequit.*

faire, le sang être d'une bonne nature & le suc nerveux en suffisante quantité. Les solides acquéreront une grosseur proportionnée & une tension exacte. Disposition tout-à-fait convenable à celle que nous requérons pour le libre exercice des fonctions de l'ame. Nous ne pouvons nous empêcher de proposer pour exemple *Socrate*, qui s'étoit accoutumé à une vie si sobre, qu'il croyoit qu'on approchoit d'autant plus près de la Divinité qu'on se contentoit de moins de choses (*h*). *Platon* étoit aussi un exemple de sobriété (*i*). Tout le monde loue la tempérance de *Caton*, & chacun sait qu'il parvint à un tel degré d'éloquence, qu'on l'appelloit le *Demosthene* Romain. Le Poëte & l'Orateur les plus estimés & les plus estimables, *Virgile* & *Ciceron*, étoient d'une sobriété sans égale (*k*). *Galien* ce subtile Péripatéticien & ce fameux

(*h*) Xenophon *memorab. lib.* 1. *pag.* 731. Diog. Laërt. *lib.* 2. *in vitâ Socratis.* Histoire Ancienne par M. *Rollin*, liv. 9. chap. 4. § 1.

(*i*) *Vixit autem cœlebs & sobrius admodum.* Platonis *vita auctore* Marsilio ficino.

(*k*) *Cibi, vinique minimi.* Tit. Claud. Donatus *in vitâ.* P. Virgilii Maronis. Voyez aussi la Vie de Ciceron, liv. 12 *jam cit.*

Commentateur d'*Hippocrate*, fut ſi ſobre qu'il parvint à une extrême vieilleſſe ſans avoir eu aucune grande maladie. Il obſervoit un régime ſi exact qu'il n'a jamais ni trop mangé ni trop bû, ce qui lui procura une ſanté non ſeulement continuelle, mais auſſi ce qui lui donna une haleine douce & fort ſuave & une grande préſence d'eſprit juſqu'à la fin de ſes jours (*l*). *Gaſſendi*, ce célèbre Philoſophe, étoit très-ſobre (*m*). *Barthole*, ce fameux Juriſconſulte, peſoit ſes alimens & meſuroit ſa boiſſon, afin d'avoir toujours l'eſprit égal & toujours bien diſpoſé. Les avantages que la ſobriété procure à l'eſprit ſont donc réels, & le point où ſe trouve cette vertu eſt le milieu qui eſt entre la crapule (*n*) & l'abſtinence abſolue (*o*).

(*l*) Cœlius Rhodiginus *lectionum antiquarum. lib. 16. cap.* 40.

(*m*) Lettres de Guy Patin. tom. 1. lettre 17.

(*n*) *Immodici ſenſus perturbat copia cibi*
Indè quis enumeret quot mala proveniant;
Corporis exhaurit virtutem animique vigorem
Opprimit, ingenium ſtrangulat atque necat.
Schol. Salernit.

(*o*) *Quantum decedit cibo & potui tantum decedit ſpiritibus & viribus, quantum ſpiritibus tantum ſtu-*

Louis Cornaro, Vénitien, nous a laiſſé un traité de la ſobriété. C'eſt par le moyen de cette vertu qu'il parvint à une extrême vieilleſſe & qu'il conſerva juſqu'à la mort la fineſſe & la vivacité de ſes ſens. Auſſi ne manque-t-il pas de faire un éloge complet de cette vertu qui préſerve nos corps de mille infirmités, & qui donne plus de vigueur à notre eſprit. C'eſt de cette ſource pure, dit-il, que naiſſent la vie, la ſanté, l'allégreſſe, l'application à l'étude des choſes honnêtes, & les actions dignes d'une belle ame. La réplétion, la ſatiété, la crapule, les humeurs ſuperflues, les vapeurs nuiſibles, les intempéries, les fievres, les douleurs, les ennuis, les périls de la mort s'enfuient devant elle comme les petits nuages devant le ſoleil. Par ſa beauté elle attire les eſprits généreux, elle promet à tous la conſervation d'une

diis. Wedelius *de Diætâ litteratorum. Non temerè tamen cibo & potui aliquid demendum eſt, ſed ipſo ſatiendum corpus, non onerandum, ut ſpiritus ad ſtudia neceſſarii reficiantur, & aptè illud reſarciatur ac reſtauretur, quod tùm caloris vi, tùm aëris circumfuſi neceſſitate diſſipatum à corpore fuit.* Frid. Hoffmannus *de prolongandâ litteratorum vitâ cap.* 5.

vie douce & longue. Par la facilité dont elle est accompagnée elle invite chacun à obtenir des victoires sans beaucoup de travail. Enfin elle est la bénigne conservatrice de la santé du riche comme du pauvre, de l'homme comme de la femme, du vieillard comme des jeunes gens. Elle enseigne la modestie au riche, l'économie au pauvre, au mari la continence, à la femme la chasteté, au vieillard les moyens de se défendre de la mort, aux jeunes gens la maniere de s'assurer une longue vie. La sobriété épure les sens, rend le corps agile, l'entendement vif, l'esprit prompt, la mémoire bonne, les mouvemens souples, les actions faciles. Par elle l'ame comme dégagée de la matiere qui l'embarrasse, jouit de sa pleine liberté, le sang circule librement, une chaleur douce & tempérée est le fruit qui en résulte. Enfin toutes nos puissances par un ordre très-beau conservent un ordre trés-beau.

Cornaro se cite lui-même comme une preuve authentique de ce qu'il avance. Ma vieillesse, ajoute-t-il, est préférable en tout à la jeunesse & à

la vieilleſſe d'un autre, parce que la ſobriété l'ayant rendue exempte des troubles de l'ame & des maladies du corps, elle ne ſe reſſent pas des incommodités dont une infinité de jeunes gens & de vieillards languiſſans ſont aſſaillis. Pour faire comprendre combien je ſuis ſain de corps & d'eſprit, on peut remarquer qu'ayant quatre-vingt trois ans j'aurois composé une Comédie auſſi gaie & auſſi pleine de plaiſanteries & de bons mots, que le jeune homme le plus jovial auroit pû le faire. Dois-je donc être eſtimé moins heureux & plus foible de jugement, que ce Poëte Grec qui compoſa une Tragédie à l'âge de ſoixante-treize ans; ouvrage dont le ſtile ſérieux convient beaucoup mieux aux vieillards que le ſtile enjoué de la Comédie. Afin que rien ne manque au contentement de ma vieilleſſe, j'ai toujours devant les yeux comme un certain objet de l'immortalité en la ſucceſſion de ma poſtérité. Je trouve chez moi onze garçons nés d'une même mere, très-vigoureux & très-propres aux belles lettres. C'eſt avec plaiſir que je les

entens chanter, & c'eſt avec le même plaiſir que je mêle ſouvent ma voix avec la leur, ma voix étant plus claire & plus harmonieuſe qu'elle n'étoit auparavant.

On nous pardonnera une citation auſſi longue, elle doit ſervir d'exemple du nerf des penſées & de l'élocution d'un homme qui a atteint un âge fort avancé par la ſobriété. Ce livre de *Cornaro* a été traduit en Latin par *Leonard Leſſius* qui a accompagné d'un commentaire ſa traduction (*p*). C'eſt ainſi qu'il apprécie les avantages de la ſobriété. Cette vertu, dit-il, chaſſe les maladies, rend le corps agile, ſain & pur, l'exempte de toute infection, donne une longue vie, rafine notre goût, conſerve nos ſens & notre mémoire, aiguiſe nos eſprits, maitriſe nos paſſions, bannit loin de nous la colere & les ennuis, rabat les efforts de la concupiſcence. Enfin elle remplit l'ame & le corps de plu-

(*p*) *Traité du Régime de vivre pour la conſervation de la ſanté du corps & de l'ame juſqu'à une extrême vieilleſſe.* Traduction Françoiſe du Latin du R. P. *Leonard Leſſius* de la Compagnie de Jeſus; par *Sebaſtien Hardy* Pariſien, ſieur de la Tabaize & Receveur des Aides & Tailles du Mans. *Paris.* 1613.

ſieurs biens, enſorte que ce ſeroit avec juſtice qu'on l'appelleroit mere de la gaieté, de la ſageſſe, & de toutes les vertus.

L'intempérance au contraire charge l'eſtomac, détruit la ſanté, introduit les maladies, rend le corps ſale & plein d'excrémens, excite à la paillardiſe, aſſujettit l'ame aux paſſions, émouſſe les ſens, affoiblit la mémoire, obſcurcit l'imagination & le jugement, rend ſtupide & moins propre à l'exercice de toutes les fonctions animales.

Ces traités particuliers confirment les regles générales que nous avons donné en parlant de la tempérance, lorſque nous avons fait voir qu'elle tendoit à la perfection de l'entendement. Ce qui fait voir en même tems que ſi un ſeul des principes que nous avons établi pour l'avantage de l'eſprit, peut procurer par lui-même un ſi grand nombre de ſecours, combien à plus forte raiſon la complexion de pluſieurs principes qui tendent au même but, & dont l'étendue n'eſt pas limitée.

TITRE II.

De la quantité des alimens liquides.

LA néceſſité de boire eſt aſſez prouvée par la quantité de nos fluides, qui ſurpaſſe de beaucoup celle des ſolides, & par cette facilité que les liqueurs ont à s'exhaler. Mais quelle doit être la quantité de la boiſſon ? C'eſt ce qu'il s'agit d'examiner.

La juſte proportion que l'on doit établir entre le boire & le manger, doit être la regle que l'on doit ſuivre. De ſorte qu'une perſonne qui mange beaucoup, doit boire beaucoup; de même qu'une perſonne qui mange moins, doit boire moins. Cependant comme dans la compoſition de nos corps il entre plus de matiere fluide que de ſolide, il paroît que la boiſſon doit ſurpaſſer en quantité la nourriture ſolide. C'eſt une choſe à laquelle les perſonnes appliquées à l'étude ne font pas aſſez d'attention, & c'eſt auſſi une des cauſes principales pour laquelle elles ſont ſi ſujettes à la mélancolie

La quantité de la boiſſon doit encore être reglée ſur la qualité de la liqueur. On ne boit pas dans la même proportion l'eau, le vin, la bierre, l'eau-de-vie, &c. Il faut de plus avoir égard au tempérament, à l'âge, à la ſaiſon : de l'eau pure ſeroit nuiſible à un eſtomac froid, à un corps pituiteux, à un homme d'un tempérament phlegmatique, dans une ſaiſon ou dans un lieu trop humide. Le vin qui conviendroit dans ces cas, ſeroit contraire à ces conſtitutions vives & qui ont beaucoup de feu, aux enfans, aux jeunes gens, à ceux qui s'exercent beaucoup, ſur-tout l'Eté, ou dans un lieu fort ſec. La bierre feroit mal à ces perſonnes dans leſquelles elle fermente, s'aigrit & produit beaucoup de vents; tandis qu'elle eſt ſalutaire à ceux auſquels elle donne la liberté du ventre, provoque les urines, & fournit au ſang une grande abondance de ſucs nourriciers. Mais nous réſervons tous ces détails pour l'article où nous parlerons de la qualité des boiſſons; nous y ferons voir en même tems ce qui peut en réſulter pour l'eſprit.

PARAGRAPHE II.

De la qualité des alimens.

COMME il y a une infinité d'alimens tant ſolides que liquides, nous ne parlerons que des alimens les plus uſités, & de leurs propriétés à l'égard des fonctions de l'ame : car ce ſeroit vouloir écrire d'amples volumes, que de prétendre examiner toutes les qualités de chacun en particulier.

TITRE PREMIER.

De la qualité des alimens ſolides.

LES alimens ſolides ſont ou ſimples, ou compoſés. Les ſimples ſont ceux que les hommes mangent tels que la nature leur préſente, ou ſans autre préparation que la cuiſſon. Les compoſés ſont ceux qu'un art plus rafiné a joint à différens mixtes, ſoit pour en augmenter la ſaveur, ſoit pour plaire davantage au goût.

MEMBRE I.

De la qualité des alimens ſolides ſimples.

TROIS regnes fourniſſent nos alimens ſolides ſimples. C'eſt ainſi qu'il a plû à nos peres d'appeller les ſources où nous puiſons notre nourriture. Les végétaux, les animaux & les minéraux; c'eſt-à-dire, les plantes, les viandes & les ſels ſont les objets auſquels nous avons recours lorſqu'il s'agit de ſatisfaire notre faim.

§. I. D'abord ſe préſente le regne végétal. Le pain étant la nourriture la plus ordinaire, nous conſeillons de faire uſage de celui qui eſt fait avec la farine de froment la plus pure, & qui a bien fermenté. Les autres ſortes de pain donnent un chile plus groſſier; par conſéquent ſont moins propres à fournir cette matiere déliee qui ſe filtre dans le cerveau & que les nerfs ſucent pour donner la vie, la force, la vivacité à l'animal. Du regne végétal. Le pain.

Les légumes ſont encore des alimens très-communs. En général nous Les légumes.

les condamnons tous comme fourniſſant un ſuc trop épais. *Pithagore*, à ce qu'on prétend, défendit à ſes éleves de manger des féves parce qu'elles nuiſoient à l'entendement & à la tranquillité d'un eſprit qui cherche la vérité (*q*). Les haricots & les pois peuvent bien nourrir les corps : mais les puiſſances de l'ame ſont comme enchaînées par ces alimens trop terreſtres. Nous rejettons également la lentille, quoique le Poëte *Sopater* fût ſurnommé lenticulaire (*r*) à cauſe qu'il aimoit beaucoup ce légume. C'eſt un fait particulier dont on ne peut rien conclure pour le général.

Les plantes échauffantes.

Les plantes aromatiques que l'on regarde comme céphaliques dans l'uſage, ne peuvent qu'animer la circulation & aiguiſer les eſprits. Telles ſont le poivre, le gerofle, la muſcade, le thin, le ſerpolet, la ſarriette, l'origan, le laurier, le romarin, le baſilic, &c. Les plantes ſtomachiques doivent auſſi procurer le même effet. On peut ranger dans cette claſſe l'abſinthe, le baume, l'eſtragon, le per-

(*q*) Tullius *lib.* 2. *de divinat.*
(*r*) φάχιις *apud* A. Gellium *lib.* 4. *cap.* 11.

ſil,

fil, le cerfeuil, la chicorée, la ſauge, & les plantes carminatives, telles que l'anis, la coriandre, le chirouis, la carotte, le panais, &c.

Les plantes rafraîchiſſantes doivent avoir un effet contraire, puiſqu'elles rallentiſſent les mouvemens du ſang & diminuent la force tonique des fibres. Telles ſont la laitue, l'oſeille, le pourpier, la citrouille, le concombre, le melon, les ceriſes, les fraiſes, les framboiſes, les mûres & tous les fruits aigrelets. Les herbes émollientes approchent beaucoup de la nature de celles-ci, comme, par exemple, les épinars, la poirée, l'arroche, les choux, &c. Elles doivent être rangées dans la même claſſe & produire le même effet. Dans le cours de cet Ouvrage nous parlerons plus en particulier de quelques-unes de ces plantes; il ſuffiſoit pour le préſent de les montrer ſous un point de vue général, afin d'éviter la longueur, les répétitions & l'ennui qu'occaſionnent ordinairement ces ſortes de détails.

Les plantes rafraîchiſſantes.

§. II. Nous paſſons donc aux alimens que fournit le regne animal. On

Du regne animal. Le porc.

doit regarder la chair de porc comme trop nourriſſante. Les Athlétes s'en ſervoient autrefois pour devenir extrêmement robuſtes. Mais toutes les extrêmités ſont vices. Par cette nourriture trop abondante, les fibres deviennent trop groſſieres & moins mobiles. Les Prêtres d'Iſis, dit *Plutarque* (s), cherchent à ne point devenir trop gras & tâchent que leurs ames ſoient renfermées dans des corps légers & diſpos, afin que la partie divine ne ſoit pas opprimée, ni accablée par le poids & la forme de celle qui eſt mortelle. La chair de porc étant de difficile digeſtion, elle ne peut convenir qu'aux perſonnes robuſtes & accoutumées à la fatigue; tandis qu'elle ſeroit nuiſible aux gens de cabinet, dont l'eſtomac foible & pareſſeux pour l'ordinaire, peut à peine digérer les meilleurs alimens. Cette qualité ſi nourriſſante, ne peut provenir que d'un ſuc lent & viſqueux, & par conſéquent incapable de produire un chile d'une bonne nature.

Des prépa- Quoique la chair de porc n'appro-

(s) De Iſide & Oſiride.

che des tables les mieux ſervies, qu'endurcie à la fumée, ou bien ſalée & épicée, elle n'en eſt pas pour cela plus eſtimable : au contraire elle eſt encore plus préjudiciable à la ſanté. Elle procure alors aux humeurs une âcreté muriatique qui doit nuire à l'intégrité des fonctions. Ainſi banniſſez de vos repas, les jambons, les andouilles, les ſauciſſes & les autres préparations du cochon, ſi vous voulez jouir de la vigueur de cette condition dans laquelle l'idée qu'on ſe forme des choſes eſt la plus intime.

rations du porc.

Le bœuf & le veau.

La viande de bœuf eſt un aliment que l'on ſert par tout. Le ſuc en eſt moins groſſier que de celle du porc : mais elle n'a pas encore cette fineſſe propre à entretenir les fibrilles dans leur délicateſſe, & le ſuc nerveux dans une fluidité parfaite. Le veau eſt bien plus capable de remplir cette double indication, & par conſéquent bien plus eſtimable de ce côté.

Le mouton, les brebis, les agneaux.

Les moutons, comme plus ſulphureux, doivent fournir des eſprits plus vifs. La chair des brebis eſt trop coriaſſe & trop malaiſée à digérer : celle des agneaux eſt beaucoup plus

tendre & par conséquent préférable.

Le lievre, les lapins.

Les Anciens estimoient beaucoup le liévre, & le préféroient à toutes les autres viandes. Une seule chose les retenoit dans l'usage qu'ils en faisoient. C'est qu'il engendre, disoient-ils, un sang mélancolique. Cette raison seroit trop frivole pour s'abstenir du liévre, si par le régime de vivre on vouloit tendre à une plus grande perfection dans l'exercice des fonctions animales : au contraire ce seroit un motif plus pressant pour en faire usage, puisque la mélancolie nous dispose à un certain recueillement intérieur dans lequel nous appercevons plus immédiatement les actions combinées des deux substances hètérogènes de notre être. Les lapins de garenne sont d'une qualité assez semblable à celle des liévres. Les lapins nourris dans les villes sont moins estimés.

La volaille, les œufs.

La volaille paroît remporter le prix sur tous les autres alimens lorsqu'il s'agit d'obtenir une certaine constitution où l'ame puisse déployer ses facultés avec la plus grande liberté possible. Les poulets, les chapons, les

pigeons, la perdrix, la caille, la grive, les allouettes, la bécaſſe, le faiſan tiennent le premier rang. Les oies, les canards tant ſauvages que domeſtiques, les dindes, ayant une chair d'un tiſſu plus compact, viennent après. On peut encore ranger ici les œufs qui ſont un aliment de facile digeſtion & qui fourniſſent au corps une ſuffiſante réparation pour les pertes qu'il auroit pû faire.

Ce ſeroit ici le lieu d'examiner les différens vivres que nous donnent les mers, les fleuves & les étangs : mais ce ſeroit nous jetter dans des diſſertations de longue haleine, & qui deviendroient fatiguantes par les diſcuſſions dans leſquelles il faudroit entrer. Nous nous contenterons de dire en général que les poiſſons ſont peu favorables à la digeſtion, ſoit parce que les uns ſont coriaſſes, ſoit parce que les autres ſont viſqueux. D'ailleurs il y en a beaucoup dont on ne peut retirer qu'un ſuc aqueux, & par conſéquent peu capable de ſervir à la nourriture des corps, ou à une plus grande activité dans les fonctions animales. Les poiſſons.

Du regne minéral.

Le sel.

§. III. Le regne minéral nous offre les sels qui sont plutôt assaisonnemens qu'alimens. Nous voulons que l'usage en soit modéré. Alors les digestions en seront plus promptes, les liqueurs plus actives & les fibres plus élastiques; par conséquent, l'esprit bien plus libre dans toutes ses opérations.

Conclusions sur la qualité des alimens relative à l'esprit.

En réfléchissant sur ce que nous venons de dire sur la qualité des alimens solides, simples, on en peut tirer deux conséquences très-vraies pour la qualité de tous les alimens relative à l'esprit. La premiere c'est que les alimens grossiers engendrent des humeurs épaisses & des esprits peu déliés, & que les nourritures plus délicates fournissent au contraire des sucs plus rafinés. La seconde c'est que les alimens de facile digestion donnent un sang plus subtil & des sucs plus épurés, & par conséquent plus convenables aux personnes qui s'addonnent aux sciences, ou qui menent une vie sédentaire.

MEMBRE II.

De la qualité des alimens ſolides composés.

PARMI ceux qui ont examiné avec le plus de ſoin les moyens qui paroiſſent les plus efficaces pour conſerver la ſanté, il s'en trouve qui poſent un principe auquel ils donnent autant d'étendue qu'aux regles générales que nous venons d'établir. Les alimens les plus ſimples, diſent-ils, ſont les meilleurs. Par cette loi ils condamnent tous les ragoûts, tous les mets que la délicateſſe ou la luxure ont inventés; en un mot, tous les alimens composés où les trois regnes confondus enſemble ne connoiſſent plus de maîtres que le goût ou l'appétit.

Plusieurs Médecins condamnent les alimens ſolides composés.

Outre que cette loi ne ſeroit point favorable pour l'eſprit, elle n'eſt pas encore exacte pour la ſanté des corps. Les motifs qui ont fait proſcrire le régime de vivre varié, ſont fort bons; mais les objections qu'on a fait contre lui ne ſont pas ſans replique.

Hippocrate (*t*), apporte pour raiſon que par ce régime l'on mange beaucoup plus, & que la digeſtion ſe faiſant en différens tems à cauſe de la diverſe nature des alimens, il doit s'exciter de grands troubles dans l'eſtomac.

A cela nous répondons qu'il y a un milieu dans tout, que tout eſt relatif, & qu'en général un homme qui uſera modérément des alimens compoſés, ſe portera mieux qu'un homme qui uſera d'un régime ſimple & cependant ſuperflu. Il faut donc mettre toutes choſes égales. Nous avouons que les mets divers ſont bien plus attrayans qu'un mets ſimple dont l'on fait tous les jours uſage : mais l'homme n'a-t-il pas ſa raiſon pour guide, & ne ſeroit-ce pas lui faire injure que de ſe méfier d'elle continuellement.

Les alimens

Nous avons dit que cette loi n'é-

(*t*) *Eſt prava victûs ratio, primùm quidem cum quis copioſiores cibos corpori exhibeat, quàm ipſum ferre poſſit, neque labore aliquo ciborum copiam compenſat : Deindè cum varios & diſſimiles inter ſe cibos immittat. Diſſimilia enim ſeditionem excitant, & alia otiùs alia tardiùs concoquuntur.* lib. de flatibus.

toit

toit pas trop exacte pour la santé des corps : *Hippocrate* lui-même recommande de s'accoutumer à tout, afin que devenu robuste par ce régime, on ne se trouve pas incommodé lorsque dans certaines occasions l'on est contraint de manger des choses toutes contraires à celles ausquelles on s'étoit accoutumé (*u*).

solides simples ne sont pas toujours les plus salutaires.

Les liqueurs du corps humain étant si dissemblables, & les parties solides qui le composent étant si différentes, un régime qui seroit toujours le même, ne seroit pas capable de prendre tant de formes, & de nourrir ces parties exactement. En vivant d'un régime varié, on suit la regle de la nature. Ne voyons-nous pas les animaux manger toutes sortes de choses sans que leur santé en soit altérée ? Un bœuf, par exemple, mange une infinité de plantes diverses. Une poule ne se contente pas d'une seule espece de grains ; elle mange de l'orge, du bled, du seigle, du millet, des mou-

(*u*) Sect. 1. aphor. 5. *Sanis parùm tuta est tenuis & certò præscripta & accurrata victûs ratio, parùm tuta est, quoniam errata graviùs ferunt. Eam igitur ob causam tenuis & accurratus victus pleniore maximâ ex parte periculosior est.*

ches, des araignées, des vers, &c. Concluons donc que pour la ſanté des corps il faut un régime de vivre varié que la raiſon doit diriger. Concluons encore que les alimens compoſés qu'on n'a pas cependant rendu poiſons par la mauvaiſe préparation, ne ſont pas auſſi à craindre qu'on pourroit ſe l'imaginer.

Ils ne ſont pas toujours les plus avantageux pour l'eſprit.

Nous avons ajouté que cette loi n'étoit pas favorable pour l'eſprit. En effet les alimens dont on peut uſer journellement, ne ſont ni ſalins, ni ſulphureux. Ceux-mêmes qui ſoutiennent le plus vivement la regle dont nous parlons, les défendent. Le ſuc nerveux ne pourroit acquérir une certaine ſubtilité, & les ſens cette énergie qui les rend attentifs à la moindre impreſſion. Concluons donc encore qu'un régime de vivre ſimple & toujours uniforme, n'eſt point favorable pour l'eſprit. Partant de ce principe, on doit permettre aux gens de Lettres l'uſage modéré des ragoûts & de quelques mets ſucculens & épicés, ſoit pour aiguillonner la lenteur de leurs digeſtions, ſoit pour volatiliſer leur ſuc nerveux qui ſe fixe

peu-à-peu. Ces ſortes d'alimens rempliſſent exactement deux indications principales dans le régime de vivre. La premiere la conſervation de la ſanté du corps ; la ſeconde le libre exercice des fonctions animales.

TITRE II.

De la qualité des alimens liquides.

LES boiſſons peuvent ſe diviſer en deux claſſes générales ; c'eſt-à-dire, en boiſſons naturelles & en boiſſons artificielles. Les unes & les autres ont des propriétés qui tendent par l'uſage qu'on en fait, ſoit à la perfection, ſoit à la dépravation de l'eſprit.

MEMBRE I.

De la qualité des alimens liquides naturels.

LA nature préſente aux hommes l'eau pour ſe déſaltérer. Quoique cette boiſſon ſoit la plus ſimple, il y a cependant un choix à faire lorſqu'on veut conſerver les fonctions De l'eau.

animales dans leur intégrité (*x*). Une eau claire, pure, coulante, légere, ſans goût, ſans odeur; en un mot, telle qu'on la puiſe au milieu des rivieres, eſt ſans doute préférable à une eau trouble, bourbeuſe, croupiſſant dans les marais ou les étangs. Il n'y en a pas de plus nuiſible que celle qui a paſſé au travers des plombs, à cauſe des particules qu'elle en détache, & qu'elle entraîne avec elle.

Qualité de l'eau à l'égard du corps & de l'eſprit.

L'eau eſt la boiſſon la plus convenable pour entretenir la ſanté des corps. Toutes les autres boiſſons ſont altérantes; tandis que celle-ci eſt nouriſſante & poſſéde mille vertus dont une ſeule ſuffit pour faire ſon éloge. Si cet élément maintient les corps dans leur état naturel, il maintient auſſi l'ame dans ſon aſſiéte ordinaire. L'eſprit alors libre & tranquille, ne s'éleve pas au-deſſus de ſa ſphére, & juge ſainement des choſes. C'eſt ce calme & cette prudence de l'eſprit, qui fait qu'on a regardé juſqu'à préſent les buveurs d'eau comme

(*x*) *Ut autem ingenia præclara evadant, maximè intereſt callere, quo in loco quis degat, quibuſve aquis utatur* Ant. Zara *ſect.* 1. *Membr. X.*

peu diſpoſés au génie ; c'eſt-à-dire, à ces émotions ſecrettes qui font ſentir toute l'activité d'un être penſant, & à ces troubles qui forment l'entouſiaſme. Auſſi voit-on preſque tous les buveurs d'eau paiſibles, taciturnes, & d'un tempérament un peu froid.

Mais on leur a fait des reproches plus vifs. Souvent on les a taxé d'avoir un génie languiſſant & incapable d'enfanter quelque ouvrage qui puiſſe prétendre à l'immortalité (*y*). Ces reproches tombent ſur l'abus de l'eau priſe en trop grande quantité, ou à contre-tems. Il eſt des perſonnes dont l'ame a beſoin d'être agitée pour concevoir ou pour ſentir. Il en eſt d'autres d'une conſtitution phlegmatique dans leſquelles les impreſſions ſont foibles. Par l'abus de l'eau les fibres ſont continuellement relâchées & amollies par un ſang qui devient de plus en plus aqueux, & l'on conſerve ce tempérament pituiteux, qui eſt de tous les tempéramens le moins propre pour les ſciences.

Voyez le chap. 6. de ce livre.

(*y*) *Nulla placere diù nec vivere carmina poſſunt*
Quæ ſcribuntur aquæ potoribus.
Horat. *epiſt. lib. 1. ep. 19.*

Mélange de l'eau avec le vin.

Ces personnes doivent donc faire quelquefois usage du vin pur, ou du moins corriger les mauvais effets que l'eau peut produire sur elles en la mêlant avec le vin. D'un côté le sang acquérera la fluidité qu'il doit avoir; de l'autre le ton des fibres sera animé par les aiguillons du vin. Mais qu'elle doit être la proportion du vin & de l'eau dans leur mêlange? C'est ce qui ne peut être décidé que suivant les constitutions, les âges, les saisons, les climats, le sexe & suivant la qualité des vins.

Les mauvais effets de l'eau peuvent encore être corrigés dans ces cas, en y faisant infuser quelques plantes aromatiques, en y ajoutant du caffé, comme nous le dirons en parlant des boissons artificielles. Alors l'eau chargée de parties ameres, augmentera le ressort des fibres, animera la circulation, & facilitera l'exercice des fonctions animales.



MEMBRE II.

De la qualité des alimens liquides artificiels.

LES boiſſons artificielles ſont de deux eſpeces. Elles ſont fermentées, ou non fermentées.

§. I. Les boiſſons fermentées produiſent toutes le même effet. Priſes à une certaine doſe elles ſont toutes enivrantes, c'eſt-à-dire, que par la rareſcence qu'elles produiſent dans le ſang; elles occaſionnent ce trouble de la raiſon qu'on appelle ivreſſe.

Parmi les boiſſons fermentées ou enivrantes, le vin doit tenir le premier rang. Ses qualités ſont différentes ſelon l'année & ſelon le terroir où il a été fait. Le vin rouge nourrit beaucoup, & répare bien les forces. Le vin blanc eſt plus léger & paſſe facilement par les urines. Les vins de liqueur fermentent ordinairement dans l'eſtomac, & portent à la tête. On doit éviter ces ſortes de vins. Ils ne fomentent que la gourmandiſe, & détruiſent la ſanté. Du vin.

Quoiqu'en disent les Pythagoriciens, nous souhaitons que l'on fasse un usage moderé du vin. Cette liqueur est trop utile aux hommes pour la condamner par un excès de sévérité. C'est l'abus qu'il faut interdire & non le vin. Il aide la digestion, il facilite la circulation, il brise les sucs grossiers, il rend la transpiration plus abondante, il rétablit les forces subitement; en un mot, il posséde toutes les vertus propres à entretenir les corps en santé, & à prévenir un grand nombre de maladies.

Les corps ne sont pas les seuls objets des bienfaits du vin : les esprits se ressentent aussi de ses benignes influences. *Homere*, ce chantre immortel des Dieux & des Héros, animoit quelquefois la vivacité de son imagination par l'usage de cette précieuse liqueur (z). *Eschile* ne composoit ses Tragédies que lorsqu'il étoit échauffé par le vin (&) : & l'ancien *Lamprias* ne se montroit jamais si

(z) *Laudibus arguitur vini vinosus Homerus.* Horat. *lib.* 1. *ep.* 19.

(&) Athenæus *lib.* 1. *pag.* 22. & *lib.* 10. *pag.* 428.

riche & si fertile en inventions, que lorsqu'il avoit bû plus qu'il ne faisoit en tout autre tems. C'est pourquoi il avoit coutume de dire qu'il ressembloit à l'encens auquel la chaleur fait exhaler son odeur agréable (*a*). *Ennius*, *Caton* (*b*) & le facétieux *Rabelais* (*c*), ont prêché d'exemple. Cette gaieté que le vin communique, cet oubli des chagrins les plus cuisans qu'il procure, cette hardiesse qu'il inspire, ce génie vif & brillant qu'il donne, sont autant de marques de son excellence pour disposer l'ame à jouir de tous ses droits.

Nous recommandons simplement l'usage moderé du vin. L'ivrognerie, bien loin de donner des forces à l'esprit, ne fait que lui ôter sa vigueur; bien loin de le rendre plus brillant, elle ne fait que l'obscurcir. *Per ebrietatem*, dit *Hippocrate* (*d*), *aucto re-*

(*a*) Plutarchus, *lib.* 1. *Symposiac. quest.* 3. & *lib.* 7. *quæst.* 10.

(*b*) *Narratur & prisci Catonis*
Sæpe mero caluisse virtus.
Horat. *lib.* 3. *Ode* 15.

(*c*) Vid. tom. 3. des Œuvres de François Rabelais, Prologue. Et sa Vie par M. l'Abbé *Perrau*, nouvelle édit. 1752.

(*d*) *Lib. de Flatibus.*

pentè ſanguine, animi functiones, ejuſque intellectus concidunt. Il ne faut que jetter les yeux ſur un homme ivre. Sa langue embarraſſée montre évidemment le trouble de ſes eſprits. La perte de ſa mémoire, ſon peu de retenue, ſes diſcours inſenſés, ſont aſſez voir que la violence du vin aſſiége l'ame juſques dans ſon ſanctuaire (*e*). Cet homme a-t-il coutume de s'enivrer ? bientôt il devient ſtupide & ſemble n'avoir pas plus de raiſon qu'un outre qu'on emplit & qu'on déſemplit.

Quand l'expérience ne viendroit pas à notre ſecours, la ſaine Phyſique feroit preſſentir ces effets. Les parties ſpiritueuſes & inflammables du vin

(*e*) Nous ne pouvons nous empêcher de citer ici ces beaux vers de *Lucrece* qui peignent ſi bien l'état de l'ame & du corps d'un homme ivre.

Denique cur, hominem cum vini vis penetravit
Acris, & in venas diſceſſit diditus ardor,
Conſequitur gravitas membrorum? præpediuntur
Crura vacillanti? tardeſcit lingua? madet mens?
Nant oculi? Clamor, ſingultus, jurgia gliſcunt?
Et jam cætera de genere hoc quæcumque ſequuntur;
Cur ea ſunt, niſi quod vehemens violentia vini
Conturbare animam conſuevit corpore in ipſo.
T. Lucretius *de rerum nat. lib.* 3.

pris immodérément, allument le ſang & y cauſent un trouble étonnant. Par l'habitude les fibres ſe deſſéchent, les ſens languiſſent & les fonctions de l'ame ſont abolies. Tandis que par l'uſage moderé de ce nectar, le ſang circule aiſément, les nerfs obtiennent & conſervent cette irritabilité qui eſt le premier mobile de tout leur jeu. De-là ces bons mots, ces converſations pleines d'un ſel attique, ces propos agréables que l'on entend à ces tables que ſert la prudence, & qui banniſſent la léſine ou la prodigalité.

Des liqueurs ſpiritueuſes.

L'eau-de-vie, l'eſprit de vin, les ratafiats, toutes les liqueurs ſpiritueuſes ſont très-contraires à la ſanté. Quand même on en feroit ſobrement uſage, ſi l'on en contracte l'habitude, la ſanté y eſt encore intéreſſée. Ces liqueurs racorniſſent les fibres de l'eſtomac, émouſſent le goût, diminuent l'appétit, obliterrent les petits vaiſſeaux limphatiques & lactés du méſentere & diſpoſent à l'hydropiſie. Mais priſes rarement & à petite doſe, elles ne ſont pas dangereuſes à ceux qui ne ſont pas valétudinaires, elles

donnent de la gaieté, augmentent les ſaillies de l'imagination, & la facilité d'exprimer ſes idées.

De la bierre. La bierre eſt une boiſſon très-ancienne puiſqu'on prétend qu'*Oſiris* en a montré le premier l'uſage aux Egyptiens. L'expérience journaliere fait voir qu'elle produit les mêmes effets que le vin. *Pline*, à cette penſée s'eſt écrié, » *ô admirable adreſſe des » hommes ! ils ont trouvé le moyen de » s'enivrer avec de l'eau* (*f*). On retire de la bierre un eſprit ardent aſſez ſemblable à l'eſprit de vin, mais moins gracieux au goût & à l'odorat; ce qui vient de ſon huile empireumatique, dont on peut à peine le délivrer. La bierre blanche eſt plus légere que la rouge, & par conſéquent préférable. On doit encore la choiſir d'un moyen âge; car ou trop ancienne ou trop nouvelle, elle nuit à la ſanté.

De tout tems la bierre a été regardée comme inférieure en qualité au vin, & c'eſt avec raiſon. Les per-

(*f*) *Ægyptus quoque è fruge ſibi potus ſimiles excogitavit . . . . heu mira hominum ſolertia ! inventum eſt quemadmodum aqua quoque inebriaret.* lib. 14. cap. 22. ad fin.

ſonnes qui en font un uſage habituel, ſont aſſez graſſes ordinairement; mais on remarque une eſpece de lenteur dans leurs actions. Les Flamands peuvent être cités pour exemple. Le ſang qui réſulte d'une pareille boiſſon eſt épais, ſe meut difficilement dans ſes vaiſſeaux, & eſt cauſe que les fonctions animales ne s'exécutent point avec toute la vivacité réquiſe. Ainſi en conſidérant la bierre ſelon ſon pouvoir relatif à l'eſprit, elle doit être bien moins eſtimée que le vin.

Nous ne prétendons pas en rejetter l'uſage paſſager & moderé, quoique nous en proſcrivions l'uſage continuel & immodéré. Par l'uſage paſſager qu'on en fait, elle produit les mêmes effets que le vin à l'égard de l'eſprit. Elle donne plus de forces au cœur, elle anime la circulation & donne plus de vigueur aux ſens. Un plus grand nombre d'idées ſe préſente alors à l'imagination, les raiſonnemens ſont plus hardis; en un mot, toutes les puiſſances de l'ame ont plus de force & d'énergie.

Du cidre.

Le cidre eſt le ſuc des pommes exprimé & fermenté. La Normandie eſt

la Province de la France qui fournit le meilleur. Les humeurs qui naissent de l'usage de cette boisson, sont beaucoup plus épaisses que celle que peut produire le vin. De-là celles-ci doivent par leur propre pesanteur séjourner longtems dans les parties inférieures ; tandis que celles-là plus volatiles doivent affecter davantage le cerveau. L'observation n'y est pas contraire. La saignée du pied est plus dangereuse à Caën qu'à Paris. En Normandie les plaies des jambes se guérissent très-difficilement, & se changent très-souvent en ulceres de mauvaise nature ; tandis que dans les pays où l'usage du vin est fort commun, les blessures de la tête sont fort à craindre, & les maux des jambes fort négligés.

Ainsi nous ne croyons rien hazarder ici en affirmant que le cidre donne moins d'avantage à l'esprit que le vin & la bierre même. Cette vertu incrassante qu'il possede dans un degré éminent, est la cause de cet effet. Par l'usage habituel qu'on en peut faire, les fibres élémentaires des nerfs deviennent trop grosses, & par con-

féquent inhabiles au mouvement : le fluide animal devient trop épais, nous pourrions même dire glutineux : car d'où peut naître cette ivresse si opiniâtre, qu'il faut presque deux jours pour la dissiper.

De l'eau de miel. De l'hydromel. De l'hypocras.

Avant de terminer ce qui concerne les liqueurs fermentées, nous ferons mention des boissons faites avec le miel. Ce n'est pas qu'elles soient fort en usage, mais c'est que *Pline* en préconise les excellentes qualités pour l'esprit. Ce savant Naturaliste considére trois especes de boissons faites avec le miel. La premiere est celle qu'on fait avec le miel & l'eau soit froide soit chaude, & que l'on boit à l'instant, c'est ce qu'on nomme *eau miellée*; la seconde est également faite avec le miel & l'eau, mais on la garde & on la laisse fermenter, c'est ce qu'on nomme *hydromel.* La troisieme enfin se fait avec le miel & le vin, c'est ce qu'on appelle *hypocras.* Voici ce qu'il dit de l'eau miellée. Il faut en donner à ceux qui sont d'un tempérament froid, qui ont l'ame basse & sans courage, & qu'en un mot on appelle des poltrons. Comme

ſa propriété eſt d'adoucir, il faut auſſi en donner à ces caracteres durs qui ſeront rendus plus ſouples par une liqueur auſſi douce : car chacun peut ſavoir par ſa propre expérience combien la nourriture eſt propre à temperer la colere, les chagrins, la triſteſſe, & à réfréner les emportemens des paſſions. C'eſt pourquoi on doit avoir attention aux choſes qui ſont non-ſeulement des remedes pour les corps, mais qui deviennent auſſi des correctifs pour les mœurs (*g*). L'hypocras fait avec le vin vieux a toujours été fort utile.... Pluſieurs ſont parvenus à une extrême vieilleſſe avec cette ſeule boiſſon & ſans autre nourriture. *Pollion Romulus* qui avoit cent ans paſſés, en eſt un fameux exemple. Un jour l'Empereur *Auguſte* étant chez lui, lui demanda comment il avoit fait pour conſerver juſqu'à cet âge cette vi-

(*g*) *Hunc potum bibendum alſioſis : item animi humilis & præparci, quos illi dixere micropſychos.... Ergò & hæc animi aſperitas, ſeu potius animæ, dulciore ſucco mitigatur.... Experimenta in ſe cuique: nullius non ira, luctus que, triſtitia, & omnis animi impetus cibo mollitur. Ideoque obſervanda ſunt quæ non ſolùm corporum medicinam, ſed & morum habent.* Plinius *lib.* 22. *cap.* 24.

gueur de corps & d'esprit qu'on lui voyoit encore. Il répondit qu'il n'avoit pas usé d'autre secret, sinon que de se servir intérieurement d'hypocras, & d'huile extérieurement (*h*).

§. II. Toutes les boissons non fermentées sont altérantes, c'est-à-dire, qu'elles changent la constitution actuelle des solides & des liquides du corps humain, sans aucune évacuation sensible. Nous allons choisir parmi ces boissons celles qui sont le plus en usage, & nous examinerons particulierement leurs propriétés relatives à l'esprit.

Le chocolat est une composition faite avec le cacao & la vanille. On y ajoute du sucre, de l'ambre-gris & de la canelle; cela varie chez les différens peuples. Le cacao est une espece d'amande fort huileuse assez semblable aux pistaches. La vanille est une gousse étroite & longue

Du chocolat.

(*h*) *Semper mulsum ex vetere vino utilissimum.... Multi senectam longam mulsi tantum nutritu toleravere, neque alio ullo cibo, celebri* Pollionis Romuli *exemplo; centesimum annum excedentem cum divus Augustus hospes interrogavit, quânam maximè ratione vigorem illum animi corporisque custodisset. At ille Respondit: intùs mulso, foris oleo. id. ibid.*

qu'on apporte du Pérou & du Mexique. Par l'analiſe chimique on en tire une huile eſſentielle, aromatique, d'une odeur très-ſubtile.

De ces deux ſubſtances triturées enſemble, on en forme une pâte que l'on reſerve pour l'uſage. Quelques-uns la délayent dans l'eau; d'autres la délayent dans le lait pour en faire une boiſſon qui eſt fort gracieuſe au goût, fort nourriſſante, mais pleine de ſoufres qui augmentent conſidérablement le mouvement inteſtin du ſang. C'eſt de cette ſource que coulent toutes les propriétés qu'on accorde au chocolat, comme d'augmenter la force de l'imagination, de fortifier la mémoire & de donner plus d'activité aux paſſions.

Du caffé. Le caffé eſt une plante qui croît naturellement à Moka & dans le reſte de l'Arabie. On l'a cultivée depuis dans les Iſles de Bourbon, de Saint-Domingue, de la Martinique & de Cayenne. Il n'y a pas longtems que l'on ſe ſert de ſon infuſion en France. Cet uſage eſt beaucoup plus ancien parmi les Arabes, les Ethiopiens, les Egyptiens & les Turcs.

Il eſt certain que l'infuſion de cette ſemence brûlée ou plutôt rôtie, facilite la digeſtion, augmente le mouvement du ſang, le ſubtiliſe & en envoye une plus grande quantité à l'organe ſécrétoire du fluide nerveux. De-là ce tribut de louange qu'on lui paye tous les jours. Le caffé, dit-on, donne de la ſérénité à l'eſprit; il réveille les fonctions animales endormies, il eſt d'un ſecours admirable pour les gens de lettres, qui peuvent en uſer preſqu'à toutes les heures du jour. Le matin il diſperſe les pavots d'un ſommeil opiniâtre, & donne de l'invention à l'ame épuiſée par les fatigues de la veille. Après le dîner il appaiſe tous les troubles que pourroit cauſer le travail de l'eſtomac, & redonne à l'eſprit toute ſa liberté. Sur le ſoir il prévient les maux de tête, & donne une nouvelle vigueur à l'ame qui ſemble ſe laſſer. Après le ſouper il éloigne le ſommeil prêt à fondre ſur les paupieres, & prête à la mémoire de nouvelles forces pour ſoutenir les travaux de la nuit. Toutes ces bonnes qualités ſont fondées ſur l'expérience, & font voir combien le

caffé eſt avantageux pour l'exercice des fonctions animales.

Du Thé. Le thé eſt une petite feuille ſéche & roulée qu'on apporte de la Chine & du Japon. L'on en fait une infuſion qui eſt fort agréable au goût. Comme les perſonnes de cabinet en font uſage aſſez ſouvent, il ne ſera pas hors de propos d'examiner ici ſes vertus.

Pluſieurs ont penſé que tous les bons effets du thé provenoient de la quantité d'eau chaude qu'on buvoit alors. Ce n'eſt pas là notre ſentiment. Quoique nous ſçachions bien que l'eau chaude ne contribue pas peu à la vertu du thé, cependant cette douce amertume qu'il préſente au goût, cette odeur ſubtile qui flate l'odorat, nous font ſoupçonner en lui une terre légerement aſtringente & un ſel volatil huileux qui ne peuvent être fruſtrés de leurs effets. D'ailleurs ſa qualité diurétique fait entrevoir des principes dont l'eau chaude ſeule ſe trouve par elle-même ſouvent privée.

Le thé nettoie l'eſtomac, le délivre des reſtes de la digeſtion & lui donne

par ſon amertume plus de force pour un nouveau travail. Ses parties les plus tenues paſſant avec le chile dans la route commune de la circulation, communiquent aux vaiſſeaux la même aſtriction qu'elles ont procuré à l'eſtomac, ce qui augmentera leur énergie. Alors les liqueurs ſont plus broyées & coulent plus rapidement dans tous les canaux qu'elles ont à parcourir. Pendant ce même tems le ſel volatil huileux cauſe une eſpece de rareſcence dans le ſang, briſe la limphe & la rend plus ſpiritueuſe. Alors l'origine des nerfs eſt plus tendue par cette légere raréfaction produite dans les vaiſſeaux, qui ſouleve inſenſiblement le cerveau. Alors le ſang plus diviſé laiſſe échapper dans la ſubſtance corticale une grande quantité d'eſprits animaux prêts à obéir à l'empire de l'ame. Toutes ces diſpoſitions dont nous ſommes redevables au thé, nous ſont conclure qu'il a un pouvoir aſſez efficace pour aider nos ames dans leurs opérations.

Nous ſerions trop longs s'il falloit encore examiner ici les infuſions qui ſe font avec les feuilles des plantes Infuſions théiformes.

aromatiques ou ameres, telles que la ſauge, la menthe, le pouillot, le ſerpolet, l'origan, la véronique, le fenouil, le caſſis, l'hiſſope, le tilleul, &c. On peut dire que toutes ces boiſſons facilitent la ſécrétion d'un ſuc nerveux d'une bonne nature, & par conſéquent l'exercice des fonctions animales. On peut appliquer à chacune de ces boiſſons ce que nous venons de dire ſur le thé.

ARTICLE II.

Du Mouvement & du Repos.

TOUT ſubſiſte, tout eſt conſervé, tout périt par le mouvement. Sans le mouvement nos organes ne ſe ſeroient pas développés, ſans lui nos liqueurs croupiroient & laiſſeroient deſſécher les parties ſolides : mais auſſi ſans lui nos fluides ne ſeroient pas continuellement diviſés & altérés, & nos parties ſolides ſans ceſſe ébranlées & détruites. Ce qui fait voir d'un côté la néceſſité du mouvement, & de l'autre la néceſſité du repos.

PARAGRAPHE PREMIER.

De l'Exercice.

LES Médecins, lorſqu'ils traitent de l'hygiene, entendent par l'exercice un certain mouvement. Il y a différentes ſortes d'exercices, les uns plus forts, les autres plus doux. Les forts conviennent à des corps robuſtes, quelquefois même, avec une certaine proportion, aux perſonnes délicates qui veulent acquérir plus de vigueur. La danſe, la chaſſe, la courſe ſoit à pied, ſoit à cheval, l'eſcrime, le jeu de paume, le mail, &c. ſont de cette premiere claſſe. La promenade, la navigation; en un mot, différens jeux & différentes occupations forment la ſeconde eſpece d'exercice qui convient aux foibles pour les entretenir dans un état ſain.

Excellence de l'exercice pour les corps.

Par l'exercice les liqueurs arrêtées qui s'alcaliſoient, coulent librement dans leurs canaux, celles qui étoient trop épaiſſes ſont atténuées, celles qui manquoient d'activité ont leurs ſels & leurs ſoufres plus développés.

Par l'exercice les fibres ſe déplient, elles acquérent de nouvelles forces pour pouſſer les fluides & empêcher les engorgemens, les liquides pouſſés avec plus de vigueur parviennent aux tuyaux excrétoires de la peau, la tranſpiration devient plus abondante, & transformée en ſueur, elle entraîne avec elle les ſels âcres & un grand nombre de parties hétérogènes qui gâteroient la maſſe du ſang. Par l'exercice enfin les liqueurs parvenant plus de fois aux organes ſécrétoires qui ont reçû eux-mêmes une récente énergie, les ſécrétions ſe font librement & délivrent le ſang d'une infinité de parties étrangeres. C'eſt pour toutes ces raiſons que les Médecins de la plus haute antiquité même ont toujours regardé l'exercice comme le conſervateur de la ſanté (*i*) & le plus grand préſervatif des maladies.

Exellence de l'exercice pour les eſprits. Exemple.

L'exercice ne peut procurer tant d'avantages au corps, que l'ame ne ſe reſſente en même tems de ſes bons effets. Auſſi la ſécrétion de la limphe

(*i*) *Valetudinem excolunt citrà ſatietatem cibis veſci, & impigrum eſſe ad laborem.* Hippocrat. *de morbis vulgar. lib. 6. ſect. 4. aphor. 20.*

qui

qui se sépare dans le cerveau sera-t-elle facile, & d'une bonne qualité? Les nerfs seront exactement tendus & obéiront facilement à toutes les impressions des sens. De-là cet état parfait de l'ame pour sentir & agir avec la plus grande force possible. *Scimus enim experientiâ certò certiùs, eos, qui corpus habent ad plurimas actiones aptius, etiam possidere plerumque mentem ad plurima cogitanda aptiorem* (*k*). Ajoutez encore à cette aptitude de concevoir les choses, cette facilité que la récréation donne au travail, cette gaieté qu'elle donne à l'imagination, le pouvoir qu'elle a de chasser les ennuis & les chagrins même les plus cuisans. Puissance qui lui est donnée par les distractions qu'elle occasionne & qui donne le tems à l'ame de se reposer de ses fatigues. Puissance qui lui est donnée par la transpiration qu'elle rétablit au moment qu'elle avoit été arrêtée par un travail trop long & trop appliquant. *Socrate*, que nous avons déja cité pour sa sobriété & sa con-

(*k*) Tschirnhaus *Medicina mentis & corporis part.* 2. *pag.* 251.

tinence, un des plus beaux esprits de l'antiquité, avoit un soin extrême d'exercer son corps (*l*). *Ciceron* avoit coutume d'employer quelques momens à la promenade : & dans le mouvement même de cet exercice, il dictoit ses pensées à ses sécrétaires qui marchoient près de lui (*m*). *Galien* recommande le jeu de bale, tant pour entretenir la santé du corps & la souplesse des membres, que pour délasser l'esprit & lui procurer plus de force (*n*). *Milton*, ce génie sublime, ayant perdu la vûe, & ne pouvant plus vaquer à ses occupations ordinaires, fit construire dans

(*l*) *Cura illi vehemens fuit corporis exercitationis, eratque præclari habitûs . . . frugi item erat & continens. . . . Sæpius saltabat, eam exercitationem plurimùm ad tuendam bonam valetudinem conducere existimans, sicut & Xenophon in symposio testatur.* Diogenes Laërt. *lib.* 2. *in vitâ* Socratis.

(*m*) *Ita quidquid conficio aut cogito in ambulationis ferè tempus confero. ad* Quint. 3. 3. *Nam cum vacui nihil temporis haberem & cum recreandæ voculæ causâ mihi necesse esset ambulare, hæc dictitavi ambulans. ad.* Att. 2. 23.

(*n*) *Exercitium igitur id potissimum commendaverim, quod bonam corporis valetudinem, ac partium concinnitatem unàque animi virtutem præstare possit : quale illud est quod in parvâ pilâ consistit. Animum etenim undique juvare potest, omnesque corporis partes pari modo maximè exercet.* Galenus *de parvæ pilæ exercitio.*

ſa chambre une machine dans laquelle il pouvoit ſe balancer.

L'Auteur du Spectateur Anglois, après avoir établi que l'exercice débarraſſoit l'imagination & purifioit toutes les facultés de l'ame, dit que lorſqu'il étoit à la ville, faute d'occaſion d'aller à cheval, il s'exerçoit pendant une heure tous les matins à tirer une cloche qui étoit ſuſpendue dans un des coins de ſa chambre. » Lorſque j'étois plus jeune, ajoute-» t-il (*o*), je me divertiſſois à un » exercice plus fatiguant qui conſiſte » à tenir dans chaque main un gros » bâton court garni de plomb aux » deux bouts & à les ſecouer l'un & » l'autre vigoureuſement. Cette agi-» tation dégage la poitrine, exerce » les membres & donne à un homme » tout le plaiſir d'un combat réel ſans » l'expoſer aux coups... En un mot » puiſque j'ai une ame & un corps, » je me trouve engagé à deux ſortes » de devoirs, & je ne crois pas m'en » être acquitté, ſi je n'occupe l'un » au travail & à l'exercice, de même

(*o*) Le Spectateur, ou le Socrate moderne, par *Richard Steele*. tom. 2. Diſcours 20.

» que l'autre à l'étude & à la médita-
» tion «.

Objection contre l'exercice relatif au bien de l'esprit. Solution.

Qu'on ne nous objecte pas que ces hommes qui sont continuellement occupés à des ouvrages grossiers & qui exercent par conséquent leurs corps fortement, devroient avoir beaucoup d'esprit; tandis que l'expérience nous fait voir le contraire. Cette objection porte à faux, puisque nous ne demandons pas un travail, mais un exercice modéré; puisque nous ne demandons pas une lassitude, mais un vrai délassement (*p*).

C'est pourquoi, amis des Muses, quittez vos livres pour quelque tems, disposez-vous à de nouveaux travaux par des plaisirs licites & un exercice modéré. La campagne vous présente ses prés, ses bois, ses montagnes, ses vallons à parcourir : elle vous livre différens instrumens destinés à la chasse & au jardinage : elle vous offre une multitude d'objets propres à vous dissiper & à vous exercer. La ville vous présente des promenades diver-

(*p*) *Platon* disoit que le sommeil & la lassitude sont contraires à apprendre les sciences. *Plutarque.* Comment il faut nourrir les enfans.

tiſſantes, des jardins agréables, des compagnies amuſantes, des récréations auſſi aimables, que variées; elle vous offre des ſpectacles intéreſſans ſoit par la déclamation ſoit par la muſique; en un mot des délaſſemens ſelon vos intentions, ſelon vos goûts, même ſelon vos caprices.

Alors retournez à vos livres, vous les reverrez avec joie; ils ne vous paroîtront plus dégoûtans, ni ennuyeux. Vous travaillerez avec une nouvelle ferveur & vos productions ne ſentiront pas ce travail gêné & fâchèux, qui fatigue le Lecteur, parce que l'Auteur ſemble fatigué lui-même. On croiroit volontiers que les efforts des eſprits ſont d'autant plus grands, qu'ils ont pris d'autant plus de terrain pour s'élancer (*q*). Une terre que l'on force toujours à produire s'épuiſe enfin; ſi elle a joui au contraire d'un repos néceſſaire, elle produit au centuple. Il en eſt de même des eſprits, il faut qu'ils ſe repoſent pour que leurs productions ſoient

(*q*) *Vegeta & ſtrenua ingenia, quo plus receſſus ſumunt, eo meliores impetus edunt.* Valerius Maximus. *lib. 3. cap. 6. pag.* 140.

abondantes, faciles & agréables. C'eſt par ce moyen qu'on travaille ſans ſe rebuter, c'eſt la maniere de travailler ſans altérer, ſoit la ſanté de l'ame, ſoit la ſanté du corps (*r*).

PARAGRAPHE II.

Du Repos.

Du repos du corps & ſa puiſſance à l'égard de l'eſprit.

IL y a deux ſortes de repos, l'un du corps & l'autre de l'eſprit.

Le repos du corps eſt très-néceſſaire pour lui donner le tems de réparer les pertes qu'il a pu faire (*s*). Sans lui l'intégrité des fonctions ne pourroit ſubſiſter, la ſanté ſeroit bientôt détruite, & l'ame ſeroit dans une langueur qui empêcheroit le libre exercice de ſes opérations. Un corps

(*r*) *Studentes inordinatè intro ſentiunt ſatietatem compoſitam ex vertigine & anxietate cum ſuſpiriis & manu os ſtomachi demonſtrant. Indè verò dolores capitis accuſant. Quod ſi demùm perſeverando inſtent, percipiunt circa os ſtomachi lipopſychin quamdam ac dein imaginationem ſibi inverti, ideòque niſi promptè à ſtudendo deſiſtant totâ vitâ amentiam per intervalla recurrentem ſervant.* Helmont. *Jus Duumviratus.*

(*s*) *Quod caret alternâ requie durabile non eſt,*
Hæc reparat vires feſſaque membra levat.
Ovidius *in Epiſt. Heroid. epiſt.* 4. *verſ.* 88.

toujours agité reſſemble à cette liqueur qui eſt ſur le feu ; elle ſe tarit, & ſes eſprits ſont diſſipés. Il faut donc accorder au corps quelques momens de tranquillité, afin qu'il devienne plus robuſte. Il eſt la demeure de l'ame qui ſe trouve mieux ou plus mal logée ſelon que les fondemens de cet édifice ſont plus ou moins ſtables.

La ceſſation d'étude dont nous avons parlé dans le paragraphe précédent eſt un vrai repos pour l'eſprit des gens de lettres, quoiqu'ils exercent leurs corps pendant cet intervalle : mais ce repos doit avoir un milieu comme toutes les autres choſes non naturelles. Par une tranquillité qui ſouvent dégénére en pareſſe, ou en indolence, l'eſprit ſe rouille & perd ſon éclat. Il a paru quelquefois que l'eſprit acquéroit des forces par le travail, & que plus il ſembloit s'épuiſer, plus il s'enrichiſſoit. Du repos de l'eſprit.

Il eſt un autre repos pour l'eſprit, c'eſt le calme des paſſions. Cette paix du cœur eſt auſſi rare, que l'homme qui ſait commander aux mouvemens déréglés de ſa nature. Celui qui eſt

préoccupé par les inquiétudes de l'amour, par les ſoins de l'ambition, par les tourmens de la crainte, par les ſupplices de la jalouſie, eſt toujours dans un exercice violent (*t*) & devient peu propre à de certaines études profondes. Il ne parle que de ſa paſſion ; il en a tout le langage ; il lui eſt impoſſible de dire ou de faire autrement, tout ſon eſprit eſt dans ſon cœur. C'eſt dans la Morale & la Philoſophie que l'on puiſera les ſecours capables de rendre l'homme à lui-même, & de lui faire jouir de toute la liberté de ſon ame.

Le changement d'étude eſt quelquefois un délaſſement pour l'eſprit. Par le paſſage d'une application ſérieuſe à une occupation plus agréable, l'attention eſt moins ſoutenue, & l'ame n'a beſoin, pour ainſi dire, que de la moitié de ſes forces pour ſupporter ce travail. C'eſt ainſi que ceux qui s'adonnent à l'étude des Loix, des Mathématiques, de la Médecine, de la Théologie, ſe délaſſent

(*t*) *Cura ac meditatio hominibus pro animi exercitatione eſt.* Hipocrat. *de morbis vulg. lib. 6. ſect. 5. aphor.* 10.

par la lecture d'une Comédie, de Poëfies amufantes, de l'Hiftoire, des Ouvrages Polémiques, &c.

Quelquefois on entend par repos cette tranquillité, ce filence, cette paix que cherchent les gens de lettres lorfqu'ils veulent étudier & méditer. Peu de perfonnes font en état de foutenir leur attention au milieu du tumulte & du bruit. Il faut pour cela avoir une grande habitude de réfléchir, & que l'ame foit fortement occupée de l'objet fur lequel elle médite. Le parti le plus fage lorfqu'on veut être avec foi-même, & faire l'examen de fes penfées, c'eft de fe retirer pour quelque tems dans la folitude afin d'éviter les diftractions. *Defcartès* dit lui-même qu'il a fait un grand nombre de fes méditations dans le lit. Là privé de la lumiere & à l'abri des impreffions de tous les corps environnans, on eft dans cet état de recueillement où l'ame porte une finguliere attention à toutes les nuances de fes penfées. Nous adoptons bien cette méthode de *Defcartes* & nous réfervons pour le moment que nous fommes dans le

lit les ſujets abſtraits ſur leſquels nous avons à méditer parce que la moindre diſtraction fait perdre la filiation des idées, & écarte abſolument de l'objet qu'on veut approfondir. Nous parlerons plus amplement de ce repos lorſque dans la ſuite nous parlerons des ſens comme cauſes de nos diſtractions. *Livre* 3. *Chap.* 1. *Art.* 3.

Claude de L'Etoile, un des premiers Membres de l'Académie Françoiſe, qui a fait quelques bonnes Comédies, faiſoit fermer les fenêtres de ſa Chambre & apporter des lumieres, afin d'être moins diſtrait, lorſqu'il vouloit travailler de jour (*u*). On dit la même choſe du grand *Corneille.*

ARTICLE II.

Des Récrémens & des Excrémens.

Définition des récrémens & des excrémens.

LES Médecins entendent par le terme de *récrémens*, des humeurs qui ſéparées dans les couloirs particuliers, & qui après avoir ſervi aux différens uſages auſquels elles ſont

(*u*) Voyez la Biblioth. franç. de l'Abbé *Goujet* tom. 16. pag. 153.

deſtinées par la nature, rentrent encore dans la maſſe du ſang. Telles ſont la bile, la liqueur pancréatique, les ſucs digeſtifs, la ſemence & pluſieurs autres humeurs.

Les *excrémens* au contraire ſont toutes les matieres qui ne pouvant ſervir ni à la nourriture ni à l'accroiſſement du corps humain, en ſont chaſſées par des voies particulieres. Telles ſont les matieres fécales, les urines, les ſueurs ou la matiere de la tranſpiration, l'humeur muceuſe des narines & pluſieurs autres réſidus des ſécrétions.

PARAGRAPHE PREMIER.

LA bile ſert dans le corps humain à un ſi grand nombre & à de ſi eſſentiels uſages, qu'elle ne peut être interceptée par quelque cauſe que ce ſoit, ſans produire une foule de maux rebelles & funeſtes. La digeſtion eſt dérangée, la chilification ſe fait mal, le ſang ſéjourne dans la veine porte, les veines hémorroïdales ſe gonflent, le foie reſſent une douleur ſourde, le bas-ventre en un mot eſt le théâtre de

De la bile.

mille affections, qui, par leurs variétés & leurs inconstances, trompent quelquefois la sagacité des *Esculapes*. De l'assemblage de tant de maux naît la mélancolie, qui est un délire fixe & permanent sur le même sujet. Si cette maladie dure longtems, elle dégénére enfin en manie, ou en une espece de folie dans laquelle le malade rit, pleure, chante, soupire sans aucun sujet, a des idées singulieres, merveilleuses, extravagantes, compte avoir des révélations & prétend être inspiré par la Divinité même.

Tout ceci tend à faire voir combien le seul empêchement de la sécrétion ou de l'écoulement de la bile est capable de pervertir l'ordre & la nature des fonctions animales qui ne peuvent être rétablies dans leur intégrité qu'en donnant au foie plus d'action, ou en diminuant son ressort, qu'en procurant plus de fluidité à la bile, ou en adoucissant son acrimonie. Mais c'est au Médecin à connoître toutes ces différences & à appliquer les remedes suivant les cas, les circonstances & la cause du mal.

Si la bile retenue procure tant de

maux, elle n'en excite pas moins lorſqu'elle coule trop abondamment. Alors elle cauſe des diarrhées, le flux hépatique, l'obſtruction des viſceres, le dégoût, la perte de l'appétit, des fievres lentes, l'ammaigriſſement de tout le corps, l'abattement & une langueur univerſelle. Tandis que le corps perd inſenſiblement ſes forces, l'ame perd auſſi peu à peu ſa vigueur. Non ſuſceptibles d'application dans ces momens, les idées paſſent ſans laiſſer aucunes traces, & rarement fait-on l'effort de les retenir & de les comparer enſemble.

Un ſeul remede ſeroit incapable de guérir ce mal qui peut être produit par mille cauſes différentes & quelquefois oppoſées entr'elles. Ici il faut preſcrire les purgatifs, là les aſtringens, ici il faut ordonner les relâchans, là les remedes toniques; tantôt on met en uſage les vomitifs, tantôt les cordiaux. On doit donc dans ces circonſtances s'en rapporter abſolument à la prudence & à la ſagacité de ceux qui par état ſont obligés de connoître par les ſimptômes, par l'examen particulier, par le récit

des malades, le foyer & les causes du mal, & par conséquent la nature du remede qu'il faut appliquer.

On peut conclure de tout ce que nous venons d'avancer, que c'est déja un grand avantage pour l'esprit lorsque la bile se trouve d'une bonne qualité & qu'elle est séparée du sang en suffisante quantité : ce qui ne peut arriver qu'en ne supposant aucun vice soit au foie, soit à la vésicule du fiel.

De l'humeur pancréatique.

Ce sera aussi le même avantage pour l'esprit si le pancréas fait exactement sa fonction : car il ne peut cesser de fournir cette limphe douce, insipide & semblable à la salive qu'il doit séparer, sans laisser trop d'empire à la bile sur le chile, sans rendre incomplet l'amalgame chileux, ou sans lui ôter la fluidité qu'il doit avoir pour pénétrer dans les vaisseaux lactés. Il en résulte de nouveaux inconvéniens si cette limphe est d'une mauvaise qualité ou en trop grande quantité. Dans ces cas les corps souffrent des altérations sensibles qui dérangent l'ame de cet état dans lequel elle pouvoit exercer ses fonctions plus librement.

Les ſucs digeſtifs tels que la ſalive, la liqueur gaſtrique & l'humeur muceuſe qui ſe ſépare dans les glandes des inteſtins, doivent avoir des qualités eſſentielles & propres à remplir les uſages auſquels les a deſtinés la nature, & être mêlés avec une certaine proportion dans la maſſe des alimens que nous prenons pour réparer les pertes qu'a ſouffert notre machine. Sans cela la digeſtion ſe fait avec peine; quelquefois même elle ne ſe fait point du tout, & il paſſe dans la maſſe du ſang les parties d'un chile aigri, groſſier, mal travaillé, qui excitera par-tout des troubles, & occaſionnera des fiévres, des inflammations, la gangrene, la mort même. Parmi tant de ravages l'ame peut-elle être tranquille? Non ſans doute. Dès le commencement de cette guerre inteſtine le cerveau eſt affecté; la douleur de tête, la migraine, l'inſomnie, l'ennui, la mauvaiſe humeur, ſont preſque toujours des ſimptômes qui annonçent certainement que l'eſtomac fait difficilement ſa fonction. Tarde-t-on à tarir la ſource de tant de maux, on accu-

Des ſucs digeſtifs.

mule mauvaiſes digeſtions ſur mauvaiſes digeſtions, & les fondemens de l'ame qui n'étoient qu'ébranlés, ſont prêts à être détruits : car ſurviennent les vertiges, l'apoplexie, l'épilepſie, la léthargie & pluſieurs autres maladies, dont les attaques empêchent ſûrement l'action de l'ame, qui rarement reprend ſes mêmes droits après leur guériſon. C'eſt un vaincu qui cede preſque toujours de ſon terrein à ſon vainqueur.

Les gens de Lettres ſur-tout doivent avoir une ſinguliere attention ſur la maniere dont ſe fait leur digeſtion. Ils ont preſque tous l'eſtomac d'un ſentiment exquis & d'une nature aſſez foible, ſuivant le témoignage de *Celſe* (*x*). *Ariſtote*, un des plus beaux génies de l'antiquité, avoit cette partie ſi délicate, qu'il étoit obligé de tems en tems de la fortifier par l'application d'une huile aromatique. Un Médecin aſſez bon juge dans cette partie, a ſoutenu qu'on pouvoit eſtimer la capacité des

(*x*) *Imbecilli ſtomacho, omnes penè cupidi litterarum ſunt* Cornel. Celſus. *lib.* 1, *cap.* 2. Voyez la note (*r*) ci-deſſus.

eſprits par la délicateſſe de l'eſtomac, d'autant plus qu'il ſe rencontre peu d'hommes d'eſprit qui n'aient l'eſtomac délicat (*y*).

De la ſemence.

La matiere ſéminale retenue avec trop de réſerve, ou prodiguée avec trop d'intempérance, eſt également capable de nuire au corps & à l'eſprit. Il n'y a que celle qui eſt épanchée ſans prodigalité, ou réſervée ſans trop d'économie qui puiſſe procurer de ſalutaires effets. C'eſt ce dont on peut être déja convaincu par ce que nous avons dit ſur la continence.

Liv. 1. part. 2. ch. 2. art. 4.

En effet dans les perſonnes trop chaſtes, l'orgaſme des parties naturelles ſe communique à toute la famille des nerfs. Le cœur ſe contracte avec violence, le ſang bout dans les veines, il fait des ruptures dans les vaiſſeaux pulmonaires. De-là les crachemens de ſang & la phthiſie ; de-là ces palpitations du cœur, ces rêves terribles, l'incube ou le cochemar & pluſieurs maladies longues & quelquefois funeſtes par le défaut du ſe-

(*y*.) Examen de l'examen des eſprits par Jourdain Guibelet, chap. 10. pag. 203.

cours essentiel (z). Que sera-ce si le sujet est jeune, robuste, d'une complexion bouillante, use d'alimens succulens, mene une vie sédentaire, & vit au milieu de sujets voluptueux qui le portent sans cesse à la tentation. L'imagination déja émue par le prurit des parties naturelles, s'enflamme & augmente encore l'orgasme de ces parties, desorte qu'il se fait un cercle d'action & de réaction entre ces parties & l'imagination ; desorte que le malheureux auquel le tempérament livre tant de combats est toujours au milieu des ennemis craignant sa défaite, ou sans l'esperer. Il devient comme stupide, & ne pense qu'à un seul objet, ou bien s'il a assez

(z) *Michel Verin*, natif de Florence, mourut l'an 1614, âgé d'environ 19 ans. On dit que ce jeune Poëte ne voulut pas suivre le conseil des Médecins qui lui ordonnoient de se marier s'il vouloit recouvrer sa santé, sacrifiant ainsi sa vie à l'amour qu'il avoit pour la chasteté. Ce Poëte s'est rendu célébre par ses Distiques moraux dans lesquels il a sçu renfermer les plus belles sentences des Philosophes Grecs & Latins, & particulierement celles de *Salomon*. La versification de ses distiques est facile, & le stile est net & élégant. *Ange Politien*, Florentin, à fait cet Epitaphe sur ce jeune homme.

Sola Venus lento poterat succurrere morbo,
Ne se pollueret maluit ille mori.

de courage pour se consoler par l'espoir du soulagement & des plaisirs, il rit sans en avoir un sujet apparent, de maniere qu'on le prendroit pour un extravagant. De-là ces pleurs involontaires, & cette gaieté folle ou déplacée; de-là cette mélancolie profonde & cette espece de stupidité; de-là cette brutalité, cette misantropie, cette dureté dans le caractere, cette impolitesse de ceux qui n'ont jamais fait d'offrandes à Venus, ou négligé par orgueil ses sacrifices: tandis que ceux qui ne s'effraient pas du commerce avec les femmes, & qui leur payent avec modération le tribut nécessaire & ordonné par la premiere de toutes les loix, sont gais, civils, pleins d'indulgence & d'humanité (&).

(&) *Si attendamus ingenia eorum qui venere vel justâ nunquam usi sunt, facilè intelligemus quid possit & moderata Venus ad leniendam indolem, & neglecta prorsùs ad efferandam exacerbandamque mentem. Quicumque enim, absit ut dicam effusæ veneri indulserunt, sed honestæ & castæ litaverunt, ii solent esse naturâ & ad misericordiam procliviori, & ad comitatem urbaniori, & ad modestiam compositiori; dum verò quidam licitas voluptates quasi sceleratas aut refugere, aut refugisse volunt videri, ii sectantur asperitatem gravem & inconcinnam, quæ se commendat rugosâ fronte, mente implacabili, ser-*

Considerez maintenant cette jeune fille parvenue à l'âge de puberté, ou pour mieux dire de nubilité. Si par des loix trop séveres elle refuse d'obéir à la voix de la nature, l'*uterus* entre dans une espece de fureur & l'accable de mille simptômes aussi singuliers qu'effrayans. Quel spasme dans les nerfs! quel desordre dans les fonctions & souvent dans la raison. Vous la verrez trembler, suer, pâlir, rougir, pleurer, rire, dans un très-court espace de tems. Bientôt vous la verrez bailler, tomber dans un ennui mortel, avoir des sincopes, des mouvemens convulsifs, des vapeurs de toutes les especes. A une fievre lente succederont les pâles couleurs, la suppression du tribut lunaire, & la mort même qui est le terme de tous ces maux (*a*). L'ame alors sera soumise à tous les troubles

mone horrido, gestuque toto effero. Adeò valet casta Venus ad vitia vitanda, ad virtutes ipsas colendas! ipsa enim virtus blando, non aspero, leni non tristi, modesto non superbo, dulci non amaro nos jugo addicere amat. Thesis propugn. in Scholis Med. Par. 12. *Febr.* 1722. Ergò ex negato veneris usu, morbi. *coroll.* 3.

(*a*) *Vid. Thesim propugn.* 14. *Novembr.* 1726. Ergò innuptis mulieribus summa vitæ brevior.

de l'économie animale, ce qu'il eſt facile de connoître par la mauvaiſe humeur, par les biſarreries & les caprices de la volonté, par l'attachement opiniâtre à des objets dont on rougiroit ſi l'on pouvoit faire uſage de ſa raiſon. Le mariage diſſipe tant de ſimptômes parce qu'on ſe ſoumet au commandement de croître & de multiplier, parce qu'on s'inſtale dans l'honorable emploi d'être mere (*b*).

Au contraire ſi la liqueur ſéminale peu ménagée ſe trouve continuellement épuiſée, le ſang s'appauvrit, le corps devient foible & tombe dans le maraſme, la vûe s'éteint, les membranes du cerveau deviennent douloureuſes, l'ame peu active eſt incapable de penſer & de raiſonner, & n'eſt plus ſuſceptible de ces mouvemens des paſſions qui lui font ſentir ſa force & ſon exiſtence (*c*).

Maintenant jettez les yeux ſur cet

(*b*) *Sic autem ſe res habent mulierum, ſi quidem cum viris rem habeant, magis ſanæ ſunt; ſin contrà, minùs benè habent.* Hippocrates. *lib de genitura.*

(*c*) Voyez le Livre de l'*Onaniſme*, ou Diſſertation ſur les maladies produites par la Maſturbation, par M. *Tiſſot*, Docteur en Méd. in-12. troiſieme édit. Lauzanne 1764.

homme qui n'eſt ni trop avare ni trop prodigue de cette liqueur vivifique qui s'échappe avec tant de vîteſſe. Il jouit de toute la vigueur de ſa nature ; ſon corps eſt ferme & robuſte, ſon ame eſt hardie & prompte dans ſes opérations. Il eſt ſuſceptible de tous les deſirs. L'amour, la gloire, l'ambition remuent diverſement ſon cœur & lui cauſent mille émotions plus vives & plus agréables les unes que les autres. Enjoué, badin, éloquent, il développe le caractere de ſon affection, en exprime le génie & parle le langage qui lui eſt propre.

PARAGRAPHE II.

Des Excrémens.

Des matieres fécales.

LE ventre peut être trop reſſerré ou trop lâche ſoit par un vice qui ſoit propre aux ſolides, ſoit par le défaut des fluides qui y abondent continuellement, comme nous l'avons fait remarquer en parlant de la bile & des ſucs digeſtifs. Dans chacun de ces états les matieres rejettées par les ſelles ſont de différente nature,

de différente couleur, de différente consistance, de différente odeur, &c. souvent l'on peut juger par elles de l'état des visceres du bas ventre, & même de ceux qui se trouvent logés dans les autres cavités du corps humain. Nous renvoyons tous ces détails aux Traités Pathologiques.

Lorsque le ventre n'est pas libre, il arrive à-peu-près les mêmes simptômes que ceux que l'on apperçoit dans les hypocondriaques. Ces personnes se plaignent de vents, de borborigmes, de coliques, de chaleur d'entrailles, de fumées qui montent à leur cerveau, de douleur de tête, d'hémorrhoïdes & de plusieurs autres maux qui asservissent les ames dans la guerre qu'ils livrent aux corps

Un ventre habituellement trop libre produit encore des effets plus dangereux que la constipation qui est souvent la marque d'un tempérament fort & vigoureux. Tantôt cette diarrhée habituelle est produite par un vice particulier de la limphe, de la mucosité de l'œsophage & de l'estomac, de l'humeur pancréatique &

de toutes les autres liqueurs préparées pour le grand œuvre de la chilification. Tantôt elle eſt cauſée par un vice particulier du foie, de la rate, du méſentére, de l'eſtomac, des inteſtins mêmes. Si elle dure trop longtems, ou ſi elle augmente, elle affoiblit les entrailles, les enflamme, les excorie, les épuiſe. De-là naiſſent la maigreur, la foibleſſe, l'atrophie, les diſenteries, l'épaiſſiſſement des humeurs, le relâchement des fibres, la leucophlegmatie, l'hydropiſie, le dépériſſement total de la machine. Un ſeul de ces maux eſt capable d'accabler l'ame & de la forcer à ne penſer qu'à ſa douleur, ou à ſon exiſtence ennuyeuſe & chagrinante : que ſera-ce lorſque pluſieurs de ces ennemis réunis enſemble viendront la percer de leurs traits, & la rendront inſenſible aux ſentimens qui étoient autrefois pour elle les plus flatteurs & les plus conſolans.

De l'urine. L'urine eſt une certaine quantité de féroſité ſéparée de la maſſe du ſang par les reins. Elle eſt de la nature des matieres ſavoneuſes & contient un ſel très-volatile, une huile très-ſubtile

tile & une terre très-fine. Ce ſel eſt preſque alcalin, cette huile eſt très-âcre, cette terre peut s'unir & former des concrétions pierreuſes. De-là vient la néceſſité de cette excrétion qui produit des maux cruels ſi elle eſt arrêtée. Il ne faut que jetter un coup d'œil ſur les peintures effrayantes & véritables que nous ont fait d'habiles Médecins, de la *dyſurie*, de la *ſtrangurie* & de *l'iſchurie.* Mais ſans parler ici de ces ſortes de ſuppreſſions d'urine, elle eſt encore en état de procurer mille infirmités lorſqu'elle n'eſt point ſéparée en ſuffiſante quantité. Elle communique au ſang une acrimonie qui picote les nerfs & les irrite. De-là ces inquiétudes, ces ſentimens triſtes, ces engourdiſſemens dans l'exécution des fonctions animales, ces anxietés, ces inſomnies, ces vertiges, & toutes ces chaînes qui empêchent l'ame dans ſes actions. Sans parler non plus ici du *diabetes* & de l'incontinence de l'urine, ſi cette liqueur coule trop abondamment elle deſſeche le ſang & l'appauvrit, elle occaſionne la maigreur, l'*atrophie* & une ſoif ex-

trême, elle prive les nerfs de ce suc qui leur est nécessaire pour sentir vivement les impressions & pour fournir à l'ame une suite d'idées sur la même matiere.

De la transpiration.

Ce que nous avons dit sur les climats a du faire concevoir les effets qui résultoient pour l'esprit, d'une transpiration abondante, médiocre, ou très-petite. Ces effets sont susceptibles de démonstration, & *Sanctorius* la balance à la main, pese la quantité surabondante, moindre, ou juste de la transpiration qui dispose les ames à la joie ou à la tristesse, à la colere ou à la tranquillité, à l'amour ou à l'indifférence (*d*). C'est dans la proportion suffisante de la transpiration que se trouve la source du plaisir d'un exercice modéré, l'attrait secret d'un travail mesuré à nos forces, le charme qu'on goûte dans les promenades, dans un air serain, dans la danse & la chasse, dans les jeux qui exigent un certain mouvement de nos corps. Cette excrétion salutaire est-elle supprimée? il n'y a

(*d*) *Ars* Sanctorii, *de Staticâ medicinâ.* Vide *Sectionem sextam & septimam.*

pas de maux qu'elle ne ſoit en état de produire, de même qu'il n'y a pas de maladies qu'elle ne puiſſe guérir lorſque la nature, maitreſſe de ſes droits, accélére cette excrétion d'autant plus qu'elle avoit été retardée, l'augmente d'autant plus qu'elle avoit été diminuée, & fait paroître ſous la forme des ſueurs cette vapeur qui devoit être inſenſible.

De l'humeur muceuſe des narines.

L'humeur muceuſe des narines retenue dans ſes canaux excrétoires gêne la circulation dans la membrane pituitaire & dans les parties voiſines, occaſionne des peſanteurs de tête très-incommodes, des migraines, des *céphalalgies*, & diſpoſe inſenſiblement à la triſteſſe & à la mauvaiſe humeur. Lorſqu'elle coule trop abondamment comme dans les *catharres*, elle devient âcre, ſalée, limpide, elle excite de fréquens éternumens accompagnés de tintemens d'oreilles, & de violens maux de tête qui appliquent l'ame à ſa douleur & l'intéreſſent fort peu ſur tout ce qui pourroit être l'objet de ſes conſidérations.

Des regles & des hémorrhoïdes.

Ce ſeroit ici le lieu de parler de la ſuppreſſion du tribut lunaire dans les

femmes, & du flux périodique des hémorrhoïdes dans les hommes : mais l'expérience journaliere fait tellement voir la puiſſance de ces excrétions interceptées ſur l'eſprit, que ce ſeroit vouloir prouver qu'il fait jour en plein midi. Dans le premier cas les vapeurs, dans le ſecond cas la mélancolie ſont des ſimptômes tellement attachés à ces ſortes de ſuppreſſions, qu'ils frappent les yeux les plus inattentifs & leur font ſoupçonner la cauſe de ces déſordres. Si ces eſpeces d'évacuations ſont trop abondantes, les eſprits en reçoivent également une atteinte remarquable : puiſque les corps ne peuvent perdre une quantité notable de ſang qui eſt le tréſor de la vie, ſans quelque altération ſenſible, & que les ames ſe plient ſur les modifications que reçoivent les corps.



ARTICLE IV.

Du ſommeil & de la veille.

ON peut comparer en général le ſommeil au repos, & la veille à l'exercice. Si ce n'eſt que le ſommeil répare les forces avec beaucoup plus d'efficacité que le repos, & affecte davantage le cerveau; & que la veille cauſe dans tout le genre nerveux un érétiſme plus conſidérable que celui qu'auroit produit l'exercice.

PARAGRAPHE PREMIER.

Du Sommeil.

Pouvoir du ſommeil ſur les fonctions vitales & animales.

LE ſommeil eſt une mort qui nous redonne la vie. S'il eſt renfermé dans de juſtes bornes, les actions vitales reçoivent une nouvelle énergie, les organes des ſens ſont tendus de la maniere la plus efficace pour recevoir les impreſſions & en ſentir les plus légeres différences; il s'eſt ſéparé une nouvelle quantité de ſuc nerveux pour ſurvenir à tous les beſoins dans l'occaſion. Si au contraire il paſſe les limites que lui preſcrivent

l'âge, le ſexe, les tempéramens, la ſaiſon, le tems, la nature des travaux, tant s'en faut que ſes effets ſoient ſalutaires, ils ſont préjudiciables, alors la chaleur naturelle diminue ſenſiblement, le ſang devient plus ſereux & eſt chargé d'un grand nombre de parties qui devroient être enlevées par les ſécrétions, tous les mouvemens ſe font avec moins de facilité & de ſoupleſſe, les organes des ſens ſont engourdis, & l'ame affoiblie par la pareſſe, languit dans une oiſiveté dont elle eſt incapable de ſe retirer par elle-même. Auſſi *Platon* diſoit-il, qu'un trop long ſommeil nuiſoit autant à l'ame qu'au corps. Perſuadé de cette vérité, il ſe levoit dès le grand matin & ne dormoit que le tems qu'il falloit pour éviter les maux qu'entraîne avec elle une trop longue veille. *Pline* le naturaliſte, cet homme dont la multitude des connoiſſances étonne les plus curieux, dormoit peu & paſſoit ſouvent les nuits à étudier (*e*).

(*e*) *Erat acre ingenium, incredibile ſtudium, ſumma vigilantia .... Erat ſanè ſomni parciſſimi, non nunquam inter ipſa ſtudia inſtantis & deſerentis.* in illius vitâ à C. *Plinio cæcilio* ejus nepote ſcriptâ.

Reglez donc la durée de votre ſommeil ſur votre âge, votre tempérament & les autres états de vos corps, ou du ciel qui vous environne. Reglez-la ſur-tout ſur le genre & l'eſpece de vos travaux : car plus on fatigue, plus on a beſoin de repos. C'eſt ſur cette maxime que nous accorderons aux gens de Lettres un ſommeil plus long qu'aux perſonnes qui exercent davantage leurs corps que leurs eſprits : mais il ne faut pas qu'il ſoit trop étendu. Le ſommeil d'*Epimenides* qui dura cinquante ans au rapport de Plutarque & de cinquante-ſept au rapport de Diogene Laërce, eſt un vrai ſonge (*f*). Ce n'eſt pas en dormant, comme on veut le faire accroire, qu'il s'inſtruiſit des myſteres de la Philoſophie, c'eſt en voyageant chez des peuples inſtruits & qui avoient déja jetté les fondemens de la Morale. L'abſence de ce Philoſophe pouvoit être à l'égard de ſes concitoyens comme ſon ſommeil.

De la durée du ſommeil.

(*f*) Voyez Plutarque, ſi le vieillard doit encore ſe mêler des affaires publiques. Et Diogenes Laërce *in vitâ Epimenidis*.

PARAGRAPHE II.

De la Veille.

Nature de la veille.

LA veille eſt cet état dans lequel les organes des ſens tant internes qu'externes ſont facilement affectés par les objets, & dans lequel les mouvemens volontaires s'exécutent avec liberté. Cet état requiert une ſuffiſante quantité de ſuc nerveux & une certaine tenſion dans les fibres. La quantité de ſuc nerveux & la tenſion des fibres diminuent-elles ? les muſcles s'affaiſſent peu-à-peu, les organes des ſens languiſſent inſenſiblement, on s'endort. Un ſommeil doux & paiſible ramene tout au premier état, & l'ame, pour ainſi dire, réveillée de ſon aſſoupiſſement, agit, penſe & ſe reſſouvient ſelon ſon bon plaiſir.

Pouvoir de la veille ſur les fonctions animales.

Si les veilles ſont trop prolongées, elles ruinent la ſanté. Les fibres ſe tendent de plus en plus, & deviennent de plus en plus irritables. C'eſt pour cette raiſon que moins on dort, moins on veut dormir. C'eſt par cette raiſon auſſi que les veilles aiguiſent

Voyez le liv. 3. part. 1. chap. 5.

nos esprits, les rendent moins lourds & nous rendent plus propres à concevoir les choses. C'est une observation que nous ferons dans la suite de cet Ouvrage, que souvent ce qui altére sensiblement la santé, dispose aussi à avoir les sensations & l'imagination beaucoup plus vives. Ici les veilles prolongées occasionnent les mêmes accidens qu'un exercice forcé. Toutes les fibres sont tendues au-delà de leur ton, le sang s'alcalise; état prochain de la fievre & de l'inflammation. Ainsi quoique les veilles disposent efficacement à avoir de l'esprit, nous croyons que c'est un moyen à ménager avec beaucoup de circonspection, puisque la santé y est si fort intéressée. Il est vrai que quelquefois en le négligeant on en pense moins subtilement; mais on a l'avantage de penser plus longtems & de jouir d'une meilleure santé; ce qui équivaut aux avantages d'une brillante réputation, ou d'une grande fortune.

art. 1. parag. 3.



ARTICLE V.

Combinaiſon des choſes non naturelles.

Combinaiſon des choſes non naturelles.

LES choſes non naturelles peuvent tellement être combinées entre elles, qu'elles concourent toutes :

1°. A produire le même effet. C'eſt ainſi qu'un régime de vivre rafraîchiſſant, un trop long repos, ou un ſommeil trop long, des paſſions peu vives occaſionnent l'épaiſſiſſement du ſang & un relâchement conſidérable dans les vaiſſeaux. Il en eſt de même d'un régime échauffant joint à un travail pénible, à des veilles prolongées & à des mouvemens de l'ame trop impétueux. Il s'enſuit néceſſairement une certaine âcreté dans les humeurs & un érétiſme conſidérable dans les fibres de toute l'habitude du corps.

2°. Si toutes les choſes non naturelles ſont arrangées entre elles ainſi que nous venons de le dire, il en réſultera plus vîte tel effet que ſi elles étoient combinées en moindre nombre.

3°. Si le mélange eſt égal de ſorte qu'il y ait une exacte compenſation de part & d'autre, le corps conſerve ſon même tempérament & il ne lui arrive aucun changement. Tandis que ſi toutes choſes ne ſont pas dans la même proportion, la conſtitution du corps panche du côté que ſe trouve l'excès.

4°. Parmi les choſes non naturelles une ſeule ſuffit pour produire certains effets, quoique toutes les autres ſoient rangées ſous les loix les plus auſtéres que preſcrit l'hygiene. C'eſt une conſéquence néceſſaire du troiſieme principe. Ces effets ſont ceux que nous avons détaillé en examinant ſéparément chaque choſe qui entroit dans le régime de vivre.

5°. Une cauſe contraire peut détruire des effets produits avant par une des choſes non naturelles. C'eſt ainſi que des alimens humectans, une boiſſon délayante, un exercice moderé détruiſent la ſéchereſſe qu'avoient occaſionné des alimens trop âcres, des boiſſons ſpiritueuſes, un exercice trop laborieux.

6°. La choſe peut aller encore plus

loin : par l'uſage continuel & immodéré qu'on fait des choſes qui entretiennent la vie & la ſanté, on peut tomber dans le vice oppoſé. En inſiſtant trop ſur les cauſes qui remédient à la ſéchereſſe, on procure trop de relâchement aux vaiſſeaux & on rend les humeurs trop aqueuſes. C'eſt pourquoi ſi l'on n'y prend garde, en combattant avec trop de vigueur & pendant trop de tems un tempérament chaud, bien loin d'obtenir cette conſtitution tempérée qui étoit l'objet de tous les ſouhaits, on acquiert un tempérament froid & humide.

On ſent aſſez que ces différentes altérations des corps apportent des changemens notables dans les eſprits & dans les caractéres. Il ſeroit trop long de les détailler ici, les conſéquences en ſont trop évidentes après les principes que nous avons établis. Qu'il nous ſuffiſe de répéter ici que le pouvoir du régime de vivre ſur les eſprits eſt une de ces vérités frappantes qui doivent être miſes hors de doute. C'eſt ce que nous avons tâché d'établir dans ce chapitre. On ne peut pas non plus raiſonnablement douter

que les choſes non naturelles ne ſoient autant de cauſes Phyſiques qui agiſſant directement ſur les organes des ſens, agiſſent indirectement ſur les facultés de l'ame, & qu'en les employant bien ou mal, on donne plus ou moins d'étendue à ſon génie. Voici donc l'abrégé de notre doctrine ſur cet article.

COROLLAIRE I.

Que la tempérance eſt toujours la voie la plus ſûre ſoit pour la ſanté du corps, ſoit pour l'intégrité des fonctions animales.

COROLLAIRE II.

Que parmi les alimens ceux qui fourniſſent un ſuc moins groſſier & qui ont quelques parties ſpiritueuſes, légerement ſalines & ſulphureuſes, mobiles & volatiles, ſont ceux qui nous mettent en état d'exercer les fonctions animales avec plus de facilité & de liberté.

COROLLAIRE III.

Que parmi les boiſſons l'eau ſimple maintient l'eſprit dans ſon aſſiette

ordinaire, & eſt peu capable de lui procurer aucun éclat : le vin pris modérément lui donne plus de force, la bierre & le cidre lui fourniſſent un feu qui n'eſt que paſſager. On doit encore regarder le chocolat, les décoctions de caffé, les infuſions théiformes comme autant de boiſſons qui facilitent l'exercice des opérations animales.

COROLLAIRE IV.

Que l'exercice & le repos juſtement ménagés donnent beaucoup d'avantages à l'eſprit.

COROLLAIRE V.

Qu'il faut apporter une ſinguliere attention ſur la maniere dont ſe font les ſécrétions & les excrétions de nos corps : car c'eſt de-là que dépend la plus grande partie de nos paſſions & la vigueur ou la foibleſſe de nos eſprits.

COROLLAIRE VI.

Que l'on peut eſperer autant de ſecours du ſommeil & de la veille, que

l'on a droit d'en attendre du repos & de l'exercice.

COROLLAIRE VII.

Enfin que le régime de vivre eſt un moyen inconteſtable ſoit pour corriger les défauts de l'entendement & de la volonté, ſoit pour avoir un génie heureux, facile & propre aux ſciences auſquelles on veut s'appliquer.

Fin du Tome premier.

P 427 434 439

2 vols

1.650, net.





